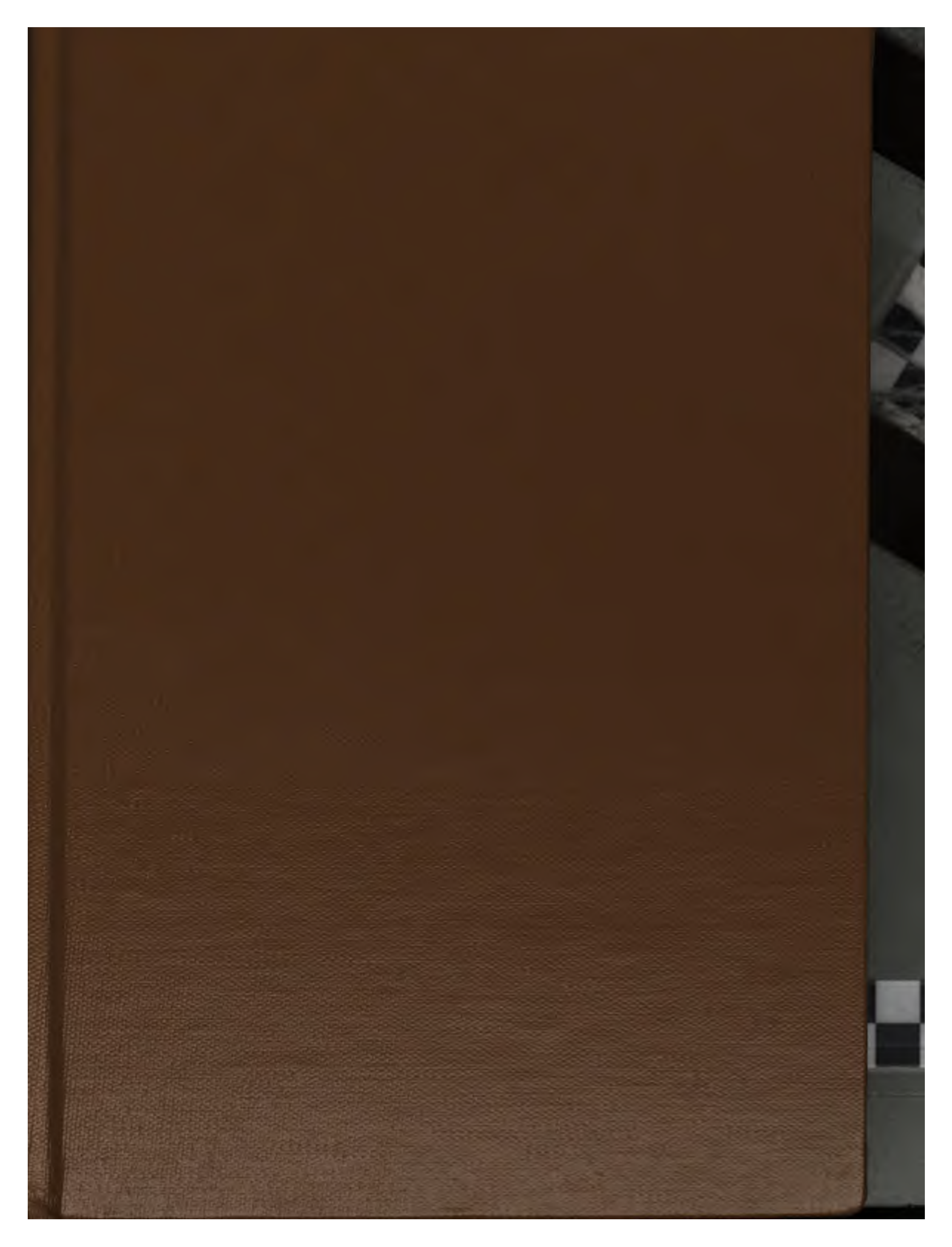



STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

P. ENFANTIN, 1858. — H. SAINT-SIMON, 1813.

SCIENCE

DE

L'HOMME

PHYSIOLOGIE RELIGIEUSE

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR MASSON, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,

LEIPZIG, MÊME MAISON.

1858.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE 20. — [illegible]

1858

PREMIÈRE PARTIE

PAR

P. ENFANTIN.

DIVISIONS DE LA PREMIÈRE PARTIE.

A Sa Majesté

NAPOLÉON III

EMPEREUR DES FRANÇAIS

15 Août 1858.

A SA MAJESTÉ NAPOLÉON III

EMPEREUR DES FRANÇAIS.

SIRE,

Votre Majesté jouit du haut privilége de s'identifier avec la vie d'un illustre mort. C'est l'explication et la cause de votre puissance. Vous sentez que vous continuez son œuvre ; vous croyez que cette grande âme jouit du bien que vous faites et souffrirait du mal que vous pourriez commettre. Vous êtes inspiré de cette

merveilleuse vie; vous avez foi qu'elle est toujours présente, qu'elle est, EN VOUS, votre sauvegarde et votre guide, et que Dieu vous ordonne de vous efforcer de la rendre, EN VOUS, plus grande encore qu'elle ne le fut EN CELUI dont vous cultivez l'héritage.

C'est pourquoi j'ose vous adresser cet ouvrage.

Les deux parties qui le composent ont été écrites, à près d'un demi-siècle d'intervalle, par Saint-Simon et par moi.

Saint-Simon adressa la portion de son œuvre qui a pour objet *la gravitation universelle,* à l'empereur Napoléon Ier. C'était en 1813; la coalition de l'Europe contre la France était déjà terrible; l'Empire touchait à sa fin. Saint-Simon intitula sa dédicace : *Moyens de forcer les Anglais à reconnaître l'indépendance des pavillons.*

L'Empereur ne put certainement pas lire l'œuvre du philosophe. Je la mets sous les yeux de Votre Majesté, au moment où Son Empire est, au contraire, dans la plénitude de sa puissance et de sa gloire.

De même que vous sentez vivre Napoléon en vous, je sens l'homme dont je porte l'héritage et qui vit en moi, se réjouir de ce que j'adresse à l'héritier de Napoléon la même requête qu'il remettait en 1813 à l'Empereur, à l'effet de terminer la crise de dissolution et d'enfantement dont l'humanité est agitée depuis trois siècles, par la création de l'organisme social nouveau qui doit succéder à l'organisme mourant du passé.

Sire,

J'ai continué le travail de mon maître sur *la Science de l'homme*, et je mets également mon œuvre sous les yeux de Votre Majesté. C'est le même but que poursuivait Saint-Simon : la réorganisation de la société humaine par la reconstitution de la science générale sur de nouvelles bases.

Si je connaissais aujourd'hui des hommes qui se sentissent les héritiers de Képler, de Newton, de Descartes, de Vicq-d'Azyr, de Cabanis, de même que vous sentez vivre en vous Napoléon, je serais tranquille sur le prochain avenir de science, de travail et de paix promis

au monde, et auquel Votre Majesté montre sans cesse qu'elle a voué sa vie.

En effet, ce sentiment qui lie le présent au passé, les vivants aux morts, est la foi qui engendre l'avenir. Dans les sphères les plus larges, aussi bien que dans les plus bornées, les vivants doivent prendre les grands morts pour autre chose que pour des modèles gravés froidement dans leur mémoire : ces morts vivent éternellement ; ils vivent, comme nous vivions déjà en eux, alors qu'ils consacraient eux-mêmes leur vie à préparer notre destinée actuelle et future.

Sire,

Personne plus que Saint-Simon, plus que moi, n'a respecté la puissance ; je sais que Dieu ne l'a pas concédée ou tolérée en vain ; je sais tout ce qu'elle pourrait accomplir pour le bonheur des hommes ; j'ai foi que la destinée des Constantin, des Clovis, des Charlemagne n'est pas finie, et qu'elle est, au contraire, plus nécessaire que jamais, depuis que les souverains por-

tent tous, soit en droit, soit en fait, la double couronne temporelle et spirituelle, et que la conscience religieuse n'a plus réellement pour maître que le mythe suprême de la liberté.

Les peuples sont tellement désireux de l'ordre, de la paix, du travail, qu'ils acclament ardemment et aveuglément même la puissance qui les leur promet; envers celle qui les leur donnerait, ils pousseraient l'amour jusqu'à l'idolâtrie, ils s'abaisseraient devant son *autorité*, s'il ne fallait pas, pour qu'ils fussent dignes de ces dons, qu'ils les conquissent eux-mêmes par leur propre valeur, et par conséquent dans leur pleine *liberté*.

La situation physiologique de l'humanité est encore, *en principe*, ce qu'elle était sous Napoléon Ier; heureusement elle est considérablement changée *en fait*.

En principe, elle repose encore sur la rivalité, l'antagonisme, la guerre entre les organes qui la composent, et non sur leur association, sur la paix.

En fait, les chemins de fer, la marine à vapeur, les communications électriques, constituent déjà, en quelque

[illegible] par la
[illegible] de la terre,
[illegible] La
[illegible] puissances de la terre,
[illegible] de la [illegible] des
[illegible]

[illegible] la politique
[illegible] toutes les grandes
[illegible] aussi
[illegible] humaine,
[illegible]
[illegible] également que
[illegible] providentiel dans cette
[illegible] prétentions autocratiques du
[illegible] Mais le moment est venu de mettre
[illegible] de sacrifices humains, aussi
[illegible]

Oui, Dieu a donné à l'humanité un appareil nerveux nouveau, au moyen duquel l'électricité vitale se communique instantanément à tous les organes, pour y porter non la mort, mais la vie. Or cet appareil puissant a deux pôles, Londres et Paris, cervelet et cerveau du monde, laboratoires du fait et de l'idée, de l'industrie et du savoir humain, créant tout par leur union, détruisant tout par leur rivalité. Comment donc pourrait-on hésiter aujourd'hui entre la paix ou la guerre?

Hélas! on le peut, parce que l'humanité n'a pas entendu encore proclamer par les puissances du monde ce nouveau principe de physiologie sociale :

SI VIS PACEM, PARA PACEM!

et elle continue à préparer la guerre, quoiqu'elle veuille réellement la paix.

Tant qu'une nation se refusera, s'opposera à un acte utile à toutes les autres nations, par cela seul qu'elle le croira dangereux pour elle, c'est qu'elle obéira à une fausse et vieille politique, et qu'elle comprendra mal son propre intérêt. Ainsi fait l'Angleterre pour Suez, parce

que l'Angleterre ne sent pas qu'elle n'est qu'un organe d'un corps dont toutes les parties sont solidaires. Ainsi a-t-elle fait pour l'Amérique et pour les Indes, les forçant à s'affranchir violemment d'elle, au prix de massacres épouvantables. Ainsi aurions-nous fait nous-mêmes, après la guerre de Crimée, si la sagesse de Votre Majesté n'avait pas compris que la force de la France consiste principalement aujourd'hui en ce qu'elle ne fait pas de conquêtes; tandis que le premier Empire, par chacune de ses conquêtes augmentait sa faiblesse, puisqu'il tomba dès que, de Lisbonne à Moscou, il fut maître de tout le continent européen.

La force de l'Angleterre a grandi depuis qu'elle a perdu l'Amérique; elle grandira par la perte des Indes; et, grâce à Dieu et à la France, l'Angleterre ne fera pas la conquête de la Chine; et nous ne serons pas nous-mêmes assez aveugles pour tenter, de complicité avec elle, cette barbare et ridicule parodie des conquérants de l'antiquité.

Les peuples ne sont plus des troupeaux vendus ou volés, de berger à berger; ce sont, je le répète, les di-

vers organes d'un être vivant, l'humanité. Il faut les associer les uns aux autres ; aucun d'eux n'est d'une espèce différente de celle des autres ; chacun d'eux a sa fonction propre, sa destination spéciale, dans la vie commune de ce grand être à qui Dieu a confié la culture de la terre et a révélé le mouvement des astres.

Oui, certes, il faut que l'énergique puissance des organes qui sont le mieux et le plus tôt constitués, s'emploie, dans l'intérêt même de leur propre développement, à vivifier les moins avancés.

N'est-ce pas là ce qui caractérise, depuis bien des siècles déjà, le mérite, la vertu, la puissance de ce merveilleux organe humain qui s'appelle la France, et qui, en vérité, est digne d'être nommé le cœur de l'humanité ? Portons donc la vie là où elle n'est pas aussi développée qu'en nous-mêmes, c'est le plus sûr moyen d'augmenter et d'améliorer la nôtre.

Oh ! le jour où la partie du monde qui est préparée à cette vie de communion universelle, à cet organisme pacifique, par dix-huit siècles de prédication de la frater-

ont enfin compris le
Sainte-Hélène ; le jour
rreur du sang de leurs
sang de leurs ennemis,
g des peuples faibles,
sont, *par-dessus tous*,

e tel soit le cri de cette
forces productrices, géné-
à la voix des souverains,
ment que ne se sont réunies
structrices des plus glorieuses
ait dire qu'un tel spectacle abais-
donc ne rougirait pas de préférer
vastatrice, spoliatrice, à cette sainte
e et de la richesse contre l'ignorance

ques prétendent qu'un pareil avenir est im-
l'humanité fut ainsi faite et restera éter-
la même. Non ! l'humanité est perfectible ;

nité humaine; le jour où l'Europe et l'Amérique, le jour où l'Europe seule, le jour même où la France et l'Angleterre, toutes deux seules, voudraient se coaliser pour cette sainte croisade contre l'antagonisme, la conquête, la guerre, de quelle grandeur nouvelle l'humanité ne serait-elle pas revêtue! Quelle noble et puissante vie l'animerait! Quelle gloire pour les chefs de ces nations initiatrices de l'humanité!

Que les sceptiques et les aveugles plaisantent le rêve de l'abbé de Saint-Pierre; mon Dieu! c'est le rêve de Jésus-Christ; le jour de sa réalisation approche; le calice a été rempli de sang humain, une dernière goutte énorme y est tombée depuis un demi-siècle et a fait déborder le vase; qui donc ne s'écrie pas comme l'Eglise: J'AI HORREUR DU SANG!

Les peuples sont mûrs pour entendre ce cri sortir de la bouche de leurs chefs; ils ne peuvent plus l'attribuer à la faiblesse et à la peur; c'est le cri de la force, c'est le verbe de Dieu; ils ont crucifié Napoléon pour ne l'avoir proféré et confessé que sur sa croix.

Quel réveil pour toutes les Églises chrétiennes, le jour

où les souverains prouveront qu'ils ont enfin compris le martyr du Calvaire par celui de Sainte-Hélène ; le jour où ils proclameront qu'ils ont horreur du sang de leurs sujets, qui sont leurs frères, du sang de leurs ennemis, qui sont aussi leurs frères, du sang des peuples faibles, ignorants, barbares même, qui sont, *par-dessus tous*, leurs frères.

Para pacem! para pacem! que tel soit le cri de cette croisade sacrée! Que toutes les forces productrices, génératrices, vitales, se groupent à la voix des souverains, plus ardemment, plus vaillamment que ne se sont réunies sous leur épée les forces destructrices des plus glorieuses armées! Qui donc oserait dire qu'un tel spectacle abaisserait les âmes? Qui donc ne rougirait pas de préférer la vieille guerre dévastatrice, spoliatrice, à cette sainte guerre de la science et de la richesse contre l'ignorance et la misère?

Les sceptiques prétendent qu'un pareil avenir est impossible, que l'humanité fut ainsi faite et restera éternellement la même. Non! l'humanité est perfectible ;

elle a été fœtus, elle a été au berceau, elle a été dans l'enfance : elle sera virile.

SIRE,

J'ose en appeler à Votre Majesté : cet avenir est-il impossible ? N'est-ce pas vers lui que marche l'humanité et que vous vous efforcez de l'y diriger vous-même ? L'Empereur des Français n'a-t-il pas foi entière que les différends des peuples ne se résoudront pas toujours par la force ; que le droit des nations aura sa justice ; que le *Te Deum* ne se chantera plus dans les temples de deux peuples chrétiens s'étant égorgés sur un même champ de carnage ?

Pourquoi ces traités de Paris sous votre règne ? Ne commencent-ils pas le rôle de la justice internationale ? D'autres traités la consacreront et permettront de rédiger son code.

Le Code Napoléon est un grand livre, mais il en reste un bien plus grand encore à écrire et qui modifiera même considérablement le premier. Le code des nations, *le Code de l'humanité*, complément du divin *Code de*

l'homme, qui s'appelle l'Évangile, sera dévoilé au monde progressivement et selon le développement de l'humanité elle-même. Gloire aux souverains qui en écriront les premiers feuillets!

Sire,

L'Empereur des Français a certainement foi que le jour où ce peuple généreux voudra employer à maîtriser les forces de la nature, la valeur, l'énergie, l'habileté qu'il a si vaillamment consacrées à la lutte de l'homme contre l'homme, il conservera dans la paix le rang glorieux qu'il a conquis par la guerre. Le peuple français sera plus que jamais alors le premier peuple de la terre, et sa puissance sera bénie de tous, puisqu'elle sera à tous profitable.

C'est parce que j'ai foi moi-même que telle est la ferme croyance de l'Empereur, que je me déclare hautement

Sire,

de Votre Majesté

le très-respectueux et dévoué serviteur,

P. ENFANTIN.

Paris, 15 août 1858.

LETTRE AU DOCTEUR GUÉPIN

(DE NANTES)

SUR LA PHYSIOLOGIE

PAR

P. ENFANTIN

1858.

Mon cher Guépin.

J'ai reçu, pendant une petite course à la campagne, votre bonne lettre du 6 juin et les brochures qu'elle m'annonçait. Je vous en remercie, mais je vous dois une confession. Vous m'aviez demandé à Nantes si j'avais reçu et lu votre dernier ouvrage (*); je vous ai répondu : non. Ce n'était pas la vérité : je l'avais reçu et lu, très-bien lu, de mes propres yeux lu, ce qui s'appelle lu ; mais je n'avais nulle envie, la première fois que je vous voyais chez vous, d'entamer une discussion avec vous, sur la manière dont vous m'aviez dépeint, exposé et jugé publiquement, alors que vous-même ne m'aviez vu personnellement qu'à travers les lunettes

(*) Philosophie du XIXe siècle.

troubles ou troublées de plusieurs de nos amis, et surtout de ceux qui ne se vantent plus d'être mes amis, après s'être honorés de se nommer mes fils.

Il me semblait que je devais faire plus ample et personnelle connaissance avec vous, et que cela valait mieux que toute discussion. J'espérais aussi que votre contact avec Carette, avec un homme qui n'appartient pas aux temps héroïques de la rue Monsigny ou de Ménilmontant, mais qui a vécu longtemps avec moi sous la tente, qui m'y a vu sans voiles, qui a remué avec moi, en tête à tête et cœur à cœur, les idées les plus générales, les sentiments les plus intimes ; j'espérais, dis-je, que votre contact avec Carette modifierait votre jugement sur moi, mieux que ne le feraient des explications sur une phase de ma vie qui s'est déroulée loin de vous, dont vous n'avez pas été témoin, et qui vous a été transmise, je le répète, uniquement par des amis dévoyés, déroutés, irrités, reniant ce qu'ils avaient adoré, cherchant à briser leur idole.

Je vous ai donc menti, et j'ai deux exemplaires au lieu d'un, et je relis votre ouvrage, en passant pardessus ce qui m'est personnel, tenant encore à ne vous en pas parler, si ce n'est sur un seul point que voici

Vous attribuez mes *vieilles erreurs* (que je professe toujours et plus que jamais) à ce que je n'étais pas physiologiste. Je crois que vous avez raison, en ce sens que ni Bichat, ni Lamark, ni Cabanis, ni Gall, n'ont pu faire ce qu'a fait Saint-Simon, et que Prunelle n'a pas même compris pourquoi Saint-Simon hébergeait, nourrissait, entretenait à grands frais chez lui, un physiolo-

giste, lui, Prunelle; un mathématicien, Poisson; un métaphysicien, Clouet; et plus tard, un littérateur-historien, Aug. Thierry.

C'est la vérité : ni Saint-Simon, ni moi, ni Rodrigues, ni Bazard, n'étions physiologistes; et nous ne devions, ce me semble, ni nous en étonner, ni nous en effrayer, surtout ayant à côté de nous Buchez, Simon, Jallat, Dugied, Rigaud; car, en vérité, la physiologie ne deviendra une science que lorsqu'une nouvelle doctrine générale de la vie lui donnera à elle-même une base, des axiomes, un but.

Mon cher ami, la physiologie de M. tel ou tel, de Gall, Flourens ou autres, la vôtre même, n'est pas plus une science que la politique de MM. Thiers, Guizot, Lamartine, n'est une science; ce sont des opinions fondées sur une multitude de petites observations trompeuses.

D'un autre côté, voilà pourquoi Saint-Simon a pu écrire sur la *science de l'homme*, et pourquoi nous avons pu faire après lui *la science du développement de l'humanité.* Il savait *la destinée de l'homme* et nous a enseigné celle de l'*humanité.*

Je le confesse très-naïvement, je ne suis pas physiologiste; permettez-moi donc d'étudier avec vous votre physiologie.

I. § — 1. — Vous dites :

« Le cerveau est l'organe des facultés *intellectuelles.*
» L'anatomie, au point de vue des facultés *intellectuelles,* est très-peu avancée. »

« Les facultés de l'homme se divisent en :

» 1° Facultés individuelles de conservation et de reproduction, ou facultés *animales ;*

» 2° Facultés *intellectuelles ;*

» 3° Facultés sociables ou *humaines*, servant à constituer, à perpétuer les sociétés et l'humanité. »

« Le cerveau a, *comme on le voit*, UN pôle *humain* et UN pôle *animal ou individuel.* »

Si je ne me trompe, vous avez voulu dire que le cerveau était l'organe non-seulement des facultés *intellectuelles,* mais des facultés que vous nommez *animales;* et qu'il est aussi l'organe des facultés *sociables.*

Vous affirmez ces principes physiologiques, non pas parce que l'anatomie du cerveau, au point de vue des facultés, vous les fournit, mais parce que vous savez, par votre étude générale de l'homme vivant, et vivant en société, que sa vie se manifeste *moralement, intellectuellement* et *physiquement ;* et alors vous supposez que le cerveau est l'organe en qui se résument les sentiments, les raisonnements et les actes de cet individu sociable et progressif.

Mais comment se fait-il qu'après avoir signalé trois ordres distincts de facultés : animales, intellectuelles et sociables, vous ajoutiez : le cerveau a, *comme on le voit*, DEUX pôles, UN pôle *humain* et UN pôle *animal?* il devrait évidemment en avoir trois, car votre pôle *intellectuel* manque ; ou bien s'il n'en a que deux, c'est qu'un des trois ordres de facultés représente le phénomène électrique qui s'opère par effluve d'un pôle à l'autre; c'est-à-dire que ce troisième ordre est l'expres-

sion des rapports harmoniques ou discordants, attractifs ou répulsifs, sympathiques ou antipathiques des deux autres ordres.

En effet, si je ne me trompe encore, l'anatomie du cerveau, même sa forme générale apparente, la figure que vous en avez dessinée dans votre ouvrage, votre description formulée, ne nous montrent pas *trois* fractions analogues entre elles, trois masses distinctes et semblables, trois appareils spéciaux, ayant l'air d'individualités organiques similaires.

En d'autres termes, je crois, d'après les physiologistes et anatomistes et vous-même, que si j'enlevais d'une main toute la partie dite postérieure du cerveau, de l'autre toute la partie antérieure, j'aurais dans les deux mains deux appareils analogues; mais que, si j'avais une troisième main, je serais fort embarrassé pour trouver à la remplir d'un troisième appareil semblable aux deux premiers.

Et si je le pouvais, c'est qu'il y aurait TROIS pôles et non pas DEUX, ainsi que vous le dites très-justement, selon moi, mais contrairement à vos prémisses.

Supposez, pour un instant, que ces observations fussent l'occasion pour vous, anatomiste et physiologiste, d'examiner si, en effet, le cerveau n'est pas un organe *un* et DOUBLE à la fois, donc TRIPLE, parce que les deux fractions, antérieure et postérieure, s'accouplent et se marient, engendrent, dirigent et meuvent aussi bien toutes les idées que toutes les molécules de l'homme, par cette communion électrique,

vitale, des deux centres, des deux pôles psychique et physique de l'esprit et de la chair.

Évidemment, si cette évolution s'opérait en vous, rien de votre science ne serait perdu, mais elle serait transformée : toutes vos observations se classeraient différemment. Et pourtant cette radicale révolution serait due à une conception en quelque sorte étrangère à l'anatomie et même à la physiologie actuelles ; elle serait due à une conception que ces deux sciences, il est vrai, peuvent justifier ou démentir, mais qui tient à un ordre plus général, plus élevé, car il est universel.

Cette conception n'est pas autre chose, cher Docteur, que la doctrine politique, morale, religieuse, industrielle, métaphysique, historique de Saint-Simon, du moins telle que je l'ai comprise et enseignée.

Je reviens à votre cerveau :

Je ne demande pas mieux que d'y voir trois pôles, puisqu'ils correspondraient aux trois ordres de facultés que vous me signalez. Si donc vous me montrez, au milieu, par devant et par derrière, trois masses répondant à : facultés animales, facultés intellectuelles et facultés sociales, j'en serai enchanté. Mais je vous vois toujours parler de trois choses : animal, intellectuel et social, et vous ne me montrez que deux pôles, deux masses, deux parties d'un organe ; je ne comprends plus.

Prétendez-vous que la partie médiane, par exemple, où vous placez l'idéalité, la religiosité, la sociabilité, forme un ensemble comme le cervelet, ou même comme la partie antérieure du cerveau, où vous placez les

facultés que vous nommez perceptives et philosophiques? Je ne le pense pas, ce serait trop contraire à la réalité.

Ces pauvres facultés que vous nommez animales, vous y trouvez l'instinct de la destruction et vous oubliez d'y montrer l'instinct et, à plus forte raison, l'art de la construction! Vous ne nous dites même pas un mot de la faculté du mouvement, qui, Dieu merci, est bien importante. Vous semblez prendre plaisir à stygmatiser cette partie de la vie humaine, en la nommant animale, comme si les instincts matériels de l'homme, y compris l'amour physique et l'amour de l'animal femelle à face humaine pour ses *petits*, ne différaient pas au moins autant de ceux de la brute, que l'instinct de constructivité chez l'homme diffère de celui du castor; et comme si l'abêtissement d'un savant faquir de l'Inde était bien supérieur à l'intelligence d'un singe, d'un chien, d'une abeille ou d'un cheval.

Et ce moi, cette personnalité qui fait les fats, les vaniteux, les orgueilleux, les ambitieux, comme vous la traitez! Eh bien, je vous défie de ne pas la trouver élevée à sa plus haute et à sa plus sublime puissance, dans *tous* les hommes qui ont fait faire les plus grands pas à l'humanité.

Mon cher Docteur, vous méprisez trop le cervelet; il est impossible que vous estimiez César, Alexandre, Mahomet, Charlemagne, et Napoléon, et même l'industrie et l'industriel, ce qu'ils valent; il est impossible que vous rendiez justice à la force, à l'adresse, à la grâce, à la beauté. Vous êtes docteur, vous n'êtes pas acteur,

—

...ez pas ce que c'est que
...er à l'image de Dieu.
...aux, quels castors, quelles
... Julien, Didion, Stephenson,
... qui n'ont pas fait un livre
...étaphysique, de philosophie
..., de littérature, et qui ont
...montagnes, comblé des vallées,
... tous les espèces de l'Et-
...es unes des autres!
...ur, que vous comptez plus sur
...vancement du monde, que sur les
... ces manœuvres de Dieu, pétris-
...âr qu'ils ont le cerveau développé,
... cela ne les a pas empêchés de
...me de Dieu, placée sur leur front,
... le temps et pèse l'espace.
... P. Leroux et Carnot, ces trois illu-
...ci de la liberté, triumvirat, je me
... Michel Chevalier avait un style de
... métaphores parlent le mortier et la
...connais qu'on y sent comme l'odeur; mais
...urquoi Michel a écrit, en 1831, le sys-
..., où il a tracé le plan de ce gigan-
... de maçon, auquel personne autre que
... à cette époque, qui a coûté des mil-
... presque fini maintenant.
... ces trois fanatiques de l'esprit et de la
... deux hommes de savoir, sont rentrés en
... au pouvoir; mais, ministre, conseiller d'État,

représentant, ils n'ont pas su émettre et réaliser une seule idée *pratique;* ils ont été en *fait*, en *acte*, en *chair* et en *os*, paralytiques, et comme *pouvoir*, comme *autorité*, ils ont été cataleptiques.

Soyez convaincu, cher Docteur, que j'estime fort *Ciel et terre*, la *Triade*, et même les *Mémoires de Grégoire* et ceux de *Carnot père* ; mais je reproche à leurs auteurs et à vous de n'aimer ni comprendre le style et l'œuvre maçon. Ces messieurs ont des fronts superbes, mais de cervelet peu, ou du moins vous l'avez tous sensiblement atrophié par votre mépris des facultés cérébro-*animales.*

Reynaud s'est enfui de la terre, où l'on *travaille*, pour aller se promener dans les étoiles, où il flâne en rêvant. Ce bon Leroux, pauvre écureuil en cage, tourne dans son circulus ! Carnot continue son ministère de l'instruction publique, par l'instruction privée de ses enfants, très-bien ornés de grec et de latin, et décorés, je crois, d'x et d'y comme leur grand-père ; enfin, vous, vous enlevez des cataractes, mais non celles du Nil ou autres du même genre, telles que Suez ou Panama.

Tout cela est excellent et méritoire; mais, pour Dieu, Messieurs, trouvez donc bonnes et dignes de l'homme ces facultés dont vous êtes peu doués et que d'autres ont en partage, et au moyen desquelles, vrais Hercules, ils portent et traînent la terre, l'industrie, la matière, Dieu incarné, le monde, la nature, le Pan qui vit dans l'immensité.

Comment, cher ami, vous voulez en finir avec les Jésuites, et vous ne comprenez pas que tout est là !

faiseur, créateur: vous ne sentez [illegible]
manier un monde et le tailler à [illegible]

Grand Dieu! quels animaux, [illegible]
turpes que ces Talabot, Julli[illegible]
Brassey, Locke, Parent, qui [illegible]
pas écrit une ligne de mét[illegible]
d'histoire, de physiologie, [illegible]
percé, troué, broyé des m[illegible]
franchi des fleuves et r[illegible]
rope dans la banlieu[illegible]

Avouez, cher Do[illegible]
votre livre pour l'a[illegible]
prodigieux travaux [illegible]
sant un globe. So[illegible]
ces geants, et [illegible]
comprendre la [illegible] vous
vaste aussi, m[illegible] seulement

Jean Rey[illegible] et qui sem-
lâtres de l'es[illegible] pensée, car
le rappelle, [illegible] d'être qu'une
maçon et [illegible] faut dé-
vapeur. [illegible] chose d'un
aussi [illegible] pour l'ar-
tème [illegible] pour le
tesq[illegible] d'une
nous [illegible]ment
i[illegible] ha-
[illegible] des

son importance *capitale ;*
othèse, le cerveau se-
miques transcen-
sonnements et
nent ou né-
roduiraient des
construction ou de
ons.

ne je vous l'ai déjà dit,
eu, la forme de cette troi-
au clavier cérébral ; et je ver-
triple siége des facultés *ration-*
PASSIONNELLES de l'homme ; mais,
crois que cette troisième octave n'a pas
palpable, semblable de forme et de subs-
eux autres ; en d'autres termes, je crois que
aussi une pile, elle est l'expression et le produit
combiné de ces deux autres piles, copulant entre
es.

Que chacune des deux piles ait son organe sexuel, c'est possible, c'est même probable, et je ne suis pas étonné du lieu où vous placez le *moi*, et de celui où vous placez la *religiosité*, parce que, jusqu'ici, religiosité a voulu dire adoration d'un Dieu *non-moi*, en toute humilité, abnégation, dévotion ; tandis que *moi* a signifié jusqu'ici orgueil, égoïsme, exploitation du *non-moi.* Ces deux mots : *religiosité* et *moi*, appartiennent donc à des organes de sexes tout à fait différents, mais qui, s'ils se touchaient amoureusement, produiraient notre foi qui est l'union AMOUREUSE et GÉNÉRATRICE du *moi* et du *non-*

Vous ne voyez pas que vous vous
à déprimer et écraser la bête, l'a
regimbera, donnera des ruades
sanctionnera brutalement, si cet
comme un frère, comme un co
Vous ne comprenez pas que v
mystique d'un Dieu pur
Saint-Simon : que même
mettant sous la verge de
associer l'un à l'autre pa
maintenez la guerre,
maintenez l'esclavage.

§ 2. Je reviens
Je le répète, vous ... font
nommez le clavier
deux pôles, que ... physiologie
blent avoir cett ... enseignée
vous dites : ... de Méde-
combinaison ... arrivée, comme
ments très-s ... pense pas que
SENTIMENT et ... Unique-
cord avec ... chercher
SENTIMENT, ... avec les merveilleux instru-
combina ... que nous possédons au-
... l'expérimentation.
... convaincu qu'en donnant une
... logique, ...
...

' la partie anté-
cervelet, et
'ıs bru-
paysan
ı, ni Cu-
conviction
ıt l'éducation
sité, qui écrase
mathématiques,
ysique, de la chi-
re naturelle. La ré-
son pure a bien com-
si, comme dans toute
trop loin, et si le cerve-
our, dominer son conjoint?
tendent tant de vieux sages,
is ne se préparent pas à détrô-
s intellectuels, et si vous et moi,
mmes pas destinés à être bafoués
umains et par les animalcules du cer-
rait honteux!
us n'éviterons cette honte que par Saint-
enseigne que la matière est l'égale de l'es-
son esclave ou son tyran; qu'il n'y a de
, de sociabilité, de religiosité dans l'homme,
condition de **MARIER** ces deux faces de sa vie,
u d'exciter la guerre, le désir de domination ré-

(1) « Combien ai-je vu, de mon temps, d'hommes abestis par une
téméraire avidité de science ! »

(MONTAIGNE.)

moi, de l'orgueil et de l'humilité
voir, de la liberté et de l'autor

Je crois donc (et pardonnez
rance spéciale) que votre scien
miner plus profondément qu
jours, si notre conception
parfaitement conforme à
nement trouvent réellem

Remarquez que je
y trouvez; seulemen
une conception qui
une véritable scien ... ailleurs
incomplètes, con ... tenant un
la physiologie ... différences
diverses de to ... Je vous dem
ni entre eux. ... s'il n'est pas cor
Franchem ... antérieure et posté
de tout le ... le mâle et chez la fe
par l'Acad ... relatives de développe
ment? Croy ... des formes, des fonc
disait ... antérieure prédomine re
ce ... la partie postérieure ch
ment ... devez naturellement en
et ... est plus ... que l'h
... pour le beau sexe; tandis
... au contraire : que l'homme
... plus ... que
... de choses qui ... à cette
... les deux grandes parties du
... que, dans beaucoup de cir-

Vous ne voyez pas que vous vous escrimez comme eux à déprimer et écraser la bête, l'animal ; que cet·animal regimbera, donnera des ruades à votre esprit et le désarçonnera brutalement, si cet esprit ne le traite pas comme un frère, comme un conjoint, comme sa femme. Vous ne comprenez pas que vous êtes encore adorateur mystique d'un Dieu pur esprit, malgré la venue de Saint-Simon ; que même en tolérant l'animal, mais le mettant sous la verge de l'intelligence, au lieu de les associer l'un à l'autre par le saint lien de l'égalité, vous maintenez la guerre, vous, homme pacifique; vous maintenez l'esclavage, vous, homme de la liberté !

§ 2. Je reviens donc encore à votre cerveau.

Je le répète, vous me faites voir, dans ce que vous nommez le clavier cérébral, trois octaves et seulement *deux* pôles, que j'aime à appeler deux piles et qui semblent avoir cette signification dans votre pensée, car vous dites : « Une idée pourrait bien n'être qu'une combinaison de chimie transcendante entre *deux* éléments très-subtils. » Si vous disiez la même chose d'un SENTIMENT et aussi d'un *fait*, je serais parfaitement d'accord avec vous ; seulement, j'ajouterais que, pour le SENTIMENT, il pourrait bien n'être que le résultat d'une combinaison harmonique ou discordante de l'élément *idée* avec l'élément *fait*, *chose*, *forme;* d'une combinaison psychique et physique, spirituelle et matérielle des deux piles antérieure et postérieure du cerveau.

Je serais désireux que vous me prouvassiez que je me trompe ou que je vois juste en émettant cette dernière

hypothèse. Vous comprenez son importance *capitale;* il est évident que, dans cette hypothèse, le cerveau serait un appareil de combinaisons chimiques transcendantes, desquelles ressortiraient des *raisonnements* et des *actes* qui, combinés eux-mêmes positivement ou négativement, par attraction ou répulsion, produiraient des SENTIMENTS affectueux ou hostiles, de construction ou de destruction, en un mot, des PASSIONS.

Alors, je comprendrais, comme je vous l'ai déjà dit, que vous me montrassiez le lieu, la forme de cette troisième et suprême octave du clavier cérébral; et je verrais dans le cerveau le triple siége des facultés *rationnelles, matérielles* et PASSIONNELLES de l'homme; mais, encore une fois, je crois que cette troisième octave n'a pas d'individualité palpable, semblable de forme et de substance aux deux autres; en d'autres termes, je crois que si c'est aussi une pile, elle est l'expression et le produit du jeu combiné de ces deux autres piles, copulant entre elles.

Que chacune des deux piles ait son organe sexuel, c'est possible, c'est même probable, et je ne suis pas étonné du lieu où vous placez le *moi*, et de celui où vous placez la *religiosité*, parce que, jusqu'ici, religiosité a voulu dire adoration d'un Dieu *non-moi*, en toute humilité, abnégation, dévotion; tandis que *moi* a signifié jusqu'ici orgueil, égoïsme, exploitation du *non-moi.* Ces deux mots: *religiosité* et *moi*, appartiennent donc à des organes de sexes tout à fait différents, mais qui, s'ils se touchaient amoureusement, produiraient notre foi qui est l'union AMOUREUSE et GÉNÉRATRICE du *moi* et du *non-*

moi, de l'orgueil et de l'humilité, de l'intérêt et du devoir, de la liberté et de l'autorité.

Je crois donc (et pardonnez-moi encore mon ignorance spéciale) que votre science spéciale a besoin d'examiner plus profondément qu'elle ne l'a fait jusqu'à nos jours, si notre conception générale de la vie n'est pas parfaitement conforme à ce que le scalpel et le raisonnement trouvent réellement dans le cerveau humain.

Remarquez que je ne démens rien de ce que vous y trouvez; seulement je vous présente une hypothèse, une conception qui, selon moi, permet de constituer une véritable science avec les observations illogiques, incomplètes, contradictoires, aventurées, divagantes de la physiologie actuelle, c'est-à-dire des mille opinions diverses de tous les physiologistes, qui ne s'entendent ni entre eux, ni avec vous.

Franchement, votre physiologie est-elle la physiologie de tout le monde ? Est-elle seulement adoptée et enseignée par l'Académie des Sciences ou par l'École de Médecine? Croyez-vous fermement qu'elle soit arrivée, comme disait A. Comte, à l'état positif? Je ne pense pas que ce soit votre opinion. Or à quoi cela tient-il? Uniquement à ce que *l'on ne sait pas ce que l'on doit chercher et trouver dans l'homme*, avec les merveilleux instruments rationnels et matériels que nous possédons aujourd'hui pour l'observer et l'expérimenter.

Supposez que l'on soit convaincu qu'en donnant une éducation trop raisonneuse, logique, mnémonique, en négligeant la gymnastique, l'exercice, la nourriture, le bain d'air, d'eau, de lumière, de sons, de

couleurs, on developpe démesurément la partie antérieure du cerveau, mais qu'on atrophie le cervelet, et qu'on produit ainsi des savants mille fois plus brutes (1) et plus immoraux qu'un bon ouvrier ou paysan qui ne sait ni lire ni compter, ni grec ni latin, ni Cujas, ni même Hippocrate. Si une pareille conviction était générale, certainement on modifierait l'éducation de la Sorbonne et surtout celle de l'Université, qui écrase maintenant ces pauvres petits sous les mathématiques, en y mêlant heureusement de la physique, de la chimie, de la mécanique et de l'histoire naturelle. La réaction contre l'éducation de la raison pure a bien commencé un peu; mais qui sait si, comme dans toute réaction, on n'ira pas un peu trop loin, et si le cervelet ne voudra pas, à son tour, dominer son conjoint? Qui sait si, comme le prétendent tant de vieux sages, les *vils* appétits matériels ne se préparent pas à détrôner les *nobles* appétits intellectuels, et si vous et moi, cher Docteur, ne sommes pas destinés à être bafoués par les animaux humains et par les animalcules du cervelet? Fi! ce serait honteux!

Eh bien, nous n'éviterons cette honte que par Saint-Simon, qui enseigne que la matière est l'égale de l'esprit et non son esclave ou son tyran; qu'il n'y a de moralité, de sociabilité, de religiosité dans l'homme, qu'à la condition de MARIER ces deux faces de sa vie, au lieu d'exciter la guerre, le désir de domination ré-

(1) « Combien ai-je vu, de mon temps, d'hommes abestis par une téméraire avidité de science! »

(MONTAIGNE.)

ciproque entre elles ; que l'on est aussi barbare en prétendant soumettre l'industrie à la science, que la science à l'industrie, en ne respectant pas autant la partie postérieure du cerveau que la partie antérieure, en ne traitant pas, avec une égale considération, l'homme et la femme.

A ce sujet, je serais bien heureux de savoir ce que vous pensez des cerveaux comparés de l'homme et de la femme?

La question vaut la peine que nous nous y arrêtions.

§ 3. Je me tromperais fort (ce qui est d'ailleurs très-possible), si vous ne trouviez pas, en cherchant un peu, dans ces deux masses comparées, des différences analogues à la différence des deux sexes. Je vous demande, par exemple, s'il n'est pas vrai, s'il n'est pas constaté en fait, que les deux parties, antérieure et postérieure du cerveau, ne sont pas, chez le mâle et chez la femelle, dans les mêmes proportions relatives de développement, sous le rapport des masses, des formes, des fonctions?

Je crois que la partie antérieure prédomine relativement chez l'homme, et la partie postérieure chez la femme. Si cela est, vous devez naturellement en conclure, vous : que la femme est plus *animal* que l'homme, conclusion désobligeante pour le beau sexe ; tandis que moi j'en conclurais, au contraire : que l'homme est un animal, quand il se croit plus compétent que la femme sur une foule de choses qui tiennent à cette différence relative entre les deux grandes parties du cerveau ; j'en conclurais : que, dans beaucoup de cir-

constances, l'homme est aussi bête que s'il essayait d'accoucher et d'allaiter, ou seulement de lutter de grâce, de tact, de formes avec la femme; de même que la femme serait absurde, si, en géneral, elle se mettait à argumenter, logiquer, ratiociner, et se coiffait du bonnet carré, qui n'est pas déjà très-gracieux sur la tête de l'homme.

Si, en effet, les deux parties de l'organe cérébral ne sont pas dans des proportions semblables chez l'homme et chez la femme, il me semble que tout ce qu'on pourrait en conclure logiquement, c'est que l'homme est plus homme que la femme et que la femme est plus femme que l'homme; ce qui n'a pas besoin d'être démontré : mais comme l'un et l'autre sont les deux monades élémentaires de l'espèce humaine, de la société humaine, et que la femme n'engendre pas des animaux, mais des hommes et des femmes, je ne vois aucune raison ni aucun avantage à la considérer comme plus rapprochée de l'animal que l'homme.

Il y a même un puissant motif pour la traiter avec plus d'égards : c'est qu'il faut absolument que le fils de la femme respecte, vénère, adore sa mère, sous peine de devenir lui-même une brute, un satyre, un âne, à l'égard de toutes les femmes.

Donc, je reviens avec amour au cervelet chéri de la génitrice. Je rêve, je me trompe, je suis un ignorant, mon cher Docteur, mais je crois ce bijou de cervelet incomparablement plus charmant, plus délicat, mieux ordonné, mieux formé que le cervelet d'Hercule. Celui-ci, à la bonne heure, il est assez grossier; et si ce

brave homme a le front bas, il me fait peur; je ne me rassure que s'il a, au contraire, le front d'Apollon; mais c'est fort rare.

La génitrice, je ne crains pas chez elle le front un peu bas, pourvu qu'il soit égal, arrondi, sans bosses *galliques* et sans creux voisins des bosses. J'ai peur des fronts à la Rachel, qui me rappellent Lamennais ou Hugo. Il me semble que sous cette draperie grecque bat un cœur d'académicien. Si vous me répondez que cette femme disait Corneille merveilleusement, je veux bien y consentir, mais Racine, je le nie; et de plus, je lui ai entendu chanter *la Marseillaise,* et j'ai reculé épouvanté devant ce monstre.

Dieu me garde de mépriser les grands fronts d'homme; le mien est assez large pour que je ne fasse pas cette bêtise; toutefois je ne les aime pas, quand ils sont disproportionnés par rapport à la partie postérieure de la tête, quoique je puisse alors les estimer et avoir pour eux une grande considération.

Dans ce dernier cas, je crois que vous trouverez toujours la tête aplatie sur les côtés médians, et relevée en toit pointu au sommet, ou complétement aplatie aussi; comme si la nature voulait indiquer par là, qu'il existe alors très-peu ou pas de relations d'échange, de communion, entre les deux pôles ou les deux piles antérieure et postérieure.

Le phénomène semblable se produit, et vous le signalez, lorsque le cervelet est disproportionnément développé. Eh bien, qu'est-ce donc que cette partie médiane qui s'affaisse et se vide, ou du moins qui ne

se développe pas, qui ne vit pas, pour ainsi dire, lorsque l'une des deux piles fonctionne presque seule, lorsque l'homme se croit *esprit* ou se fait *brute?*

Ce pourrait bien être, selon moi, le lieu, l'espace, le lit de communion des deux faces de la vie; le temple où elles s'embrassent, se confondent, engendrent, et d'où elles inspirent et commandent l'esprit tout entier et le corps tout entier; ce serait le siége de l'*idée* et de l'*acte*, sous leur forme vivante, intentionnelle, passionnelle, volontaire; ce serait le siége de l'esthétique et de la plastique humaines, de la science et de l'industrie poétisées, élevées à leur puissance religieuse; ce serait l'organe de la volonté de Dieu dans l'homme, c'est-à-dire l'organe de l'ENTHOUSIASME du *vrai* et du *beau*.

Mais, cher Docteur, je m'emporte et je vous emporte plus que je ne le veux moi-même, en dehors de l'anatomie, en dehors du palpable, en dehors de la matière; j'y reviens.

Je sais parfaitement que le cerveau et le cervelet, quoique formant deux couples distincts, mais analogues, sont liés matériellement, non-seulement entre eux, mais avec la moelle épinière et avec l'organisme humain tout entier. Eh bien, je vous le demande encore, ce lien entre ces deux piles et avec le corps entier est-il de même forme, de même nature, de même combinaison élémentaire, que les deux piles cerveau et cervelet? Non, sans doute.

Examinez donc si ce *système nerveux* qui sert de lien aux deux couples et qui reçoit et donne pour eux les commotions électriques extérieures et intérieures de l'or-

ganisme entier, ne constitue pas lui-même un couple. J'en suis convaincu; mais je soumets ma conviction à votre science. Pour moi, voici le couple gouvernant, reliant les deux faces abstraites de la vie, les deux piles intellectuelle et matérielle. Il est composé lui-même de deux piles électriques qui résument l'une et l'autre le jeu des deux autres couples, et il combine les résultats isolés de chacune d'elles. C'est là, selon moi, que s'effectuent les opérations de chimie transcendante où s'engendrent l'idée et l'acte, SENTIS, VOULUS, et qui vont s'exprimer en *verbe*, en *formules*, ou se réaliser en *fait*, en *forme*.

Vous signalez parfaitement, cher Docteur, les prolongements nerveux de l'appareil cérébral vers tous les points de l'organisme; mais je ne vous vois pas attacher d'importance ou seulement prêter votre attention aux liens qui rattachent entre elles, d'une part, les parties du cerveau; de l'autre, les parties du cervelet, et qui relient le cerveau lui-même au cervelet. Or c'est, selon moi, ce que la physiologie et l'anatomie ont le plus intérêt à examiner et à mettre en lumière dans l'organe cérébral, toujours par cette raison : que la science générale actuelle doit avoir pour base et pour but l'UNION des deux membres de tout couple, et que les couples dont il s'agit ici sont tout à fait de premier ordre.

Pardonnez-moi, je vous le demande encore, de ne pas attribuer aux choses dont je vous parle, leur nom scientifique que j'ignore; je voudrais que ma lettre pût être comprise par tous les ignorants comme moi, qui sont infiniment plus nombreux que les savants tels qui

vous. Mon espoir, d'ailleurs, est de vous engager à traduire en langue savante ce que je vous expose en langue vulgaire. J'espère, en effet, que vous serez frappé du discrédit inique qui résulte de vos doctrines, à l'égard des facultés *matérielles* de l'homme, des facultés qui pourvoient à sa nutrition, à son logement, à son vêtement, aux communications des peuples, à leur outillage industriel, à la culture, à l'embellissement du globe, à l'hygiène physique, à la force, à la beauté, à l'élégance, à la santé du corps humain, à la sainteté de l'acte générateur, à l'excellence presque surhumaine de l'amour maternel, et particulièrement à ceux des besoins *physiques* qui sont plus habilement satisfaits par la femme que par l'homme, et sur qui se fondent son charme, sa puissance, sa gloire.

J'ai vu parmi nous beaucoup d'amants passionnés de l'*esprit* qui cultivaient l'économie politique, parce qu'ils y voyaient une *science,* mais qui n'auraient pas été capables de faire *œuvre industrielle* de leurs doigts, et qui même avaient tellement en mépris le travail manuel, ses fatigues, ses sueurs, qu'ils promettaient à l'humanité un paradis terrestre où les machines et les animaux se donneraient seuls de la peine. Le dicton populaire : « Là où il n'y a pas de peine, il n'y a pas de plaisir, » me paraît fondé sur une plus juste appréciation de la nature humaine. Et d'ailleurs, ce que ces messieurs considèrent comme une peine, pour eux qui n'aiment que le travail de l'esprit et qui s'y livreraient jusqu'à épuisement, c'est précisément le plaisir des hommes de la chair, du muscle, de l'os ; c'est la gloire des ouvriers du Dieu

constructeur, créateur ; c'est le bonheur des faunes, des sylvains, des tritons, des centaures, des cyclopes, de l'homme des champs, des bois, de la mer, des caravanes, de l'atelier, des mines, comme c'est la joie du coureur, du danseur, du sauteur, du lutteur, de tous ceux qui aiment le mouvement, la force, l'agilité, et qui se tueraient à produire l'œuvre de leur corps, le fruit de leurs fatigues, l'enfant de leurs sueurs, de leur sang, de leurs larmes même.

Nos savants purs n'ont sans doute jamais accouché une femme; ils n'ont pas vu dans des yeux de mère la larme dont elle salue la venue au monde de son enfant. Ils croient qu'on accouchera un jour sans douleur, et ils nous montrent dans l'avenir une industrie chloroformisée ! Quel paradis, grand Dieu ! quel royaume d'*esprits*, d'*anges*, de *sylphes !* quel mysticisme et quelle mystification !

Rechercher la peine, la douleur, la mortification et les larmes, à la mode du père Félix, c'est bien insensé; mais ce n'est pas plus fou que d'espérer que l'on n'aura plus à braver la peine, la fatigue, la douleur, la maladie, la mort, pour enfanter le Jupiter de Benvenuto, pour sauver son frère des flots ou de l'incendie, pour féconder la terre de Dieu, pour s'emparer des richesses enfouies dans ses entrailles, pour s'élever au-dessus des nuées et maîtriser la foudre.

A ce point de vue, cher Docteur, enseignez-nous donc de quelles vertus sont doués le grossier cervelet d'Hercule et le délicat cervelet de Vénus génitrice, pour supporter la *douleur physique,* comme ils le font. J'af-

firme, au risque d'être démenti par vous, que les plus larges fronts d'hommes, de savants, de philosophes, sont au-dessous de toute comparaison et doivent se courber humblement devant le soldat mutilé par la scie, et criant *vive l'Empereur* ou *vive la République !* et devant la mère qui sourit à la vue de votre forceps sanglant, lui apportant vivant, sauvé, son enfant.

Voilà pourquoi ces messieurs ne veulent plus de la fatigue, de la sueur, de la douleur, des larmes ; ils en ont peur ; ils sont si douillets !

Gloire à Adam, qui travaille à la sueur de son front ; gloire à Ève, qui enfante dans la douleur ! Ne lancez donc pas contre eux l'anathème de vos facultés *animales,* le stigmate de vos comparaisons avec la *bête :* savourez à loisir la douceur des fruits de l'arbre du Bien, mais glorifiez Adam et Ève qui vous délivrent courageusement de l'âpreté des fruits de l'arbre du Mal. Et si, par hasard, vous découvrez que ceux qui résistent si bravement à la *douleur* physique, sont aussi ceux qui se laissent le plus facilement entraîner au *plaisir* physique, grâce pour eux, Docteur, un peu d'indulgence ; préparez-leur des plaisirs sains, salutaires ; fermez leurs cabarets et leurs lupanars, si vous voulez, mais ouvrez pour eux des lieux de communion moins ennuyeux que nos académies et nos salons ; privez-les des saturnales, mais dispensez-les de vos sermons ; ne soyez ni matérialiste ni spiritualiste, ni païen ni chrétien, mais, au nom de Dieu, soyez saint-simonien.

II. — § 1. Les attaches nerveuses qui relient les lobes du cervelet entre eux et les lobes du cerveau entre eux, et qui relient aussi le cerveau avec le cervelet, et tous deux à la moelle épinière, ne sont-elles pas elles-mêmes une pile à double courant, qui reçoit et transmet, qui prend et qui donne, du dehors au dedans, du dedans au dehors? Ne croyez-vous pas que cette pile élabore ce qui va au cerveau et au cervelet et ce qui en sort, et qu'elle reçoit aussi de la moelle épinière et du corps entier ce qu'ils apportent à l'appareil cérébral, en remettant elle-même à la moelle épinière et au corps entier tout ce que l'appareil cérébral leur envoie? Ne serait-ce pas, en quelque sorte, une administration transcendante des postes, faisant elle-même la correspondance, sur brouillons de l'intérieur et de l'extérieur, selon les besoins exprimés par le moi et par le non-moi, avec indication des moyens d'y satisfaire, avec ordre aux agents théoriques et pratiques, avec procédés de raisonnement et d'exécution?

En vous parlant ainsi, cher Docteur, mon intention est, je l'avoue, d'ébrécher un peu l'auréole dont la physiologie en général et vous en particulier couronnez autocratiquement le cerveau. Je ne veux pas recommencer la fable des *Membres et l'Estomac*, mais je tiens à vous dire qu'il faut que l'on soit encore furieusement mystique pour avoir tout rapporté à ce que l'on a appelé le siége de l'*intelligence*, et pour avoir concentré en lui presque tout l'organisme humain.

Votre maitre et ami Gall me semble avoir terriblement fait dévier, sous ce rapport, la physiologie de la

route où la plaçaient Cabanis et Bichat. Pour mon compte particulier, qui n'est sans doute pas grand'chose à vos yeux en pareille matière, je me prends souvent à protester, au nom des tissus généraux, au nom des circulations générales, contre le despotisme envahissant du laboratoire cérébral. Il m'est arrivé souvent d'admirer de beaux corps de femmes dont la tête n'était pas si belle que le bras, la jambe, la taille, la gorge, les épaules; eh bien, je vous assure que sur ces beaux corps je lisais plus clairement que Gall sur le crâne, que Lavater sur la face, les qualités morales, intellectuelles et physiques de ces femmes; et je lisais bien plus clairement encore cette triple vie, quand j'apprenais dans quel état se trouvaient le cœur, les poumons, l'estomac, le foie, les muqueuses, etc.

Je ne dis pas que le crâne et la face n'aident point à cette lecture; mais, je le répète, je proteste contre cet envahissement despotique, absolu du cerveau, encouragé par beaucoup de physiologistes de nos jours.

Voilà pourquoi je voudrais que dans la boîte cérébrale on fît plus attention à ce qui relie le cerveau au reste de l'organisme, qu'à cette pâte grise ou blanche qui est, à proprement parler, le cerveau, mais qui ne serait qu'une bouillie, un magma, si elle ne communiquait pas avec le corps par un appareil plus intéressant, par conséquent, que cette bouillie elle-même.

Vous m'avez décrit, et M. Flourens signale un fameux point, siége de vie, dont vous faites d'ailleurs assez bon marché, et qui n'a guère pour vous qu'une valeur anatomique et non physiologique : je crois que vous avez

parfaitement raison. Toutefois, la place dans laquelle M. Flourens et vous-même circonscrivez ce point, me paraît assez intéressante. Elle s'accorde, ce me semble, avec ce que je viens de vous dire sur l'importance suprême du LIEN de la *tête* et du *corps*.

Remarquez qu'ici, comme en toute science, j'applique ma foi saint-simonienne; en effet, de quoi s'agit-il ? De l'étude de l'*homme*. Eh bien, si je le divise en deux, la tête et le corps, ce qu'il m'importe de savoir avant tout, pour connaître le corps et pour connaître la tête, c'est comment, par qui, par quoi ils sont UNIS, et ne forment qu'une seule vie, un seul être : l'homme.

Je ne crois pas que vous sachiez quelle est la modification produite dans le cerveau d'un philosophe, ayant la bosse du philosophisme très-développée, par une vive douleur au plexus solaire; ce qu'il y a de certain, c'est que j'en ai éprouvé souvent dans mon beau temps de philosophisme, et qu'alors j'avais peu envie de philosopher. Je crois pourtant que ma bosse philosophique ne changeait pas, et je n'avais d'ailleurs aucun mal de tête.

Vous me direz sans doute que cette douleur passait par le cerveau; je ne le conteste pas, au contraire; c'est pour cela qu'il m'importe, par-dessus toutes choses, de savoir comment et par quoi elle y passait, ne fût-ce que pour l'empêcher d'y arriver, c'est-à-dire pour me guérir et envoyer au cerveau une bonne plutôt qu'une mauvaise nouvelle.

Vous me direz peut-être encore que je me place ici au point de vue médical et non physiologique: vous

avez trois fois raison ; mais je le fais exprès. Il me tarde d'arriver à la proposition suivante; savoir : la physiologie est nécessairement entachée de spiritualisme, comme l'anatomie de matérialisme ; la vraie, la seule science de la vie, c'est la médecine de l'homme sain ou malade, hygiénique ou thérapeutique, qui doit se proposer pour but l'union du matérialisme et du spiritualisme.

Je ne m'étonne donc pas que les physiologistes, spiritualistes amis des abstractions, fassent des monographies sur l'organe dans lequel ils concentrent la vie entière de l'homme. Mais je prétends qu'un médecin, physiologiste et anatomiste, comme vous l'êtes, doit empêcher les physiologistes de tomber dans l'abstrait et les anatomistes dans le concret; que pour cela il doit rappeler les premiers aux tissus généraux, aux circulations générales, au lieu de les laisser se traîner à la remorque des coupeurs, prosecteurs, chirurgiens, anatomistes, qui, eux au contraire, doivent se servir du scalpel, de la loupe et du microscope, afin d'isoler, diviser, trancher les tissus, les organes, jusqu'à la molécule élémentaire.

Le médecin est le gouvernant, le lien du physiologiste et de l'anatomiste ; et voilà pourquoi je soutiens que ces deux derniers apprendront de sa bouche ce qu'ils doivent observer et expérimenter dans l'homme, afin de le délivrer de la maladie qu'il a portée en lui dans tout le passé, et de le doter enfin de la santé normale de l'avenir.

Or cette maladie du passé, c'est la lutte en nous-

mêmes et hors de nous, entre l'intelligence et le corps, entre la science et l'industrie, entre l'homme et la femme, entre le spirituel et le temporel, entre la liberté et l'autorité, entre le cerveau et le cervelet. La santé de l'avenir, c'est leur union par égalité, le respect de l'un pour l'autre, par amour de la volonté de Dieu; c'est le jeu harmonique des deux courants de la pile humaine, alimentés par l'électricité vitale, présence réelle de Dieu mâle et femelle, de Dieu générateur de tout ce qui est, maître de la vie et de la mort dans le fini, roi du progrès dans l'indéfini, seul possesseur de la vie éternelle et universelle.

Donc, pour faire cesser cette lutte impie, commençons nous-mêmes par exprimer et inspirer ce respect égal des deux faces de la vie ; et pour établir la paix sur les champs de bataille du passé, cherchons, découvrons les liens qui unissent naturellement et divinement les deux frères ennemis, les deux sexes rivaux, les deux natures hostiles, qui, par leur amour, doivent enfanter l'humanité nouvelle.

Les hommes, pour atteindre leur santé normale, doivent opérer en eux le même progrès que les peuples qui voudront réaliser la politique de paix promise par Dieu à l'avenir ; ceux-ci doivent aimer les autres peuples à l'égal d'eux-mêmes, et respecter autant ceux de la chair que ceux de l'esprit, ceux de l'orient que ceux de l'occident ; et ils doivent aussi chercher, montrer à tous, proclamer bien haut quels sont les liens vivants, ayant puissance de relier entre eux ces organes de l'être-humanité.

Que les physiologistes respectent donc le corps à l'égal de l'esprit, les appétits physiques à l'égal des appétits intellectuels, et qu'ils étudient et enseignent comment nos divers organes sont *liés entre eux*. Si, au contraire, ils plongent le scalpel et la loupe dans les profondeurs de la bouillie cérébrale, pour y chercher la vie, ils n'y trouveront que le cadavre et la mort. Qu'ils ramènent la vie à *l'unité* et laissent les anatomistes la décomposer en *multiplicité*.

Or l'unité de la vie, ce n'est pas dans un organe spécial, quelle que soit sa généralité, qu'il faut la chercher; le cerveau n'apprend pas plus l'homme, que l'histoire des rois n'apprend l'histoire de l'humanité. Vous êtes, sans vous en douter, un physiologiste aristocrate, en flagornant comme vous le faites ce *caput* qui est un vrai *caput mortuum;* ce pape de l'organisme que vous encensez comme le fait *de Maistre;* ce siége de la vie intellectuelle, aussi muet, aussi sourd que la chaire actuelle de Saint-Pierre, qui ne dit plus rien au monde, aux organes de la chrétienté, et qui n'entend plus, ne voit plus, ne sent plus ce que disent, ce que font, ce que veulent tous ces membres de l'humanité.

Aussi qu'arrive-t-il avec votre doctrine sur le cerveau? c'est que vous ne pouvez voir ni nous montrer, vous, homme de la liberté, le siége moral, intellectuel ou physique de la *liberté*, ni, *à fortiori*, celui de *l'autorité!* Vous savez pourtant qu'il y a des amants de la liberté et des amants de l'autorité. Où sont donc les bosses de cette faculté qui ne veut pas de maître, et de cette autre faculté qui veut être commandée? Qu'est-ce qui consti-

tue l'être actif ou l'être passif, le païen ou le chrétien, l'empereur ou le pape, le roi des rois ou le serviteur des serviteurs de Dieu?

Par réaction contre l'absolutisme de ce gros ganglion cérébral, je conçois qu'il y ait des gens prétendant reconnaître le caractère et les facultés d'un homme à son écriture ou à la forme de sa main, de ses doigts, ou, comme dans *Tristram Shandy*, à la manière de saluer, de s'asseoir, de tirer son mouchoir de sa poche; et franchement je ne crois pas vaines toutes les curieuses idées de Fourier sur les analogies des goûts pour les fruits, les légumes, les odeurs, avec les passions et les facultés humaines.

Encore quelques mots sur la comparaison des appareils cérébraux du mâle et de la femelle, de l'homme et de la femme.

Remarquez que depuis le commencement de ce siècle on ne s'est pas borné à faire des travaux sur cet organe, le cerveau, on a également étudié la plupart des autres appareils spéciaux de l'organisme. Tel a pris le cœur, tel autre le poumon, tel autre le foie, la rate, l'estomac, les intestins; de sorte qu'il a bien fallu, quand on est arrivé aux organes de la génération, reconnaître qu'il y avait des organes si différents, selon le sexe, qu'il en résultait une anatomie, une physiologie et une médecine appropriées à l'homme, et une anatomie, une physiologie et une médecine tout à fait spéciales à la femme.

J'affirme, *à priori*, avant toute vérification, qu'il en est ainsi pour tous les détails comme pour l'ensemble de ces deux êtres dont la communion perpétue la vie

humaine; j'affirme qu'il suffira de bien raisonner et de bien observer pour faire, dans cette voie d'anatomie et de physiologie comparées, des découvertes importantes pour l'éducation et pour l'hygiène, morales, intellectuelles et physiques, non-seulement du couple homme et femme, mais de l'homme ou de la femme isolés, abstraits l'un de l'autre. Par conséquent ces découvertes seront spécialement importantes pour l'enfance et pour la vieillesse, pour ceux et celles qui ne peuvent pas encore ou ne peuvent plus engendrer, mais qui, tout en étant neutres sur ce point, n'en sont pas moins mâle ou femelle.

§ 2. Puisque j'ai parlé des organes de la génération, mâle et femelle, je vous demanderai, cher Docteur, de vouloir bien nous y arrêter quelque peu.

Que le paganisme m'éclaire et que le christianisme me prête son voile! Je me mets sous la protection des grands maîtres de la force et de la beauté, et sous le patronage des héros de l'intelligence et du savoir.

Je ne veux pourtant pas vous marquer au front des deux signes adorés dans les Indes, mais je ne veux pas non plus poser sur le mien une croix; parlons donc en toute indépendance des deux symboles de la vie, dans leur réalité et en toute vérité.

Comme c'est beau, sublime, divin, cette opération de chimie transcendante que Faust cherchait à exécuter dans un creuset, et d'où sort un être vivant, pouvant adorer Dieu et accomplir sa volonté d'amour sur la terre! Combien il serait merveilleux que cette œuvre

magnifique, qui seule, ou du moins par-dessus toutes, identifie les êtres finis avec le générateur infini et éternel, fût accomplie spécialement par des organes secondaires, infimes, méprisables, honteux, tandis que l'organe respectable, suprême, divin, serait celui destiné à engendrer des fruits tels que ceux-ci : deux et deux font quatre; la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits, ou même les corps s'attirent en raison inverse du carré des distances, etc.

Et cependant, pour ces organes qui donnent spécialement la vie, je dirais encore ce que j'ai dit du cerveau : gardons-nous de résumer, de concentrer, d'absorber en eux tout l'organisme humain, mais cherchons surtout le lien qui les unit à l'organisme entier, puisque nous pouvons, par là seulement, nous rendre compte de l'état général de l'homme et de la femme créant un ÊTRE, comme nous devons chercher à connaître l'état de l'homme ou de la femme élaborant une *idée* ou produisant un *acte*.

Ici même, le phénomène, objet de notre étude physiologique et anatomique, a un caractère qui place cette étude au-dessus de toutes les autres de ce genre. Ce caractère grandiose tient non-seulement à ce que le résultat, le produit de la fonction des organes, est un être humain, mais à ce que c'est l'homme et la femme qui sont les deux piles de cette œuvre chimique, et qu'il faut absolument étudier chacune des deux piles séparément et le jeu qui s'effectue entre elles.

Ici donc il n'y a pas moyen d'errer, comme lorsqu'il s'agit de la création des idées et des actes, c'est-à-dire

lorsqu'on prend pour objet d'étude indifféremment un cerveau d'homme ou un cerveau de femme. Ici, il faut absolument étudier les *deux conjoints*, afin de comprendre leur fusion, leur communion et le fruit qui en résulte, l'enfant de leur amour. Il faut les étudier depuis l'ovule et le sperme jusqu'à la sortie du creuset, jusqu'au moment où le père et la mère baisent cette chair qui est leur chair, cet être qui est leur être, cette vie qui est l'expression infinitésimale de leur participation à la vie universelle ; cette vie, merveilleux signe de la vie divine qui est en eux, qui est dans leur enfant chéri, comme elle est et se meut dans l'universalité des mondes.

Or supposons que cette opération spéciale, la génération, où la science reconnaît la nécessité d'étudier les deux sexes et leur union, soit considérée comme la base, le point de départ de toute la science physiologique (hypothèse qui, ce me semble, est fort naturelle, fort légitime et pas du tout nécessitée par les besoins de la cause) ; supposons, dis-je, qu'on ait pris l'habitude de rechercher comment l'être se crée : je suis convaincu et j'affirme qu'on serait bien près d'avoir découvert la formule selon laquelle s'engendrent et viennent au monde, dans l'homme isolément ou dans la femme isolément, le SENTIMENT, le *raisonnement* et l'*acte*.

J'affirme de plus que la base de cette formule serait le *mâle* et la *femelle* et leur UNION, c'est-à-dire que telle est la loi universelle de génération, aussi bien pour les ÊTRES que pour les *idées* et pour les *choses*, aussi bien pour les facultés PASSIONNELLES que pour les facultés

rationnelles et les facultés *corporelles* que vous nommez si charitablement *animales.*

Vous sentez que je ne tiens pas absolument à ce que la physiologie dise que la génération d'une idée est le résultat de l'accouplement amoureux d'une idée mâle et d'une idée femelle, et que le fruit est lui-même une idée mâle ou une idée femelle ; n'abusons pas de la métaphore, mais usons-en quand elle conduit à la vérité par la voie si admirable et si féconde de l'analogie.

D'ailleurs, soyez sûr que les poëtes n'ont pas inventé pour rien la rime masculine et la rime féminine, et que toutes les langues ont eu des motifs pour admettre au moins deux sexes, deux genres.

§ 3. Je reviens à l'étude des deux organes de la génération dans les deux sexes.

Cette étude peut être faite isolément, abstraitement dans chacun des deux sexes ; mais vous admettrez, je crois, qu'elle serait entreprise alors bien follement, bien aveuglément, si elle ne se fondait pas sur une *conception* (j'emploie ce mot à dessein) de la fonction que ces deux organes doivent accomplir *en commun.*

Appliquez cette observation à tout ce que je vous ai déjà dit sur le cerveau et sur le cervelet, sur les facultés rationnelles et les facultés corporelles, alors vous comprendrez mieux l'importance que j'attache à l'étude de leurs LIENS, à l'étude des instruments et agents de leur COMMUNION génératrice du raisonnement et de l'acte.

Je crois cette même observation applicable à tous

les organes, à tous les tissus, à tous les appareils circulatoires, parce que partout nous trouvons un dualisme générateur et rénovateur de la *vie*, par communion des deux membres.

C'est donc seulement après avoir acquis une conception claire de la fonction commune des organes générateurs, pour le renouvellement de la vie humaine, pour la perpétuation de l'espèce, par la procréation constante des deux genres, par l'extinction des *vivants* et la création des *à naître*, par la mort et par la naissance des êtres finis, mais aussi indéfinis, vivant dans l'infini ; c'est d'après cette conception de l'œuvre génératrice, que l'étude de chacun des organes générateurs peut elle-même constituer cet être intellectuel qui s'appelle une science.

J'ai dit l'extinction des *vivants* et la création des *à naître;* j'ai dit la *mort* et la *vie*. Ces deux mots sont bien gros, surtout celui-ci : la *mort*, quand il s'agit des organes de la génération et de la plus haute fonction de l'amour ; c'est que je veux appeler votre attention sur les trois états principaux dans lesquels ces organes doivent être séparément étudiés; à savoir : l'*enfance*, la VIRILITÉ, la *vieillesse*, répondant à ces trois grands mots : *naissance*, VIE et *mort*.

Le développement, l'entretien, le déclin des organes générateurs, doivent fournir la base scientifique de la physiologie de tous les organes. Le cerveau, aussi bien que les organes de la génération, passe par ces trois états d'impuberté, de virilité et de stérilité, jusqu'à décrépitude et mort. Il n'y a pas de tissu, de circula-

[illegible]pent à cette loi ; mais là [illegible]ences de développement et de [illegible] pas possible de se rendre [illegible] une conception nette :

[illegible] normale et commune des deux [illegible] élémentaire, constitutif de chaque [illegible]ation ;

[illegible]écial et abstrait de chacun de ces [illegible] qu'ils puissent s'accoupler, tandis [illegible], et enfin lorsqu'ils ne le peuvent

[illegible]mes de la vie, dans la *durée*, existent [illegible] constamment. Tout individu porte en [illegible] de vie et son germe de mort, à tout [illegible] tout *point* de son être ; néanmoins ces [illegible] ont spécialement et réciproquement sai[illegible] époques extrêmes de l'enfance et de la [illegible] contraire, ils s'unissent et se fondent dans [illegible]cellente, dans l'âge mûr.

[illegible] encore, je crois que la physiologie et [illegible] n'ont pas compris et ont abandonné Bichat [illegible] deux grands mots : la vie et la mort. [illegible] de même que ces deux sciences ont [illegible] étude comparée de l'organisme mâle et de [illegible] femelle, elles n'ont su tirer qu'un parti [illegible] de l'étude comparée de [illegible] et de la [illegible] comme moyen de connaître la [illegible], à ce [illegible] point de vue de la vie croissante et de la vie [illegible] et [illegible] [illegible]ant [illegible] [illegible] l'être, mais [illegible] par tout

donner, comme elles avaient commencé par tout recevoir, se revêtant de la mort comme elles s'étaient revêtues de la vie, et participant ainsi de l'éternité.

L'enfance qui ne *sait* pas encore, et la vieillesse qui ne *peut* plus, ressemblent furieusement, cher ami, à un cervelet sans cerveau et à un cerveau sans cervelet ; il en serait à peu près de même d'une femme dans une île déserte ou d'un homme dans une île déserte : l'une mourrait de faim et l'autre d'ennui. Ce sont des abstractions qui, au point de vue scientifique, servent à justifier, par l'étude de ces situations isolées, les conceptions sur l'être normal *sachant* et *pouvant*, parce qu'il VEUT, *mâle* et *femelle* puisqu'il ENGENDRE, ayant *cerveau* et *cervelet* UNIS, puisqu'il *pense* ET *agit*, puisqu'il *sait* ET *peut*.

A ces deux termes de la vie dans le *temps*, la jeunesse et la vieillesse, correspond parfaitement, selon moi, dans la vie réelle, dans la vie de l'*espace*, le dualisme femelle et mâle. Si la femme est un enfant, l'homme est un vieux, un barbu, un barbon que l'enfant étourdit, mais qui ennuie fort l'enfant ; qui parle du cerveau, tandis que l'enfant crie du cervelet.

§ 4. Récapitulons quelques-uns des principes d'étude que je viens d'exposer, et que je voudrais voir adoptés par les physiologistes et les anatomistes.

1° Étude de l'homme et de la femme unis, c'est-à-dire, études du couple générateur, base de la famille, de la société, de la perpétuation de l'espèce ; études de cet organe double, dont l'amour des deux parties,

source de la vie humaine, unit le moi au non-moi, une individualité à une autre individualité distincte de la première, et qui, par cette union, engendre;

2° Études comparées de l'homme et de la femme, isolés, séparés, abstraits l'un de l'autre; mais transport, dans ces deux études abstraites, de la conception générale de leur destinée commune d'union, de couple générateur; de manière à trouver, dans chacune des individualités abstraites, leur faculté d'accouplement générateur, aussi bien que leurs facultés personnelles, individuelles, nécessaires au renouvellement de leur propre vie, à la création de leurs SENTIMENTS, de leurs *raisonnements*, de leur *corps;* facultés qui doivent, comme toute puissance génératrice, se manifester sous deux sexes différents, se fécondant réciproquement par l'amour de l'un pour l'autre;

3° Études de tous les tissus, de tous les organes, de toutes les circulations, dans l'homme et dans la femme, sous cette double inspiration de leur destinée commune d'accouplement, et de la puissance génératrice de leur propre individualité;

4° Études comparées de l'*enfance* et de la *vieillesse*, dans l'homme et dans la femme, d'après la conception générale de l'état dit VIRIL de l'un et de l'autre; de manière à comprendre et formuler les conditions de vie ou de mort, d'*accroissement* et de *diminution* de la VIE, justifiant et confirmant ainsi les données précédentes sur la PROPAGATION DE LA VIE;

5° Études comparées de l'homme et de la femme, dans leurs rapports respectifs avec le monde extérieur,

d'après cette conception générale : que tout individu forme couple avec son non-moi, et que les deux membres de ce couple se donnent réciproquement la vie, participant l'un et l'autre, et par leur union, à la vie universelle.

Sur cette dernière proposition, que j'avais seulement indiquée, mais qui est tout à fait capitale, je vous demande à m'étendre longuement.

Les physiologistes et anatomistes, élèves bâtards et bien involontaires du spiritualisme chrétien, mais disciples directs et très-volontaires du matérialisme du siècle dernier, ont généralement considéré l'homme comme un appareil passif, recevant la sensation du non-moi, et rendant, en conséquence, un son correspondant à la note touchée par cet actif non-moi.

C'est, en effet, une des formes abstraites de la vie, base de la philosophie incomplète de Condillac, qui mène au fatalisme et, quoi qu'on en ait dit, à la servitude; c'est elle qui vous a inspiré l'expression de clavier cérébral.

Non, grand monde, nature, univers, je ne suis pas ton esclave, s'écrie l'homme de génie! je te moulerai à l'image de moi-même, de ma volonté, de la vie qui est en moi et qui est aussi bien celle de notre Dieu que la vie qui est en toi.

Et voici qu'au milieu d'un monde où l'on croyait que l'homme était esclave de l'homme, et que tous les hommes, même les rois des hommes, étaient esclaves du destin, de la fatalité; voici un homme qui trouve dans son cœur cette simple vérité et qui la proclame à la face de

tous ces maîtres d'hommes, à la face de ce destin, maître des dieux et des hommes; voici Jésus qui dit : « Il n'y a qu'un seul Dieu, je suis le fils de Dieu, et vous êtes tous mes frères; nous vaincrons le monde, la terre, notre despote, le prince du monde. »

Et depuis lors, la terre change de forme; les maîtres n'ont plus prise sur les esclaves; le fatalisme fuit devant la providence; l'homme se sent maître de lui-même; sa conscience se forme et s'élève, l'amour de la liberté naît et se propage; plus de Dieu fait de bois et de pierre, d'arbres ou de légumes; plus d'idolâtrie de la force et du nombre, mais adoration du droit, consécration et respect de la personnalité.

Il n'était pas physiologiste, le charpentier de Nazareth, et certes, personne ne peut dire quelles molécules de son non-moi, mises en contact avec son moi, lui ont donné la sensation de cette nouvelle forme de la vie qu'il venait annoncer au monde.

Pourquoi cette révélation n'aurait-elle pas été en lui, n'aurait-elle pas été lui-même? Pourquoi ne serait-ce pas cette sainte et divine molécule humaine qui devait, par son contact avec le monde *passif*, lui communiquer l'étincelle électrique, le bouleverser de fond en comble, triompher de la force et du nombre, et préparer SON règne de paix et d'amour sur cette terre livrée à la guerre et à la haine?

Oui, mon cher Docteur, ainsi que le disait Newton, *les choses se passent* COMME SI l'homme, le moi était actif et passif, successivement et simultanément, dans ses communions attractives ou répulsives avec le non-

moi. Or dans quels points du cerveau ou du corps humain placez-vous cette *initiative* de volonté et d'impulsion qui remue et transforme le monde? Nous montrez-vous dans les tissus, dans les organes, dans les circulations de cet homme qui donne, qui verse la vie hors de lui, pour convertir à lui tout ce qui n'est pas lui, nous montrez-vous cette divine et pénétrante *activité*, avec la clarté que vous croyez avoir, en nous dépeignant l'homme *passivement* soumis aux influences du monde extérieur ?

Non! malgré tout ce que nous a dit l'enseignement chrétien, malgré M. Cousin lui-même, l'homme n'est pas pour vous une *liberté*; il ne veut, ne sait et ne peut rien que lorsqu'il est sollicité par une force qui lui est étrangère ; il ne peut pas imposer sa volonté, sa passion à ce monde qui ne la connaît pas, qui la bafoue, qui la crucifie, et qui ne saurait la lui avoir inspirée, la lui avoir révélée.

Cette passivité, hélas! elle a pu paraître une base complète de la science anatomique, parce que celle-ci a pour sujet un cadavre; mais le physiologiste, comment ne se jette-t-il pas, au contraire, par réaction contre le cadavre, dans l'absolu de l'*activité* humaine, dans la haine des théories de la sensation, dans le monde de la liberté?

Vous le savez, cher Docteur, ni l'un ni l'autre de ces systèmes n'est, à mes yeux, complet; chacun d'eux isolé mène à l'absurde, puisque tous deux marchent dans l'abstraction vers l'absolu. Vous savez que pour Saint-Simon, pour moi, il nous faut un système qui relie ces deux

points de vue abstraits, qui donne une égale et légitime satisfaction à la liberté et à l'autorité, à la spontanéité du moi et à son obéissance au non-moi.

Voici donc encore une question sur laquelle j'ose appeler l'attention des physiologistes. Je leur demande si leur science nous donne une explication de l'organisme d'un homme faisant éprouver ses propres impressions au monde qui l'entoure, aussi satisfaisante que celle qui s'appliquerait à l'homme soumis aux impressions du monde extérieur et les reflétant comme un miroir, dans ses sentiments, dans sa pensée et dans ses actes?

Je vous assure encore que, sous ce rapport, les physiologistes trouveront, s'ils la cherchent, une grande différence entre l'homme et la femme; j'affirme, avant leur travail dans cette direction, qu'ils trouveront l'homme, en général, plus *actif* à l'égard du non-moi, sous le rapport *rationnel* que sous le rapport *charnel;* et la femme, en général, plus *active* sous le rapport *physique* que sous le rapport *psychique;* l'homme voulant imposer au monde ses *idées*, ses *raisonnements*, ses *calculs*, la femme lui imposant ses *goûts*, ses *formes*, ses *modes*.

« Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. »

Je ne sais qui a dit cela, mais c'est une vérité qui court les rues et qui est conforme à la proposition précédente.

Maintenant je dois vous dire pourquoi j'attache une si grande importance à cette question de l'*activité* et de la *passivité;* c'est qu'en général tout ce que disent la physiologie et l'anatomie sur le contact de

l'homme avec le non-moi par les sens, est entaché du vice radical que j'ai signalé plus haut et qui résulte de l'influence de la théorie de la sensation, et en général des données matérialistes et mécaniques, fournies par le XVIIIe siècle à la science des corps organisés.

Ainsi la physiologie et l'anatomie nous rendent, je le suppose, un compte satisfaisant du phénomène de l'*audition* et spécialement de l'*audition* de la *musique;* mais que nous disent-elles et que peuvent-elles nous dire du phénomène de la *composition* musicale? Rien; du moins je le crois. Pourquoi? parce qu'il y a là une création personnelle, qui n'est pas le fruit direct des sensations éprouvées du dehors, et qui souvent, au contraire, est une création inouïe jusque-là, fruit du génie qui invente une musique nouvelle; une création tellement propre à l'artiste éminent qui l'engendre, qu'elle porte son cachet, sa forme, inconnue de tous les musiciens qui l'ont précédé et quelquefois même sifflée par ses contemporains.

J'en dirai autant de tous les arts. Je le sais bien, beaucoup de gens prétendent que les artistes copient, imitent; que ce sont des miroirs ou des singes. Passe pour le daguerréotype, que j'estime fort comme ingénieuse et utile industrie, mais non pas comme art. J'ai entendu un bourgeois, très-charmé d'avoir assisté au *Désert* de F. David, et disant : On voit bien qu'il y est allé; il en a rendu les bruits, les sons, les cris; on entend, parbleu! le simoun et le chameau!

Pauvre bête (je ne parle pas du chameau)! Et malheureux Orphée! Il vous livre sa vie, il vous donne son âme;

[illegible] ...neau, et on le considère comme

[illegible]

[illegible] ...octeur, supposez que dans la pensée [illegible] ...posant son *Désert*, il y ait eu ce senti- [illegible] ...*aussi je suis peintre*, et je vais [illegible] ...bourgeois le désert de Suez, comme [illegible] aux Parisiens le joujou du chemin de [illegible], afin qu'ils prissent goût aux che- [illegible] je vais leur donner le désert, le Nil, [illegible] son [illegible], sa grandeur, sa splen- [illegible] ses pyramides; je veux [illegible] Bonaparte montrant à ses sol- [illegible] de ces pyramides, quarante siècles [illegible]. Nous sommes en Algérie avec [illegible] que je fasse entendre aux [illegible] [illegible] que commencer. [illegible] [illegible] bourgeois [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Dieu se révèle à l'homme par l'active initiative du non-moi, mais aussi par l'active initiative du moi, qui alors remue le monde : *Mens agitat molem!* Le moi veille souvent, tandis que le non-moi sommeille. C'est lui, ce moi volontaire, inspiré de Dieu *directement*, qui force la nature entière à chanter le cantique d'adoration qu'il lui enseigne et qu'elle n'a pas inventé. C'est lui qui, par son regard, sa voix, son goût, son flair, son tact, lui communique la sensation qui part de lui et qu'elle ignorait; alors, ce sont ses sens *actifs* qui meuvent les sens *passifs* de son conjoint et qui les fécondent; lui aussi est mâle, lui aussi répand la semence génératrice et n'est pas seulement une matrice, un moule.

Oui, cher ami, si l'homme n'a pas inventé la foudre, la nature n'a pas inventé la poudre. Ce n'est pas le désert de Suez qui a inventé la symphonie de David, mais peut-être que la symphonie de David portera la vie, le mouvement, la végétation, la richesse, au sein de ce géant de sable immobile, qui dort et qui ronfle.

Ah! chères merveilles génératrices de ce qui est si bien nommé le GÉNIE, vous n'êtes pas seulement des notes, des sons, des bruits, des ondes sonores, vous êtes le Verbe de Dieu révélé à ses prophètes, et avec lequel ils fécondent tout ce qui n'est pas eux, leur épouse; car le prophète est l'époux de la nature entière; il répand sur tous et partout le germe de vie qui est en lui; il le verse dans la matrice universelle, et le travail de création commence.

Dans l'étude de l'homme, ne nous bornons donc pas à le considérer comme sollicité, influencé, inspiré par les

sensations qu'il reçoit du monde extérieur; cherchons les organes et les instruments qui sont en lui, auxquels Dieu confie directement sa volonté, et par lesquels ce fils de Dieu s'en inspire, se l'assimile et la transmet volontairement, personnellement, librement au monde.

Vous êtes croyant au Dieu universel, cher Docteur, montrez-nous-le donc aussi bien dans le moi que dans le non-moi, aussi bien dans l'homme qu'en dehors de l'homme; ne défendez pas au prophète, au poëte, à l'artiste, à l'homme de cœur, de croire que Dieu lui parle directement, afin que lui-même, héraut privilégié de Dieu, proclame SA volonté suprême au monde, qui l'ignore. Ne lui défendez pas cette CROYANCE comme contraire à la *science,* il se moquerait de votre science, et il aurait raison.

Je demande donc à votre science de considérer abstraitement l'homme *comme si* il avait *tout* en lui; *comme si* il ne recevait *rien* du dehors et, au contraire, lui donnait *tout; comme si* il possédait en lui la source de vie, le sentiment, le raisonnement et l'acte: et alors, qu'elle nous dise comment il communique au monde, qui ne les connaît pas, qui ne les a pas en lui, *ses* sentiments, *ses* raisonnements, *ses* actes; c'est-à-dire comment, lui aussi, donne au non-moi *sa propre* vie, pénétrant jusqu'au cœur de ce non-moi qui l'élabore et la manifeste à son tour par des sentiments, des raisonnements et des actes.

Je me trompe fort, cher Docteur, si votre science actuelle n'a pas complétement négligé ce point de vue du *microcosme* antique, qui est aussi celui du *libre arbitre*

du chrétien, et sans lequel il ne peut y avoir ni science, ni politique, ni morale, ni religion.

Considérons donc l'homme, par abstraction, comme un petit monde, molécule élémentaire infinitésimale, expression différentielle de la vie universelle ; examinons ses organes et spécialement le cerveau. Dans cette hypothèse, je ne m'occuperai des ramifications du système nerveux, reliant le cerveau à tous les points de la surface extérieure du corps, que pour constater comment elles y portent le sentiment, l'idée, le mouvement, conçus *par ce petit monde* vivant au sein de Dieu. Peu m'importe ici d'examiner et de constater que cette monade aspire son non-moi et s'en inspire ; ce qu'il me faut savoir, c'est le procédé par lequel elle l'inspire de ce qui est en elle. C'est elle qui vit, pense, agit ; c'est à elle que j'attribue l'initiative des sentiments, des idées, des actes de son non-moi passif qu'elle influence, et sur lequel elle pèse de toute la puissance que lui donne son essence infinitésimale.

Songez que, sans cette croyance, pas de *conscience* résistant à la foi universelle, pas de Jésus crucifié, pas de Galilée s'écriant, même à genoux devant ses juges : *Et cependant elle tourne!* pas de Christophe Colomb, et surtout pas de martyrs de la liberté !

Oui, j'ai foi que Saint-Simon sentait Dieu distinctement en lui et vaguement dans le monde, alors qu'il osait dire : « Princes, écoutez la voix de Dieu qui vous parle par ma bouche ! » J'ai foi que Dieu révélait à lui seul, avant tous, cette pensée rénovatrice du christianisme et ignorée par toute la chrétienté : « Il ne suffit

pas d'avoir dit aux hommes qu'ils sont frères, il faut en outre leur indiquer comment et dans quel but ces frères doivent s'organiser en société. » J'ai foi que Dieu m'éclaire particulièrement et avant tous moi-même, lorsque j'ose vous dire : « la physiologie ne sera une science que lorsqu'elle aura posé pour base et pour but de ses études l'ANDROGYNÉITÉ, l'union génératrice des deux sexes, chacun des deux étant lui-même androgyne dans tous ses organes, dans tous ses tissus, dans toutes ses circulations, dans toutes ses molécules; parce que l'androgynéité est la loi suprême et universelle de vie de tous les êtres. »

La molécule humaine est double, mâle et femelle, Adam et Ève; en elle je veux sentir, comprendre, toucher non-seulement l'humanité tout entière, de tous les lieux et de tous les temps, mais l'univers, mais l'immensité, les étoiles, le soleil, la terre et les mers, les animaux, les végétaux, les minéraux. Voilà pourquoi la Genèse est le plus grand livre de physiologie qui ait encore été donné au monde.

Est-ce d'une côte d'Adam qu'est née Ève? Est-ce parce qu'elle a mangé une pomme qu'elle a engendré? Est-ce un serpent qui l'a tentée? Que me font aujourd'hui ces mythes? Dans Adam et Ève, le physiologiste divin a posé l'hypothèse du *couple générateur* du genre humain. Or c'est une des deux grandes hypothèses que la science est obligée de poser comme abstractions indémontrables, mais indispensables : ou bien l'humanité est née d'un seul couple, était en germe dans un seul couple; ou bien l'humanité a toujours été une multitude

de couples divers, distincts selon les climats, les latitudes et les longitudes, selon les localités qu'ils habitaient. Telles sont les deux hypothèses également utiles à l'établissement et au progrès de la science. Et il est aussi niais et aussi inutile de les prendre l'une ou l'autre pour vérité absolue, de discuter la supériorité de l'une sur l'autre, qu'il est ridicule et vain de rechercher si la poule a commencé par l'œuf ou l'œuf par la poule.

Mais, je le répète, la science qui s'appuie sur l'une des deux hypothèses seulement et qui néglige l'autre, marche nécessairement, inévitablement vers l'absurde, parce qu'elle repose sur une abstraction et non sur la réalité de l'être qui en exige deux de signes contraires, telles que l'unité et la multiplicité, le couple générateur et l'espèce.

III. — § 1. Laissons cette digression sur la Genèse et rentrons dans l'hypothèse de l'étude spéciale du couple générateur, et, plus abstraitement encore, dans l'hypothèse du moi considéré comme modificateur et en quelque sorte créateur du non-moi.

Je vous ai montré des applications de cette hypothèse au génie, à l'invention, à l'inspiration, à l'art, à la conscience, à la liberté ; je me suis efforcé de vous faire sentir que l'homme devait nécessairement croire, dans certaines circonstances, non-seulement à son indépendance absolue du non-moi, mais à sa puissance propre, à sa domination absolue sur le non-moi. Si tout cela est vrai, comme j'en suis convaincu, ou du moins si

c'est une croyance inévitable et salutaire que l'homme doit avoir, aussi bien qu'il doit croire à l'influence active, initiatrice, modificatrice, génératrice de son milieu sur lui-même, je vous demande plus que jamais de rechercher le lieu, l'instrument, l'organe d'où part cette volonté libre, personnelle du moi, comment et où elle s'élabore en *idée*, par qui et par quoi elle se traduit en *acte*.

Or je crois qu'ici les *liens* du cerveau et du cervelet, ceux de la masse cérébrale avec la moelle épinière et avec le corps entier, prennent une valeur, une importance bien plus grande encore que celle que je leur attribuais, quand je me bornais à combattre l'oubli dont j'accusais la physiologie de la sensation, la physiologie du non-moi actif et du moi passif, d'être coupable à l'égard de ces liens éminemment vitaux.

Saint Paul, sur la route de Damas, songeait peut-être à remettre son cheval aux mains de son esclave, à se jeter dans les bras d'une courtisane, à vivre de sa vie païenne : — il est foudroyé. — Il se relève le chrétien que vous savez.

Vous ne croyez pas aux visions et aux miracles, comme l'histoire les rapporte ; vous êtes physiologiste, que croyez-vous ?

Moi, je crois que Dieu, qui était en lui, *car il est tout ce qui est*, n'avait pas besoin d'être sur une nuée et de tirer un pétard pour foudroyer ce grand païen, et le ressusciter apôtre des gentils. Je suis persuadé même qu'il ne lui a pas dit à l'oreille, qu'il ne lui a pas montré écrit dans le ciel, qu'il ne lui a fait goûter, ni sen-

tir, ni toucher, ce que pourtant saint Paul a reproduit immédiatement par tous ses sens, par tous les points de son être : sa vie nouvelle.

J'aime mieux croire que, de la pointe des cheveux de l'apôtre jusqu'à la plante de ses pieds, toutes les molécules de cet homme puissant ont été animées d'un amour nouveau, chassant hors de lui tous les amours de sa première vie et prenant possession de son être, confondant ses vieux raisonnements païens, écrasant, annihilant ses appétits païens, régénérant son esprit et sa chair, tuant le vieil homme et enfantant l'homme nouveau.

Mais dans cette opération assez merveilleuse pour se passer de ce qu'on appelle un miracle, opération renouvelée par Constantin, par Clovis, par moi-même, opération qui se reproduit à des degrés différents et sous des formes diverses, chaque fois qu'un sentiment nouveau apparaît dans un homme et transforme tous ses sentiments, tous ses raisonnements, tous ses actes ; dans cette opération, dis-je, je ne puis me rendre compte de cette merveilleuse transformation qu'en la voyant marcher du centre à la circonférence, du moi actif au non-moi passif. Il faut absolument que je la suppose originairement dans le sujet, venant de lui, née en lui, étant lui-même, partant d'un point, d'un organe, d'un appareil quelconque de ce sujet, et se répandant en lui et hors de lui par toutes les voies de sa vitalité propre.

Si donc la vie normale a deux courants électriques, l'un allant du dedans au dehors, l'autre du dehors au dedans, pour les phénomènes analogues à celui-ci, c'est

le courant centrifuge qui nous intéresse exclusivement.

Je crois que la physiologie actuelle est occupée, au contraire, presque exclusivement, du courant centripète, de sorte que l'homme, pour elle, est plutôt une intelligence obéissant à des organes, qu'un organisme soumis à une intelligence, et que certainement l'homme n'est pas à ses yeux une *intelligence* et des *organes* UNIS pour formuler et réaliser l'AMOUR qui les fait vivre.

Oui, mon cher panthéiste, l'homme est Dieu, non dans l'ordre infini, absolu, mais dans l'ordre indéfini de l'esprit et dans l'ordre fini de la chair. Dans ces deux mondes abstraits, l'homme est la VOLONTÉ de Dieu, son *verbe* et sa *réalité;* il AIME, il *pense*, il *agit* de lui-même, en liberté, quoiqu'il soit en même temps soumis à cette autre manifestation abstraite de Dieu, qui aime, pense et agit *hors de lui;* car ces deux manifestations de Dieu sont elles-mêmes associées, unies par un double lien de réciproque indépendance et de réciproque obéissance, toutes deux vivant de la vie infinie, immense, universelle.

Que la science cherche donc à connaître dans l'homme ses trois vies, à savoir : sa vie propre et active, *comme si* elle était absolument indépendante du non-moi : sa vie impersonnelle et passive, *comme si* elle était absolument dépendante du non-moi; et enfin sa vie de relation, sa vie religieuse, sa vie d'union, de mariage entre le moi et le non-moi, échange perpétuel d'activité et de passivité, de liberté et d'obéissance, de jouissance et de sacrifice, d'intérêt et de devoir, d'égoïsme et d'abnégation, de soif d'être aimé et d'aimer.

Tant que ces trois branches abstraites de la science de l'homme ne seront pas cultivées isolément, spécialement, dans le sens propre à chacune d'elles, la science de l'homme ne sera pas fondée. Je le répète, ces trois branches de la science de l'homme sont l'anatomie (moi passif, non-moi actif), la physiologie (moi actif et non-moi passif), et enfin, la médecine, lien de ces deux sciences (moi et non-moi actifs et passifs, successivement et simultanément, par contraires ou par semblables).

Je demande donc à la physiologie d'admettre les données de l'anatomie, mais de les retourner entièrement; de transformer en agents actifs les agents passifs de sa chère sœur ; de donner l'initiative à tout ce que l'autre regarde comme instrument; de traiter le non-moi comme un cadavre, mais le moi comme un vivant qui meut ce cadavre et lui communique sa vie, sa volonté, sa personnalité.

A ce point de vue, je le répète, c'est l'*unité* de l'être qui domine la science; c'est l'*ensemble*, ce sont les conditions *générales*, les considérations *à priori*, la *synthèse*, qui en forment la base rationnelle, logique; en un mot, c'est le *vitalisme* et non l'*organicisme* qui préside aux raisonnements et aux observations.

Revenons donc aux grandes hypothèses à la Descartes, à la Leibnitz; plongeons-nous dans les tourbillons et la monade, et laissons à l'anatomiste son scalpel et son microscope.

Vous comprendrez, je pense maintenant, pourquoi je reviens avec tant d'insistance sur la conception universelle du *mâle* et de la *femelle* UNIS, et pourquoi je la

présente comme fondement de la science physiologique.

Dans cette conception, la génération devient l'objet suprême de l'étude du physiologiste : GÉNÉRATION DE L'ÊTRE d'abord, c'est-à-dire, phénomène de la vie donnée et reçue (père et mère unis et enfant). Ensuite, et comme double conséquence de la génération de L'ÊTRE, génération *rationnelle* et génération *corporelle* (instruction et nutrition).

Mon cher Docteur, toutes les maladies qui frappent les générations humaines dans leur source, depuis quelques siècles, et qui ont rendu l'humanité si laide et si dégoûtante aujourd'hui ; celles qui deviennent de plus en plus nombreuses et qui sont les conséquences directes ou héréditaires des médicaments antisyphilitiques ; les maladies de la moelle épinière, l'hystérie et toutes les hontes de l'onanisme, toutes les turpitudes des sexes isolés ou égarés ; toutes ces plaies ont été répandues à profusion par Dieu sur le monde, pour le rappeler à la dignité, à la noblesse, à la sainteté de l'œuvre génératrice.

Que voulez-vous que devienne une race qui est enseignée par ses savants eux-mêmes à considérer les organes de la génération comme des espèces d'instruments serviles, appendices mécaniques, jouets esclaves de ce maître suprême de l'intelligence, le cerveau ? Les poëtes de cette race dégénérée composent, comme Barthélemy, un poëme, *La Syphilis,* pour Giraudeau Saint-Gervais ; ou chantent, comme Méry, *Les Vierges de Lesbos !* Et les hôpitaux se remplissent, et notre jeunesse est étiolée, et la virilité se transforme à vue d'œil en caducité ; les

cheveux tombent, les dents tombent, les os se carient, les chairs se putréfient, et votre impérial cerveau se sèche d'insanie.

Puissant Phidias, générateur de la beauté, et toi, divin Raphaël, père de toute pureté, enseignez-nous à donner saintement la vie, en réalisant cette adorable communion de l'esprit et des sens, par qui Dieu crée *tout ce qui est!* Montrez-nous les fils d'Adam et les filles d'Ève rachetés de leur brutalité et de leur ignorance originelles. Donnez-nous le vrai fruit de l'arbre de la science; apprenez-nous à en savourer religieusement la douceur, et à rejeter son écorce amère, empoisonnée, mortelle.

Eh! que me parlez-vous d'appétits physiques et de facultés *animales!* C'est vous qui nous plongez dans la grossièreté, dans la bestialité, en ravalant, comme vous le faites, l'amour qui donne la vie, en le rabaissant au niveau d'une fonction mécanique, brutale, morte, cadavérique.

Si encore, après nous avoir montré dans le cervelet cet appétit de la *chair* de l'homme pour la *chair* de la femme, vous pouviez nous indiquer dans le cerveau l'appétit de l'*esprit* de la femme pour l'*esprit* de l'homme, vous auriez, en partie, combattu l'influence délétère de votre enseignement brutal; mais il nous faudrait encore voir le lien qui UNIT ces deux attractions *charnelle* et *spirituelle,* de la femme pour l'homme et de l'homme pour la femme; car nous sentons que l'union des deux esprits, aussi bien que l'union des deux corps, sont des conditions de mort, si ces esprits et ces corps ne

sont pas eux-mêmes unis par l'AMOUR qui seul contient et donne la vie.

Et ne me dites pas que pour engendrer il n'est pas nécessaire que l'homme et la femme s'aiment; j'affirme que s'ils ne s'aiment pas, leur enfant est blessé cruellement, qu'il naît marqué d'un signe funeste, car il n'a pas de père, car sa mère rêve peut-être l'infanticide, car elle ne peut le sauver qu'en le jetant elle-même dans la grande matrice du monde, qui le refond, qui seule peut le ressusciter et faire d'un orphelin de la famille un enfant de la cité, de la patrie, de l'humanité. Mais placé devant sa mère, à laquelle il rappelle les traits d'un père non aimé, peut-être détesté; placé devant son père, qui voit en lui le déplaisant portrait de sa mère, ce pauvre enfant reçoit une étincelle de dégoût, de haine, de mort, au lieu de cette étincelle électrique d'amour du père pour la mère, première condition de vie morale, de vie sociale, de vie religieuse.

Beaucoup en réchappent sans doute, beaucoup se sauvent, parce que, heureusement, la famille n'est pas tout dans l'humanité; mais elle en est l'élément originaire; nous sommes tous enfants d'un père et d'une mère; nous portons en nous une part de leurs sentiments, de leur esprit et de leur chair, qui, s'ils étaient antipathiques en eux, le sont en nous, et en nous se livrent la même guerre qu'ils se faisaient en eux; nous héritons de cette triste maladie morale qui les minait, et nous ne pouvons en guérir que par un surcroît de paternelle et maternelle prévoyance sociale, et par notre affection filiale pour l'humanité.

Je ne vous ai pas parlé de la plus terrible des maladies résultant de l'anathème chrétien contre la chair, et de la subordination et dépréciation dans laquelle vous la maintenez à l'égard de l'esprit. Le mariage, telle est cette maladie, quand l'union est, d'une part, ce qu'on appelle mariage de *raison* ou de *calcul;* de l'autre, quand elle n'est qu'un accouplement *charnel.*

Il n'y a de mariage vital, normal, saint, que celui qui a été préparé, qui est consacré et qui est confirmé par L'AMOUR *psychique* et *physique* des époux.

Tel est le type d'union vers lequel la civilisation humaine doit tendre, quand bien même elle ne pourrait jamais l'atteindre universellement ni même généralement.

Cette digression sur la morale m'était nécessaire pour continuer ce que je veux dire sur la génération.

§ 2. Si saint Paul, Constantin, Clovis, et moi-même (je tiens à me donner comme exemple, parce que ce n'est pas seulement une histoire, une observation enregistrée, c'est un fait, je n'en puis douter); si saint Paul, Constantin, Clovis et moi-même, nous avons été foudroyés par un amour universel qui nous a régénérés, il est possible, cher Docteur, que, dans votre vie, vous ayez été amoureux. Je le suppose donc, dût l'hypothèse être gratuite quant à vous; mais elle est applicable à tant d'autres! Vous savez donc qu'en général, avant d'éprouver un amour pour une personne déterminée, on *conçoit*, on imagine, on invente, on crée un type,

vers lequel on se sent entraîné, qui est partout et nulle part, sauf *en soi*. Cet amour est celui qui m'intéresse le plus, dans la physiologie de l'homme ou de la femme, telle que je la comprends, parce que cette science doit être, selon moi, éminemment subjective et pour ainsi dire indépendante de l'objet. Dites, si vous voulez, que je suis sous l'influence de la théorie des *idées innées*, je ne m'en défends pas; cette théorie avait du bon ; on ne l'a que trop repoussée et oubliée en faveur de la sensation.

Dans cet état, on est amoureux des onze mille vierges, mais d'aucune en particulier; toutefois on en a une *dans le cœur*, qu'on ne voit, qu'on n'entend pas, que l'on sent, qui vous inspire et vous anime, pour laquelle déjà on se fait brave, beau, sage, laborieux, digne *d'être aimé*.

Appelez cela de l'idéalité, de l'imagination, je ne demande pas mieux; seulement je soutiens que c'est de là que vont découler tous les raisonnements et tous les actes de l'amoureux, quoiqu'il n'y ait dans cette CONCEPTION idéale, intuitive, imaginaire, hypothétique, rien qui soit spécialement un raisonnement ou un acte, rien surtout qui soit provoqué par une sensation produite extérieurement.

Certes, quand notre amoureux croira avoir rencontré dans le monde la réalisation vivante du type conçu par lui isolément, volontairement, activement, il pourra devenir alors passif à son tour, et ne plus éprouver de sentiments, ni raisonner, ni agir, sinon sous l'impulsion et au contact de sa belle. Dès qu'il sera dans

cette situation dépendante du non-moi, la philosophie de la sensation et la physiologie que cette philosophie inspire, expliqueront cet automate, cet esclave des volontés d'un autre; mais elles n'auront rien pu dire de lui tant qu'il était libre, tant qu'il était *maître de lui comme de l'univers*, tant qu'il n'avait pas de maîtresse de sa vie.

Dans cette situation d'indépendance, sur laquelle la langue savante se tait, la langue vulgaire parle beaucoup, au contraire. Celle-ci ne dit pas un mot du cerveau, mais elle parle du cœur et fait grand cas de lui. Elle suppose que l'amour circule dans toutes les veines, et je crois pouvoir vous défier de prouver qu'il n'en soit pas ainsi. Voilà pourquoi on n'est pas choqué lorsque l'on entend l'amoureux dire : je lui ai donné mon cœur, ou : je donnerais mon sang pour elle ; tandis qu'on rirait s'il disait : je lui ai donné mon cerveau.

Je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à la langue vulgaire, puisque nous nous occupons ici de science; toutefois, songez même au geste que l'homme emploie pour exprimer qu'il aime ; porte-t-il la main à sa tête, ou sur son cœur ? Et si vous me disiez que c'est une conséquence de ses habitudes de langage, je vous répondrais fermement, non ! Est-ce que vous n'avez jamais senti les battements de votre cœur, s'accélérer ou s'arrêter jusqu'à vous étouffer? Regardez *seulement* un homme se précipitant du haut de la colonne de la place Vendôme : votre sang se fige, votre pouls ne bat plus. Voyez renaître à la vie

votre enfant malade : votre cœur se gonfle de joie, vos artères battent, votre peau se colore, le bonheur circule dans tout votre être, et vous songez si peu à votre cerveau, que vous vous écriez : je n'ai plus la tête à moi !

Encore une fois, je ne prends pas toutes ces formules pour argent comptant ; toujours est-il que si vous cherchez les causes principales des maladies de l'estomac ou des intestins dans la gloutonnerie et les indigestions, vous chercherez généralement les causes des maladies du cœur et même des poumons, dans des passions ardentes, dans des émotions vives, dans des indigestions d'amour ou de haine.

Quant aux maladies du cerveau, j'admets parfaitement que vous trouviez leur cause habituelle dans la gloutonnerie intellectuelle, très-indigeste également.

Tous ces arguments n'ont pas d'autre but que de combattre l'absolutisme du cerveau. En vous ramenant au cœur, aux poumons, à l'estomac, aux intestins, mon désir est même de fixer particulièrement votre attention (en regard de cette tête altière qui prétend tout gouverner du haut de son petit trône) sur ce peuple, sur cette masse d'organes importants, renfermés dans une cité bien plus vaste que le palais cérébral, cité qui a elle-même une administration spéciale plus importante que celle du cerveau, parce qu'elle est centrale, parce qu'elle sert de lien aux deux extrémités, supérieure et inférieure de l'individu, aux deux pôles de l'être.

J'ai toujours été frappé de cette vue des embryogé-

nistes faisant commencer l'être par un tube, lequel tube prend des développements *capitaux* à ses deux extrémités, ainsi que des appendices de force et de mouvement, et qui se garnit dans son parcours intermédiaire de tous les organes spéciaux de circulations générales, propres à l'entretien et au développement de la vie.

Je crois que ce point de départ est excellent pour la science physiologique; mais aussi, j'attache une importance dominante, royale, sacerdotale, au tronc, à la pile humaine, et je reconnais deux valeurs diverses mais égales à ses deux pôles, organes de la génération *intellectuelle* et *corporelle*.

Ne riez pas trop de moi, cher docteur, si je vous rappelle ce que vous savez aussi bien que moi : qu'il y a des savants qui ont découvert et signalé des analogies, des correspondances fort curieuses entre les deux extrémités du tube, entre les deux pôles de la pile humaine. Je ne parle pas des analogies entre les bras et les jambes, elles sont trop évidentes ; je parle des correspondances dans l'organisme et dans les facultés, entre la tête et l'appareil de la génération.

Je ne citerai d'abord, pour vous faire comprendre ma pensée, qu'un seul fait : l'influence de la castration sur la voix et sur la barbe. J'ai entendu dire que par l'ablation des ovaires on a obtenu ce résultat analogue : une femme barbue, à voix mâle, une eunuque femelle.

A ce sujet, je vous signale de nouveau, en passant, l'importance de la physiologie et de l'anatomie comparées de l'homme et de la femme.

Le jour où l'on s'occuperait aussi de la physiologie

[illegible]rées des deux extrémités du
[illegible]ure, de la vie de branches et de
[illegible]omme, on aurait posé la science
[illegible]s, on saurait ce que c'est que la
[illegible] son rôle. Que savez-vous, par exem-
[illegible] Quelles sont ses origines : sous quelle
[illegible]s circulent-ils dans le corps : comment
[illegible] leur rôle générateur : comment arri-
[illegible] l'expression sommaire, le résumé de
[illegible]ant la femme, donnant la vie à un être
[illegible]ge? Savez-vous quel rôle remplit votre
[illegible]eur physique, par rapport aux testicules.
[illegible] pourtant par hasard le rôle des testi-
[illegible]pport à la voix et à la barbe?
[illegible] n'en sais pas plus et j'en sais même bien
[illegible] vous sur toutes ces choses ; mais je suis con-
[illegible] je vous indique la route qui mène à ce sa-
[illegible]que, quoi qu'on dise l'ignorance, la science
[illegible] sauf exceptions rares, que ce qu'elle cherche
[illegible] elle doit le chercher.
[illegible] pour découvrir les mystères d'union des
[illegible] de la p[illegible] par se
[illegible] compte de la pile [illegible] qui la
[illegible] de ce qu'elle [illegible]. de
[illegible] en reçoit, et de ce [illegible]. C'est là
[illegible] faut se faire [illegible] si l'on
[illegible]naître la feuille [illegible] et
[illegible]
[illegible] d'une métaphore [illegible]gétale,
[illegible] que notre doctrine [illegible]

voir, pour la culture des arbres, une théorie que je crois très-féconde, et que voici en quelques mots (1).

En général, et sauf exceptions confirmant la règle, tout arbre ayant pris possession de la terre où il est planté, n'a plus besoin ou redoute même la culture au pied, et demande, pour sa vie de racines, à être isolé de toute condition de variations de chaleur, de lumière, d'humidité ; tandis qu'au contraire, sa vie de branches exige la succession du vent et du calme, du soleil et de l'ombre, de la chaleur et du froid, de la séchcresse et de l'humidité. Il faut à la branche la *mobilité* du jour et de la nuit, de l'été et de l'hiver ; et, à la racine, il faut la *constance* des caves.

Si cette théorie est vraie, comme j'en suis convaincu, je vous laisse à penser ce qui en résulterait d'économie dans la culture du mûrier, de l'olivier, du noyer, des arbres fruitiers et de la vigne.

Je crois de même que la culture de l'homme gagnerait énormément, si l'on savait la vie qui convient à chacun de ses deux pôles, rationnel et charnel.

Et, je le répète, pour en arriver là, commençons par étudier les organes centraux et le plexus qui les relie entre eux. Quand nous aurons fait cet examen, voyons comment ce tronc se relie lui-même à la tête et aux organes de la génération, et comment, par conséquent, il les relie eux-mêmes entre eux, par cette pile vivante qui est leur commune origine.

Le tube digestif et l'épine dorsale jouent un tel rôle

(1) Voir note *D*. Mémoire à l'Académie des Sciences (page 187).

et de … humain, ils sont le siége de
trom… de maladies, ils symboli-
la v… … vivantes, l'autre, l'axe
sur … incroyable de voir subor-
s… … renferme à celle de leur
… supérieur, la tête.
… vous exposer une théorie
… se déduiraient une théorie
… théorie spéciale des organes de
… trop bien ma faiblesse et mon
… ne pas me renfermer exclusive-
… Les savants prétendent que
… ils ont peut-être raison : encore
… remplisse, et c'est sans doute
… trop facile, qu'ils le négligent, au
… la science.
… obtenir pour résultat de mon
… dans votre domaine, que vous
… si, en effet, il n'y aurait pas

… l'homme, abstraitement, comme
… à l'égard de son milieu :
… comme une liberté, une volonté,
… manifestant la liberté, la volonté, la
… dans toutes les parties et dans l'unité
… individualité :
… sa triple personnalité, comme celle
… en manifestation … et en mani-
… par une manifestation
… PASSIONNELLE, RELIGIEUSE, d'at-

traction et de *répulsion,* donnant la vie et la mort aux deux manifestations précédentes ;

4° A rechercher si cette triple manifestation n'a pas spécialement, mais abstraitement, ses trois siéges principaux dans la *tête,* dans les *organes de la génération* et dans le TRONC qui les relie ;

5° A établir les rapports qui existent en effet entre les deux extrémités, les deux pôles de la pile humaine, auxquels j'ose attribuer une relation semblable à celle que la physiologie actuelle reconnaît exister entre le cerveau et le cervelet; à savoir : la relation du psychique avec le physique, la relation des facultés que vous nommez à tort intellectuelles au lieu de *rationnelles,* avec les facultés que vous nommez à tort animales au lieu de *corporelles.*

Sur ce dernier point, à peine ébauché, laissez-moi m'étendre encore.

§ 3. Quand je vois un physiologiste examiner le cervelet d'Hercule pour y chercher la faculté de construire ou de détruire, je suis toujours tenté de lui dire : Regardez donc ses reins et ses épaules, ses hanches et sa poitrine, ses jambes et ses bras ! Et s'il observe le cervelet d'une femme, pour y découvrir l'amour physique ou l'amour maternel, je lui crie : Mais regardez donc ce bassin et les organes qu'il renferme, et voyez si cette gorge appelle un enfant !

Cela ne m'empêche pas de croire, comme le physiologiste, qu'il y a dans l'appareil cérébral des cases, des points qui peuvent et qui doivent même répondre, d'une

façon plus ou moins claire, aux phénomènes dont ce savant s'occupe ; mais, pour Dieu ! commençons par ce qui est évident, par ce qui ne saurait être contesté, par ce qui est direct, positif, palpable.

Or ce qui est direct, positif, palpable, c'est qu'on ne fait pas des enfants avec l'organe cérébral ; c'est qu'on ne balaie pas les écuries d'Augias avec le cervelet.

Au contraire, je me garderais de dire qu'on fait une division, un calcul quelconque, un raisonnement de quelque ordre qu'il soit, avec l'organe de la génération. Rendons à chaque organe ce qui lui appartient, sauf à rechercher les liens, les rapports qui existent entre eux.

Je le répète encore, quoique je dise qu'on ne fait pas de raisonnement avec l'organe générateur, j'admets parfaitement que la situation dans laquelle se trouve cet organe influe sur l'organe spécialement consacré au raisonnement ; j'admets également la réciproque ; et, en général, j'admets qu'il existe entre tous les organes des relations qui les rendent tous solidaires les uns des autres ; mais je ne veux pas faire de confusion, et je résiste tout autant à prendre un cœur pour un poumon, qu'à prendre le cerveau pour un organe de génération ou pour un appareil de puissance constructive ou destructive.

Vous avez certainement entendu dire par des ignorants, mais aussi par des savants, et des meilleurs, que la femme sentait, pensait, agissait par l'organe qui contient et nourrit son enfant ; que là était le centre où aboutissaient et d'où partaient ses affections ou ses répugnances, ses raisonnements ou son activité. J'admets

que ceci soit exagéré ; mais à vous, médecin, je poserai la question suivante :

Quelle est la révolution morale et intellectuelle qui se produit, en général, chez un jeune homme, d'abord, au moment où il s'aperçoit pour la première fois qu'il a une maladie vénérienne ; ensuite, lorsqu'après l'avoir cru guérie, elle reparaît sous une forme qui la lui fait croire incurable ?

Je suis certain que, dans ce dernier cas, vous avez constaté beaucoup de suicides ; et que, dans le premier, vous avez rencontré une foule de sujets instantanément privés de caractère, de sentiments, d'idées, de raisonnement, désorientés, hébétés, comme si toutes leurs facultés cérébrales, quelque merveilleuses qu'elles fussent auparavant, étaient écrasées, brisées par ce coup de pied de Vénus.

En fait, je crois que les deux organes qui sollicitent le plus les appétits humains, dont l'emploi excessif ou vicieux altère le plus la vie de l'homme, dont l'emploi normal est, au contraire, le plus favorable à sa santé et à son bien-être, sont, quant à l'esprit, le cerveau ; et, quant à la chair, l'appareil de la génération.

L'abus du travail rationnel, même quand ce travail est employé à la génération intellectuelle, mais surtout quand il n'engendre rien que des indigestions égoïstes de savoir, quand il n'est qu'une honteuse masturbation de l'esprit ; tel est le procédé psychique de mort le plus puissant, n'ayant d'égal que le procédé de mort physique qui consiste dans l'abus des organes de la génération.

Grâce à Dieu, ces deux procédés mènent à la mort par les routes les plus effroyables; et, d'un autre côté, l'usage normal de ces deux organes rend la vie aussi belle et aussi bonne que peut la désirer l'homme.

A ce double titre, que je crois scientifiquement vrai et parfaitement légitime, je confesse que, parmi tous les organes, je fais un cas exceptionnel de ces deux grandes sources de belle vie et de vilaine mort.

Qu'est-ce que la rate, le foie, la vessie, le cœur lui-même, à côté de ces deux organes? à peine si nous savons leur appétence, et ce qu'ils nous commandent pour y satisfaire. Deux autres organes, peut-être, pourraient entrer en comparaison avec ces deux appareils princiers. Ce seraient les poumons et l'estomac; aussi verrons-nous s'ils ne correspondent pas, dans le tronc, dans la pile, au dualisme psychique et physique des deux pôles de cette pile, c'est-à-dire si la respiration et la digestion ne sont pas des conjoints spéciaux, d'une part, de la génération de l'esprit; de l'autre, de la génération de la chair.

Je n'exagère point en donnant cette importance exceptionnelle aux deux extrémités de l'être, et en attribuant spécialement à l'une et à l'autre des fonctions analogues, égales en énergie vitale, mais dissemblables; c'est-à-dire les fonctions de la génération *spirituelle* et de la génération *corporelle*. Et je suis également dans le vrai, en cherchant dans chacun de ces pôles la fonction et l'appareil correspondant à la destination plus spéciale de l'autre, certain que je suis qu'il existe entre eux un lien qui nécessite et opère cette correspondance, puisque ces deux pôles appartiennent à une seule et même pile.

Par conséquent, non-seulement je ne me révolte pas contre cette hypothèse des ignorants, qui attribuent au saint organe de la maternité l'initiative vitale chez la femme, mais je prétends que cette initiative existe, pour les deux sexes, dans l'appareil de la génération charnelle, chaque fois qu'il s'agit même de *raisonnement*, et, *à fortiori*, *d'actes* relatifs à cette génération spéciale.

Je n'admets pas, par exemple, que les ovaires, et leurs correspondants, chez l'homme, soient considérés comme des glandes quelconques, sécrétant un liquide quelconque ; et je ne vois pas pourquoi ces glandes spéciales ne joueraient pas un rôle aussi important que celui des plus nobles parties de l'appareil cérébral, élaborant la *semence de l'esprit.*

Supposez des êtres dont l'organisme soit complétement dominé par des appétits de génération charnelle, et considérez-les, ainsi que je prétends qu'on doit spécialement le faire en physiologie, comme libres, spontanés, actifs ; supposez des satyres et des bacchantes ; je vous défie d'attribuer l'*initiative* de leurs appétits et même de leurs raisonnements, et surtout de leurs actes, à leur cerveau ou même à leur cervelet ; vous la chercherez et vous la signalerez ailleurs, à l'autre pôle de la vie.

Examinez, au contraire, un Newton : cette extrémité est atrophiée de virginité ; elle est devenue éminemment passive, inerte, autant vaudrait dire morte.

Le corps tout entier d'un Newton est une bouillie cérébrale ; le corps d'un satyre, un tissu érectile. Par tous leurs pores, l'un transpire et aspire l'idée, l'autre le sperme.

Ces exemples de spécialités abstraites, absolues, que j'exagère encore à dessein, pour mettre en saillie ma pensée, vous auront fait comprendre, je l'espère, que dans un individu charnel, supposé actif et indépendant des sensations produites par le non-moi, on peut et on doit admettre que si ses propres volontés charnelles vont subir une élaboration dans le cerveau, elles ont commencé par se manifester dans l'organe spécialement propre à les éprouver et à les réaliser. J'en dirais autant de l'estomac qui appète la nourriture, et des poumons qui appètent l'air, sans avoir besoin que le cerveau leur dise : Tu as faim ou tu veux respirer. C'est encore pis pour la vessie qui *veut* se vider, pour le sang qui *veut* circuler, pour les muqueuses qui *veulent* s'humecter, pour les glandes qui *veulent* sécréter.

Certes, toutes les parties de l'être expriment leurs désirs, leur souffrance et leur joie; le cerveau les entend et les aide, par réaction sur le tout, à ce que chacune d'elles accomplisse sa fonction, parce qu'il *combine*, *généralise* et *régularise* le mouvement, comme un vrai savant docteur qu'il est. Mais être un savant docteur n'est pas tout; il est bon de *savoir*, mais il faut *pouvoir*, et par-dessus tout VOULOIR; car l'humanité se compose de *savants*, mais aussi d'*industriels*, et par-dessus tout de GOUVERNANTS, expressions de la volonté sociale.

Je nie que la VOLONTÉ vitale soit spécialement dans le cerveau; j'affirme qu'elle est partout, dans chaque molécule de l'être, dans chaque organe; et que si nous devions lui attribuer plus spécialement un siége, *par abstraction*, il serait ce grand appareil électrique qui

s'appelle plus spécialement le corps, et qui a pour pôles, d'une part, le cerveau, organe du savoir ; et de l'autre, les organes de la génération charnelle et de la force, les organes du *pouvoir* humain.

En adoptant la trinité que vous appliquez au cerveau seul, je dirais : le cerveau et le cervelet sont le double siége, mâle et femelle, des facultés *rationnelles* et régulatrices du mouvement ; les reins et les organes générateurs sont le double siége, mâle et femelle, des facultés de conservation et de reproduction que vous nommez *individuelles* et *animales ;* enfin, le lien de ces deux extrêmes, c'est-à-dire ce tube à deux axes, mâle et femelle, qui s'appelle le tronc, est plus particulièrement le siége des facultés SOCIABLES OU HUMAINES, résultant de l'harmonie entre la vie rationnelle et la vie de conservation et de reproduction matérielle, entre l'esprit et la chair de l'homme, entre le moi et le non-moi. Mais j'ajoute : ces classifications ne sont que des abstractions scientifiques; car la chair, l'esprit et le sentiment, en réalité vivante, sont, comme notre Dieu vivant, partout et nulle part.

Je pense bien que vous ne me chicanerez pas beaucoup, parce que je place le siége de ce que vous appelez les facultés animales, dans la partie que vous considérez sans doute vous-même comme la plus animale, qui est en même temps la partie *inférieure* de l'homme debout, et qui est au même niveau que la tête, seulement chez les animaux ; peut-être même vous en ferez-vous un argument contre moi, pour me convaincre du peu d'estime que je fais moi-même de ces facultés ; mais ce ne serait

Ces exemples de sp… …us, sur *supérieur*
j'exagère encore à dessein… …au tronc, au corps,
pensée, vous auront fait … …ou moi, *par abstrac-*
dans un individu charmé … …ations morales, senti-
des sensations produit…
doit admettre que si … …ents qui sont comme les
subir une élaboration … …se : les innombrables cir-
mencé par se … …s qui la parcourent; les
propre à les … …aires qui en dessinent le
de l'estomac … …décorent, comme une végé-
qui appètent … …cela constitue un monde
dise : Tu a… …solidaires les unes des au-
pour la … …sont renfermés dans une
circule…, … …patriotisme règne au suprême
les glan… …province est l'alliée dévouée

Certes, … …souffre et jouit avec elles : c'est
sirs, … …et de la multiplicité, de l'au-
et … …devoir et du droit.
d'… …ure et traverse le corps de part
… …il est l'expression normale de
… vitale qui l'anime, mais il trans-
… un pôle à l'autre pôle de ce petit
… deux pôles il se met en rapport avec
… et le royaume des corps, auxquels
… ituelle et la vie corporelle, en aspi-
…

… se réclame à grands cris l'étude
… exclusive des circulations générales
… par lesquels se répand, selon
… et d'une façon spéciale vers les

extrémités supérieure et inférieure, l'électricité vitale.

C'est seulement après avoir établi ce système universel de propagande de vie, qu'il est possible d'étudier et de classer les divers organes, en raison de l'importance des fonctions qu'ils accomplissent dans le développement, l'entretien et le déclin de la vie, dans la santé et dans la maladie, et de concevoir pour eux une hygiène et une thérapeutique spirituelle et matérielle convenables.

Chacune des circulations générales et chacun des tissus généraux est une pile liquide ou solide, à double courant, composée d'éléments mobiles ou fixes, à double sexe, et, plus abstraitement encore, composée de *plein* et de *vide*. Les organes ne sont que les lieux spéciaux de fusion du jeu des piles entre elles, où s'accomplissent les principales décompositions et combinaisons résultant de leur contact. Les systèmes vasculaire, musculaire, nerveux, osseux, sont donc, à proprement parler et en réalité, les organes capitaux, bien plutôt que le cœur, les poumons ou la vessie.

Bien plus, l'étude des systèmes généraux, aux différents âges, dans divers états de santé, sous l'influence de modificateurs extérieurs ou intérieurs, intéresse et comprend directement l'être tout entier, l'ensemble, l'unité de l'organisme; tandis que l'étude d'un organe est une abstraction qui peut être capitale anatomiquement, pour la science du cadavre, mais qui est secondaire physiologiquement, pour la science de la vie.

Si je consens à faire, pour les deux pôles du corps humain, des abstractions comme celles de la tête, d'une

part, et des organes de la génération, de l'autre, c'est parce que le dualisme esprit et chair, auquel, selon moi, les deux pôles répondent, est lui-même une double abstraction, puisqu'il n'y a pas d'être, pas plus que d'organe, pas plus que de monade quelconque, qui soit purement esprit, ou absolument chair. Mais quand je veux étudier l'être vivant, unissant en lui d'une façon indissoluble, indivisible, inséparable par le scalpel, la chair et l'esprit, ce que je dois chercher, ce sont les moyens d'union, d'association, d'amour, qui relient entre elles toutes les parties de cet être vivant et qui constituent leur existence commune.

J'oublie alors mes deux abstractions des deux pôles et je rétablis l'être entier; ou du moins, si je les maintiens encore, comme abstractions de l'être, c'est pour attacher plus spécialement mon attention sur la constitution de la pile qui est leur lien et qui leur communique à toutes deux la vie.

En d'autres termes, la physiologie se décompose pour moi en trois branches :

1° Étude de la vie PASSIONNELLE, morale, sociale de l'homme, c'est-à-dire des relations actives et passives, attractives et répulsives de sa personnalité *entière* avec la personnalité entière du milieu qui l'entoure;

2° et 3° (à titre de science *abstraite*, ou science reposant sur une abstraction, sur une entité qui n'est pas, qui n'existe pas, mais qui aide à comprendre, autant que possible, l'incompréhensible existence) : étude de l'homme, soit comme appareil de vie *rationnelle*, soit comme appareil de vie *matérielle ;* dans le premier cas,

prenant spécialement le cerveau pour objet d'études ; dans le second, les organes de la génération ; et ne considérant le reste du corps humain que comme organes secondaires et complémentaires de la génération *spirituelle* ou de la génération *charnelle*.

Les physiologistes ont abandonné la première branche que Bichat, Cabanis, Lamarck, Geoffroy St-Hilaire leur avaient présentée ; ils se sont perchés sur la seconde, avec tous les anatomistes, à la suite de Cuvier ou de Gall ; enfin, ils ont abandonné la troisième à Giraudeau St-Gervais, à Boyveau-Laffecteur, à Civiale et à Ricord.

Quand donc, mon Dieu ! pourrons-nous lire un livre sur la génération, qui ne soit pas vendu sous le manteau, qui ne soit pas illustré de gravures obscènes, qui ne s'adresse pas aux badauds voulant procréer les sexes à volonté, ou aux malades honteux cherchant des remèdes secrets ?

Et le cerveau se prélasse et se pavane *coram populo !* On ne le couvre pas d'une pudique feuille de vigne ; tout est noble et sacré dans cet organe, et Dieu sait pourtant combien on en abuse, quel est souvent son libertinage et quelles sont ses orgies ! Dieu sait combien il est souvent égoïste, immoral, combien il s'exerce à ruser, à tromper, à capter, à voler, à violer le prochain ou la prochaine !

Comprenez-vous, par exemple, un organe plus honteux que le cerveau d'un nouveau Judas, reniant son maître, lui crachant à la face, couvrant cette belle tête d'un éteignoir et cachant sa vive lumière sous un boisseau, afin que ses propres élèves ne puissent voir et ad-

mirer son auteur, son père ; leur déclarant impudemment que Saint-Simon lui avait volé et gâté ses idées, lui qui n'avait pour toute doctrine que des idées de Saint-Simon, publiées au moment de sa propre naissance ; lui qui, après avoir blasphémé contre toute religion, s'est fait Pape ; lui qui repoussait de sa science négative, qu'il appelait positive, le sentiment, l'amour, la femme, et qui a fini par bénir et consacrer des mariages dans sa petite église ! Mais le malheureux est mort ; que Dieu l'éclaire !

Ah ! mon cher ami, dites tant qu'il vous plaira, que j'ai exagéré, que je me suis même grossièrement trompé dans tout ce que je vous ai exposé sur le rôle que, selon moi, les organes de la génération doivent jouer dans les études physiologiques ; mais, j'en appelle à vous-même, pouvez-vous prononcer sans rougir, devant une femme, et surtout devant une jeune fille, cette grande parole chrétienne : *Benedictus fructus ventris tui?* Je sais bien qu'on a traduit par *entrailles*, et qu'on a cru tout sauver, grâce à cette double figure de rhétorique. Mais que d'efforts je fais moi-même, dans cette lettre intime, que je ne montrerai peut-être qu'à des médecins, pour ne pas blesser vos pudiques oreilles, en vous parlant de la noblesse, de la grandeur, de la sainteté de l'acte générateur, et en osant placer les organes qui l'accomplissent au niveau de l'appareil générateur de l'idée !

Oui, je suis convaincu que la science trouvera des paroles si élevées, si religieuses, si pleines d'adoration pour le générateur suprême, en parlant des signes de

sa divine puissance dans l'homme, qu'elle imposera le respect et commandera le silence à tous ceux qui voudront voir là des signes de l'animalité et non les symboles vivants du père et de la mère de *tout ce qui est*, de l'ANDROGYNE UNIVERSEL.

Jamais vous ne ramènerez la pudeur, la décence, la grâce dans le monde, si vous traitez comme organes animaux, comme passions bestiales, les organes générateurs et le saint amour qui nous a donné à tous la vie. Jamais enfant, fille ou garçon, ne respectera en lui cette source de vie, s'il ne lui a pas été enseigné qu'il est le fruit des saints, des nobles organes de la maternité et de la paternité, et que ces divins organes ne sont pas des jouets d'égoïsme brutal, des agents de débauche, mais le sanctuaire de reproduction, de perpétuation de la vie humaine, EN DIEU, éternel générateur des mondes, universel créateur des êtres.

Oui, vous maintenez parmi les hommes la débauche, en les faisant rougir de leurs appétits légitimes vers l'union des sexes, en leur faisant honte des organes qui accomplissent cette sainte union. Vous perpétuez la débauche, comme vous perpétueriez l'ignorance, si vous n'aviez pas élevé très-haut l'acte et les organes générateurs de la science.

Et je vous le dis aussi, jamais vous n'affranchirez l'industrie de son égoïsme, de son avidité, si vous la placez au-dessous de la science, sous sa domination, celle-ci la traitant comme inférieure à elle, comme le fruit d'appétits animaux et de facultés animales.

Et j'affirme encore qu'avec vos idées sur vos facultés

animales, vous ne délivrerez pas la femme de ses vices et de ses faiblesses, causées par le rôle inférieur que les philosophes et les physiologistes, les hommes religieux et les hommes politiques, et en général tous les hommes, lui ont attribué jusqu'ici ; parce que ce rôle inférieur est la conséquence de l'opinion que la femme est plus animale et moins humaine que l'homme, en ce sens qu'on la suppose à tort plus charnelle et moins intellectuelle que l'homme. Or ceci même ne prouverait point son infériorité par rapport à l'homme, devant Dieu et aussi devant ses enfants, qui doivent l'aimer et la respecter, au moins à l'égal de leur père ; car ils sont non-seulement le fruit de son ventre générateur, mais aussi de son lait nourricier et de sa merveilleuse sollicitude éducatrice, hygiénique et même médicale ; le père n'a aucun de ces titres à faire valoir.

IV. — § 1. Ceci me ramène, cher Docteur, aux idées capitales par lesquelles j'ai commencé cette lettre, mais que je n'ai pas voulu exposer dogmatiquement ni développer logiquement, avant d'avoir parcouru avec vous, principalement dans un but critique, le terrain sur lequel est placée aujourd'hui la science physiologique, et avant d'avoir découvert quelques aspects principaux de celui où elle doit entrer, sous l'inspiration de la foi saint-simonienne.

Si je ne suis pas physiologiste, vous ne vous êtes montré ni métaphysicien, ni moraliste, ni même homme d'État, par la manière dont vous avez compris, propagé et appliqué le dogme saint-simonien.

Ce dogme est trinaire, et vous adoptez aussi un dogme trinaire; nous sommes d'accord quand vous l'énoncez vous-même ainsi : beaux-arts, science, industrie; ou bien : sentiment, connaissance, sensation; ou bien encore : vie, esprit, matière. Malheureusement, vous pensez et vous écrivez toutes vos trinités ainsi, *verticalement :*

BEAUX-ARTS.

SCIENCE.

Industrie.

D'autres, Brothier et Lemonnier, par exemple, les écrivent *horizontalement*, ainsi :

Beaux-arts, Science, Industrie.

Moi je les formule *triangulairement :*

BEAUX-ARTS.

Science. — Industrie.

Vous êtes pour l'*inégalité* des attributs de l'être, Brothier pour leur *égalité*, moi pour leur COMMUNION par *inégalité* et par *égalité*. Bien des gens prétendent que les longues discussions sur la trinité chrétienne n'ont servi à rien, sinon à amuser des bavards et à faire pousser des hérésies. Elles ont servi incontestablement à constituer en Occident le catholicisme et en Orient l'islamisme. Dieu veuille que notre discussion sur la trinité serve à l'union de l'Occident et de l'Orient, du catholi-

cisme et de l'islamisme, du spiritualisme et du matérialisme; en un mot, à la paix universelle !

Vous voulez bien mettre les sentiments, l'amour, au-dessus de la science, du raisonnement; mais, par compensation, vous subordonnez l'industrie à la science, la vie matérielle à la vie intellectuelle, et même vous stigmatisez la première du nom de vie animale, tandis que la seconde fait partie de ce que vous nommez la vie humaine.

Brothier est un peu plus près que vous de la vie morale, théorique et pratique, de l'avenir, en ce sens qu'il ne méprise pas l'aspect matériel de la vie et qu'il le met au même niveau que l'aspect rationnel. Malheureusement, il place à ce même niveau le sentiment, qui, seul pourtant, donne moralité et vie à la science et à l'industrie.

Les conséquences religieuses, morales et pratiques de vos deux hérésies sont évidentes : vous êtes forcé, vous, de revenir logiquement, en religion, au diable tentateur dans et par la chair, combattu par un Dieu, esprit pur, incorporel; dans la morale, à la mortification de la chair; et en politique, au servage des castes agricoles, industrielles et commerciales et au despotisme de la classe savante.

Brothier arrive tout bonnement à une république d'artistes, de savants et d'industriels, sans liens vivants, sans gouvernement d'hommes, sans autorité et sans obéissance, sans respect filial envers le *supérieur*, sans paternelle direction envers l'*inférieur*.

Quand je vous vois dire, page 386 : « L'esclavage

ne disparaîtra que par un rachat auquel la *science* devra présider par d'incessantes ***prédications*** d'AMOUR, etc., » cette confusion de la science et de l'amour me fait mal au cœur, parce que faire de la science et même l'enseigner, est tout autre chose que de prêcher l'amour. Certes, je n'entends pas dire que celui qui a faculté de prêcher l'amour soit nécessairement un ignorant, une brute ; je ne prétends pas non plus qu'on puisse être savant sans avoir d'amour, ne fût-ce que celui de la science, lequel, par parenthèse, peut être uni à un parfait égoïsme ; mais, encore une fois, savoir et aimer sont *deux* et non pas *un*.

Ainsi, d'une part, *subalternité* du corps, de la chair, de l'industrie, à l'égard de l'esprit, du calcul, de la science ; de l'autre, *confusion* de l'esprit, du calcul, de la science, avec l'amour : telle est votre doctrine, tel est votre dogme ; et tout votre ouvrage en est le développement, l'exposition, le commentaire.

Votre théologie, votre philosophie, votre morale, votre politique, sont empreintes d'un triple cachet dont deux faces se mêlent, se confondent et écrasent la troisième ; de sorte qu'en réalité vous n'en montrez et on n'en voit qu'une seule qui absorbe et domine tout : la science ! Quoique votre doctrine soit trinaire, quoique vous la formuliez comme moi : Amélioration du sort MORAL, *intellectuel* et *physique* de l'individu, de la famille, de la commune, de la société, de l'humanité, il est évident que, de votre doctrine, résultent un homme et une humanité tout différents de ceux que je cherche à réaliser de mon côté.

Il est certain, de plus, que, discutant entre nous sur des parties plus ou moins spéciales de physiologie, de morale ou de politique, nous ne pouvons nous entendre qu'en devenant l'un ou l'autre infidèle à nos principes, à nos axiomes, à notre dogme. Nous sommes comme un orthodoxe de Nicée et un arien, l'un préparant le catholicisme, l'autre le mahométisme.

Partout chez vous je vois la *lutte*, dans l'homme, dans l'humanité, entre l'intellectuel que vous appelez *homme* et le matériel que vous nommez *animal;* tandis que moi, au contraire, je cherche à UNIR, à concilier, à pacifier, à faire fraterniser ces deux principes, ces deux axiomes de vie, au moyen d'un troisième principe de vie qui est un égal, un commun amour des deux autres. Votre troisième principe a bien deux fils aussi, mais un aîné et un cadet, un privilégié et un disgracié, un bon sujet essentiellement homme, et un mauvais sujet essentiellement animal. Vous êtes sans cesse disposé à caresser l'un et à fustiger l'autre; partout et toujours vous êtes ce que vous êtes pour le cerveau, à l'égard du cervelet, ce qu'était jadis un noble pour son fils, à l'égard de sa fille.

Je reconnais, hélas! que vous êtes parfaitement logique; c'est une raison de plus pour que j'attaque le taureau par les cornes. C'est ce que je vais faire.

§ 2. Vos deux cornes sont les deux cornes de Dieu, les deux cornes de TOUT CE QUI EST : c'est le dualisme esprit et chair. Les deux termes de ce dualisme sont-ils ennemis ou amis? Toute la question est là entre nous;

elle est là entre toutes les religions, entre toutes les philosophies; elle est là même entre toutes les doctrines physiologiques et médicales, entre toutes les théories d'éducation publique ou privée.

Grâce à Saint-Simon, vous avez pourtant un peu compris que les facultés physiques, matérielles, corporelles, charnelles même, quoiqu'elles fussent, selon vous, essentiellement animales, avaient du bon. Vous êtes à cet égard infiniment supérieur au révérend père Félix, mais vous avez comme lui une peur terrible que ces facultés animales usent de leur puissance pour rabaisser l'homme plutôt que pour l'élever.

Eh bien, si vous vouliez vous donner la peine d'examiner combien l'homme peut se dégrader, s'avilir, être méprisable par ses facultés rationnelles, par sa puissance de logique, de calcul, de raisonnement; si vous songiez seulement au mal qu'ont produit, et que font même sous vos yeux quantité d'hommes éminemment spirituels et intellectuels, qui ne créent rien de matériel, qui ne font rien d'utile de leur corps, qui seulement vont et viennent, boivent et mangent, s'habillent et se déshabillent, mais qui corrompent la femme, la fille, la sœur de leur prochain, qui dépensent à ce joli jeu toutes les combinaisons de l'esprit le plus délié, toutes les ruses diplomatiques, tous les calculs machiavéliques, toutes les roueries d'un génie diabolique, satanique, je crois que vous seriez bien près de mépriser autant l'esprit que la chair, mais que cela ne vous empêcherait pas de les aimer et respecter également...... quand Dieu les anime.

Pour cela, évidemment, il ne faut pas confondre sous un même mot : *esprit*, l'amour et la raison, la morale et la science, ou bien saint Paul avec le très-érudit compère Mathieu, ni même Saint-Simon avec Arago, ou avec ses propres élèves, Poisson et Comte, ni même enfin ce que je vous écris avec un livre de science.

Dieu merci, je n'ai pas cette dernière crainte ; je sais bien que vous n'appellerez pas l'œuvre que je fais ici, de la science ; mais peut-être que n'y voyant pas de la science, vous y verrez moins que rien, c'est-à-dire le produit d'appétits animaux très-développés et fort dangereux pour la moralité et la dignité humaines.

Vous m'avez déjà jugé ainsi dans une partie de ma vie, où j'ai mis tout mon cœur, où j'ai terriblement souffert et fait souffrir ; où nous étions tous à l'état d'âmes plongées dans une brûlante fournaise, au feu de laquelle bouillonnaient tous les amours que Dieu a répandus sur le monde ; où il ne s'agissait pas plus pour moi de calculs personnels que de fortune personnelle ; où mon esprit et mon corps se consumaient, sans que j'y songeasse et que je le sentisse, parce Dieu était en moi, comme je l'y sens toujours, m'ordonnant de mettre mon esprit et mon corps au service du divin amour qui est ma vie.

J'aime, j'adore l'esprit de mon Dieu, lorsqu'il se manifeste dans l'homme par le besoin d'*éclairer* son prochain comme lui-même. J'aime, j'idolâtre la chair de mon Dieu, quand elle se manifeste dans l'homme par le besoin d'en *faire jouir* son prochain comme lui-même. Or à ces deux amours je ne conçois de li-

mites que celles de la puissance de vie qui est dans l'homme, car ces deux saints amours ne peuvent égarer : ils sont la charité même.

Je n'aime pas la chair pour la chair, l'esprit pour l'esprit, pas plus que l'art pour l'art. J'estime, je respecte, j'honore ces amours abstraits, mais dans certaines limites, car ils peuvent égarer, car ils épuisent ou ils rendent fou; car n'ayant pas de *prochain* vivant, ils vivent dans l'égoïsme.

Mais je déteste et je condamne impitoyablement l'homme qui emploie son esprit à tromper son prochain pour l'asservir ; qui emploie sa force à dépouiller son prochain pour s'enrichir. Dans cet esprit capteur, dans cette chair spoliatrice, je vois également de monstrueux violateurs de la vie divine et humaine ; ils me font également horreur. L'un est Cartouche, l'autre Mandrin ; l'un est Machiavel, l'autre Robespierre ; le serpent et la hyène, l'empoisonneur et l'assassin.

Ah ! vous croyez que vous avez seul des anathèmes contre le libertinage et l'ivrognerie et la gloutonnerie et la cupidité et l'avarice ; vous croyez que parce que j'aime la chair, j'excite à toutes ces ordures ! Mais que ne suis-je donc pas en droit de vous dire, à vous qui ne signalez et n'anathématisez aucun des vices honteux qui tiennent au développement monstrueux des appétits et des facultés de *l'esprit*, à vous qui ne sentez pas que ces mêmes facultés qui calculent, combinent, raisonnent, peuvent s'exercer aussi bien à voler le pain du prochain qu'à lui donner celui qu'elles ont pétri elles-mêmes ?

Non, je ne veux pas plus de grossièreté brutale que

je ne veux de fausseté raffinée; j'aime la beauté comme la loyauté. Je ne prêche pas plus le libertinage de la chair que le dévergondage de l'esprit; je prêche le saint travail du corps et le saint travail de l'esprit, ayant tous deux pour but moral l'amélioration physique et intellectuelle du pauvre et de l'ignorant. Je n'excite pas plus à la débauche des sens qu'à celle de l'esprit, pas plus à pratiquer qu'à étudier de Sade, Laclos et toutes les sales œuvres des sales esprits de notre spirituel et sale dix-huitième siècle; mais je suis plein de tendresse pour ces belles et déplorables victimes des débauchés, souillées, déshonorées, qui sont tombées dans la boue, parce que vous n'avez pas enseigné à leurs bourreaux ou à elles, à rendre un culte religieux aux puissances divines qui étaient en elles et que vous nommez facultés *animales*.

Dieu est là, cher Docteur; Dieu est dans cette chair magnifique, dans cette grâce céleste, dans ce sourire, cette voix, ce regard enchanteurs, dans cette chevelure splendide! Et pourtant vos élèves apprennent de vous que tout cela c'est de la bête qui mène à la bête, tandis que, en vérité, c'est l'ange qui devait les conduire à Dieu. — Le pauvre ange meurt à l'hôpital! — Alors vous mettez un scalpel à la main de vos élèves, sans commencer par les sanctifier, en les faisant agenouiller devant ce triste symbole de la chair de Dieu; et vous leur dites : coupez, taillez cette chair; c'est la bête, c'est l'animal; l'esprit est parti. Respectez un peu le cerveau, parce que c'était le siége de cet esprit de Dieu, retourné à Dieu; mais tout ce corps, tous ces organes de la nutrition, de la respiration, de la génération; fi

donc ! Etudiez-les, vous verrez qu'ils ne servent qu'à satisfaire les appétits physiques, les facultés animales; vivants ou morts, ils n'en valent pas mieux, c'est de la vile matière !

Et vos carabins, sortant de l'amphithéâtre, foulent aux pieds cette vile matière; ils l'avilissent encore à qui mieux mieux, en eux et hors d'eux ; ils enseignent à tous, eux qui font profession de connaître l'homme, comment on doit traiter la matière de l'homme et de la femme, leurs appétits physiques, leurs facultés corporelles, leurs puissances charnelles.

Avouez qu'éduqués ainsi ce seront de fameux esprits !

Toute la génération actuelle en est là, tant l'anathème lancé jadis contre la matière est répété par tous les enseignements de la science. Comment voulez-vous que l'industrie devienne le culte du Dieu vivant ? Comment voulez-vous qu'un Phidias fasse vivre Dieu dans le marbre ? Comment voulez-vous qu'un poëte puisse animer la nature, la forêt, la mer, la montagne, la cité, la patrie, comme le faisaient un païen et même un fétichiste ?

Eh quoi, notre Dieu serait le Pan universel, et nous ne saurions ni le voir ni le toucher ! Nous ne pourrions que raisonner et discuter avec son esprit ; et lorsque nous heurterions notre corps contre son corps, nous nous bornerions à dire : animal ! Rousseau s'écrie : « Puissances du ciel, qui m'avez donné une âme pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité ! » Moi, en priant pour vous, je dis : « Dieu qui lui avez donné une âme pour votre esprit, donnez-lui-en une pour votre chair ! »

Vous voulez, dites-vous (p. 524), « remplacer tout ce qui peut tenir en nous de la brute, l'ivresse, la gloutonnerie, la gourmandise, par des jouissances intellectuelles et morales. » Hélas ! ce n'est pas la brute qui s'enivre et s'indigère, elle n'est pas même gourmande ; tous ces appétits déréglés, quoi que vous en disiez, sont humains et non animaux, et ils tiennent bien plus à ce que l'homme est souvent un esprit bête, qu'à ce qu'il est un corps animal. Mais d'ailleurs, remplacer de la nourriture par des jouissances intellectuelles et morales, c'est peu restaurant ; aussi ajoutez-vous : « Arrivons à des banquets, à des communions simples et frugales, mais relevées par l'exquise *propreté* des convives, par le bon goût et l'arrangement *élégant* de leurs *vêtements* et du *service des tables*, par des *parfums*, par les discours les plus philosophiques en leur poésie. » Est-ce que vous croyez réellement que ce sont les hommes de l'esprit, les savants, les cerveaux qui entendent la vie comme cela ? Sauf les discours philosophiques, fort peu poétiques, tout ce que vous citez là n'est pas et ne sera jamais de leur domaine. L'exquise propreté, le bon goût et l'arrangement élégant des vêtements, le service des tables, les parfums, grand Dieu ! Mais vous n'avez donc jamais connu ce colossal esprit, Ampère ? Qui donc est doué des facultés que suppose un pareil banquet ? l'amant délicat de la chair, et spécialement cet animal qui s'appelle la femme. Inclinez votre esprit devant cette chair charmante.

Tous vos banquets, toutes vos communions seraient de sales boustifailles charnelles ou d'ignobles orgies in-

tellectuelles, puantes de *calculs intéressés*, d'orgueilleuses et enivrantes prétentions d'esprit ou d'un *libertinage cérébral* quintessencié, si la femme ne présidait pas à leur forme; si elle ne leur imposait pas sa grâce, sa propreté, son bon goût, son élégance; si elle ne réglait pas le service des tables, ne répandait pas les parfums, la lumière, la chaleur, comme les veut sa chair délicate, exquise; si elle ne forçait pas nos sens grossiers à la tempérance qui est innée en elle, parce qu'elle cultive son corps comme nous cultivons notre esprit; enfin, si elle ne défendait pas nos propres sens contre les excitations ou la négligence de notre esprit, qui pousse ou abandonne notre corps à l'ivresse et à la gloutonnerie.

Oui, mon cher ami, nous ne cultivons pas notre corps à l'égal de notre esprit, et peut-être la femme ne cultive-t-elle pas son esprit à l'égal de son corps; je crois qu'il en sera toujours ainsi, et que c'est une des mille lois divines, prouvant la nécessité et la bonté de la communion d'égalité des deux sexes, se complétant l'un par l'autre, par leurs propres mérites, par leurs vertus spéciales, par le mariage de leur vie mâle et femelle.

Mais, je le répète, ce n'est pas la brute, c'est l'homme qui s'enivre et s'indigère : l'instinct n'est pas si bête qu'on le croit; il le devient, si l'esprit l'égare. Faisons donc notre possible pour que l'esprit l'étudie et respecte son domaine. C'est lui qui y porte le trouble, la révolte, la guerre, au lieu de l'aider à se développer selon sa sainte et harmonique nature; c'est l'esprit, ce n'est pas le corps qui dit : Je boirai trois bouteilles de champagne, une bouteille d'eau-de-vie, et je ferai mille autres ignobles

saletés. Le corps répond : — Tu en as menti, ou tu me tueras; mais tu mourras. — Alors le duel commence, la vie se retire et la mort vient.

Ce que nous avons en nous d'animal, pour parler votre langue, est, par nature, infiniment plus sobre, propre, chaste, pondéré, modéré, régulier, que dans l'animal. Nous sommes, en un mot, mieux organisés que lui matériellement. D'un autre côté, nous possédons un esprit qui, lorsqu'il aime et connaît notre corps, multiplie sa puissance d'une façon incomparable, par rapport à ce que l'esprit de l'animal ajoute à sa force. Mais si notre esprit n'aime pas notre corps à l'égal de lui-même; s'il n'étudie pas sympathiquement ses besoins, en vue de l'aider fraternellement à les satisfaire; s'il ne cherche pas dans ce frère les moyens de multiplier sa puissance et ses propres jouissances; s'il le *méconnaît*, au lieu d'avoir pour lui de la *reconnaissance;* s'il ne puise en lui ni foi, ni espérance, ni charité; enfin si ces deux frères dénaturés se méprisent, se craignent, se font la guerre, alors ils se détruisent l'un l'autre par les désordres auxquels ils se provoquent réciproquement.

§ 3. L'œuvre la plus haute du moraliste, de l'homme de cœur, et mieux encore de l'homme de Dieu, est de faire naître et de développer l'amour de l'homme pour le milieu en qui il vit et qui vit aussi en lui; car, unis l'un à l'autre, ils forment l'universalité de ce qui est, Dieu lui-même.

L'inspiration morale de toute science est également l'amour des deux termes du dualisme radical qui lui sert

types de l'esprit, abstraits de la chair, et des types de la chair, abstraits de l'esprit. De même, il faut absolument admettre, par hypothèse, le vide et le plein, la molécule et les corps, le point et l'espace, le moment et le temps, si l'on veut raisonner et expérimenter. Le dieu de savants purs et le dieu d'industriels purs pourraient n'être que des divinités abstraites ; mais le savant et l'industriel ne sont jamais purement et uniquement savants ou industriels, ils sont, avant tout, des humains, des aimants ; il leur faut encore, et par-dessus tout, un autre dieu, dont ces deux divinités abstraites ne sont que des manifestations incomplètes ; il leur faut un dieu qui soit l'amour, la vie de ces deux manifestations, qui les contienne en lui, qui les relie, et qui soit ainsi le lien vivant, moral, social, de ces savants et de ces industriels eux-mêmes ; c'est lui qui les empêche de se mépriser et de se battre, car ils y seraient portés par la prédominance de leurs facultés propres, de leur nature spéciale, de leurs appétits spirituels ou de leurs appétits charnels. Il faut donc aussi, entre ces savants et ces industriels, des êtres aimant également la science et l'industrie, l'idée et le fait, la conception intellectuelle et la création matérielle ; en un mot, ils doivent être inspirés, gouvernés par des êtres religieux et moraux par excellence, c'est-à-dire par les amants du pur esprit et de la sainte chair, parce que ceux-là sont pleins d'amour de Dieu, qui est essentiellement la vie de tout ce qui est, de tout esprit et de toute chair, de l'éternité et de l'immensité.

Je replace sans cesse devant vos yeux, à satiété, au

risque de vous lasser, ces trois principes primordiaux, ces trois axiomes de la vie universelle ; l'un contenant, unissant, reliant les deux autres, tous trois expression de la VIE UNIVERSELLE, INFINIE, *manifestée* et *définie* par le moi et le non-moi, par le *fini* et l'*indéfini*, par la chair et l'esprit. Je vous en accable, parce que vous nous avez lus et relus, et que néanmoins vous êtes resté sous l'empire du dogme qui subalternise la chair à l'esprit, l'industrie à la science, et qui confond l'esprit avec l'amour, la science avec la morale, la raison avec la vertu, et dont le dieu, *par conséquent*, est toujours celui du passé, en dehors et au-dessus de la terre, de la matière, des corps, de la nature ; tandis que vous vous figurez être panthéiste ! Vous vous trompez, vous êtes catholique, assez mauvais catholique, il est vrai, souvent hétérodoxe, mais vous ne le savez pas ; et cent fois je vous vois donner des armes à l'ennemi que vous voulez combattre, frappant à bras raccourci sur les amis avec qui, seuls, vous pourriez triompher.

V. — § 1. Après ce long exposé métaphysico-théologique, je ne crois pas nécessaire d'en faire application à vos doctrines politiques ; il me suffit de vous engager à les soumettre vous-même au triple critérium de l'union des deux principes générateurs, mâle et femelle. Vous les trouverez dans la politique, comme partout ailleurs, car ils sont l'expression de la vie de *tout ce qui est*, de DIEU.

Mais maintenant je puis reprendre et terminer avec plus d'assurance, et j'ose dire d'autorité, ce travail spécial sur la science de l'homme.

Je vous ai dit que Saint-Simon avait commencé par la *science de l'homme*, et qu'il nous avait légué en mourant la *science du développement de l'humanité.* Il avait commencé également par la *gravitation universelle*, en s'adressant au bureau des longitudes et à l'Académie des sciences, et il nous a légué, aussi en mourant, l'*industrie*, le *système industriel*, le *catéchisme des industriels.* Nous avons cultivé ce double héritage par nos travaux historiques et économiques ; en même temps, nous avons répandu sur le monde son dernier soupir, le *nouveau christianisme*, nommé par le monde lui-même SAINT-SIMONISME.

Aujourd'hui j'éprouve une joie indicible à redescendre des hauteurs de la synthèse où Saint-Simon nous avait placés dès notre naissance, et à revenir par l'analyse au point d'où il était parti, c'est-à-dire à la science de l'homme, petit monde, et aux lois du grand monde qui l'environne et avec qui il communie.

Je crois que nous avons développé, perfectionné, clarifié, par nos études historiques et économiques, les idées de Saint-Simon sur l'avenir social et industriel de l'humanité ; je crois qu'il nous a été donné de pouvoir préciser beaucoup d'aperçus du génie de notre maître sur l'avenir, en les justifiant par les enseignements du passé ; j'ai foi que nos prophéties sociales et surtout industrielles sont entrées dans la vie humaine, non-seulement comme théorie, mais déjà même comme pratique. Saint-Simon n'a pas éprouvé cette satisfaction, de son vivant ; mais il la pressentait lorsqu'il disait, sur son lit de mort : Continuez mes travaux, et j'en jouirai !

Eh bien, ainsi que nous nous sommes placés sur le terrain des historiens et des économistes, pour la première partie de nos travaux, je sens aujourd'hui qu'il nous faut aborder aussi audacieusement le domaine des physiologistes et des anatomistes. C'est ce que j'ose entreprendre ici. Je sens aussi qu'il faudra demander compte aux savants des corps bruts, aux physiciens, aux astronomes, des progrès qu'ils auraient dû faire et n'ont pas accomplis, depuis l'époque où Saint-Simon s'adressait à eux spécialement. Cette seconde tâche, j'espère que Dieu me permettra de la remplir, et d'ailleurs, je suis certain que d'autres après moi, qui sont nés de moi, la rempliront.

Quand nous avons fait de l'histoire et de l'économie politique, nous nous sommes bien souvent trouvés en présence d'adversaires infiniment plus érudits que nous dans ces deux spécialités scientifiques; et cependant leurs objections ne nous inquiétaient pas, non-seulement parce que, d'avance, nous les avions prévues et vaincues en nous-mêmes, si elles avaient quelque importance, mais aussi parce que nous étions certains de faire rentrer dans notre loi générale du développement de l'humanité tous les faits particuliers, ignorés par nous, qui nous seraient opposés comme contraires à notre doctrine.

Moi-même je me rappelle qu'avant d'avoir été foudroyé comme saint Paul, j'étais très-fort, très-érudit en économie politique; j'en savais tous les maîtres, infiniment mieux que Rodrigues ne les connaissait. Néanmoins j'étais obligé de m'avouer à moi-même que j'étais

complétement battu par Rodrigues, chaque fois que je m'avisais de discuter une question économique avec lui.

Il me fallut quelque temps pour reconnaître la cause de ces perpétuelles défaites. Un jour, je m'aperçus que je raisonnais sans cesse *comme si* la société avait et aurait éternellement à sa tête des hommes étrangers au développement moral, intellectuel et physique de l'humanité ; tandis que Rodrigues raisonnait, au contraire, *comme si* l'humanité n'avait pas encore eu, mais devait avoir et aurait certainement à sa tête les hommes les plus compétents et les plus habiles dans ces trois directions pacifiques de l'activité humaine. Alors je commençai à comprendre les efforts de l'humanité à travers tout le passé, pour atteindre et réaliser cet avenir ; alors je reconnus à quelle étape nous nous trouvions nous-mêmes, au dix-neuvième siècle, dans la chrétienté, en France ; alors je plantai sur cette grande route, parcourue jusqu'ici par l'espèce humaine, les principaux jalons de sa marche progressive vers cet avenir de paix entre les deux rivaux qui s'étaient disputé la direction de cette procession admirable ; alors je compris qu'à l'origine, comme pour l'enfance de l'homme, le développement *physique* avait exercé une influence prédominante ; qu'ensuite le besoin *d'instruction* avait particulièrement absorbé les esprits, comme pour la jeunesse ; et qu'enfin l'âge de l'éducation MORALE arrivant, comme pour la virilité, le corps et l'intelligence cesseraient d'être en lutte et s'associeraient en frères, sous l'inspiration génératrice des *aimants* de leur union, des êtres moraux par excellence.

Cette simple différence entre les deux hypothèses que nous adoptions comme principes, Rodrigues ou moi, suffisait pour transfigurer à nos yeux tous les faits économiques et politiques, de manière à changer l'ordre dans lequel nous les classions, et leur valeur comme éléments du progrès. Ainsi, la lutte de la liberté contre l'autorité lui apparaissait dans le passé comme ayant été très-utile pour combattre et détruire les hiérarchies fondées sur la force, sur le hasard de la naissance, sur les priviléges héréditaires de richesse ou d'instruction; tandis qu'il considérait cette lutte comme puérile pour l'avenir, alors que la hiérarchie sociale serait fondée, non plus sur le droit de conquête et de naissance, que célébrait encore Voltaire, et qui avait été radicalement détruit par la Révolution française, mais sur le droit de la capacité personnelle, proclamé par Saint-Simon, comme le résultat certain de la loi du développement progressif de l'humanité.

Par conséquent, plus je cherchais, avec tous les économistes, à exclure les gouvernements de toute intervention dans la direction économique de la société, plus Rodrigues me démontrait que ce n'était pas là l'œuvre de l'avenir, et qu'il fallait au contraire préparer cet avenir en enseignant au monde combien l'humanité avait de plus en plus marché vers une constitution sociale, dans laquelle les chefs seraient précisément les hommes les plus capables de diriger les intérêts généraux de la société.

Combien je voudrais, mon cher ami, produire sur vous un effet semblable dans le champ de la physiologie,

où vous êtes, relativement à moi, aussi fort, aussi érudit que je l'étais moi-même à l'égard de Rodrigues, en économie politique !

Croyez-moi, vous continuez encore la guerre du christianisme contre le paganisme, de l'esprit contre la chair, du cerveau contre le cervelet, et de la masse cérébrale entière contre le corps entier. Laissez faire cette triste guerre à ceux dont c'est le triste métier. Mieux vaudrait, sans contredit, que vous prissiez la cause inverse, et qu'au nom des intérêts matériels, corporels, industriels, despotiquement molestés par dix-huit siècles d'abstinence, de mortification, de servitude, vous protestassiez contre la royauté et l'aristocratie de l'esprit, en faveur de ce peuple, de ces masses dont les chefs ne cultivent pas l'esprit et mortifient la chair par un travail excessif et abrutissant, par la misère et même par l'aumône.

Mais mieux vaudrait mille fois que vous vous portassiez bravement sur le terrain de l'avenir, sur le champ de conciliation, de paix entre les deux principes, au sein du royaume d'amour réciproque de la chair païenne et de l'esprit chrétien, régénérés par Saint-Simon, éduqués par lui à s'aimer, à se rendre justice. Oui, rendez à la chair pacifique ce qui lui appartient ; il n'est pas question de César ; et rendez aussi à l'esprit pacifique ce qui lui est dû légitimement ; il n'est plus question d'un ciel batailleur, luttant contre la terre, mais des génésiaques amours du ciel et de la terre, du spirituel et du temporel.

Dans l'homme, où est le pape, où est César ? — Qu'ils s'embrassent loyalement et de tout cœur, et vous verrez

quelle race d'hommes naîtra de leur saint accouplement.

Dans la race humaine, qui est l'homme, qui est la femme? — Qu'ils s'unissent par le saint lien d'égalité; que la lutte de violence et de ruse finisse! Plus de grossière prostitution de chair vendue, plus de frauduleux adultère, voilé par la plus fine et la plus spirituelle diplomatie. Donnez-vous l'un à l'autre, en toute grâce et en toute vérité; ne vous livrez jamais à contre-cœur, à contre-esprit, à contre-chair, et vous verrez quels bons, sages et beaux enfants vous aurez.

Mais si le pape ruse avec l'empereur, si César fait violence au pape; si l'homme et la femme se vendent l'un à l'autre pour la double prostitution publique et privée de la rue et de la maison; si l'esprit et les sens se battent; si le cerveau et le cervelet se méprisent et sont en révolte l'un contre l'autre, alors pas d'enfants ou des monstres, Sodome ou Lesbos.

Certes, il y aura toujours des êtres chez lesquels le cerveau dominera le cervelet, et réciproquement; mais pourvu que la science n'affirme pas que ce soit là l'état normal; pourvu qu'elle considère ces spécialités comme exposées à tomber dans l'excès, par suite même de la prédominance de certaines facultés sur certaines autres, et de la désharmonie que ces prédominances établissent entre les pensées et les actes de ces individualités spéciales; pourvu que la science déclare que ces spécialités ont besoin, pour former société, d'être rappelées à l'état normal par les êtres qui jouissent le plus eux-mêmes de cet état normal, qui en sont les moins imparfaits symboles, dont les facultés sont le mieux *équilibrées :* voilà

tout ce que je demande, et vraiment je ne saurais croire que vous pussiez me trouver trop exigeant.

§ 2. Je viens de dire les facultés le mieux *équilibrées*, et je crois m'être servi d'une idée et même d'une expression admises par la science ; mais il me semble que cette idée, qui est selon moi capitale, qui devrait dominer toute la science, n'y joue encore qu'un rôle vague, comme une sorte de sentiment non justifié par les observations et expérimentations.

Je vous demande de fonder, au contraire, la science de la vie sur cette conception statique de l'équilibre des forces, des facultés, des organes, des fonctions, des circulations, des tissus, enfin de toutes les puissances de l'organisme entier.

S'il en était ainsi, je défierais que l'on n'arrivât pas forcément à la théorie des *couples*, dont les membres seraient affectés de signes ou de sexes différents, mais combinés en ce sens qu'ils seraient exprimés par la résultante de leur concours vers un but commun, la vie ou la mort ; la vie, s'ils convergent ; la mort, s'ils divergent ; la vie, s'ils procèdent par addition l'un de l'autre ; la mort, s'ils opèrent par soustraction.

L'enfance est l'état spécial d'addition et de marche ascendante vers la vie, qui est l'état normal d'équilibre, nommé virilité ; et la vieillesse est l'état spécial de soustraction et de marche vers la mort.

Dans la première période, les forces sont confondues, comme les sexes dans le germe ; elles se séparent et forment un angle qui s'ouvre de plus en plus, à mesure

des accroissements de leur puissance respective et du développement de l'être, jusqu'au moment où elles se font sensiblement mais imparfaitement un équilibre instable. Alors commence le mouvement de décroissance de l'une d'elles et de croissance anormale de l'autre; celle qui s'était le plus développée, agrandie, entraîne l'autre dans sa direction; mais c'est vers la mort qu'elle la mène, car la vie consiste dans leur équilibre; les deux forces, les deux sexes finissent, pour ainsi dire, comme ils avaient commencé, par se confondre ou du moins se neutraliser; leur fonction propre disparaît, et le germe est devenu cadavre.

Ce phénomène de statique a lieu dans chaque organe, entre tous les organes, les uns à l'égard des autres, dans chaque tissu et entre les tissus, dans et entre toutes les circulations liquides, gazeuses, électriques, et il se manifeste aussi entre toutes les molécules qui composent l'être.

Chacune de ces molécules possède en elle les deux forces, mâle et femelle, spirituelle et matérielle; chacune d'elles marche vers la vie et ensuite vers la mort; et toutes ont été, sont et seront, car elles participent de la vie universelle, dans son éternité et son immensité.

Considérons donc chacun des objets de nos études comme un couple; nous les trouverons tous organisés ainsi, c'est-à-dire conformément au principe du dualisme générateur de la vie : chacun d'eux a sa manifestation mâle et femelle, spirituelle et matérielle, liquide et solide, d'électricité positive et négative,

d'intérieur et d'extérieur, de vie propre et de vie de relation, de volume et de masse ; et quand nous les conjuguerons eux-mêmes deux à deux, quand nous étudierons, par exemple, la vie commune du cœur et des poumons, de l'estomac et du foie, de la vessie et des reins, du système musculaire et du système vasculaire, nous devrons encore les considérer comme se donnant réciproquement leur vie et engendrant ensemble leur vie commune.

Le principe de *solidarité* des éléments de chaque organe et de chaque système, et le principe de leur *équilibre*, empêchent de s'abstraire dans des observations isolées, sans contrôle, sans preuve. Chaque observation, au contraire, a besoin d'une observation corrélative, conjointe, qui la confirme ou la renverse ; toutes sont semblables à l'étude des organes de la génération dans l'homme, étude qui n'a de sens et de réalité que si l'on étudie simultanément les organes de la génération dans l'*homme* et dans la *femme*, et si on les rapproche par la conception de leur destination COMMUNE. De même, il est impossible d'étudier la partie antérieure du cerveau sans étudier la partie postérieure, afin de rapprocher ces deux études, d'après une conception nette de ce que leur amoureuse communion engendre. Alors, par ce rapprochement, l'observateur lui-même crée sa propre science, c'est-à-dire acquiert *la connaissance raisonnée* de l'objet de son *observation*, dont il n'aurait, pour ainsi dire, sans cette comparaison, que la *sensation*. De même encore, toute étude de l'œil qui consisterait à rechercher comment l'œil *voit*,

sans examiner comment il *regarde ;* toute étude d'une fonction quelconque, considérée à l'état *passif* et involontaire, sans être envisagée comme *active* et volontaire, serait une étude manquée, radicalement incomplète, pouvant conduire aux plus grosses absurdités.

Donc, si nous nous occupons spécialement de la moelle épinière ou spécialement du grand *sympathique* (je vous prie de faire attention à ce beau nom qui ne lui a pas été donné pour rien), nous devrons d'abord chercher en eux le double signe de vie, la double pile qu'ils renferment l'une et l'autre, étudier la fonction spéciale de chacune de ces piles, en vue du résultat, du fruit de leur amoureuse communion, fruit qui est la destination religieuse de leur commune vie.

Enfin, si nous conjuguons les fonctions spéciales de ces deux puissants appareils nerveux, nous devrons considérer la fonction de chacun d'eux comme une manifestation spéciale de leur destination commune.

Je ne crois pas que la moelle épinière et le grand sympathique aient été encore étudiés, séparément ou simultanément, selon cette doctrine ; de sorte qu'à vrai dire, le système nerveux du tronc ne me semble pas encore scientifiquement étudié, malgré les nombreuses observations et expérimentations dont il a été l'objet. J'ajoute qu'il en résulte une ignorance complète du lien dont j'ai signalé plusieurs fois l'importance, et qui unit, par le tronc, l'organe cérébral à l'organe de la génération.

On a fait, dis-je, une foule d'observations sur le système nerveux du tronc, et la thérapeutique fournit

également un grand nombre de faits qui se rattacheraient utilement à ce système, et qui néanmoins ne peuvent recevoir d'explication et de sens scientifique, qu'à la suite du travail que je réclame. Ainsi, on a remarqué généralement que les excès intellectuels et les chagrins qu'on a appelés moraux (que je croirais plus justement nommés immoraux, parce qu'ils consistent dans des déceptions intellectuelles ou matérielles d'un moi excessif, des déceptions d'ambition, d'avarice, de haine, de vengeance, enfin dans d'immorales passions), on a remarqué, dis-je, que les chagrins et les excès cérébraux frappaient les organes de la nutrition et le foie, et que, d'un autre côté, les excès de l'organe de la génération frappaient la moelle épinière, et par elle l'appareil cérébral, et spécialement le cervelet, considéré comme excitateur et régulateur du mouvement.

Je crois ces observations généralement justes : il est vrai qu'elles confirment assez nettement mes idées sur la nécessité d'équilibrer les fonctions. Si vous donnez un développement excessif à l'un des membres du couple, vous atrophiez, vous tuez son conjoint. Or voici un savant pur esprit, qui se sent le cerveau très-bien portant, mais qui ne digère plus, qui prend la jaunisse, qui devient hypocondriaque, qui ne cesse de se droguer, et qui ne quitte plus la chaise percée. Et dans cet autre lit, voici un satyre qui a trop abusé, qui n'abuserait peut-être que trop encore, si la moelle épinière n'était pas prise et si le cerveau n'était pas déménagé. Quelles sont donc, grand Dieu! ces correspondances de mort, si ce ne sont pas aussi celles qui transmettent la

vie? Par quel chemin passent-elles? qui les transporte?

Toujours est il qu'une affinité particulière semble exister, d'une part, entre le cerveau s'exténuant et la partie antérieure et inférieure du tronc; de l'autre, entre l'organe de la génération s'épuisant et la partie postérieure et supérieure du tronc, jusques et y compris le cervelet.

Je crois que pour compléter l'analogie, les observateurs auraient pu et dû voir que les excès cérébraux portent aussi aux pertes séminales; j'en ai vu, dans notre famille saint-simonienne, plusieurs frappants exemples.

Voici donc les deux pôles en communication réciproque, par l'intermédiaire du tronc, tantôt par sa partie antérieure et tantôt par sa partie postérieure; tantôt par le grand sympathique et le système qu'il commande, et tantôt par la moelle épinière et la région qu'elle gouverne.

Dans les exemples ci-dessus, les deux pôles sont en communication morbide; mais il existe aussi entre eux une communication vitale, lorsque les fonctions du cerveau et celles de l'organe de la génération s'accomplissent normalement, s'équilibrent et s'envoient réciproquement des forces, de la santé, de la vie. Alors, les organes de la nutrition fonctionnent bien, ainsi que le foie, les intestins, la vessie; alors le corps est souple, vigoureux, la poitrine se dilate, et le cœur bat avec calme.

Essayez de faire, à propos de deux organes quelconques, autres que ceux de la génération intellectuelle et de la génération charnelle, la description que je viens

de tracer de l'état morbide et de l'état vital de l'être entier; je crois que cela vous sera difficile, et néanmoins je crois qu'il faut le tenter, même pour les organes moins généralisateurs et générateurs que ces deux organes suprêmes et extrêmes de la vie humaine.

Si l'ablation des testicules et des ovaires a une influence positive sur la voix et sur la barbe (observation déjà fort importante), il est également positif que les lésions des poumons en exercent une sur le cœur et plus généralement sur la circulation du sang, par conséquent sur l'organisme entier. De même, une lésion du foie troublera les fonctions digestives, et plus généralement, par toutes les voies de la nutrition, l'organisme entier. De même encore, pour les reins et la vessie. Généralement ces influences réciproques se manifesteront dans tous les couples d'organes liés plus directement et plus particulièrement entre eux. Je crois que ces liens directs et presque immédiats sont généralement bien reconnus et constatés par la science; mais je suis convaincu qu'elle est loin d'en avoir tiré les conséquences hygiéniques et thérapeutiques qui en ressortiraient, si elle avait dirigé ses observations d'après les principes de *solidarité* et d'*équilibre* entre les deux membres du couple, pour l'accomplissement de leur mission de GÉNÉRATION COMMUNE de la vie.

Je crois, par exemple, que la science rend un compte assez exact du rôle générateur du cœur et des poumons, par rapport à certaines qualités chimiques, physiques et même organiques du sang. Mais je la crois bien moins avancée, quant au rôle générateur du foie et de l'appa-

reil digestif, par rapport à la bile; je crois, au contraire, qu'elle est aussi avancée, quant aux reins et à la vessie, que pour le cœur et les poumons, mais qu'elle ne sait rien de la rate. Je ne lui fais pas un reproche de son ignorance relative, en ce qui touche la vie commune du foie et de l'appareil digestif, parce que je crois en savoir la raison ; parce que moi-même j'ai supposé exprès un accouplement entre organes qui ne doivent pas être accouplés, à cause de leur importance très-différente. J'ai conjugué un organe spécial, le foie, avec un appareil très-général et en quelque sorte universel, l'appareil digestif.

Loin de blâmer la science, je la loue, au contraire, d'avoir essayé d'établir un lien entre eux, par la sécrétion de la bile et son rôle dans la digestion ; mais la science n'a fait là qu'une œuvre semblable à celle que se proposerait un physicien qui conjuguerait l'arithmétique avec l'astronomie, au lieu de conjuguer l'astronomie avec le calcul différentiel, la géométrie spéciale avec l'algèbre, la géométrie élémentaire avec l'arithmétique. J'ai posé moi-même cette fausse conjugaison du foie et de l'appareil digestif, d'un organe spécial et d'un organe général : 1° pour faire ressortir plus clairement encore la justesse et la nécessité de la conjugaison du grand appareil qui se nomme la tête, avec l'appareil inférieur qui contient les reins, la vessie, l'organe de la génération ; 2° pour aborder enfin le grand système de la nutrition, représenté par ce vaste appareil d'*absorption*, d'ASSIMILATION et d'*excrétion*, qui a pour axe le tube intestinal, premier germe développé de l'être,

et dont les deux extrémités sont la bouche, le nez et les oreilles, d'une part, et l'anus et le canal de l'urètre, de l'autre.

§ 3. Mon cher Docteur, nous parlons physiologie, nous en parlons religieusement, nous pouvons donc aborder saintement la digestion, la transpiration, les sécrétions et excrétions, et nous occuper avec un égal respect des deux extrémités du tube élémentaire, sur lequel et autour duquel l'homme tout entier a été divinement organisé.

La définition la plus générale de l'homme, en physiologie, me paraîtrait devoir être celle-ci : l'homme est un appareil d'*absorption*, d'ASSIMILATION et d'*excrétion* du monde extérieur.

Or, entre ces trois termes, il y en a un, l'ASSIMILATION, qui sert de lien aux deux autres, lesquels s'accouplent par ressemblance et dissemblance, et aussi par égalité d'importance organique, vitale. Sous l'influence des dogmes qui subalternisent la chair, le corps, les appétits physiques, nous voyons la science elle-même, et après elle le monde entier, faire presque des signes de croix, pour chasser le démon, lorsqu'il s'agit de manger, de boire, de respirer, c'est-à-dire de communier avec les solides, les liquides et les gaz de Dieu, appropriés à la vie humaine. Qu'est-ce donc quand il s'agit de l'évacuation des solides, des liquides, des gaz, transformés par le travail de ce merveilleux atelier divin qui s'appelle l'homme ? On fuit, on se cache, on se voile, comme si l'on était en face du diable en personne.

Soyons plus braves, car parmi toutes ces humeurs, ces excrétions, ces évacuations, il en est une spécialement qui donne la vie, et les autres la maintiennent.

Il faut avouer que Dieu a parfaitement logé ce grand tube d'absorption et d'excrétion, et qu'il l'a revêtu et entouré de merveilleux serviteurs, disposés sur toute la ligne à exécuter les opérations chimiques de *décomposition*, d'ASSIMILATION et de *recomposition*, et qui, en même temps, défendent, protégent le *maître* contre le trop brutal contact du non-moi.

Si un individu boit trop de vin, son cerveau se trouble; mais il ne se trouble pas directement, parce que trop de vin passe par sa bouche ; car s'il en entrait et sortait une pièce entière, et qu'on eût soin de se boucher le nez, afin d'éviter l'influence de l'arome, je crois que, malgré l'absorption qu'exerceraient la langue, le palais et toutes les muqueuses de la bouche, l'individu ne se griserait pas, s'il n'ingurgitait pas. De même, il n'aurait pas d'indigestion s'il faisait entrer et sortir par petits morceaux un bœuf entier par sa bouche, sans en rien ingurgiter. Sans doute, il éprouve une sensation par la présence du vin ou du bœuf dans la bouche, et j'admets parfaitement que le cerveau en soit immédiatement averti; mais ce n'est pas là ce qui le trouble et le fait déraisonner, ni ce qui dispose le cervelet à le faire trébucher.

Il faut pour cela que le liquide ou le solide arrive à l'estomac, et qu'il y arrive en telle quantité que le corps entier, et non pas le cerveau seulement, en éprouve peu à peu et enfin suffisamment l'influence délétère qui empêche l'homme de lier ses idées et de régler ses mouvements.

ab bien, je soutiens qu'il faut que la science soit aveuglée par son idolâtrie pour le cerveau, pour ne pas apercevoir que l'estomac, tout en transmettant directement ses sensations d'indigestion au cerveau, les transmet aussi directement, par toutes les circulations avec lesquelles il est en rapport immédiat, à tous les autres organes et à tous les points de l'organisme.

J'en dirais autant des intestins, pour tout homme qui ingurgite du séné ou de l'eau de Pulna. Ce n'est pas le sens du goût, dont le siége est la bouche, qui apprend au cerveau qu'il y aura évacuation ; ce sont les intestins qui le lui apprennent, en l'apprenant au corps entier, par toutes les circulations avec lesquelles ils sont en rapport immédiat, et qui se ramifient dans le corps entier et jusque dans les os.

De même que je ne veux pas croire que la molécule de mercure qui ira carier des os, passe nécessairement d'abord par le cerveau qui la renverrait se fixer sur tel ou tel os pour qui elle a une affinité morbide ; de même, je ne veux pas faire le cerveau dispensateur unique et direct de toute sensation interne ou externe, volontaire ou involontaire, active ou passive, éprouvée par un quelconque des organes, et surtout par ceux qui sont plus spécialement consacrés à la nutrition.

La spécificité des médicaments, par rapport à tels ou tels organes, de même que la spécificité de tels ou tels éléments solides, liquides ou gazeux, par rapport à la nutrition, est également un indice de cette initiative propre et directe, d'appétence ou de répulsion des organes, manifestée par l'organe lui-même, avant toute

correspondance avec le cerveau. Je ne nie pas que le cerveau ne soit sollicité, quand il doit y avoir et pour qu'il y ait *réflexion*, *calcul*, *réponse* à une sensation organique ; par exemple, pour regarder quand on a vu, ou pour peindre ce qu'on a vu, ou bien encore pour chanter ce que l'on a entendu, ou pour revenir à la rose que l'on a sentie, ou même enfin pour rendre ce que l'on a avalé ; mais je réclame, surtout en faveur de l'appareil du tronc, et aussi en faveur des organes situés à l'extrémité inférieure du tronc, une influence sur tout l'organisme, au moins égale à celle que la science reconnaît au cerveau.

Si, lisant dans une lettre une mauvaise nouvelle, ma respiration se presse et le sang me monte à la tête, je veux bien admettre que mon cerveau a donné des ordres à mon poumon et à mon cœur ; mais si je reçois un coup de sabre au beau milieu du cœur, je crois que c'est le cœur lui-même qui envoie des aides de camp à tous les organes pour leur dire de cesser leurs fonctions, quand bien même le cerveau, prévenu comme les autres, confirmerait cet ordre général par l'envoi d'autres aides de camp.

Bien plus même, la vie du supplicié est-elle tout à fait finie, dans le corps et dans la tête, quand on les a séparés l'un de l'autre ? On ne le croit pas ; et pourquoi ? C'est que malgré la rapidité des communications électriques, les organes du corps, aussi bien que ceux de la tête, n'ont pas eu le temps de se passer réciproquement leur faire-part de mort.

Quand ils vivent, c'est-à-dire quand ils se marient et

engendrent, c'est la même chose; il y a des faire-part d'amour et de naissance à répandre partout, et je le répète, les demandes peuvent bien aller s'enregistrer au cerveau et celui-ci peut bien y répondre; mais elles s'adressent directement partout, et on y répond de partout, chacun il est vrai selon la langue spéciale dont il est doué.

Ainsi encore, j'ai la fièvre et je prends du sulfate de quinine; mon pouls se calme, mes transpirations cessent, mes dents ne claquent plus, je n'ai plus le frisson, je guéris; on ne sait pas pourquoi. On constate bien une influence morbide de la quinine sur les fonctions digestives; on croit, si je ne me trompe, que ce médicament a une affinité particulière pour la rate; en un mot, on ne sait à peu près rien sur la manière dont il agit; seulement on constate sa qualité curative spécifique. Eh bien, je suis convaincu qu'on n'arrivera à connaître son mode d'action, dès qu'il est entré dans l'appareil chimique appelé estomac, qu'en étudiant les modifications qu'il produit sur les circulations de toute nature qui viennent concourir au jeu, à la vie de cet appareil, qui y puisent les éléments contenus dans la quinine et *décomposés*, ASSIMILÉS et *recomposés* dans l'estomac, et qui les distribuent à l'organisme entier, ou spécialement aux organes pour lesquels ces éléments de la quinine, ainsi triturés et combinés, ont une affinité curative.

Toute l'œuvre pharmaceutique n'est pas terminée chez le pharmacien; l'estomac la continue; elle se continue encore lorsqu'il a livré le médicament, transformé par lui, aux agents de circulation, qui le manipulent encore

eux-mêmes et qui le transportent dans d'autres laboratoires organiques où il est manipulé encore une fois.

Dans toute cette opération, je ne vois pas, je ne veux, je ne dois pas voir le cerveau, ou du moins je le mets au rang, au niveau de tous les organes. Sans doute la cessation de la fièvre a fait disparaître le délire, mais simplement comme elle a permis au malade d'uriner. Et cependant je veux et je dois voir le système nerveux, dans lequel le cerveau joue un très-grand rôle. Mais est-ce que je ne le vois pas là, dans le corps même, tout près de l'estomac? Là, il existe, en effet, un appareil nerveux qui nécessairement doit jouer le rôle capital dans les faits de digestion et de nutrition dont je m'occupe. Il ne s'agit pas ici de mathématiques, de syllogismes; il s'agit bel et bien de chimie animale, et je n'ai pas même besoin pour elle du cervelet, ou du moins je n'y arrive que par conséquences extrêmes; mais j'ai absolument et souverainement besoin du grand sympathique et de son merveilleux plexus solaire.

VI. — § 1. Tous ces longs préparatifs et ces fatigants exemples n'ont pas d'autre but, mon cher Docteur, que d'appeler spécialement votre attention sur le système nerveux du corps, du tronc, de cette pile centrale, composée elle-même des deux piles du grand sympathique et de la moelle épinière, lesquelles piles se décomposent également, l'une et l'autre, en deux piles de signes différents, mais conjuguées. Mon but, dis-je, est de réclamer devant vous en faveur de ce système central, bien plus vivement

encore que je ne l'ai fait en faveur des organes de la génération, contre l'insolence despotique de l'organe cérébral.

Ah! vous cherchez la bosse de la personnalité et celle de la vénération. Est-ce qu'elles ne vous apparaissent pas, hautes comme des montagnes, dans la moelle épinière? Voyez l'épine dorsale du vaniteux, extérieurement elle est concave; voyez celle de l'homme humble et respectueux, elle est convexe : et ces épaules et ces reins d'Hercule ou de Vénus, ne vous montrent-ils pas mieux la force ou la grâce, la vigueur ou la souplesse, que toutes vos bosses cérébrales ne vous indiquent ces puissantes facultés physiques? Songez donc que j'ai devant mes yeux, sous ma main, toute la charpente osseuse, tout le système musculaire, toutes les circulations liquides, tous les tissus, tandis que vous n'avez qu'une petite miniature dans laquelle vous vous efforcez de découvrir ou plutôt d'imaginer tout ce qui, ailleurs, est visible et palpable. Ce port digne, noble, majestueux, cette démarche confiante et sûre, cette main qui serre loyalement la main d'un frère, cette poitrine ouverte où le cœur et les poumons se gonflent à l'aise, ne vous disent-ils pas le grade de l'individu dans la hiérarchie des êtres, bien plus clairement que ne vous le signalent les bosses du cerveau?

Eh bien, si tout cela vous parle, c'est qu'en effet ce sont là les vrais organes de la RELATION du moi avec le non-moi; ce sont les organes RELIGIEUX, moraux, sociaux; ce sont eux qui établissent l'union de la vie individuelle avec la vie du milieu qui nous entoure, avec la nature entière; leurs appétits me révèlent ce que j'aime;

je leur dois mes joies de communion avec le monde entier.

Quoi ! les organes de la nutrition seraient tout cela? Oui, car ils nourrissent la tête, le corps et l'âme ; oui, car ils sont le lien entre la génération spirituelle et la génération charnelle; oui, car ils préparent également l'idée et le sperme ou l'ovule; oui, car ils sont la matrice élémentaire de l'être tout entier, l'ovule fécondé, l'indéfiniment petite cellule primitive, développée par son union perpétuelle avec l'indéfiniment grande cellule de la nature.

Les deux ablations que j'ai faites des deux extrémités de la pile, pour ne conserver que le tronc et appeler spécialement votre attention sur lui, ne sont, je vous l'ai déjà dit, que des abstractions. Sans doute c'est l'être tout entier qu'il faut avoir sous les yeux pour comprendre et découvrir son âme, son amour, ses sentiments, sa moralité, sa religiosité; mais de même qu'il est bon, par abstraction aussi, de concentrer dans le cerveau l'appareil de la génération de l'idée (quoiqu'elle naisse partout dans l'être) ou de concentrer l'appareil de la génération charnelle dans certains organes spéciaux (quoiqu'elle se prépare également dans l'être entier), de même aussi j'ai tenu à concentrer dans le torse, toujours par abstraction, ce qui, en réalité, est dans tout l'être, mais ce qui se manifeste spécialement, selon moi, dans les plus puissants organes de RELATION du *moi* avec le *non-moi*. Ces organes sont par conséquent les représentants spéciaux du sentiment, des affections de l'homme pour son prochain, c'est-à-dire les fondements de la morale et de la religion.

Tout ceci est difficile à entendre de sang-froid ou sans rire par un physiologiste, même par un physiologiste qui connaît et admet, comme vous, beaucoup d'idées capitales de Saint-Simon; mais nous n'avons pas craint de faire rire de notre histoire, des historiens comme MM. Guizot et Thiers; de notre philosophie, des philosophes comme MM. Cousin et Jouffroy; de notre théologie, des théologiens comme le père Félix et tant d'autres; de notre économie politique, des économistes tels que MM. Dunoyer, L. Faucher et Ce; j'oserai donc continuer à vous faire rire.

Écoutez le dicton populaire : mauvaise tête, bon cœur; et cet autre, plus significatif encore: bon estomac, bon cœur. Certes le premier ne fait pas penser que, selon la croyance vulgaire, les bons sentiments partent du cerveau; tandis que le second dicton populaire les attribuerait positivement à l'estomac. Cela ne me paraît pas dénué de bon sens. L'un et l'autre dicton me semblent légitimes, surtout le second. J'interprète ainsi le premier : quand on a une forte *tête*, on a de mauvais SENTIMENTS, parce que le *calcul* l'emporte sur toutes choses et tue l'AFFECTION; réciproquement, ce qu'on appelle une mauvaise tête, c'est l'individu qui oublie tout *calcul* pour obéir au SENTIMENT. Quant au second dicton, il est plus net et n'a pas besoin de commentaire : Qui digère bien, c'est-à-dire qui se nourrit bien, aime bien. C'est net et précis. Je suis de cet avis; riez donc.

Tant que vous n'aurez pas relevé, glorifié, sanctifié la nourriture de l'homme, et spécialement sa nourriture matérielle, je vous défie de faire adopter votre pan-

théisme ou seulement de faire croire que vous y croyez ; j'ose dire que vous êtes même infiniment au-dessous de celui qui a dit : — Mangez, ceci est ma chair ; buvez, ceci est mon sang. — Chair et sang de Dieu !

Donc, ne riez plus quand j'ose mettre le miracle de la nutrition au-dessus de tous les miracles de la logique, et au-dessus des miracles des mouvements volontaires ou involontaires.

Pour engendrer une idée, pour engendrer un homme, il faut avoir communié, il faut avoir mangé la chair, bu le sang, aspiré le souffle de Dieu.

Oui, mon Dieu ! c'est votre vie qui se manifeste par l'assimilation de ma propre vie et de celle de la nature. C'est elle que j'aspire et respire ; j'ose le dire, c'est elle qui me nourrit et avec laquelle je nourris votre terre. C'est pour l'amour de cette vie sacrée dont je veux jouir, que j'étudie ce monde et que je le cultive ; je l'embellis pour m'embellir moi-même ; je l'élève afin qu'il me grandisse, et je lui suis bon afin qu'il m'aime et que nos deux amours l'un pour l'autre enseignent à tous la divine morale que nous commande votre existence universelle.

Mais non, homme de science, le fumier vous répugne ! Qui vous dit de vous l'assimiler ? Je vous crie d'en nourrir la terre, afin qu'elle vous rende, elle, son fumier, son excrément, c'est-à-dire le pain qui vous fait vivre.

Et ne me faites pas cette puérile objection des adversaires du panthéisme ; ne me dites pas en éclatant de rire : votre dieu est donc le dieu Stercorarius ! Je vous répondrais, à vous, soi-disant panthéiste : Votre dieu est la vie UNIVERSELLE, et vous ne croyez pas au diable.

tube comme recevant et élaborant spécialement la
riture intellectuelle, et la partie inférieure comme
rant et rendant spécialement la nourriture physiq
ajouté que je considérais, toujours *abstraitement*, le
lien des deux extrémités, pile centrale, comme é
sant l'équilibre et l'harmonie entre les fonctions sp
et abstraites des deux extrémités, et j'ai dit qu'à ce
est le siége *abstrait* du sentiment, lien harmon
l'idée et du fait, de l'esprit et de la chair.

Remarquez que dans les trois cas je me pla
domaine de l'abstraction, professant qu'en vé
réalité la triple fonction, morale, intellectue
sique, s'accomplit partout, dans et par chaq
laquelle est une représentation et une expr
tésimale de l'être.

L'élévation, la suprématie que j'att
principes au phénomène de la nutrition,
acception la plus large et comprenant la
intellectuelle et physique, vous a choq
et choquerait bien d'autres que vous, j
monde entier; mais il me semble
être un peu moins bouleversé main
que vous finissiez par en être foud
comme l'a été saint Paul! Votre
Saint-Simon aussi.

Être bon, c'est *recevoir*, S'AS
prendre, S'ASSIMILER et *rendre*
humain. Il n'est donc pas ex
humain je cherche le siége
phénomène d'union de l'être

blent déshonnêtes, honteuses, et sans lesquelles il ne connaîtrait pas lui-même les joies de la propreté, de la décence, de la pudeur, comme il ignorerait la charité si ses frères et lui étaient des anges, des dieux.

Qui vous dit de traiter de la même manière, avec la même lumière et dans les mêmes termes, de couvrir du même vêtement, de décorer des mêmes ornements, l'absorption volontaire et la déjection forcée, le travail qui plaît à notre organisme et celui qui lui est imposé ? Sur celui-ci jetez un voile, mais qu'il soit transparent pour la science; que ce voile soit *pudique*, mais qu'il accuse les formes *vraies*; qu'il ne fausse ni votre enseignement ni l'intelligence de vos élèves.

§ 2. Je reviens maintenant avec plus de calme, avec sérénité religieuse au tube *élémentaire* et *alimentaire*.

Examinons en lui, comme disait Saint-Simon, le double mouvement de la pompe, son énergie *synthétique* de *composition*, et sa synergie *analytique* de *décomposition*, afin de concevoir méthodiquement sa vie D'ASSIMILATION, de COMMUNION avec le non-moi.

Le tube prend au non-moi passif ou reçoit du non-moi actif; il élabore et s'assimile; et enfin il rend au non-moi passif ou se laisse prendre par le non-moi actif le superflu de l'assimilation.

Tous les organes complémentaires du tube accomplissent cette triple opération : ils reçoivent, élaborent et rendent, selon leur fonction spéciale, les éléments de la nutrition morale, intellectuelle et physique de l'être. En considérant abstraitement la partie supérieure du

tube comme recevant et élaborant spécialement la nourriture intellectuelle, et la partie inférieure comme élaborant et rendant spécialement la nourriture physique, j'ai ajouté que je considérais, toujours *abstraitement*, le tronc, lien des deux extrémités, pile centrale, comme établissant l'équilibre et l'harmonie entre les fonctions spéciales et abstraites des deux extrémités, et j'ai dit qu'à ce titre il est le siége *abstrait* du sentiment, lien harmonique de l'idée et du fait, de l'esprit et de la chair.

Remarquez que dans les trois cas je me place dans le domaine de l'abstraction, professant qu'en vérité et en réalité la triple fonction, morale, intellectuelle et physique, s'accomplit partout, dans et par chaque molécule, laquelle est une représentation et une expression infinitésimale de l'être.

L'élévation, la suprématie que j'attribue par ces principes au phénomène de la nutrition, prise dans son acception la plus large et comprenant la nutrition morale, intellectuelle et physique, vous a choqué certainement, et choquerait bien d'autres que vous, je dirais presque le monde entier; mais il me semble que vous devez en être un peu moins bouleversé maintenant. Dieu veuille que vous finissiez par en être foudroyé, mais illuminé, comme l'a été saint Paul! Votre Pan s'en réjouirait et Saint-Simon aussi.

Être bon, c'est *recevoir*, S'ASSIMILER et *donner*, ou *prendre*, S'ASSIMILER et *rendre*; quoi? tout ce qui est humain. Il n'est donc pas excessif que dans le corps humain je cherche le siége de la bonté, le siége du phénomène d'union de l'être avec l'être, là où se mani-

feste le plus clairement ce triple phénomène *d'absorption*, D'ASSIMILATION et d'*excrétion*.

Vous me direz, sans doute, que la nutrition s'entend vulgairement et scientifiquement du fait *matériel*. Je pourrais vous répondre qu'il n'existe rien d'absolument matériel; ou bien encore, que le cerveau est un objet matériel et que pourtant vous y cherchez le raisonnement et même le sentiment. Je préfère vous répondre directement : Qui vous a dit que certains aliments matériels ne rendaient pas bon, comme il y en a qui rendent brute, ou qui paralysent, qui rendent fou, ou qui font d'un homme cantharidé un satyre ? Du moins personne ne me démontrera que cela n'est pas, et je suis certain qu'en y réfléchissant vous affirmerez que cela est. Vous irez même plus loin ; non-seulement vous direz : *bonum vinum lætificat cor hominis*, mais vous ajouterez : il n'est si bon vin qui ne grise, pour montrer que l'excès en tout est un défaut et que la modération est le trésor du sage. Vous le voyez, comme le bon Sancho, j'aime la sagesse des nations, et comme l'excellent Don Quichotte, je me plais à combattre les géants et les monstres, et particulièrement ce grand moulin à vent qu'on nomme aujourd'hui la science.

La science n'est qu'un point que l'ignorance grossit, dit encore la sagesse arabe ; elle a bien raison; car je crois dire toute la science physiologique dans ces trois mots : *recevoir*, S'ASSIMILER et *rendre*; comme je dis toute la politique, ainsi : les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration MORALE, *intellectuelle* et *physique* de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; comme

[illegible] par ces mots : AIMER son *prochain* [illegible] et la métaphysique par ces mots : [illegible] *sensation ;* et la théologie par : DIEU, [illegible] et la logique par : MÉTHODE, *synthèse,* [illegible] tous les mots en CAPITALES servant de [illegible] mots en *italiques.*

[illegible] est le trésor de sagesse et de bonté ; [illegible] pèse ce que l'on *se doit* avec ce que l'on [illegible] autres. Ayons donc, s'il se peut, des organes [illegible] tempérés, équilibrés ; ils seront bons, sages et [illegible] pour eux et pour les autres, et l'organisme [illegible] également bon pour lui et pour les autres.

[illegible] organes cérébraux soient équilibrés, vous ne [illegible] pas mieux, j'en suis convaincu ; que les [illegible] de la partie inférieure du corps soient équilibrés, [illegible] convient aussi ; mais qui établira et maintien[illegible] l'équilibre entre ces deux appareils extrêmes, si ce [illegible] le corps qui les réunit et qui, si ses propres or[illegible] ne sont pas équilibrés eux-mêmes, portera le [illegible] entre les deux extrémités et dans le sein de [illegible] d'elles ?

Je le répète : supposez les poumons, ou le cœur, ou [illegible], le foie, les intestins, la vessie, ou une des [illegible] circulations, ou un des tissus qui se rapportent [illegible] spécialement à eux ; supposez, dis-je, un ou plu[illegible] de ces éléments organiques troublés, inéquilibrés, [illegible] ; il est évident que la génération intellectuelle [illegible] génération charnelle en sont immédiatement troublés [illegible], quoi qu'ait été précédemment leur propre équilibre. [illegible] que la réciproque est vraie. Si la maladie com-

mence par les organes générateurs du haut ou du bas, de l'esprit ou de la chair, j'admets que le tronc en sera troublé, puisque je crois à la solidarité de toutes les parties de l'être; mais je prétends que l'appareil central n'est pas moins initiateur morbide que les deux appareils extrêmes, et qu'il n'est pas moins qu'eux initiateur de vie.

Quand le trouble commence par les organes de la partie supérieure, il procède ainsi : d'abord trouble *intellectuel,* puis trouble MORAL, et enfin trouble *charnel.* Si l'initiative morbide est dans les organes de la partie inférieure, il procède à l'inverse : d'abord trouble de la *chair,* puis trouble MORAL, et enfin trouble *intellectuel;* mais si le trouble commence par se mettre dans la moralité, dans les sentiments, dans l'amour d'un être, dans les liens d'affection de son moi avec son non-moi, je dis qu'il faut chercher le siége de ce trouble, c'est-à-dire le ou les organes initiateurs de ce trouble, dans le tronc surtout, et qu'on verra ces organes, malades les premiers, exercer simultanément leur influence morbide sur l'organe cérébral et sur l'organe de la génération.

La mort m'enlève un être chéri : je perds l'appétit, ma bouche se refuse à prendre des aliments et j'éprouve des constipations, ou bien je pleure des larmes abondantes, je ressens une soif ardente et j'ai une rétention d'urine ou la diarrhée; ou bien encore, je prends la jaunisse ou j'éprouve des palpitations, ou je me sens courbaturé dans tous les membres. Si vous mêlez le cerveau à tous ces troubles organiques, vous faites bien; mais vous ne devez pas me défendre d'y faire intervenir

le grand sympathique, la moelle épinière, le grand tube central et ses annexes, les circulations et les tissus internes et externes du tronc; vous devez, par-dessus tout, m'autoriser à considérer comme initiateurs du trouble dont ce fait sentimental aura été la cause, les organes qui auront été touchés les premiers, et qui, par là, auront prouvé leur affinité spéciale pour le sentiment qui a troublé tout l'équilibre, par excès ou défaut d'électricité positive ou négative.

Quand vous employez un médicament quelconque, dans le but de guérir ces maladies, vous faites votre possible pour qu'il agisse spécialement sur la partie de l'organisme spécialement troublée. Vous n'attaquez pas uniquement le cerveau, afin que celui-ci soit le médecin des autres, à moins qu'il ne vous paraisse spécialement malade, c'est-à-dire que les facultés rationnelles ou les facultés régulatrices du mouvement vous semblent altérées; et même lorsque cette altération vous paraît être une conséquence, une réaction seconde de la maladie d'un autre organe, vous traitez celui-ci, certain de guérir par contre-coup le cerveau, si vous détruisez la cause de son mal là où elle est.

Or, je le répète, les sentiments troublent ou équilibrent, avant tout, la fonction générale d'assimilation, de communion de l'individu avec son non-moi, la fonction sympathique d'absorption et d'excrétion. A ce titre, je soutiens qu'ils affectent encore plus efficacement la peau que le cerveau, ne fût-ce que pour remettre par exagération cet insolent cerveau à sa place. Dieu merci, cette place est déjà bien belle, puisque c'est celle que

.isation sociale à la science, au
.ble pendant du pouvoir ***temporel,*** les-
deux leurs respects et leur amour au
qui les relie, qui les fait s'aimer et se
autre et se traiter en frères.

ronc à l'égard des deux extrémités, c'est,
urés, le rôle du CŒUR à l'égard de *l'esprit*

ramène, par incident, à une considération
dû négliger quand je vous ai déjà parlé des
que je peux aborder maintenant.

II. — § 1. N'avons-nous que cinq sens ? Vous citez
us-même des physiologistes qui en veulent six, et qui
placent ce sixième sens dans l'organe de la génération.
C'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas tout.

Vous avez de plus établi que chacun des cinq sens pouvait être considéré comme *actif* et *passif*. Ainsi, par exemple, *voir* et *regarder*, *entendre* et *écouter*, etc. Ceci est très-vrai, mais c'est une sous-division, c'est une application du dualisme actif et passif, dualisme qui s'applique à tout, même à des sens qui seraient spécialement passifs à l'égard d'autres qui seraient spécialement actifs, comparés à ces sens passifs.

Je m'explique : la théorie de la sensation a dû faire nommer sens ce qui communique au moi passif les influences du non-moi actif ; et c'est pour cela que ces sens eux-mêmes sont considérés bien plutôt comme *instruments passifs* que comme *agents actifs*, quoiqu'ils aient cette double nature, étant VIVANTS.

Mais on a évité de nommer sens (on n'y a pas même songé) ce qui communique spécialement au non-moi passif les influences du moi actif. Ainsi, on a le sens de l'audition, on n'a pas celui de la parole; on a le sens du son reçu et pas celui du son donné: on a l'ouïe, on n'a pas la voix. Cela me paraît malheureux pour la science de l'homme.

D'un autre côté, je crois qu'il est mal de confondre sous un même mot les phénomènes produits par *toucher* et par *être touché*, parce que ces deux phénomènes sont de natures tout à fait différentes, et que la main me paraît jouer, comme *toucher* par rapport à *être touché*, un rôle semblable à celui de la bouche pour *parler*, par rapport à celui de l'oreille pour *entendre*; et je n'écoute guère plus les savants qui disent que le toucher appartient au corps entier, que le fanatique de musique qui s'écrie : Ces accents m'ont pénétré par tous les pores ! C'est vrai, absolument parlant, puisque chaque molécule vit, mais c'est une de ces erreurs scientifiques qui confondent et brouillent tout.

La main, les doigts particulièrement, sont faits spécialement et d'une façon merveilleuse pour *toucher*, comme l'oreille pour *entendre*, comme l'œil pour *regarder*, comme l'organe de la génération pour *féconder* ou *être fécondé*, selon qu'il est mâle ou femelle. Mais féconder et être fécondé n'ont pas un même *sens*, idéologiquement parlant; ils n'appartiennent pas non plus à un même *sens*, matériellement parlant, ni à un même organe. L'opération fécondante marche du moi au non-moi, du dehors du moi actif au dedans du non-moi passif et le pénètre;

celui-ci, fécondé, devient actif à son tour; il élabore et il donne au grand non-moi passif sa création; il met au monde un enfant.

Donc je dirais volontiers qu'il y a des sens et des organes éminemment actifs, et des sens et des organes éminemment passifs, et que la science fait des oublis très-graves et des confusions aussi graves, par suite de l'influence aveugle et despotique de la philosophie de la sensation.

Quant aux oublis, je n'ai cité que la parole. *Parler*, c'est bien important; mais se *mouvoir*, c'est énorme. Rien n'est plus personnel, volontaire, actif, quoiqu'il y ait des mouvements involontaires et même des mouvements communiqués. Or se mouvoir n'est pas voir, sentir, goûter, entendre, toucher. Pourquoi la motilité ne serait-elle pas, ainsi que la parole, un sens actif, communiquant au non-moi passif l'influence du moi actif? Pourquoi les muscles ne seraient-ils pas doués d'un sens, comme les nerfs? Allons plus loin, et n'ayons pas peur d'offusquer les délicats. Sécréter et excréter, en un seul mot *digérer*, donner au non-moi sa sueur, ses larmes, sa transpiration gazeuse, sa distillation liquide ou solide; chasser, expulser, éjaculer hors du moi la matière non assimilée ou désassimilée, et la livrer au non-moi, c'est une puissance vitale qui en vaut bien d'autres; c'est l'expression d'une sensation interne, réagissant extérieurement; c'est, en un mot, un sens actif, poussant au dehors une foule de choses qui peuvent et même qui doivent être fort peu agréables aux sens passifs de l'homme, puisque celui-ci les chasse;

qui blessent son goût, sa vue, son tact, son odorat ou même son oreille, mais dont néanmoins l'expulsion lui est bonne, utile, nécessaire. Ces excrétions sont en elles-mêmes bonnes, utiles et je dirais même, pour quelques-unes, agréables, touchantes, délicieuses pour le non-moi; par exemple, l'engrais pour la terre qu'on cultive, les larmes sur la main d'un père qu'on a blessé, le sperme dans les maternelles entrailles de la femme que l'on aime.

Et ne me dites pas qu'il est indécent, indélicat, indigne, d'élever au rang de sens le ramassis de toutes ces ordures ; je vous ferais répondre par tout chrétien, que vous n'êtes vous-même, dans votre digne face, dans votre noble cerveau, dans tous vos sens, dans tous vos organes, que pourriture.

Il est vrai, cette foi à la pourriture essentielle de la chair, du corps, a retardé bien longtemps le retour et les progrès de l'anatomie, de la physiologie et de la médecine. Le paganisme avait cultivé ces sciences, parce qu'il respectait, aimait et idolâtrait même la chair, le corps, la nature, sa puissance et ses exigences; mais la foi anticharnelle domine encore ces sciences, malgré le retour d'Hippocrate et d'Aristote lui-même, malgré le matérialisme du dernier siècle, parce que ce matérialisme impie, privé de Dieu et d'âme, ne pouvait pas parler de la chair sans blesser toute décence, toute pudeur, et était impuissant à parler saintement, même du plus divin mystère de la vie, la génération.

La science, matérialiste en fait, mais néanmoins imbue encore de la foi anticharnelle, s'est donc mis un

voile, a pris des circonlocutions, des détours pudiques, a éprouvé elle-même de prudes répugnances; elle s'est bouché le nez, les yeux, en bouchant le nez et les yeux à ses élèves; de sorte qu'elle a peu vu, mal senti, et nous a souvent trompés, en commençant par se tromper elle-même.

Sans doute, c'est une plaisanterie, et même une assez sale plaisanterie, que cette idée de Voltaire, je crois : le destin des empires dépend d'une bonne ou mauvaise selle; mais si c'est une critique de la politique, c'est bien plus encore une critique de la science de l'homme, qui ignore et n'enseigne pas l'importance capitale, et par conséquent religieuse, sainte, morale, sociale, politique, de la fonction harmonique, équilibrée, du grand tube alimentaire.

C'est selon l'état de cette fonction, selon la manière dont le moi absorbe, s'assimile et excrète, en un mot se nourrit du non-moi, que les sentiments sont bons ou mauvais, et qu'en *conséquence*, l'être raisonne ou agit bien ou mal.

§ 2. Revenons aux sens actifs et passifs.

Vous faites la distinction entre voir et regarder, vous avez bien raison; mais votre distinction est presque uniquement verbale; vous signalez une différence, mais vous indiquez à peine en quoi elle consiste. Or vous savez qu'on a bien voulu, et je crois que vous-même avez bien voulu me faire une assez ridicule réputation, à propos de la fameuse *théorie du regard;* je me sens

donc obligé de vous donner encore, sur ce point, de nouveaux motifs d'hilarité.

Quand je *vois* et que je *suis regardé*, j'éprouve deux sensations, l'une active et l'autre passive; mais j'en éprouve encore une troisième qui est le fruit de la communion des deux autres; réciproquement, ceux qui *voient* que *je les regarde* éprouvent aussi une triple sensation. Des deux côtés, cette sensation est morale, intellectuelle et physique; elle fait éprouver des sentiments, elle force à combiner des idées, elle commande des actes.

Si je vois que le milieu qui me regarde, m'aime, me comprend, veut agir comme moi, le regard de mon non-moi, qui me le dit, me transfigure : je suis tout autre que je ne serais à la suite d'un regard hostile. Réciproquement pour ceux que je regarde et qui me voient.

Je crois donc qu'au moyen du regard, il y a une émanation, une émission, une excrétion de l'être, qui est absorbée par celui qui voit qu'il est ainsi regardé, et que si ce dernier regarde à son tour, il renvoie son émission propre, son excrétion personnelle, après digestion de celle que lui a envoyée le premier. Si cette excrétion est : bravo ! vivat ! hurrah ! il y a exaltation de vie des deux côtés.

Je pousse cette idée extraordinairement loin : je l'applique même au regard qui se porte sur un être qui ne voit pas, qui n'a pas d'yeux, qui est inanimé, mais qui me renvoie pourtant une partie de son être, non pas puisque je le regarde, mais puisque je le vois.

Les ruines de Thèbes et les pyramides, prétend-on,

ne m'ont pas vu, ne m'ont pas regardé (je crois qu'on se trompe) ; toujours est-il que je les ai vues, que je les ai aspirées ainsi en moi, et qu'elles m'ont fait, je crois, grandir de quelques coudées, et qu'elles ont accru ma foi dans ma filiation du passé, dans ma paternité de l'avenir, dans ma vie éternelle.

Oui, j'aspire Dieu *qui est* dans le monde, et je l'unis à *ce qui est* de LUI en *moi* ; je l'aspire par le regard et il entre en moi par la vue ; c'est en partie par cette communication génératrice que je vis ; et je rends au monde ce sentiment, en vous l'exprimant comme je le fais en ce moment, ce sentiment qui est ma foi religieuse et qui est aussi ma croyance physiologique sur la vision, active et passive, sur le regard et sur la vue.

Mais il est impossible que j'en dise autant pour l'ouïe ; il faut absolument que je conjugue la voix et l'ouïe, pour avoir le sens passif du *son entendu* et le sens actif du *son produit* par l'homme. Votre distinction entre entendre et écouter n'est pas de même ordre que celle entre voir et regarder. Dans le premier cas, le moi est toujours passif à l'égard du non-moi ; que le moi écoute ou entende, le non-moi ne l'écoute ou ne l'entend que s'il parle, s'il chante, s'il crie ; au contraire, si le moi voit et regarde, il peut être vu et regardé voyant ou regardant ; tandis que le moi entendant ou écoutant ne fait pas de bruit, de son, et par conséquent ne saurait être entendu ou écouté par le non-moi. N'y aurait-il donc pas des sens éminemment passifs comme l'ouïe, d'autres éminemment actifs comme la voix, d'autres enfin mixtes, actifs et passifs comme la vision

et même comme le toucher, mais non encore comme le goût, qui est éminemment passif, mais non comme le sens de la motilité, qui est spécialement actif, ni comme le sens génératif, actif chez l'homme, passif chez la femme?

Ce n'est pas tout : j'ai osé dire qu'il y avait un sens *digestif*, commun à tous les appareils, organes, tissus, circulations, un sens de communion par excellence du moi et du non-moi, prenant, élaborant et rendant. Ce sens est répandu partout et n'a de siége nulle part ; mais son signe le plus frappant, le plus apparent, est le phénomène de la nutrition, et, par conséquent, son appareil matériel principal est le tube alimentaire.

Remarquez que, d'après ce qui est admis de l'universalité du sens du *toucher*, ou plutôt du sens *d'être touché*, il ne serait pas possible de faire objection au sens du *digérer*, sous prétexte de son universalité et de la présence partout d'agents d'absorption, d'assimilation et d'excrétion. De même qu'il y a partout des ramifications nerveuses qui transmettent la sensation *d'être touché*, j'affirme que partout le phénomène de la digestion s'opère dans le renouvellement de tous les solides et liquides constituant l'être ; que tous prennent, s'assimilent et rendent ; qu'ils sont tous, en réalité, des appareils digestifs ; que leurs moindres molécules infinitésimales sont elles-mêmes des appareils semblables ; qu'enfin le fait de la digestion est le plus général, le plus universel et en même temps le plus compréhensif et le plus compréhensible que l'on puisse constater dans le corps humain.

Je dis exprès le *corps* humain, parce que vous devez bien voir, et je tiens à montrer que je ne fais pas ici de la psychologie, mais bien plutôt de la physiologie anatomique, sauf à revenir sur l'homme considéré comme esprit. Mais là encore, je vous en préviens, vous me verrez traiter spécialement et mettre au plus haut rang la digestion intellectuelle, c'est-à-dire l'acquisition de l'idée, son assimilation génératrice de vie intellectuelle, et enfin l'émission, l'excrétion du produit, pour aller illuminer l'esprit du non-moi.

Seulement, à l'inverse de la digestion matérielle, l'absorption intellectuelle est rude, pénible, souvent nauséabonde ; l'esprit rencontre bien des ronces, bien des épines, bien des chardons, bien du fumier, dans ce qu'il absorbe pour le digérer ; mais, par compensation, l'émission, l'excrétion est souvent pleine de charmes, embaumée de parfums et brillante de lumière.

§ 3. Je vous fatigue exprès, cher Docteur, par ce mot *d'excrétion,* non pas que je tienne à vous traiter comme le prophète Ezéchiel, qui amusait tant Voltaire ; mais je désire que vous cherchiez un peu vous-même pourquoi un homme bien élevé, comme vous pensez que je le suis, affecte de se servir de termes d'apothicaires.

Molière nous les a cependant assez souvent mis sur la scène, dans le but de critiquer la médecine, pour que je puisse me permettre d'en faire autant dans le même but. Mais Molière n'avait pas l'intention de poser les bases d'une médecine, d'une physiologie et d'une

[illegible] tandis que j'ai cette audacieuse prétention.

Voici donc le motif de ma persistance :

Vous êtes panthéiste et votre croyance n'est pas le panthéisme connu de Spinosa : vous avez foi dans *votre propre existence*, aussi bien que dans celle du *milieu qui vous environne*, et vous sentez ces deux vies, la vôtre et la sienne, unies en Dieu, qui vit en tous deux de sa vie universelle.

Vous ne confondez pas ces deux existences unies, mais définies, et vous ne les confondez pas non plus avec l'être infini qui les comprend l'une et l'autre.

De même, vous distinguez dans toute existence imparfaite, l'ignorance de la science, la faiblesse de la force, le mal du bien, et vous croyez au progrès de l'ignorant par et vers le savant, du faible par et vers le fort, du mauvais par et vers le bon.

Mais ce dont vous ne paraissez pas avoir suffisamment conscience, c'est que, eussiez-vous en vous toute la science et la force humaines, votre loi morale, religieuse, serait toujours d'aimer votre prochain comme vous-même ; et que si vous étiez extrêmement savant et très-peu fort, votre devoir moral et votre intérêt moral seraient d'aimer la force en autrui, à l'égal de votre propre science ; enfin que si, par abstraction, vous vous supposiez *esprit pur*, Dieu vous dirait encore d'aimer la chair, *sa Sainte Chair*, à l'égal de vous-même, fussiez-vous le *Saint-Esprit*.

Le dualisme entre l'*esprit* et la *chair* n'est pas du tout du même ordre que celui entre le *bien* et le *mal*.

On l'a cru si longtemps que vous le croyez encore. Mais comme cette croyance n'a de sens que si l'on admet le diable et l'enfer avec son éternité, et que vous n'avez pas cette croyance ; comme vous croyez, au contraire, au progrès indéfini du fini vers l'infini, de l'imparfait vers le parfait, vous ne pouvez concevoir ce progrès du mal relatif vers le bien absolu, que comme le fruit de la communion amoureuse, par égalité, du moi et du non-moi, de l'esprit et de la chair, des deux formes génératrices, mâle et femelle, de toute vie.

Or, de même que je vous ai dit : vous n'aimez pas le cervelet, je vous dis, en général : vous n'aimez pas la forme physique de l'être, vous l'asservissez à la forme intellectuelle.

Et alors, par exagération, je m'efforce de vous la présenter dans les termes les plus répugnants pour les préjugés actuels. Ainsi, jadis les premiers chrétiens se plaisaient à dire aux maîtres d'esclaves, qu'ils voulaient convertir, cette parole répugnante pour ces maîtres d'hommes : *tous les hommes sont frères !*

Eh bien, oui, cher Docteur, l'organe de la génération et ses appendices excréteurs sont les frères du cerveau et de ses appendices excréteurs ; de même, l'œsophage n'est pas plus noble que l'anus ; les poumons que la vessie ; les aliments ingurgités que ceux qui sont normalement expulsés ; les cheveux que les poils ; Minerve que Vénus ; Apollon qu'Hercule ; le père Félix, faiseur de discours spirituels, que tel ou tel faiseur de chemins de fer.

Je ne vous présente pas plus toutes les émissions

matérielles comme bonnes, que vous ne me donnerez comme agréables telles et telles émissions intellectuelles de cerveaux dévoyés, incontinents, indigestes, épuisés. Distinguons la santé de la maladie. Mais je prétends que si vous examinez avec moi, impartialement, ce merveilleux phénomène de NUTRITION qui s'opère dans l'homme, simplement par la *respiration*, rien de ce que je vous ai dit sur les déjections diverses, que le sang modifié produira et répandra sur tous les points de l'être (jusques et y compris la transpiration, ou l'urine, ou la jaunisse, ou la diarrhée, causées par les qualités de l'air aspiré), rien de tout cela, dis-je, ne vous paraîtra honteux ou ridicule, mais, au contraire, sublime et divin.

Il importe donc au plus haut point que le physiologiste n'englobe pas dans la réprobation vulgaire qui frappe les matières fécales, la morve, la sueur et le crachat, toutes les déjections analogues opérées par la nutrition dans le corps entier, et que, de conséquence en conséquence, il ne repousse pas comme sale et dégoûtant, comme honteux, le sperme même qui lui a donné l'être.

Heureusement la théorie des animalcules spermatiques a fait des progrès. Je dis heureusement, parce que plus on s'habituera à voir partout des animalcules, et moins le préjugé contre les facultés animales fera de ravages dans les esprits. L'homme tout entier paraîtra lui-même animal, mais animal très-perfectionné, très-supérieur aux autres espèces, non-seulement par l'esprit, mais par les sens, et surtout par l'harmonie

très-supérieure de cet esprit supérieur avec ces sens supérieurs.

Supposez qu'on vous pose ce problème : Des aliments solides, liquides et gazeux étant donnés à l'être organisé homme, pour entretenir et renouveler sa vie, comment cette magnifique opération de nutrition s'opère-t-elle de manière : 1° à extraire de ces aliments tout ce qui est utile à la vie ; 2° à assimiler au corps cet extrait ; 3° à expulser non-seulement ce que ces aliments renferment d'inutile, mais tout ce que remplace, dans le corps, la portion assimilable et assimilée ?

Je ne sais vraiment pas comment une partie de cette opération pourrait vous paraître noble et l'autre ignoble, ni pourquoi celle-ci serait inférieure à celle-là, et je dis, en outre, que ce phénomène de nutrition matérielle est tout aussi élevé, merveilleux, divin, que le phénomène le plus distingué de nutrition rationnelle.

Supposez, en effet, que je nourrisse mon esprit de mathématiques : combien d'affreuses additions, soustractions, multiplications, divisions, je serai obligé d'avaler, de digérer, de rendre sur mon papier, avant de m'être assimilé l'arithmétique ! Veuillez me dire si, pour un vrai mathématicien, ces déjections de mon esprit ne seraient pas fort déplaisantes à examiner ; il pourrait être enchanté que je me fusse nourri d'arithmétique et que mon esprit en ait profité ; mais quant à mes travaux, il dirait : « Franchement ils sont bons à mettre au cabinet. » Ce sera bien pis encore si les mathématiques sont contraires à mon esprit. Hélas ! celui-ci ne se les assimilant pas, les digèrera fort mal et les rejettera sous

matérielles comme bonnes, que vous ne me
comme agréables telles et telles émissions inte
de cerveaux dévoyés, incontinents, indigestes
Distinguons la santé de la maladie. Mais je
que si vous examinez avec moi, impartialemen
veilleux phénomène de NUTRITION qui s'
l'homme, simplement par la *respiration*, ri
je vous ai dit sur les déjections diverses,
modifié produira et répandra sur tous
l'être (jusques et y compris la transpirat
ou la jaunisse, ou la diarrhée, causées
de l'air aspiré), rien de tout cela, dis
raîtra honteux ou ridicule, mais, au co
et divin.

Il importe donc au plus haut poin
giste n'englobe pas dans la réprob
frappe les matières fécales, la morve
chat, toutes les déjections analogue
trition dans le corps entier, et qu
conséquence, il ne repousse pas c
tant, comme honteux, le sperme
l'être.

Heureusement la théorie de
ques a fait des progrès. Je dis
plus on s'habituera à voir pa
moins le préjugé contre les
ravages dans les esprits. L'
lui-même animal, mais ani
supérieur aux autres es
l'esprit, mais par les so

qu'elles constituent toutes deux le phénomène vital; enfin qu'elles sont, l'une par rapport à l'autre, ce que le mâle est à la femelle, c'est-à-dire qu'elles sont les deux agents générateurs du renouvellement de l'être.

Je le répète, toute votre science est entachée de ce terrible privilége que vous attribuez à l'esprit, et de la préférence que vous avez pour cette face de la vie; de sorte que les fonctions matérielles les plus repoussantes, les plus dégoûtantes, lorsque vous les supposez employées à digérer des syllogismes, vous paraissent respectables, tandis que vous les méprisez quand elles digèrent le pain du bon Dieu.

C'est là ce qui me désole en vous, cher Docteur; à la vérité, j'éprouve le même déplaisir, quant à l'humanité tout entière, au XIXe siècle, car elle est malheureusement, aujourd'hui, semblable à vous, c'est-à-dire bien différente de ce qu'elle sera, grâce à Saint-Simon, au XXe siècle, *et per omnia sæcula sæculorum.*

Non-seulement il est providentiel, nécessaire et utile qu'il y ait parmi les humains des hommes et des femmes aimant spécialement le corps, la matière, la chair, l'industrie, d'une façon privilégiée, absolue même; comme il y en a qui préfèrent d'une façon absolue l'esprit, le calcul, le raisonnement, l'intelligence, la science; mais encore il est évident que l'être humain, considéré par rapport à la nature, et en général les corps organisés comparés aux corps bruts, répondent à ce dualisme providentiel. Par conséquent, si l'homme est signalé comme préférant l'esprit au corps, c'est à la condition que l'on reconnaîtra que la nature dite inorganisée

une forme plus désagréable encore, plu
plus nauséabonde ; ce sera une véritabl
tellectuelle.

Vous n'aimez pas ces métaphores pris
ment dans la nutrition matérielle et dans
tellectuelle, mais je les reproduis sans m
vous lassant, parce que je crois que la
la peine.

Tant que l'esprit ne vous dégoûtera
la chair, dans plusieurs de ses fonctio
vous ne serez pas en disposition suffisam
pour concourir au progrès physique, maté
de l'homme et de la société. Il y aura
cette face de l'être des traits qui vous bl
que n'étant repoussé par aucun des t
face, vous aurez pour celle-ci une préfé

Qu'aurais-je gagné si je vous faisais
matière composant le cerveau et la tête
Vous ajouteriez qu'elle est noble, pa
siége de l'intelligence, et même, se
ralité. Vous savez pourtant fort bie
organisée ne diffère pas, d'aille
reste du corps, et que la tête ren
muqueuses, aussi peu ragoûtant
tantes. Vous savez aussi qu'a
pareil n'est dispensée d'obéir
la nutrition : prendre et rend
à reconnaitre que ces deu
nécessaires, indispensables.
l'une par rapport à l'autre.

amour ; le paganisme l'avait senti et l'a démontré par des chefs-d'œuvre de l'art.

Hier j'entendais un des nôtres, prononçant un discours devant une assemblée de savants, le *Cercle de la presse scientifique ;* il parlait de l'utilisation de l'air comprimé, et il célébrait la gloire de l'esprit, son triomphe sur la matière, et il s'écriait : « Après avoir été tant de siècles dans sa servitude, il est parvenu, à son tour, à en faire son esclave !!! »

Alors, grands applaudissements de messieurs les savants. Il y avait bien là aussi des industriels et peut-être même des artistes ; mais le troupeau humain tout entier marche toujours sous la houlette du grand pasteur du pur esprit, de sorte que chacun était enchanté d'avoir un esclave, d'avoir son esclave.

Dans mon coin, je me disais tout bas : C'est cependant pénible d'être certain de me faire siffler, si je me levais et disais : « Messieurs, notre ami, qui est un de mes élèves, s'est trompé ; sa langue a fourché ; il vous a dit qu'après avoir été asservi à la matière, l'esprit en avait fait son *esclave ;* il a voulu dire et aurait dû dire : son *associée*, sa compagne, son amie, sa femme, sa génératrice, avec laquelle je lui souhaite, ainsi qu'à vous, de faire de bons, de beaux et sages enfants. Amen ! »

Je me suis tu, mais j'enrageais, et avec vous je me dédommage.

Il m'aurait été facile, il y a vingt siècles, de parler aux adorateurs de Vénus, de l'Amour, de Priape, aux prêtres et desservants des bacchanales, d'une foule d'idées avec lesquelles j'ai fait rougir, il y a quelques années,

[illegible] et vous-même. Les physiolo- [illegible] à leur tête, n'auraient pas [illegible] vous, de mes idées sur la sainteté [illegible]aient trop Cérès et Bacchus et [illegible] pour les dryades et hamadryades, [illegible] Tous, dans leurs sacrifices re- [illegible] la valeur de leurs hosties; tous [illegible] idée, bien mieux encore, un senti- [illegible] vous, fils du Dieu abstrait, pur esprit, [illegible] impure, autre abstraction, créée de [illegible] que vous appelez la matière, vous ne [illegible] d'esprit, et de sentiment, et de Dieu, que [illegible] matière; et lorsque vous croyez rencontrer [illegible] seule sous votre scalpel, vous la traitez [illegible] marâtre ignoble et vile, afin de plaire au [illegible] votre père.

[illegible] vous dis qu'il n'y a pas plus de matière [illegible] que d'esprit abstrait; que tout ce qui est vit [illegible] et matériellement; que si Dieu vous per- [illegible] raisonner *comme si* la matière était, il vous dé- [illegible] égarer dans cette abstraction et vous or- [illegible] croire que ce n'est qu'une abstraction de votre [illegible] mais qu'en réalité toute molécule vit de la vie [illegible]

[illegible] toute molécule est un *esprit* et un *corps* ANIMÉS; [illegible] molécule est douée de cette puissance de nutrition [illegible] à communier avec le non-moi, en lui pre- [illegible] partie de son être et en lui donnant une partie [illegible] et tout ce qu'elle prend porte en soi la vie, [illegible] que tout ce qu'elle donne; et non-seulement

il lui est aussi nécessaire, aussi vital de donner que de recevoir, mais ce qu'elle prend au monde est ce que le monde rejette, et ce qu'elle donne au monde est ce qu'elle rejette elle-même hors d'elle.

Encore une fois, je ne prétends pas dire qu'il n'y ait rien en l'homme qui puisse lui déplaire, lui être personnellement désagréable, repoussant, mais je veux absolument finir par vous convaincre de ces deux grandes vérités; savoir : 1° qu'il y a des choses aussi dégoûtantes dans l'ordre spirituel que dans l'ordre matériel, et des choses aussi admirables dans chacun de ces deux ordres; que par conséquent, à ce double titre, ils peuvent se considérer comme frères et doivent se traiter réciproquement avec amour, avec charité, pour les grandeurs et les faiblesses de l'un et de l'autre; 2° que la vie d'un être quelconque n'étant pas seulement l'existence de son moi, ni l'existence de son non-moi, mais l'union, la communion, la nutrition réciproque de ces existences l'une par l'autre, la science de la vie doit être dominée par ce sentiment de communion, et qu'à ce point de vue elle a le religieux devoir de relever aux yeux du moi et aux yeux du non-moi ce que l'un ou l'autre pourrait regarder comme son imperfection propre, mais ce qui serait pourtant un lien de communion avec son conjoint.

Cette dernière vérité est la suprême vérité d'amour, sur laquelle toute science doit être fondée, sous peine d'immoralité pour ses maîtres et pour ses élèves. Si cette base religieuse fait défaut à la science de la vie, à la physiologie, une des deux faces de l'être sera immoralement subalternisée à l'autre : la science sera matérialiste ou spi-

ritualiste; elle soumettra l'homme à la nature ou la nature à l'homme, mais elle ne les associera pas; elle mettra l'homme en servitude de la femme, ou maintiendra la femme en servitude de l'homme; elle ne les mariera pas en réciprocité de liberté, en égalité d'autorité. Si elle se divise en science des êtres dits organisés, et science des corps bruts, elle sera portée, ou bien à soumettre le soleil, les étoiles, les mondes, à la puissance d'un ciron, d'un cryptogame, ou bien à courber le front de l'homme devant la puissance de l'atome.

Ni l'une ni l'autre de ces dispositions *abstraites* ne saurait constituer la science de la vie; l'une et l'autre tracent des routes qui doivent être toutes deux parcourues, mais à la condition de les faire converger l'une et l'autre vers une même direction, en remblayant réciproquement l'une avec les déblais de l'autre, en rectifiant l'un par l'autre, Aristote et Platon, Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire, au moyen du sentiment de la vie universelle.

Que la physique soumette la puissance végétative à la puissance de cristallisation, d'agrégation minérale, à l'attraction moléculaire, c'est bien; pourvu que la physiologie complète et rectifie cette *abstraction*, en montrant que la terre n'est pas aussi *brutale* que le physicien le suppose; pourvu qu'elle fasse respecter la puissance *végétative*, et surtout qu'elle fasse sentir et discerner les éléments de la vie *animale* qui résident dans la nature. Mais aussi, quand je vois un physiologiste s'enorgueillir de ce que l'homme raisonne, de ce qu'il est une puissance de cristallisation et de concrétion

d'idées, et se sentir humilié de ce qui ressemble en lui à l'animal, au végétal, au minéral, je me révolte au nom de la terre, au nom des végétaux et des animaux, au nom surtout de l'immense population humaine qui a de nobles instincts et peu de logique, de généreuses attractions et peu de calcul, une puissante industrie et peu de science, un riche cervelet et un pauvre cerveau; et alors j'aime, comme le chrétien, mais dans un autre but, à dire au physiologiste : *Memento homo quia pulvis es!* et j'ajoute : *In hoc pulvere vivit Deus.* Et au physiologiste qui classe la femme au-dessous de l'homme, sous prétexte qu'elle est plus *instinctive* que *raisonnable*, je dis: Souviens-toi que tu as été femme dans le ventre de ta mère; que tu peux l'être dans le ventre de ta propre femme, puisqu'elle peut te donner, t'enfanter une fille; que tu le seras encore dans le sang de cette fille chérie; en un mot, que Dieu créa l'être mâle et femelle, afin qu'il perpétuât amoureusement SA vie éternelle et universelle.

VIII. — § 1. Je ne puis pas finir, cher Docteur, ce travail sur la science de la vie, sans le résumer, pour ainsi dire, en examinant les idées attachées aux derniers mots que je viens de prononcer : vie éternelle et universelle.

Par ces mots, j'embrasse encore, en les distinguant, les deux formes, spirituelle et matérielle de la vie, selon le *temps* et selon l'*espace*.

Vous connaissez ma lettre à Duveyrier sur la vie ÉTER-

ritualiste; elle soumettra l'homme à la n[illegible]
à l'homme, mais elle ne les associera [illegible]
l'homme en servitude de la femme, o[illegible]
femme en servitude de l'homme; elle n[illegible]
en réciprocité de liberté, en égalité d'a[illegible]
divise en science des êtres dits organis[illegible]
corps bruts, elle sera portée, ou bien [illegible]
leil, les étoiles, les mondes, à la pu[illegible]
d'un cryptogame, ou bien à courber
devant la puissance de l'atome.

Ni l'une ni l'autre de ces dis[illegible]
saurait constituer la science de [illegible]
tracent des routes qui doivent [illegible]
rues, mais à la condition de l[illegible]
l'autre vers une même direct[illegible]
quement l'une avec les déb[illegible]
l'un par l'autre, Aristote [illegible]
Saint-Hilaire, au moyen [illegible]
selle.

Que la physique so[illegible]
sa puissance de cristal[illegible]
l'attraction molécul[illegible]
physiologie complè[illegible]
montrant que la [illegible]
physicien le supp[illegible]
puissance *végéta*[illegible]
[illegible] les élém[illegible] [illegible]ui
la nature. Mai[illegible]
s'enorgueillir [illegible]
[illegible]

sans en faire une exposition directe de ma foi dans la vie universelle, les principes sur lesquels elle repose. Je m'en suis plutôt servi pour critiquer la science actuelle que pour fonder la science nouvelle ; plutôt pour détruire des préjugés acceptés que pour les remplacer par l'édification de vérités encore ignorées. Laissez-moi donc terminer par la répétition, sous une autre forme, de ces principes, qui serviront ainsi d'introduction à l'œuvre dogmatique par laquelle je me propose de clore ma vie intellectuelle.

§ 2. La vie universelle se manifeste dans chaque être et dans le milieu qui l'environne.

La vie de chaque être consiste dans l'union de ces deux existences; elle n'est ni dans le moi, ni dans le non-moi : elle est leur communion.

La physiologie a donc pour but principal de faire connaître cette union ; elle n'examine qu'abstraitement, d'une part, l'existence du moi isolé du non-moi ; de l'autre, l'existence du non-moi isolé du moi.

Ces deux études spéciales et abstraites ont pour principal résultat de rechercher et mettre en lumière les moyens de communion des deux membres de ce couple, c'est-à-dire les organes générateurs de la vie dans chacun de ces deux membres.

Chacun d'eux doit être considéré, par rapport à son conjoint, alternativement comme mâle ou comme femelle, c'est-à-dire comme fécondant ou fécondé, comme actif ou passif, comme cause ou effet. Chacun d'eux doit être également considéré alternativement comme étant spéciale-

ment esprit ou matière, formule ou forme, petit monde ou grand monde, représentation psychique ou plastique, spirituelle ou corporelle l'un de l'autre.

De même que la vie ÉTERNELLE du moi est une abstraction spéciale qui s'exprime, en fonction du *temps*, par le lien de ce qu'a été et de ce que sera le moi, dans sa communion *spirituelle* avec le non-moi; de même, sa vie UNIVERSELLE est l'expression abstraite, en fonction de l'*espace*, de la transformation constante du moi, produite par sa communion *matérielle* avec le non-moi.

Cette transformation du moi, corrélative de celle qui s'opère simultanément dans le non-moi, est perpétuelle : à chaque moment de l'éternité, l'être et son milieu se transforment, par influence mutuelle, par fusion réciproque de l'un en l'autre.

Cette transformation est une création et une destruction perpétuelles de l'un et de l'autre et de l'un par l'autre, double expression de leur vie commune, qui est la vie universelle ; c'est donc le progrès de tous deux vers Dieu.

Je marche vers Dieu en me nourrissant de vous tous qui n'êtes pas moi ; de même, vous marchez vers Dieu en vous nourrissant de moi qui ne suis pas vous ; car nous sommes en Dieu et notre vie commune est Dieu.

Chacun des phénomènes d'attraction, d'affinité, d'électricité qui nous lient, moi à vous, vous à moi, se manifeste sous trois formes : l'*absorption*, l'ASSIMILATION et l'*excrétion*. La seconde de ces formes est celle qui exprime et qui représente essentiellement ma vie et la

vôtre UNIES ; la première et la troisième ne sont que l'origine ou la fin de la seconde ; elles ne sont, par conséquent, que des formes abstraites de votre être et du mien, c'est-à-dire des expressions et représentations spéciales, dans l'ordre limité, de la vie sans limites ; dans l'ordre fini, de l'infini ; dans l'ordre des êtres, de l'être universel.

Ce qui est l'absorption, l'origine, la naissance de l'un, est en même temps l'excrétion, la fin, la mort de l'autre.

Donc, tous, nous naissons et nous mourons à chaque moment de l'éternité et dans chaque point de l'immensité, le moi par le non-moi, le non-moi par le moi ; car ni l'un ni l'autre n'est et ne possède la vie éternelle et universelle ; mais le moi ne meurt que pour revivifier le non-moi, et il revit en lui ; de même, le non-moi meurt et revit dans le moi, et cet échange perpétuel de vie trace dans l'*espace* le signe *matériel* de la vie UNIVERSELLE.

La vie de l'être limité, c'est-à-dire ayant un non-moi, en la considérant comme bornée dans le *temps* par ce qu'on nomme la naissance et la mort (hypothèse impie, réprouvée par Dieu, qui est la vie ÉTERNELLE dont participe tout être), est une absorption du non-moi par le moi qui constitue la croissance ; mais elle est aussi l'absorption du moi par le non-moi qui constitue la décroissance. Ces deux mouvements inverses sont simultanés, et leur puissance respective ne saurait se faire un parfait équilibre qu'en Dieu même. De là ces germes qui ne peuvent naître, ces enfants morts au berceau, n'ayant

pu absorber le non-moi; de là encore le malade, le vieillard, ne pouvant plus lui résister et absorbés entièrement par lui ; mais de là aussi la virilité, la vie normale de l'être limité, expression symbolique la moins imparfaite de la vie divine, équilibre apparent, mais instable, des deux puissances de la vie universelle.

La virilité! état de la vie où la nutrition réciproque du moi et du non-moi, l'un par l'autre, s'élève à la majestueuse et divine puissance de la reproduction de l'être, de la génération, de la création.

C'est donc en elle surtout que nous devons chercher et trouver la traduction, le signe matériel de la vie universelle. Ce signe divin, c'est en effet la reproduction de l'être.

Alors cette communion du moi et du non-moi, qui m'était d'abord apparue sous la forme brutale d'absorption du moi et du non-moi, l'un par l'autre, cette communion barbare se transfigure ; elle semblait une lutte, une guerre, elle devient l'amour même : l'amour des deux formes de l'univers, l'une pour l'autre ; leur attraction aimante, génératrice, donnant pour direction à tous les êtres un même pôle, répandant sur tous une même lumière et une même chaleur, les électrisant en leur donnant la volonté et la puissance de renouveler en tous lieux le miracle de la création universelle.

Non ! ce ne serait pas un vain et puéril changement de mots, si les sciences physiques nommaient amour universel ce qu'elles appellent gravitation universelle; alors elles verraient partout la génération, et elles se-

raient bien forcées de voir aussi partout les deux sexes, agents générateurs de cet amour universel.

La reproduction, la génération matérielle de l'être, ai-je dit, est le signe, le symbole de la vie UNIVERSELLE. De même, le type, le mythe de la vie ÉTERNELLE est la perpétuation, la génération spirituelle de l'être. Au point de vue de la vie ÉTERNELLE, la vie individuelle se prolonge et progresse dans la durée du *temps*; au point de vue de la vie UNIVERSELLE, la vie individuelle s'élargit et progresse dans l'étendue de l'*espace*. Dans le premier cas, ce que l'homme cherche et désire, ce qu'il croit, c'est surtout la perpétuité de son individualité à travers les *siècles*; dans le second cas, c'est l'extension de sa personnalité au milieu des *mondes*. Pour jouir de la vie ÉTERNELLE, son *esprit* fait communier en lui ses traditions et ses espérances; pour jouir de la vie UNIVERSELLE, son *corps* fait communier en lui toutes ses puissances avec les puissances de la nature.

Chacune des molécules de ce corps est elle-même un être qui se transforme, croît ou diminue, au contact du milieu qui l'environne : chacune d'elles naît et meurt, comme l'homme lui-même, c'est-à-dire pour revivre en se transformant dans sa communion avec la nature. Aucune d'elles ne disparaît absolument; aucune d'elles, en réalité, ne meurt. De même, chacune d'elles existait avant de revêtir telle ou telle forme, avant de faire partie de tel ou tel être, avant de naître. Toutes éprouvent des affinités ou des répulsions spéciales, à l'égard de telles ou telles substances nécessaires ou contraires à leur propre vie; toutes sont des pierres de touche avec

lesquelles l'homme découvre ou éprouve le
qui renouvellent son existence; toutes sont d
merveilleux instinct qui agit comme une élec
tive ou négative.

L'homme communie donc avec la nature
toutes ces molécules qui la représentent en l
sent ainsi représenté lui-même dans la natu
les points de ce grand monde, liés sympa
avec les myriades indéfinies de molécules
son propre petit monde. L'univers est en l
est dans l'univers; toutes les modifications
sont cause ou effet de modifications corresp
son non-moi.

Quelle est la cause de la nostalgie, si
sement de cette communion intime et p
avec le non-moi, brisement d'autant
que le non-moi auquel le moi a marié
borné aux confins d'un contact épro
points et dans tous les instants de l
contraire, ces amants passionnés de
est trop petite pour eux; ils vou
cieux et communier avec tous les
qui ont inventé : *ubi bene, ibi pat*
bien partout.... en arrivant; puis
après une nouvelle patrie.

Patrie! quel nom, si les fe
Mais pourquoi les hommes ne d

O terre! tu m'as donné ta
ne te donnerai que mon cada
et je te donne sans cesse t

sang ; tu es ma mère ! tu seras glorifiée, embellie, parée par ton enfant ; tu seras bénie dans le fruit de tes entrailles, parce que je te rendrai meilleure encore pour tous, que tu ne l'as été pour moi. Et je vivrai dans la forme que je t'aurai donnée ; je serai le lait de tes mamelles fécondes, la douceur de ta caresse pour tes enfants ; tous me sentiront en toi, ils m'aimeront en toi, et l'humanité entière voudra faire son pèlerinage sacré vers toi, comme le musulman à la Mecque, comme le chrétien à la Terre-Sainte, non plus pour y saluer un tombeau, mais pour y voir, y toucher la face de beauté de notre Dieu vivant, ma Mère !

Vous savez bien qu'un vrai sculpteur ne prend pas un marbre, sans vouloir et sans croire y mettre sa vie ; vous savez bien qu'un vrai cultivateur sent que sa vie tombe goutte à goutte dans les sillons, et qu'à sa mort, si l'on trouve un cadavre et bientôt de la poussière, on trouvera aussi une belle et bonne terre, enrichie et embellie de toute cette vie qu'il lui a donnée. Vous savez bien que le Christ vit corporellement en nous tous, qui ne voulons plus d'esclavage et qui sommes amants de la liberté.

Vous aurez beau faire, cher Docteur, quand vous m'aurez lu, j'aurai pénétré dans toutes les molécules de votre être, dussé-je y faire l'office de l'opium ; toutes en seront modifiées. Ma vie sera entrée en vous, au moyen de ces petites taches noires que je dépose sur ce papier, à la sueur de mon front, et en y mettant toute l'électricité qu'il m'est possible d'extraire de ma vie et d'adresser à la vôtre, afin qu'elles communient et fassent

de vous et de moi d'autres hommes; c'est-à-dire que nous soyons d'accord, ce qui n'est pas, mais je l'espère de tout mon cœur.

Rodrigues confessait que, quant à lui personnellement, selon sa nature spéciale, il croyait fermem- néanmoins n'attachait pas une importance suprê- perpétuation de son individualité; mais qu'il é- une soif ardente de la diffusion de son être d- manité et dans la nature entière, consentant même à répandre toute sa vie en elle et pour e- vant son bonheur, sa gloire, la source de s- de sa religiosité.

Bazard éprouvait le sentiment inverse façon aussi légitime, aussi religieuse; ce que pour perpétuer sa personnalité dign- la consacrer au progrès de l'humanité et.

Je sens que Dieu a mis en moi cette d'amour pour LUI.

Je crois à la perpétuité de ma pers- les siècles, dans le passé et dans l'av- j'ai vécu et que je vivrai éternellemen- puisque et comme j'y vis en ce mon- que j'ai été, suis et serai un organe sonnifié, individualisé de SA vie in-

Et j'ai foi aussi que je sème e- chaque instant, par tous les poin- perdre ma personnalité, en l'aug- communion avec l'immensité de- petit monde nourrit le grand comme il est nourri par lui,

corps vivant de Dieu ; j'ai foi que chaque molécule de mon être porte en elle la substance de ma vie et en pénètre l'universalité des êtres, car elle est elle-même la substance de Dieu UNIVERSEL.

Mais distinguons! Que Reynaud, dégoûté de la terre (je ne sais pas pourquoi, car il est du nombre des privilégiés pour qui la terre travaille, et auxquels elle donne un grain qu'ils n'ont pas semé), que Reynaud, dis-je, désire faire un voyage dans les étoiles, je ne l'y suivrai pas encore; je suis moins pressé que lui de quitter la terre, notre mère; elle est trop souffrante, et je veux la guérir et la faire belle. Mon UNIVERSALITÉ ne va pas jusqu'à me faire aimer Sirius autant que la terre, ni ses habitants autant que l'humanité, ni même ceux de la lune autant que Reynaud. Je confesse que mon ambition, pour le moment, serait presque satisfaite, si Dieu m'assurait que notre chère humanité m'accepte dans son sein, à son foyer terrestre, certain que je suis d'être accueilli en elle, avec elle, dans notre système solaire, et plus tard encore dans la constellation d'Hercule, vers laquelle je veux bien croire que nous marchons, mais où nous ne sommes pas encore arrivés. Je serais très-suffisamment satisfait, à l'instant même où je lance ma foi, mon âme, ma vie sur ce papier, si j'étais garanti contre un naufrage dans le néant, c'est-à-dire si j'avais l'assurance que cette portion de *moi-même* va devenir partie intégrante de *vous*, et se répandre par vous et par d'autres: chez nos amis pour les raviver et reconforter; chez nos ennemis, pour les désarmer et les pacifier, à l'égard de moi et des miens; chez les

indifférents, pour les convertir à l'estime et à l'amour pour nous, dont ils auraient ainsi une parcelle en eux; chez tous les Français et Françaises que j'aime particulièrement et qui parlent le même verbe que moi; enfin, par traduction, chez tous les peuples, dans l'humanité tout entière, bien entendu hiérarchiquement, c'est-à-dire en commençant par nos plus *prochains* et pénétrant successivement jusqu'à nos plus *éloignés*.

L'immense majorité des hommes n'est pas astronome comme Reynaud. Que l'Observatoire tout entier adore les étoiles et tombe dans son puits, rien de plus juste et de plus humain; mais l'humanité n'est pas encore un bureau des longitudes; elle a, en général, bien d'autres choses à faire que de regarder les astres.

Toujours est-il qu'il faut tenir grand compte de cet amour pour les étoiles, puisqu'il nous prouve une fois de plus que l'homme de cœur croit qu'il vit et vivra avec ce qu'il aime.

J'aime par-dessus tout l'humanité et la terre qu'elle habite. Hélas! je sais bien que je suis comme Reynaud, une exception, en ce moment où il y a des hommes qui n'aiment que leur pays, d'autres qui n'aiment que leur famille, beaucoup qui n'adorent qu'eux seuls, et un assez bon nombre qui n'aiment rien, pas même eux, ni un chien! Raison de plus pour que je fasse tout mon possible, afin de pénétrer dans l'âme de ces étroits amoureux et de l'élargir, en y entrant avec mon large bagage d'amour. Mais, encore une fois, il faut une mesure modérée. L'humanité et la terre, grand Dieu! le morceau est déjà assez rude à saisir pour les égoïstes qui ont le

spleen; voilà pourquoi je désire et j'espère me faire absorber moi-même par ces malheureux dégoûtés de l'humanité et de la terre, et qui rêvent la mort sous la terre ou la vie dans les étoiles, ou simplement avec les habitants de la lune.

§ 3. Je vous ai annoncé que mon testament avait pour but principal d'exposer ma foi dans la vie universelle, et de confesser comment je sens matériellement ma vie se donnant sans cesse au monde et prenant sans cesse possession de lui, en lui-même. J'espère que Dieu me laissera le temps et la force nécessaires pour l'écrire; car il ne me faut plus beaucoup de temps et de force, je l'ai préparé avec vous et je vous en rends grâce.

Je l'ai préparé aussi avec un grand maître auquel je veux et je dois rendre hommage, avant de quitter la plume. Ainsi que j'avais élaboré ma foi dans la vie *éternelle* avec le plus grand docteur du spiritualisme chrétien, j'ai élaboré ma foi dans la vie *universelle* avec le plus grand physiologiste du matérialiste XVIIIe siècle. Saint Augustin et Cabanis (1) ont été mes maîtres.

Cabanis a *vu* tout ce que je viens de vous dire, seulement il n'a pas tout *regardé*. Si au lieu d'intituler son ouvrage: RAPPORTS du *physique* et du *moral* de l'homme, il l'avait intitulé : RAPPORTS de la *matière* et de l'*esprit* dans l'homme, il aurait fait *sciemment* ce qu'il n'a fait qu'*instinctivement;* il aurait *compris* qu'il posait les

(1) Voir note A, Cabanis (page 161).

es *maté-*

clore le

Leur physio-

sont bien

le Rous-

le con-

le géné-

et nous

à

le Tur-

rieux

ujour-

la

de

tous

autre.

dans

avez

Vous auriez

matériel de

leurs

et de

qui est

l'esprit

qui est

aurez la

vie éternelle et la vie universelle, car vous sentirez que vous vivez en moi, de moi et par moi qui suis l'éternité du temps, l'universalité des corps, l'être des êtres. »

Je viens encore de relire Cabanis, mon cher Docteur, et j'ai foi que Saint-Simon et moi nous avons continué son œuvré, comme nous avons continué celles de Turgot et de Condorcet; et je suis certain que ces grands hommes en jouissent, en ce moment et en moi, ainsi que Saint-Simon nous l'a affirmé pour lui-même.

Communions donc ensemble, vous et moi, dans la vie universelle.

P. ENFANTIN.

Note A.

CABANIS

Page 155.

NOTE A. — (Page 155.)

CABANIS

Je réunis dans cette note des extraits du magnifique ouvrage de Cabanis : RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME (1). Chacune des idées empruntées ainsi à ce grand physiologiste aurait peut-être dû entrer dans le cours de mon œuvre, car toutes font naître ou confirment les idées que j'ai exposées. J'ai craint de leur faire perdre leur valeur d'ensemble, qui est considérable. Je les réunis donc ici, en les classant seulement en quatre catégories distinctes, et sans les rattacher à mes idées par aucun

(1) Édition du docteur Cerise.

trouverait peut-être enfin assez complétement résolue, quand même l'existence et la nature de leurs éléments devraient rester à jamais couvertes d'un voile impénétrable.

P. 264. — Ce serait peu que l'hygiène se bornât à tracer des règles applicables aux différentes circonstances où peut se trouver chaque homme en particulier : elle doit oser beaucoup plus ; elle doit *considérer l'espèce humaine comme un individu* dont l'éducation physique lui est confiée, *et que la durée infinie de son existence permet de rapprocher sans cesse, de plus en plus, d'un type parfait, dont son état primitif ne donnait même pas l'idée ;* il faut, en un mot, que l'hygiène aspire à *perfectionner l'espèce humaine générale.*

Après nous être occupé si sérieusement des moyens de rendre plus belles ou meilleures les *races des animaux* ou des *plantes utiles et agréables ;* après avoir remanié cent fois celle des chevaux et des chiens ; après avoir transplanté, greffé, travaillé de toutes les manières les fruits et les fleurs, *combien n'est-il pas honteux de négliger totalement la race de l'homme !* Comme si elle nous touchait de moins près ; comme s'il était plus essentiel d'avoir des bœufs grands et forts, que des *hommes vigoureux et sains ;* des pêches bien odorantes ou des tulipes bien tachetées, que des *citoyens sages et bons.*

Il est temps, à cet égard comme à beaucoup d'autres, de suivre un système de vues plus digne d'une *époque de régénération.* Il est temps d'oser faire sur nous-mêmes ce que nous avons fait si heureusement sur plu-

sieurs de nos compagnons d'existence, d'oser revoir et corriger l'œuvre de la nature.

P. 444. — Tout semble prouver que le système *nerveux* et le système *sanguin* se forment d'abord et au même moment. En effet, aussitôt que le *point pulsatile* qui marque le *premier linéament du cœur* commence à devenir sensible, le microscope distingue également, à côté de lui, ce *filament blanchâtre* dont le développement produit tout *l'appareil cérébral.*

P. 446. — Dans l'homme et dans les animaux qui se rapprochent de lui, le *centre cérébral,* qu'on peut regarder comme *la racine* et *l'aboutissant* du système nerveux, et le centre de la *circulation sanguine*, ou le *cœur*, d'où *sortent toutes les artères* et où viennent se *rendre toutes les veines,* sont les premières parties organisées.

P. 447. — Dans les premiers temps de la gestation, l'estomac et les autres organes du fœtus qui doivent concourir à la *digestion des aliments* paraissent réduits à *l'inaction la plus entière........* Pendant tout ce temps l'estomac demeure replié sur lui-même; il n'éprouve guère d'autres mouvements que ceux qu'exige son développement *organique.........* Le foie s'organise, mais il n'envoie pas encore de véritable *bile* dans le *duodénum.* On peut en dire autant de *tous les autres organes qui secondent les fonctions du canal alimentaire;* ils sont d'abord plongés dans une espèce de *sommeil.*

II.

CORRESPONDANCE SYMPATHIQUE DES ORGANES.

P. 85.—Une grande quantité de dissections comparées ont fait voir que leurs maladies (*des viscères du bas-ventre)* correspondent fréquemment avec les altérations des *facultés morales.* Par une autre comparaison de cet état organique avec les crises au moyen desquelles la nature ou l'art a quelquefois guéri la *folie*, on s'est assuré que son siége ou sa cause étaient en effet alors dans les *viscères abdominaux*, et de là résulte une importante conclusion ; savoir : que puisqu'ils influent directement par leurs désordres sur ceux de la pensée, ils y contribuent donc également, et leur concours est nécessaire, dans l'état naturel, à sa formation régulière; conclusion qui se confirme encore, et même acquiert une nouvelle étendue, par l'histoire des sexes, où l'on voit, à des époques déterminées, le développement de *certains organes* produire un changement subit et général dans les *idées* et dans les *penchants* des individus.

P. 102. — Il est notoire que dans certaines dispositions des organes internes, et notamment des *viscères du bas-ventre*, on est plus ou moins capable de *sentir* ou de *penser*. Les maladies qui s'y forment changent, troublent et quelquefois intervertissent entièrement l'ordre habituel des *sentiments* et des *idées*.... Ce qu'il y a peut-

être de plus remarquable, c'est que souvent alors, l'*esprit* peut acquérir plus d'élévation, d'énergie, d'éclat, et *l'âme* se nourrir d'affections plus touchantes et mieux dirigées....... Les *organes de la génération*, par exemple, sont très-souvent le siége de la véritable *folie*. Leur sensibilité vive est susceptible des plus grands désordres. L'étendue de leur influence sur tout le système fait que ces désordres deviennent presque tous généraux et sont principalement ressentis par le *centre cérébral*. La *folie* se guérit alors par tout moyen capable de remettre dans son état naturel ou de ramener à l'ordre primitif la sensibilité de ces *organes*.

P. 122. — Les impressions, en arrivant au *cerveau*, le font entrer en activité, comme les aliments, en tombant dans *l'estomac*, l'excitent à la sécrétion plus abondante du suc gastrique et aux mouvements qui favorisent leur dissolution. La fonction propre de l'un est de percevoir chaque impression particulière, d'y attacher des signes, de combiner les différentes impressions, de les comparer entre elles, d'en tirer des jugements et des déterminations, comme la fonction de l'autre est d'agir sur les substances nutritives, dont la présence le stimule, de les dissoudre, d'en assimiler les sucs à notre nature.......... Le *cerveau digère* en quelque sorte ses impressions; il fait organiquement la *secrétion de la pensée*.

P. 135. — Nous remarquons clairement trois sortes d'opérations de la sensibilité, que la différence de leurs

effets nous force de ne pas confondre. La première se rapporte aux *organes des sens ;* la deuxième aux *parties internes,* notamment aux *viscères des cavités de la poitrine et du bas-ventre* (et nous rangeons avec ces derniers les *organes de la génération*) ; la troisième, à l'*organe cérébral* lui-même, *abstraction faite* des impressions qui lui sont transmises par ses extrémités sentantes, soit *internes,* soit *externes.*

P. 152. — Des rapports intimes et multipliés unissent le *goût* à l'*odorat*....... Il y a même entre le *nez* et le *canal intestinal* certaines sympathies singulières........ mais il est un autre système d'organes avec lequel l'*odorat* paraît avoir des rapports encore plus étendus, je veux parler des *organes de la génération*...... Les odeurs agissent fortement par elles-mêmes sur tout le système nerveux ; elles le disposent à toutes les sensations de plaisir ; elles lui communiquent ce léger degré de trouble qui semble en être inséparable, et tout cela *parce qu'elles exercent une action spéciale sur les organes où prennent leur source les plaisirs les plus vifs accordés à la nature sensible.* Dans l'*enfance,* l'influence de l'*odorat* est presque nulle ; dans la *vieillesse,* elle est faible ; son époque véritable est celle de la *jeunesse,* celle de l'AMOUR.

P. 163. — Dans le tableau successif de l'état des organes, tout semble pouvoir se réduire à la détermination du *système nerveux* et du *tissu cellulaire.*

P. 164. — Dans cette suite d'opérations qui font

vivre et développent le *végétal* et l'*animal*, l'existence et le bien-être de l'un sont liés à l'existence et au bien-être de l'autre. Le *végétal* paraît pomper de l'atmosphère certains principes étrangers ou surabondants, très-*nuisibles à la vie des animaux;* il lui rend au contraire en grande quantité l'espèce de gaz qui peut être regardé comme l'*aliment propre de la flamme vitale ; et les gaz produits par la respiration des animaux, les émanations qui s'exhalent sans cesse de leurs corps, les produits de leur décomposition, sont précisément ce qu'il y a de plus capable de donner à la végétation toute son énergie et toute son activité.*

P. 175. — Durant l'enfance, la tendance générale des humeurs les porte vers la *tête.* A mesure que l'enfant approche de l'adolescence, cette première direction s'affaiblit, et la *poitrine* devient de plus en plus le terme principal des congestions. Les relations des *organes de la génération* et de ceux de la *poitrine* ne s'expliquent pas par l'anatomie; mais tous les faits de pratique les attestent. Les maladies des *glandes* des aines et celles des *poumons*, l'état des *testicules* et celui de la *trachée* ou du *larynx*, les affections de *l'utérus* et des *mamelles*, par la manière dont on les voit se produire mutuellement ou se balancer, ne permettent pas de méconnaître ces relations singulières. Ainsi l'on sera moins étonné de voir que les efforts particuliers de la nature aient lieu à la fois dans ces deux espèces d'organes, dont la situation respective exige pourtant la division mécanique des forces ou des moyens qu'elle met alors en usage. Enfin

…ence nous apprend qu'une plus grande *chaleur* … le *sang* avec plus d'abondance et de force vers *poumon* ; que la *résorption de la semence* porte dans le *sang* les causes indirectes d'une *chaleur* nouvelle ; que les *congestions sanguines du poumon* ou les irritations locales qu'une circulation tumultueuse et gênée y produit quelquefois, excitent *directement les organes de la génération*, donnent un penchant plus vif pour les *plaisirs vénériens.*

P. 472. — Nous ne pouvons partager les affections d'un être quelconque qu'autant que nous lui supposons la faculté de *sentir comme nous...* Pour supposer qu'il *sent*, il faut nécessairement lui prêter un *moi.* Quand les poëtes veulent nous intéresser plus vivement aux fleuves, aux plantes, aux forêts, ils les douent d'instinct et de vie ; quand ils veulent peupler une solitude d'objets qui parlent de plus près à nos cœurs, ils animent les fleuves, les montagnes et les grottes de leurs rochers.

Du moment que nous supposons dans un être des sensations, des penchants, un *moi*, pour peu que cet être excite notre attention, il ne peut plus nous rester indifférent.....

Les sensations que l'œil reçoit des *êtres vivants* ont un autre caractère que ceux que lui présentent les êtres *inanimés...* L'aspect du mouvement volontaire nous avertit qu'ils renferment un *moi* pareil à celui qui *sert de lien à toute notre existence.* Dès ce moment il s'établit d'autres relations entre eux et nous, et peut être, indépendamment des affections et des idées que leurs actes

extérieurs ou les mouvements de leur physionomie manifestent, les *rayons lumineux émanés de leurs corps*, surtout ceux que lancent leurs *regards*, ont-ils certains caractères physiques, différents de ceux qui viennent des corps privés de la vie et du sentiment.

P. 510 et 511. — Dans cette chaîne non interrompue d'impressions, de déterminations, de fonctions, de mouvements quelconques, tant internes qu'externes, *tous les organes agissent et réagissent les uns sur les autres ;* ils se communiquent leurs affections; ils s'excitent ou se répriment ; ils se secondent ou se balancent et se contiennent mutuellement. Liés par des rapports de structure ou de situation et de continuité, en tant que parties du même tout, ils le sont bien plus par le *but commun* qu'ils doivent atteindre, par l'influence que chacun d'eux doit exercer sur tous les actes qui concourent à la conservation générale de l'individu. Ainsi la *nutrition* peut être considérée comme *la fonction la plus indispensable* relativement à cet objet. Mais pour que la *nutrition* s'opère, il faut que l'*estomac* et les *intestins* reçoivent l'influence *nerveuse* nécessaire à leur action; que le *foie*, le *pancréas* et les *follicules glanduleuses* y versent les *sucs* dissolvants. Il faut donc, d'une part, que l'organe *nerveux* soit convenablement excité par les impressions sympathiques qui déterminent cette influence ; de l'autre, que la *circulation des liqueurs* générales et la *sécrétion des sucs particuliers* s'exécutent avec régularité dans leurs organes respectifs.

P. 513. — Les *muscles* qui reçoivent proportionnellement beaucoup de *nerfs*, sont très-obscurément sensibles, et les *testicules*, qui n'en reçoivent que peu, le sont excessivement. Ce n'est donc pas toujours par l'anatomie qu'on peut reconnaître et déterminer le degré de sensibilité relative des organes, c'est uniquement par l'observation.

L'observation prouve que les *organes de la génération* exercent l'influence *la plus étendue* et sur l'état et sur les affections et sur les fonctions particulières du *cerveau*, des *muscles*, de l'*estomac*, et même de *tout le système cutané*.

P. 516. — Ces *organes* (*de la génération*), sans lesquels le système *musculaire* ne peut acquérir ni conserver sa vigueur, réagissent sur toutes les parties de l'*épigastre*, comme nous avons dit que ces parties, et notamment l'*estomac*, agissent sur eux.

P. 156. — D'après la distinction entre les impressions reçues par les *sens externes*, celles qui sont propres aux *organes intérieurs*, et celles dont la cause agit *directement dans le sein de l'organe sensitif*, on pourrait se demander avec quelque raison si la division actuelle des *sens* est complète, et s'il n'y en a pas véritablement plus de cinq. Assurément les impressions qui se rapportent aux *organes de la génération*, par exemple, diffèrent autant de celles du *goût*, et celles qui tiennent aux *opérations de l'estomac* diffèrent autant de celles de l'*ouïe*, que celles qui sont propres à l'*ouïe* et au *goût* diffèrent

de celles de la *vue* et de l'*odorat.* Rien n'est plus certain. Les déterminations produites par l'action *directe* de différentes causes sur les *centres nerveux* eux-mêmes, ont aussi des caractères bien particuliers ; et les idées ou les penchants qui résultent de ces différents ordres d'impressions, se ressentent nécessairement de leur origine. Cependant, comme *il paraît impossible encore* de les circonscrire avec assez de précision, c'est-à-dire de ramener chaque produit à son instrument, chaque résultat à ses données, une analyse sévère rejette comme prématurées les nouvelles divisions *qui viennent s'offrir d'elles-mêmes,* et le sens du *toucher* étant un *sens général qui répond à tout,* peut-être seront-elles toujours regardées comme inutiles. On voit au reste bien clairement ici quelle est la seule signification raisonnable qui puisse être attachée au mot *sens interne,* dont quelques philosophes se sont servis avec assez de précaution. Pour la déterminer avec plus d'exactitude, il faudrait y rapporter toutes les opérations qui n'appartiennent pas aux *organes des sens* proprement dits, et dès lors, ce mot ne serait plus, je pense, un sujet de débats et de nouvelles incertitudes.

P. 460. — Des sympathies particulières lient les *organes de chaque sens* avec divers *autres organes* dont ils partagent les affections et dont l'état influe sur le caractère des sensations qui leur sont propres. Plusieurs maladies du *système nerveux,* quelques-unes même qui portent uniquement sur l'*estomac* et sur le *diaphragme,* sont capables de dénaturer les fonctions de l'*ouïe,* jus-

qu'au point d'altérer tous les *sons*, d'en faire entendre qui n'ont aucune réalité, ou de produire une *surdité* complète. Les *viscères abdominaux* influent aussi très-puissamment sur les opérations de la *vue*. Un grand nombre de maladies des *yeux* dépendent de matières nuisibles, introduites ou accumulées dans le *canal alimentaire;* quelques affections *hypocondriaques* et différents désordres de la *matrice* et des *ovaires*, paralysent le *nerf optique*, et causent une *cécité passagère*.

Nous avons fait remarquer ailleurs que l'*odorat* et les *organes de la génération* ont entre eux des rapports sympathiques particuliers; mais entre le *canal intestinal* et *l'odorat* les rapports ne sont ni moins *étroits* ni moins *étendus*, et si divers états maladifs des *organes de la digestion* peuvent dénaturer les impressions des *odeurs*, plusieurs maladies du *bas-ventre* abolissent entièrement la *faculté de les recevoir*. Quant au *goût*, personne n'ignore que sa manière de sentir est entièrement subordonnée à la *conscience du bien-être* ou du malaise général, surtout au sentiment qui résulte de l'état de l'*estomac* et des autres parties directement employées à la *digestion*.

P. 461. — La marche de la *circulation* et les habitudes du système *sanguin* impriment aux *sensations* différents caractères dont on chercherait en vain la cause dans la *disposition particulière des sens* auxquels elles appartiennent.....

La bonne analyse ne peut *isoler les opérations d'aucun sens en particulier de celles de tous les autres.....* ils agissent quelquefois nécessairement, et presque tou-

jours occasionnellement, *de concert.....* Leurs fonctions restent constamment soumises à l'influence des différents *organes* ou *viscères*, et sont déterminées ou dirigées par l'action plus directe et plus puissante encore des *systèmes généraux*, et notamment du *centre cérébral*.

P. 484 et 485. — Les *pâles couleurs* qui dépendent ou de l'inertie ou de l'action irrégulière des *ovaires*, inspirent souvent aux jeunes filles les plus invincibles *appétits pour des aliments dégoûtants, pour des odeurs fétides.....* certaines substances vénéneuses, en tombant dans l'*estomac*, portent de préférence leur action sur tel ou tel *organe des sens* en particulier, sans affecter sensiblement le *cerveau*. La jusquiame, par exemple, trouble immédiatement la *vue* ; le napel et l'extrait de chanvre peuvent dénaturer entièrement les sensations de la *vue* et du *tact*.

III.

LES DEUX SEXES.

P. 193. — Dans l'utérus, le fœtus humain a vécu d'*humeurs animalisées* par l'action des *vaisseaux* de la mère ; immédiatement après la naissance, il vit du *lait* que lui préparent, chez elle, des *organes* spécialement consacrés à cet objet....

La nature n'a pas simplement distingué les sexes par les seuls organes, *instruments directs de la génération* ;

entre l'homme et la femme il existe d'*autres différences de structure* qui se rapportent plutôt au rôle qui leur est assigné qu'à je ne sais quelle nécessité mécanique qu'on a voulu chercher dans les relations de tout le corps avec quelques-unes de ses parties.

Chez la femme, l'*écartement des os du bassin* est plus considérable que chez l'homme ; les *cuisses* sont moins arquées ; les *genoux* se portent plus en dedans ; et, lorsqu'elle marche, le *changement du centre de gravité* qui marque chaque pas est beaucoup plus sensible.

D'un autre côté, les *fibres* de la femme sont plus molles, ses *muscles* moins vigoureux.

De cette double circonstance, il résulte non-seulement que les diverses parties de la *charpente osseuse* n'ont pas entre elles les mêmes rapports dans les deux sexes, mais que les *muscles*, plus forts de l'un, produisent par leur action répétée certaines *courbures*, certaines *éminences des os*, beaucoup plus remarquables chez lui ; de sorte que les rainures profondes qu'ils y tracent pourraient seules servir à faire *distinguer le squelette de l'homme*. De là il résulte également que la partie centrale ou le *ventre des muscles* devient moins saillant et moins prononcé dans la femme ; qu'entourés de toute part d'un *tissu cellulaire lâche*, ces organes conservent aux membres les *molles rondeurs* et la *souplesse de formes* que les grands artistes ont si bien reproduites dans l'image de la *beauté*. Enfin, de là il résulte encore que chez les femmes, certaines parties naturellement plus *lâches* et plus *abreuvées de sucs cellulaires* prennent un accroissement particulier, au moment où leur sympathie avec

l'*utérus* les faisant entrer en action, de *concert* avec lui, appelle dans tous leurs *vaisseaux* une quantité plus considérable d'*humeurs*.

P. 196. — Les *fibres charnues* sont plus faibles, et le *tissu cellulaire* plus abondant chez les femmes que chez les hommes. On ne peut douter que ce ne soit la présence et l'influence de l'*utérus* et des *ovaires* qui produisent cette différence.

P. 198. — La nature semble avoir, à dessein, placé les *ganglions* et les *plexus* dans le voisinage des *viscères*, où l'influence *nerveuse* doit être plus considérable. L'*épigastre* et la région *hypocondriaque* en sont comme tapissés : aussi leur sensibilité est-elle extrêmement vive, leurs sympathies extrêmement étendues, et les portions du *canal intestinal* qui s'y rapportent jouissent d'une irritabilité que *celle du cœur* paraît égaler à peine, ou même n'égale pas.....

Mais les *nerfs* des *parties de la génération*, dans l'un et dans l'autre sexe, sans être en apparence fort importants par leur volume ou par leur nombre, sont pourtant formés de beaucoup de *nerfs* différents ; ils ont *des relations avec tous les viscères du bas-ventre*, et par eux, ou plutôt par le *grand sympathique* qui leur sert de *lien commun*, avec les divisions les plus essentielles de l'ensemble du système *nerveux*.

P. 199. — Dans les maladies de *poitrine*, les dispositions *morales* ne sont point du tout les mêmes que dans celles de la *rate* ou du *foie*......

Les parties des *organes de la génération* qui paraissent être le principal foyer de leur sensibilité propre, sont de nature *glandulaire*, et ces *glandes* particulières *diffèrent singulièrement par là de la plupart des autres* qui se montrent presque insensibles dans l'état naturel. ...... L'engorgement des *glandes* de l'*aine* produit bientôt celui des glandes de l'*aisselle* ou du *cou*, et celles des *bronches* partagent bientôt les maladies de celles du *mésentère*...... L'état des *glandes* influe beaucoup sur celui du *cerveau*, dont l'énergie peut être considérablement augmentée ou diminuée par cette cause, et cela doit être vrai surtout pour des *glandes* qui se distinguent particulièrement par leur éminente sensibilité.

P. 201. — Dans la femme, la *pulpe cérébrale* participe de la mollesse des autres parties ; le *tissu cellulaire* qui revêt cette *pulpe*, ou qui s'insinue dans ses divisions, est plus abondant ; les enveloppes qu'il forme sont *plus muqueuses* et *plus lâches*.

P. 203. — Nous avons dit que ce *changement* (la puberté) était annoncé par quelques circonstances physiques qui tendaient à distinguer les deux sexes de plus en plus...... Que ce n'était pas seulement dans les *organes* qui la caractérisent spécialement que cette distinction se trouvait tracée, mais que l'empreinte en devenait sensible *dans la structure de presque toutes les parties*, et surtout dans la manière dont s'exécutent leurs *fonctions*.

Nous n'avons pas négligé d'établir les rapports sym-

pathiques qui existent entre toutes les branches du système *glandulaire,* et nous savons que les parties des *organes de la génération,* qu'on peut regarder comme le foyer principal de leur sensibilité particulière ou qui paraissent imprimer aux autres la vie et le mouvement, sont, à proprement parler, des *glandes.* Aussi, du moment que l'évolution de ces organes commence, il se fait un mouvement *général dans tout l'appareil sympathique :* les *glandes des aines,* celles des *mamelles,* des *aisselles,* du *cou* se gonflent, souvent elles deviennent douloureuses.

P. 205. — Il est certain que la résorption des *humeurs spéciales* que préparent les *organes de la génération* et l'influence *directe* qu'ils exercent par leur vive sensibilité sur tout le système *sanguin,* donnent alors au *sang* plus d'énergie et de vitalité... La *circulation* prend une activité qu'elle n'avait pas encore.

P. 206. — Nous avons déjà fait remarquer les rapports établis par la nature entre la *poitrine* et les organes de la *génération,* rapports qui paraissent tenir évidemment à ce que la *sanguification,* sur laquelle ces derniers organes exercent une influence dont nous venons de rendre compte, se fait particulièrement dans les *poumons.*

P. 210. — L'utérus est sans doute, de tous les organes, celui qui jouit constamment de la plus éminente sensibilité. Depuis le moment de la *conception* jusqu'à celui de l'*accouchement,* il devient en outre *le but ou le*

centre de toutes les sympathies. C'est le point de *réunion des impressions diverses les plus vives*; c'est le terme *commun* vers lequel, surtout alors, se dirige l'action de la *sensibilité générale.* C'est là que vont aboutir les efforts et l'influence des *organes particuliers.*

P. 217. — Pour rendre le *cerveau* capable des excitations internes vicieuses qui caractérisent la *manie,* il semble que les *nerfs* aient besoin d'avoir reçu l'influence des *liqueurs séminales,* ou les impressions particulières dont la présence de ces liqueurs est accompagnée.

P. 256 et 257. — Nous avons dit que la prédominance du *cerveau* peut s'exercer sur des *fibres fortes* ou sur des *fibres faibles.* Dans le premier cas, il résulte de cette prédominance des déterminations *profondes* et *persistantes;* dans le second, des déterminations *légères* et *fugitives...* Là, je vois des élans *durables,* un enthousiasme *habituel,* des volontés *passionnées;* ici, des impulsions *multipliées* qui se *succèdent* sans relâche et se *détruisent* mutuellement; des idées et des affections *passagères* qui se repoussent et s'effacent en quelque sorte comme les rides d'une eau mobile.

Si nous voulons individualiser ces deux modifications de la nature humaine générale, nous trouverons que l'une appartient plus spécialement à *la nature particulière de l'homme;* l'autre *à la nature particulière de la femme.*

P. 277.—Les *catalepsies,* les *extases* et tous les excès

pathiques qui existent entre toutes les branches du système *glandulaire,* et nous savons que les parties des *organes de la génération,* qu'on peut regarder comme le foyer principal de leur sensibilité particulière ou qui paraissent imprimer aux autres la vie et le mouvement, sont, à proprement parler, des *glandes.* Aussi, du moment que l'évolution de ces organes commence, il se fait un mouvement *général dans tout l'appareil sympathique :* les *glandes des aines,* celles des *mamelles,* des *aisselles,* du *cou* se gonflent, souvent elles deviennent douloureuses.

P. 205. — Il est certain que la résorption des *humeurs spéciales* que préparent les *organes de la génération* et l'influence *directe* qu'ils exercent par leur viv sensibilité sur tout le système *sanguin,* donnent alors a sang plus d'énergie et de vitalité... La *circulation* pre une activité qu'elle n'avait pas encore.

P. 206. — Nous avons déjà fait remarquer rapports établis par la nature entre la *poitrine* e organes de la *génération,* rapports qui paraissent évidemment à ce que la *sanguification,* sur laquel derniers organes exercent une influence dont no nons de rendre compte, se fait particulièrement d *poumons.*

P. 210. — L'utérus est sans doute, de tous le ganes, celui qui jouit constamment de la plus ém sensibilité. Depuis le moment de la *conception* celui de l'*accouchement,* il devient en outre le

extrémités sentantes les impressions en vertu desquelles il *réagit* ensuite sur les *organes moteurs*.

P. 248. — Il est certain que la *bile* agit *directement* sur le *système nerveux*, et par lui, sur les causes *immédiates* de la sensibilité.

Ordinairement les effets stimulants de la *bile* coïncident avec ceux de l'*humeur séminale*... L'influence du *foie* et celle des *organes de la génération* se correspondent et s'exercent *de concert*.

P. 249. — L'activité de la *bile* accroît celle de tous les mouvements et en particulier de la *circulation*; la production plus considérable de la *chaleur* se rapporte à une *circulation plus forte ou plus accélérée*; l'état de la *respiration* tient à celui de la *circulation*; enfin, chacune des fonctions ci-dessus *agit sur le système nerveux*, qui réagit à son tour sur toutes à la fois.

P. 254. — Chez le mélancolique, c'est *l'humeur séminale*, *elle seule*, qui communique une âme nouvelle aux impressions, aux déterminations, aux mouvements; c'est elle qui crée, *dans le sein de l'organe cérébral*, ces forces étonnantes trop souvent employées à poursuivre des fantômes, à systématiser des visions.

P. 276. — Par sa grande influence sur toutes les parties du *système nerveux*, et notamment sur le *cerveau*, l'*estomac* peut souvent faire partager ses divers états à tous les organes.

d'exaltation qui se caractérisent par des *idées* et p
éloquence au-dessus de l'éducation et des habitu
l'individu, tiennent le plus souvent aux *spasmes*
ganes de la génération.

IV.

ACTIVITÉ ET PASSIVITÉ.

P. 202. — Il ne faut pas oublier
vont *porter la vie à tous les organes*, ch
particulier, à raison des impressions
fonctions qu'il remplit, *influe de son côt*
sur l'état de tout le *système nerveux*.
affection *locale* deviennent souvent
une seule *partie* semble tenir *le tou*
Les *organes de la génération*, par le
lité, par les *fonctions* que la natu
caractère des *liqueurs* qui s'y p
fortement sur l'*organe sensitif*
parties très-sensibles comm
sont dans des rapports *direct*

P. 234. — Pour se faire
tion du *système nerveux*, il
dérer sous deux points de
dire : 1° comme agissant
tous les organes qu'il anim

classe tout entière un *défaut d'intelligence* presque absolu.

P. 339. — Par l'habitude des impressions heureuses qu'il occasionne, par une douce excitation du *cerveau*, par un sentiment vif d'accroissement dans les *forces musculaires*, l'usage du *vin* nourrit et renouvelle la *gaieté*, maintient l'*esprit* dans une activité facile et constante, fait naître et développe les *penchants bienveillants*, la confiance, la cordialité.

P. 345. — Ce n'est pas sans raison que quelques écrivains ont appelé le *café* une *boisson intellectuelle.*

P. 352. — La grande activité de l'*organe pensant* est souvent entretenue par les spasmes des *viscères* du *bas-ventre.*

P. 440. — La manière dont la *circulation* marche, dont la *digestion* se fait, dont la *bile* se filtre, dont les *muscles* agissent, dont l'absorption des *petits vaisseaux* se conduit : tous ces mouvements auxquels la *conscience et la volonté de l'individu ne prennent aucune part* et qui s'exécutent *sans qu'il en soit informé*, modifient cependant d'une manière très-sensible et très-prompte tout un être *moral* ou l'ensemble de ses *idées* et de ses *affections.* Ceux des organes qui tiennent le premier rang, ceux précisément dont les déterminations paraissent avoir été soigneusement *soustraites à l'empire du moi*, sont encore ceux-là même qui ne cessent pas un seul instant d'*agir avec force sur le centre cérébral.*

Après avoir lu cet article, un ami très-versé dans les

matières philosophiques, m'a dit : — Vous établissez donc qu'il peut y avoir *sensibilité sans sensation*, c'est-à-dire sans *impressions perçues*? — Oui, sans doute; c'est même un point fondamental dans l'histoire de la sensibilité physique. — Mais ce que vous croyez pouvoir appeler dans ce cas *sensibilité*, n'est-ce pas ce que les physiologistes désignent sous le nom d'*irritabilité?* — Non, et voici la différence : l'irritabilité est la faculté de contraction qui paraît inhérente à la *fibre musculaire* et que le *muscle* conserve même après la mort ou après qu'il a été séparé des *centres nerveux de réaction*. La *fibre* excitée par divers stimulants, se fronce et s'allonge alternativement et voilà tout. Mais dans les mouvements organiques coordonnés il y a plus que cela, tout le monde en convient. Or, outre ceux de ces mouvements qui sont déterminés par des *impressions perçues*, il en est plusieurs qui sont déterminés par des *impressions dont l'individu n'a nullement la conscience*, et qui, le plus souvent, se dérobent eux-mêmes à son observation ; et cependant, comme les premiers, ils cessent avec la vie ; ils cessent quand l'*organe* n'a plus de communication avec les *centres sensibles;* ils cessent en un mot avec la *sensibilité;* ils sont suspendus et renaissent avec elle. La *sensibilité* est donc la condition fondamentale, sans laquelle les impressions dont ils dépendent ne produisent aucun effet, sans laquelle même elles n'ont point d'existence, puisqu'elles ne nous sont connues que par eux. Ainsi, comme nous n'appelons *sensation* que l'*impression perçue*, il y a bien véritablement *sensibilité sans sensation*.

Note B.

MÉMOIRE A L'ACADÉMIE

DES SCIENCES.

1849.

Page 61.

NOTE B. — (Page 61).

A MM. LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

(Sciences physiques.)

Paris, 19 juillet 1849.

MESSIEURS,

Permettez-moi de garder l'anonyme (1) en vous adressant le fruit d'observations auxquelles mon nom ne donnerait point une autorité consacrée, aux yeux du public et de vous-mêmes, par des travaux spéciaux sur la matière qui fait le sujet de cette lettre. Qu'il vous suffise,

(1) L'Académie ne recevant pas de mémoire anonyme, je me suis empressé de décliner mon nom. Je n'ai pas eu l'honneur de recevoir une réponse quelconque.

je vous prie, de savoir que l'auteur de cette lettre, ancien élève de l'École polytechnique, s'est occupé pendant dix années d'agriculture pratique, et qu'il a employé dix autres années à des voyages dans presque toutes les contrées de l'Europe et en Afrique, où il a cherché sans relâche à résoudre le problème agricole qui l'avait particulièrement occupé dans ses expériences personnelles, et dont il prend aujourd'hui la liberté de vous soumettre la solution.

Il s'agit de la culture des arbres, et particulièrement de ceux qui exigent, dans l'état actuel de l'agriculture, les soins les plus coûteux, c'est-à-dire du mûrier, de l'olivier, du noyer. Il s'agit aussi de la culture de la vigne et des principaux arbres fruitiers, tels que pommiers et poiriers, mais non des arbres forestiers.

Pour tous ces arbres, je me suis convaincu, et il me paraît démontré, que *la culture au pied est indispensable jusqu'à un certain âge ;* — qu'après cette période elle est *indifférente* en elle-même pendant quelque temps, et, par conséquent, *superflue,* puisqu'elle est coûteuse ; — et que plus tard, enfin, elle devient *nuisible* sous tous les rapports, c'est-à-dire quant à la vie du sujet et quant aux frais que cette culture exige.

Telle est la proposition que je vous demande la permission de développer et de soumettre à votre appréciation éclairée. Elle est bien simple, bien facile à vérifier, et pourtant les résultats de son application seraient considérables ; mais vous savez que la simplicité et l'importance d'une idée ou d'une observation nouvelle ne sont pas des raisons suffisantes pour déclarer qu'elle

n'est pas fondée, car c'est toujours ainsi que se présente la vérité.

Messieurs, vous devez comprendre à l'instant combien, si cette proposition est vraie, l'économie agricole pourrait être modifiée avantageusement dans une de ses branches les plus importantes. Que deviendraient les frais si considérables de la culture de la vigne, si cette culture était réduite, après six ou huit années de plantation, à l'entretien par le *provin*, et à la *taille*, seules opérations qu'elle exigerait depuis cet âge jusqu'à l'époque de son renouvellement intégral, par effondrement nouveau ? — Et si, après une même période de six ou huit années, suivant les terrains et selon les espèces, le mûrier, l'olivier, le noyer, n'exigeaient plus le travail de l'homme, que pour en cueillir les feuilles ou les fruits et émonder leur branchage, combien seraient diminués les prix de l'huile et de la soie !

Or, j'en appelle au souvenir de tous les agriculteurs ; tous ont sans doute observé les arbres plantés dans les promenades publiques, dans des jardins ou dans des cours, sur le bord des grandes routes, en un mot dans des lieux où le sol est battu, dallé, pavé ou macadamisé, garanti de toute végétation, mais aussi (et par conséquent) isolé de toute communication sensible avec la chaleur et l'humidité EXTÉRIEURES. Eh bien, dans tous ces lieux, à terrain égal, les arbres prospèrent d'une façon supérieure.

La vigne de Fontainebleau, PAVÉE A SON PIED, est un exemple remarquable. Les mûriers au PIED desquels les paysans de quelques villages du Midi *amoncellent*

des cailloux, sont d'une végétation splendide, comparés à leurs voisins dont le PIED est labouré deux ou trois fois par année. Ceux qui ont été plantés dans des lits de torrents, où la terre végétale est recouverte d'une *couche* épaisse de *cailloux*, comme chez M. de Gasparin, ne le cèdent pas (j'en suis convaincu, sans avoir visité ceux de l'honorable académicien) à ceux qui, plantés dans les mêmes terrains d'alluvion, seraient privés de cette précieuse *couverture de pierres*, et dont le sol nourricier serait déchiré et ouvert par la charrue ou par la bêche.

Enfin, les palmiers en Egypte et dans l'Algérie, les oliviers et les caroubiers gigantesques de ce dernier pays, les figuiers et les orangers même, sont d'autant plus beaux qu'ils sont placés dans des conditions analogues à celles que je viens de décrire, et cette observation est doublement confirmée par le triste état des mûriers introduits en Egypte par Méhémet-Ali, et dont la culture a été confiée à des Européens qui les labourent, que dis-je, qui les arrosent par inondation !

Les sources de vie de tout arbre sont dans la terre et hors de terre ; il vit par ses racines et par ses branches. Jusqu'à un certain âge, les racines ne plongent et ne puisent qu'à la surface du sol ; alors il est évident que la culture de cette superficie, son épuration de toute végétation étrangère, son mélange avec quelques engrais qui l'ameublissent, qui la garantissent des inconvénients et la font jouir des avantages de l'humidité et de la chaleur extérieures, sont des conditions nécessaires à son développement. Mais assez promptement vient une époque, surtout dans les bonnes terres, où

cette vie intérieure, cette vie par les racines, ne s'alimente plus du tout à la superficie, et puise par le *chevelu,* à une profondeur où l'opération de la charrue, à la surface, ne se fait pas sentir. A cette époque, les racines supérieures sont épaisses et durcies plus que le tronc lui-même ; c'est à un ou deux mètres sous terre, et souvent à une distance de six à huit mètres en terre, que les radicules vivaces aspirent les sucs nourriciers.

Dans un pareil moment, la culture de la superficie du sol est nulle, quant à l'alimentation de l'arbre, ou du moins elle n'a d'effet utile que la destruction des plantes parasites qui pourraient absorber quelques-uns des aliments destinés à l'arbre. Bien plus, j'ose affirmer que cette culture est nuisible, même quand elle détruit immédiatement les plantes qui sont nées, car elle favorise la naissance de celles qui vont nécessairement germer dans ce sol remué. Bien plus encore, ce travail qui ouvre la terre est essentiellement nuisible, car il appelle inutilement à la surface des sucs que les racines ne cherchent plus que dans les profondeurs du sol.

De même que le mûrier ne saurait être dépouillé sans danger de ses feuilles durant ses premières années, de même, il souffrirait si, pendant ces mêmes années, ses racines qui rasent alors le sol, ne recevaient pas de cette première couche de terre tout ce qu'elle peut donner de vie, et par conséquent si la main de l'homme n'y détruisait pas activement toute autre végétation. Mais lorsque les racines mères s'enfoncent dans la terre et que les branches mères s'élèvent dans l'air, ce sont les pointes des branches et les pointes des racines qu'il faut surtout

protéger, les unes contre le gel, les autres contre la sécheresse; les premières contre le grand fléau extérieur, l'absence de chaleur; les secondes contre le grand fléau intérieur, l'absence d'humidité. Or la meilleure manière de protéger les couches inférieures de la terre contre la sécheresse, c'est d'isoler la superficie du contact de l'air. C'est en même temps un moyen sûr pour préserver de la rigueur du froid les couches supérieures, celles qui touchent le pied de l'arbre, point important et délicat, puisque c'est là que se joignent les deux modes d'existence, la vie par les racines et la vie par les branches. C'est, pour ainsi dire, construire les caves de l'habitation de l'arbre, dans lesquelles les racines jouissent d'une température à peu près constante, condition essentiellement avantageuse pour la conservation et le développement de la vie intra-terrestre.

Il est facile de comprendre que ce principe général rencontrerait dans la pratique des exceptions apparentes qui le confirmeraient pleinement. Ainsi, dans des terrains déjà *trop humides* pour la végétation de certains arbres, on rendrait ces terrains moins aptes encore à cette végétation particulière, si l'on solidifiait, si l'on murait pour ainsi dire leur surface; il faudrait, au contraire, la cultiver, la retourner, l'ameublir, ouvrir en quelque sorte de larges soupiraux à ces caves humides, pour les approprier à l'habitation de ces arbres, sous peine de voir pourrir leurs racines.

Mais comme, en général, les terrains propres à la culture des espèces dont il est particulièrement question dans cette note, sont presque toujours situés dans des

climats chauds, dans des localités sèches et jamais dans des lieux marécageux, la règle générale que nous venons de poser serait presque partout applicable.

A Paris, en admirant les arbres des Tuileries, des boulevards intérieurs et extérieurs, ceux du Luxembourg et des Champs-Élysées, peu de personnes, à ce qu'il paraît, se sont demandé par quels engrais, par quels labours, par quels arrosages ils ont atteint leurs dimensions si remarquables. En Languedoc, en Provence, en Dauphiné, des localités analogues plantées d'oliviers, de mûriers, de noyers, sans engrais, sans labours, sans arrosages, présentent des résultats aussi frappants. Et cependant, personne encore, je le crois, n'a tiré de cette simple et facile observation la véritable conséquence. Cette conséquence n'est autre, ce me semble, que la règle générale dont je viens d'exprimer les termes.

C'est surtout pour la vigne que j'appelle toute l'attention de l'Académie. A qui connaît le détail de la culture des vignobles les plus importants de la France, je demande quelle serait l'économie prodigieuse qui résulterait de la suppression du labour ou du travail à la main dans ces vignobles. Toutes les dépenses annuelles sacrifiées à cette culture représentent l'intérêt d'un capital énorme. Si, après six années de plantation, le sol était battu, légèrement salpétré, ou même, selon les localités, s'il était pavé ou dallé, la dépense exigée pour cette opération devant durer quarante, cinquante années, ne serait rien en comparaison de ces frais annuels de culture.

Dans le cas où, comme j'en ai l'espoir, l'Académie

jugerait digne d'examen la question que je viens d'exposer devant elle, je serais très-reconnaissant si elle voulait bien exprimer le désir que l'auteur de cette lettre fût adjoint aux études et aux expériences qu'elle ferait faire; ce serait pour lui une précieuse récompense de longs et pénibles travaux, consacrés à l'amélioration de la condition humaine.

Agréez, Messieurs, l'assurance de ma haute considération.

Note C.

LETTRE A CHARLES DUVEYRIER

SUR LA VIE ÉTERNELLE

Juin 1830.

(Page 144.)

NOTE C. — (Page 144).

LETTRE A CHARLES DUVEYRIER

SUR LA VIE ÉTERNELLE

NOTE ÉCRITE A SAINTE-PÉLAGIE EN 1832.

Cette lettre fut la première expression de ma foi dans la vie éternelle. Bazard et Rodrigues n'étaient occupés, depuis assez longtemps, qu'à la combattre, sans rien affirmer de leur côté. Rodrigues particulièrement se récusait presque, disant que, pour lui-même, il sentait peu le besoin de formuler sa pensée à cet égard. Bazard cherchait plutôt les lacunes que présentait ma formule, qu'il ne s'efforçait de formuler lui-même quelque chose;

et il me rendit le service de me faire sentir, par sa critique, combien cette lettre est trop exclusivement humaine; combien les corps, les mondes, combien la matière en un mot, y joue un faible rôle ; combien cette vie est plus philanthropique que religieuse selon notre dogme ; combien, par conséquent, elle est peu mystérieuse, vague, nuageuse, rêveuse, fantastique, mais bien au contraire positive, arrêtée, formulée ; combien elle est dogmatique enfin, et non poétique, car la face du culte y est obscure. Charles, au contraire, dans sa correspondance, avait ce dernier caractère d'une manière presque exclusive ; et c'est bien aussi un peu par réaction contre sa nature spéciale, que j'avais mis en saillie plutôt la transformation de la foi chrétienne que celle des idolâtres.

Cette lettre est restée jusqu'à notre retraite de Ménilmontant sans donner lieu à enseignement ; c'est seulement au moment où la Famille devait prendre une vie d'indépendance, que j'en fis le texte de quelques réunions et que j'en prescrivis la copie et l'étude.

Le jour où j'en fis le premier enseignement, j'écrivis sur un tableau la note suivante, qui resta sous les yeux de tous à chaque réunion.

La VIE de l'homme, c'est DIEU, tel que l'homme LE SENT.

Elle est INDÉFINIE et { *s'exprime* dans le *temps* par l'ÉTERNITÉ ;
se *manifeste* dans l'*espace* par l'IMMENSITÉ.

La VIE est donc selon la FOI que l'on a dans

l'ÉTERNITÉ,
l'IMMENSITÉ } VIVANTE, c'est-à-dire en DIEU.

JE VIS, c'est-à-dire, DIEU EST en *moi*, en *vous*, en NOUS.

DIEU est le NOUS *éternel, immense,* LIEN de *vous* et de *moi.*

Ma VIE RELIGIEUSE consiste à VIVRE *pour vous* et *pour moi* (*devoir* et *intérêt*); *par moi* et *pour vous* (*gloire* et *humilité*) ; *en moi* COMME *en vous,* EN NOUS (RELIGION); *vous êtes* un aspect de *ma* VIE, et *je suis* un aspect de la *vôtre.*

Si vous *comprenez* et *pratiquez* ainsi la VIE PRÉSENTE, vous aurez l'*intelligence* et l'*art* de la VIE *passée* et *future* selon notre FOI ; et réciproquement, votre croyance dans la VIE *passée* et *future* resserrera le LIEN qui unit les deux aspects de NOTRE vie : *vous* et *moi.*

A CHARLES DUVEYRIER.

Juin 1830.

Revenez, cher enfant; vous avez besoin d'être près de nous, vous ne nous entendez plus.

Où avez-vous pris toutes les choses contre lesquelles vous vous débattez dans votre seconde lettre?

M'avez-vous jamais entendu dire que ce fût une raison pour moi, parce que je ne sens pas ce que faisait saint Paul de la même manière que je sens ce que je faisais hier, de déclarer :

1° Que saint Paul ne vit pas en moi, établissant, lui saint Paul, cette chaîne que je ne peux pas établir sans discontinuité, et se rappelant, lui saint Paul, ce qu'il a fait, comme je me rappelle ce que j'ai fait;

2° Que je ne vivrai pas un jour en un autre, qui, lui, ne liera pas son présent à son passé Enfantin et à son passé saint Paul, tandis que moi je lierai mon présent d'aujourd'hui qui sera devenu mon passé, à mon avenir d'aujourd'hui qui sera devenu mon présent; je les lierai, dis-je, d'une manière continue, comme je lie les événements de ma vie.

Vous savez bien que l'objection qui porte sur l'inconscience, dans le vivant, de son identité progressive avec le mort ou avec le non-né, c'est-à-dire, avec ce qui fut et ce qui sera, n'a jamais été une question embarrassante pour moi; car je ne chercherai jamais à voir l'avenir et le passé comme je vois le présent; Dieu seul le peut. De même, je ne tenterai jamais d'expliquer comment et

pourquoi la naissance, et pourquoi et comment la mort, c'est-à-dire pourquoi et comment le vivant a commencé et finira, quoique je sente que je suis éternel.

Je dis donc simplement, car je dois confesser aussi bien ma qualité d'être fini que ma puissance de manifestation d'être infini, je dis donc :

Je suis né en 1796 } *naissance* et *mort*, manifestations
Je mourrai en x } *finies* de l'INFINI ;
Et cependant
je suis, j'ai été, je serai } la VIE, manifestation *indéfinie*
de toute éternité } de l'INFINI,
car je suis *Homme*-DIEU.

Enfantin qui naît et qui meurt n'est donc que la manifestation dans le temps et dans l'espace de l'Enfantin éternel. Mais l'Enfantin éternel contient toutes ses manifestations ; aucune d'elles ne saurait donc être anéantie. Cette manifestation de 1830 sera donc toujours.

Lorsque, dans ma VIE PRÉSENTE, je m'occupe de ma VIE *passée* ou de ma VIE *future*, j'ai bien devant moi trois choses distinctes l'une de l'autre. Sans doute les deux dernières se trouvent LIÉES *dans* (*matière*) et *par* (*esprit*) la première ; mais LIÉES ne veut dire ni *absorbées*, ni *confondues* ; or c'est ce que vous faites continuellement. Partout où je veux *me* voir VIVRE, il faut que je trouve *réalisé*, *présent*, VIVANT, mon AMOUR du *passé* et de l'*avenir*.

De ce que nous avons dit que le PRÉSENT était le *résumé du passé* et le *germe de l'avenir*, il ne faut pas en conclure que, pour l'homme, il n'y a que PRÉSENT ; cette conclusion ferait de l'homme DIEU lui-même. Or, cher

[illegible] faites sans cesse, et vous ap- [illegible] : mais qui veut faire la poésie de [illegible] pas poëte : disons les joies de [illegible] serons poëtes.

[illegible] grand, ce qui *sera* grand ; en moi [illegible] et ce qui *sera* grand : c'est pour- [illegible]

[illegible] Paul se réjouit en moi de ses progrès ; [illegible] sens ceux que j'ai faits depuis mon [illegible] sans solution de continuité, comme [illegible] *lendemain ;* et c'est à cette condition [illegible] : saint Paul vit; sans cette condi- [illegible] de vie future, saint Paul est mort : [illegible]

[illegible] puisque vous vouliez combattre cet as- [illegible] que je vous présentais plus parti- [illegible] que vous le négligiez absolument, ne [illegible] : « Mon père, il y aura donc deux [illegible] un nombre infini d'êtres en vous ? »

[illegible] toute l'objection que vous pouviez [illegible] et quelle objection, grand Dieu ! Dieu [illegible] et *multiple*, mon fils qui veut que je [illegible] pas *multiple !* ÊTRE DES ÊTRES, ne ren- [illegible] dans ton sein des ÊTRES AIMANTS, *sages* et [illegible] TOI ?

[illegible] Dieu d'amour ! voici mon fils qui ne veut [illegible] sente pleurer, jouir *en moi ;* et j'en souffre. [illegible] Père, *je suis en toi*, et la douleur de ton [illegible] pas sentie ?

[illegible] veux être *un* aussi et ne pas *me* sentir *en*

toi. Mais, dis-moi, comment seraient donc UNIS ces deux ÊTRES, *moi* et *toi*, si nos vies *individuelles* n'étaient pas en même temps *collectives ;* si *toi*, *petit monde*, si *moi*, *petit monde* aussi, nous n'étions pas l'*un* et l'*autre* UNIS EN DIEU, UNIVERS VIVANT qui S'AIME dans son *unité* et dans sa *multiplicité* INFINIES ?

Me diras-tu que toi, que ta vie, que ton être, c'est ce Charles qui, en ce moment, est à cent lieues de moi? Eh bien, moi j'affirme que tu te trompes, car ce n'est qu'un des aspects de ton être. Tu ne te connais pas, tu ne t'es pas encore senti tout entier, tu n'aimes pas même encore, fils de chrétien, *ton prochain* COMME *toi-même ;* tu ne t'es pas vu dans le grand monde, tu n'as pas vu le grand monde en toi, tu n'es pas encore SAINT-SIMONIEN ; que dis-je, tu retournes vers *Moïse ;* tu n'as pas compris *Jésus*.

Oui, tu n'as pas compris *Jésus*, car tu ne conçois pas la vie de l'*esprit*, la vie du *non-moi*, la vie du *grand monde ;* tu retournes vers *Moïse*, car tu ne sens que la vie de la *matière*, la vie du *moi*, la vie du *petit monde*; tu n'es pas SAINT-SIMONIEN, car il faut les sentir l'une et l'autre, pour jouir, dans le *temps* et dans l'*espace*, de la vie PROGRESSIVE D'AMOUR que SAINT-SIMON nous a donnée !

Écoute :

Les chrétiens sont des rêveurs, les magnétiseurs aussi sont des rêveurs ; moi seul je ne rêve pas, je vis. Mais les chrétiens et les magnétiseurs, leurs rêves, comme les tiens, sont des leçons que Dieu m'a données : j'en profite ; écoute donc, et rappelle-toi aussi la métempsycose ;

c'était encore un rêve, profitons-en. Songe aussi qu'il y a des matérialistes, théurgiens, sabéens ou autres, dont les rêves doivent nous servir; profitons-en, et que notre vie future saint-simonienne donne joie et bénédiction à tous : voilà mon éclectisme; et maintenant voici ma révélation; écoute donc :

MA VIE est **INDÉFINIE**, ***une*** et ***multiple;***

Elle se manifeste ***en moi***, ***hors de moi*** et par l'**UNION** du *moi* et du ***non-moi.***

Elle se manifeste ***matériellement***, ***spirituellement*** et **AMOUREUSEMENT.**

C'est, à proprement parler, ce dernier aspect qui renferme celui de l'**ÉTERNITÉ** de mon **ÊTRE**; mais tous trois me sont indispensables pour **AIMER**, *comprendre* et ***pratiquer*** la **VIE.**

Petit monde et *grand monde;* **UNION** du *petit monde* et du *grand monde*, voilà la **VIE.**

Les uns cherchent la vie particulièrement ***hors d'eux***, et ils méprisent le *petit monde*, leur *corps*, la ***matière;*** ils se plongent dans les travaux de l'*esprit* : ce sont les *chrétiens* et les *spiritualistes.*

Les autres ne veulent la voir qu'*en eux* : ce sont les *païens* et les *matérialistes.*

Les premiers portent la dévotion jusqu'au ***suicide*** par *abstinence*, et jusqu'à l'*homicide* par *pénitence.* Les seconds la font aller jusqu'à l'*homicide* par *violence*, et jusqu'au *suicide* par *incontinence.* L'un s'abîme dans le *non-moi* qui est son DIEU; l'autre voudrait l'engloutir *en lui.*

Et moi je veux trouver la vie aussi bien *en moi* qu'en

ce qui n'est pas moi, parce que j'UNIS *moi* à *ce qui n'est pas moi*, parce que *je m'*AIME comme *je t'*AIME : je suis SAINT-SIMONIEN.

Quand je te parlerai de ma vie telle que je la SENS, telle que je la VEUX, telle que je l'AIME *hors de moi;* ne me fais donc pas des objections qui ne pourraient être appliquées qu'à ma vie telle que je la sens *en moi*, et réciproquement ; c'est-à-dire : ne me combats pas en *matérialiste*, lorsque je me place volontairement sur le terrain *spiritualiste;* ni en *spiritualiste*, quand je veux être momentanément *matérialiste*. Observe si je manie bien et alternativement les deux mouvements de la pompe; alors tu diras : vraiment SAINT-SIMON est là !

Je te CONÇOIS par la *pensée* et par le *toucher*, *absent* et *présent*, *hors de moi* et *en moi*, *spirituellement* et *matériellement*, dans le *temps* et dans *l'espace;* et je dis avec autant d'assurance : *tu* VIS *en moi* que *tu* VIS *hors de moi*. Et quand je dis simplement *tu* VIS, c'est de l'*une* ET de l'*autre* VIE que j'entends parler, car ce sont deux aspects différents, mais inséparables de ton être.

Je te le répète, quand je parle de l'un de ces aspects, fais-y bien attention, ne me réponds pas comme si je parlais de l'autre, ou comme si je n'en tenais pas compte et l'oubliais; sans cela nous ne nous entendrions pas; tu m'accuserais d'être exclusif, quand je ne paraîtrais l'être que parce que je veux te faire sentir ce que tu exclus; ou bien notre désaccord serait le même qui aurait lieu si, lorsque je te prie d'être *attentif*, d'*écouter*, d'être *passif*, tu *regardais les mouches voler*, tu *bavardais*, tu *agissais*. Nous n'irions pas loin ainsi, nous ne serions

pas UN, nous ne vivrions pas d'une VIE HARMONIQUE.

N'oublie pas non plus que celui qui ne sent pas ces deux aspects de la vie ne sent pas la vie.

Je te CONÇOIS, dis-je, par la *pensée* et par le *toucher; tu* VIS *en moi* et *hors de moi*, *spirituellement* et *matériellement*; mais n'oublie pas que je n'entends pas dire par là que TOUTE TA VIE soit *en moi*, ou que TOUTE TA VIE soit *hors de moi*; ce sont les deux aspects sous lesquels je te CONÇOIS, je t'AIME, sous lesquels, par conséquent, je dis que *tu* ES.

Or je veux que tu vives toujours, car je t'aime; je veux que tu progresses toujours, car je t'aime; je veux donc que ta VIE *en moi* (ou *spirituelle*) et ta VIE *hors de moi* (ou *matérielle*) soient éternellement continues et progressives, comme je les vois se continuer et progresser, à l'instant même, *en moi* et *hors de moi*.

Je songe à *toi* et ensuite *j'agis* sur *toi*, ou bien *tu agis sur moi* et ensuite *je songe* à *toi* (*priori*, *posteriori*); et lorsque ton père te parle, cher fils, lorsqu'il se révèle à toi, ne sens-tu pas que tu étais déjà meilleur *en lui*, dans *sa pensée*, c'est-à-dire *hors de toi*, que tu ne l'étais *en toi*, dans ta *chair?* et n'est-ce pas en mettant ces deux aspects de ton être en HARMONIE, que tu grandis en AMOUR?

Enfant, ne me vois-tu pas pleurer lorsque tu vas pleurer, et n'es-tu pas un miroir fidèle du sourire de ton père? Ne te précipites-tu pas dans ses bras lorsqu'il t'ouvre les siens et ne dis-tu pas alors :

« Ah! mon père, il faut bien que *je* sois autant *en* « *vous* qu'*en moi-même*, car ma vie n'est COMPLÈTE

» qu'en ce moment où *je vous* EMBRASSE, qu'en ce mo-
» ment où *votre* bouche a LIÉ sur *mon* front les deux
» *moitiés de moi-même :* NOTRE baiser est le mystérieux
» emblème de *ma* VIE, c'est aussi celui de la *vôtre.* »

Oui, Charles, *tu* VIS *en moi* comme *je* VIS *en toi*, car *tu* es *mon* fils et *je* suis *ton* père, et le Père et le Fils, UNIS D'AMOUR, ne font qu'*un*, quoiqu'ils soient *distincts l'un* pour *l'autre. Tu* VIS *en moi*, mais tu n'y vis pas seul, car je suis l'enfant de mes pères, le père de mes enfants; je suis un être éternel, je suis un monde, je suis *Homme*-DIEU.

Tu VIS *en moi*, car tu es mon *espoir;* mais tu n'es pas mon *souvenir*. Je t'ai vu naître, tu es mon fils; mais à RODRIGUES, à SAINT-SIMON, je dois la vie.

Je suis ce SAINT-SIMON, *mort*, VIVANT et *naissant; passé,* PRÉSENT et *futur;* ce SAINT-SIMON *éternellement progressif*, manifesté dans le *temps* par le *nom* d'ENFANTIN, dans *l'espace* par les *formes* d'ENFANTIN; c'est *par moi* et *en moi* que SAINT-SIMON s'avance vers DIEU; c'est *par mon fils* et *en mon fils* que j'y marcherai, que j'y porterai SAINT-SIMON, lorsque, par la mort, *je* me serai plus AMOUREUSEMENT UNI *à lui,* en mon fils.

C'est *par moi* que SAINT-SIMON marche vers DIEU, car je suis, en vérité, ce que DIEU a voulu que fût éternellement SAINT-SIMON, le Père de tous les hommes; mais c'est *en moi* que SAINT-SIMON s'avance vers DIEU, car ce SAINT-SIMON développé (*moi*), renferme tous les développements déjà accomplis du Père de tous les hommes, et SAINT-SIMON lui-même n'est qu'un des termes du développement du SAINT-SIMON ÉTERNEL.

Or je suis, dans le *temps*, *résumé* et *germe* de ce SAINT-SIMON ÉTERNEL, manifesté *en moi* et *par moi*.

C'est *par toi*, peut-être, que je m'avancerai vers DIEU, cher fils, entraînant *avec moi* et *par toi* mon père, car tu continuerais notre œuvre; *tu* serais alors ce que DIEU *me* promet d'être toujours, le premier engendreur des hommes; mais c'est *en toi* que ma VIE *présente* se sentirait grandir, car je distinguerai toujours ce que j'étais *par moi*, de ce que je serai *par toi*; et cette différence, *tu* ne pourras pas l'établir comme *moi*, durant ta vie, parce que *tu* ne seras pas *moi*, *tu* seras toujours *toi*, *tu* seras *nous tous*; mais *tu* ne seras, je le répète, ni RODRIGUES, ni SAINT-SIMON, ni SAINT PAUL, ni JÉSUS, ni MOÏSE; tu seras, toi vivant, Charles Duveyrier, jusqu'à ce que la mort te réunisse à *tes pères* (*comme le croyaient les Juifs*) et te donne l'entrée dans une vie nouvelle (*ciel des Chrétiens*) où tu seras avec *tes enfants*.

Oui, Charles, les Juifs et les Chrétiens ont eu raison, les uns en brûlant de se réunir au *passé* qu'ils vénéraient, les autres en désirant se plonger dans l'*avenir* qu'ils adoraient: la mort me donnera cette double joie; je suis SAINT-SIMONIEN !

Le Juif désirait si ardemment la vie *passée*, dans ses croyances sur la mort, précisément parce que le culte était particulièrement *matériel*, précisément parce que la foi d'Israël était *prophétique*.

L'individu *se souvenait*, tandis que le peuple *espérait*.

De même, le Chrétien désirait ardemment la vie *future* dans ses croyances sur la mort, parce que le culte

avait un caractère *spirituel*, parce que la foi de l'Église universelle était *traditionnelle*.

L'homme *espérait*, tandis que l'Église *racontait*.

Il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule et même *promesse*, une seule et même *tradition*, pour *chacun* et pour *tous*; mais cette promesse et cette tradition, c'est celle du PROGRÈS, et il se présente sous un double aspect : nous voulons nous unir au *passé* pour *l'élever*, à l'*avenir* pour *nous élever*; la mort est le moment de cette double UNION : *Juifs* et *Chrétiens*, bénissez SAINT-SIMON! Israël, tu ne rentreras pas *dans le sein de ton père*, mais tu seras *avec lui*, car il est *en toi;* chrétien, les *portes du ciel* sont aux limites du *purgatoire*, et le purgatoire c'est la VIE ÉTERNELLEMENT PROGRESSIVE. MARIE, va aux limbes SAINT-SIMONIENNES, c'est notre terre; viens, ma mère, tu y trouveras ton fils, grandissant en SAINT-SIMON. Il avait consenti le sacrifice de la *chair* (*circoncision*); il inventa celui de *l'esprit* (*baptême*); il appelle celui de l'AMOUR (MARIAGE); SAINT-SIMON le lui a fait désirer. MARIE, approche-toi de ton fils : il n'est plus seulement le fils de Jéhovah ou le fils de l'homme; il ne te dira plus : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

CHARLES, je suis désireux de m'unir au *passé*, de m'unir à l'*avenir*, et ma VIE est un effort continuel d'AMOUR vers ce double but. J'ai voulu ÊTRE AIMÉ de *mon père*, et j'ai grandi; j'AIME *mes enfants*, et je grandis encore.

Je veux m'UNIR à eux, mais l'UNION pour moi n'est pas la *confusion*, c'est l'AMOUR, et l'AMOUR qui *distingue* en UNISSANT. Je veux m'UNIR à mon père, c'est-à-dire

le chérir plus ardemment chaque jour; mais je veux *distinguer* mon père de moi; je veux qu'il ait *sa vie propre*, et moi *ma vie propre*, et que cependant nos vies ne soient qu'UNE SEULE ET MÊME VIE, se déroulant dans le sein de DIEU; sans cela je le condamnerais et je me condamnerais à l'*anéantissement;* or je veux VIVRE; ou bien encore, sans cela, je l'élèverais ou je m'élèverais à l'*état divin;* or je suis *homme*-DIEU, mais je ne suis pas DIEU.

Je te le dis avec amour, cher fils, la promesse que tu me fais ne sourit pas à mon cœur. Tu veux que, prêt à quitter la vie, te donnant mon dernier baiser (toi que je suppose, pour un instant, le digne successeur de mon amour, de ma vie), tu veux, dis-je, me consoler du départ, en me montrant que mon œuvre ne sera pas interrompue; que toi, toi que j'embrasse à l'instant, tu vas, portant glorieusement le sceptre qui s'échappe de ma main défaillante, conduire l'humanité, mieux encore que je ne la dirigeais, vers son brillant avenir. Je t'entends bientôt t'écrier, au moment où se fermera ma paupière : « Mes enfants, je suis votre père ! » je te conçois, tu nais à la vie, tu n'en vois que l'aurore, tu n'as pas de passé, ou plutôt le soleil brille au milieu de sa course sur ta tête brûlante; tu célèbres l'heure de midi; pour toi plus d'étoile matinale, pas de rosée du soir; et dans ton enthousiasme, tu t'écries : Je suis, je vis, j'aime, je brûle....... Non, tu ne vis pas, tu es en délire; nouveau Josué, voudrais-tu faire oublier à la terre qu'elle tourne sans cesse ! Va, conduis le troupeau que je t'abandonne; aime-le, il m'est aussi cher

que moi-même ; mais laisse-moi croire que *je serai toujours avec toi*, avec toi que j'AIME, avec toi que j'ai toujours *distingué de moi-même*, avec toi qui seras toujours mon fils. J'ai trop joui de ma paternité pour vouloir en briser la chaîne ; laisse-moi marcher *avec toi*, *te* suivre, voir les progrès de *ton* amour, en profiter, m'élever par eux vers DIEU que l'un et l'autre nous adorons. Ce DIEU en qui et par qui nous sommes UNIS D'AMOUR, mais en qui et par qui nous sommes aussi *distincts l'un de l'autre*, m'a donné à parcourir une carrière qui n'est pas la tienne ; *mon* amour n'est pas le *tien* et ne sera jamais le tien, quand bien même un seul *esprit* et une même *chair* les UNIRAIENT. Sous cette forme nouvelle que notre union aurait revêtue, *je* serais encore, et *tu* serais encore, plus aimants *l'un et l'autre* que nous ne le sommes aujourd'hui ; mais *je te chérirais*, *tu m'aimerais* toujours ; nous n'aurions plus qu'un même AMOUR, qu'*une même pensée*, qu'*une même chair*, comme nous n'aurions qu'*un même* DIEU ; mais nous nous sentirions UNIS et non pas *confondus*.

Cher fils, nous n'aimons pas encore, car tu n'as pas reçu de la main de ton père l'ange qui doit compléter ton existence ; ton père lui-même, qui te parle, cherche ta mère ; il ne l'a point trouvée ; et nous osons parler d'amour ! et nous osons rêver l'UNION DES ÊTRES ! et tu veux qu'à ta voix la vierge de l'avenir s'écrie : C'est lui !.. Elle ne le dira pas ! Que lui promets-tu après *ta* mort ? Elle t'aime, et tu lui dis clairement, malgré l'entourage dont tu obscurcis ta parole, qu'elle en aimera *un autre*, tandis que c'est *toi*, toujours *toi*, mais *toi* toujours meil-

leur, qu'elle veut AIMER : car, si elle t'adore, une partie de son bonheur consiste à *te* voir heureux des souvenirs du bonheur qu'hier *elle te* donnait ; et ces souvenirs, le nouvel époux, ton successeur, les aura-t-il comme toi ? Lorsque ce nouveau CHARLES la conduira une seconde fois à l'autel, ce sera *lui* et *toi*, *lui présent* et *toi passé ;* vous serez *deux* qui ferez battre son cœur de *souvenirs* et d'*espérances*, car elle t'aura aimé, et tout ce qu'elle aura aimé, elle l'aimera encore, elle l'aimera toujours. Le premier jour où elle te donna sa foi, elle sentait cet AMOUR ÉTERNEL en te disant : Je t'aime.

Je le sais, tu crois, parce qu'elle ne touchera qu'*une seule main*, parce qu'elle ne verra près d'elle, à l'autel, qu'*un seul homme*, parce qu'elle n'entendra dans cet heureux instant qu'*une seule voix*, qu'elle dira : CHARLES n'est plus là, JULES seul existe !

Et moi, je te dis encore que tu ne connais pas la VIE, que tu ne connais pas l'AMOUR. CHARLES et JULES, manifestations d'*un même* ÊTRE, ont vécu *séparés*, sous deux formes *distinctes ;* CHARLES et JULES s'aimaient, s'unissaient chaque jour de plus en plus ; ils seront UNIS un jour sous *une seule forme ;* JULES deviendra CHARLES et JULES ; CHARLES et JULES ne feront qu'*un ;* mais ce *nouveau* JULES sera aussi un *nouveau* CHARLES, car l'*ancien* JULES et l'*ancien* CHARLES se trouveront *en lui ;* il sera l'*ancien* JULES *développé* par la VIE, mais il sera aussi l'*ancien* CHARLES *régénéré* par la MORT ; et l'un et l'autre auront conscience de leur PROGRÈS, car *tous deux* VIVRONT *encore puisqu'ils* VIVAIENT, et le *nouveau* JULES n'est que leur UNION ; il ne les a pas plus *confondus* qu'il ne

les a *anéantis ;* tous trois vivent et vivront éternellement.

Je me fatigue, Charles, à te faire de la métaphysique sur *moi*, *toi*, NOUS, sur *avenir*, *passé* et PRÉSENT. Je devrais m'arrêter, car tu dois m'avoir *compris*, et je voudrais te faire mieux SENTIR ; il faut cependant que je continue.

Me diras-tu comment l'*homme* et la *femme* s'ATTIRENT? suivant quelle *loi* ils s'attirent ? Quelle est la *cause* et la *fin* de cette ATTRACTION ?

Toute ATTRACTION est le symbole de l'*unité* DIVINE, *unité* SENTIE par l'homme, parce qu'elle est INFINIE; *incompréhensible* pour l'homme, parce qu'elle est INFINIE ; vers laquelle l'homme s'avance PROGRESSIVEMENT par les forces de son être, par les tendances de tous les êtres vers elle, c'est-à-dire par l'AMOUR dont il est embrasé pour *tout*, par l'amour qu'il attend de *tout*, parce que cette *unité* INFINIE est TOUT.

L'homme et la femme s'ATTIRENT pour *concevoir* et *réaliser* l'UNION de *deux* ÊTRES en *un seul* ÊTRE. Le fils, c'est l'*époux* et l'*épouse* RÉGÉNÉRÉS ; le fils, c'est le couple *un* et *double* DÉVELOPPÉ. Voilà pourquoi l'*homme* et la *femme* sont l'INDIVIDU SOCIAL ; c'est pour cela aussi que l'*humanité* est *un seul* ÊTRE *un* et *multiple*, semblable à lui-même dans chacune de ses manifestations; et c'est pour cela enfin que DIEU est ANDROGYNE, et que l'homme peut se sentir progresser dans le *temps* et par l'*espace* vers l'AMOUR ÉTERNEL ET INFINI.

Ce que je te dis, cher fils, pour l'UNION de l'*homme* et de la *femme*, je te le dis pour tout ce qui m'ATTIRE, pour tout ce que j'AIME; je te le dis pour ce monde que

...elligence *étudie*, pour ce ...*struit*. Union d'**AMOUR**, ...*rière*, telle est la **VIE** de ... mènes qui lui révèlent *cons-* ...*artout* l'unité divine, vers la- ...a condition de s'unir **D'AMOUR**, ... *tout ce qui est*. Chaque pas ...nible **COMMUNION** est un produit ...*igence* et de *matière*; dans sa ... **ÊTRES**, les *idées* et les *formes*; ...*dustriel*. Et ce produit, dont le ... renfermé dans les *deux agents* du ... *eux* et *par eux*, s'avance à son ...alors d'une manière manifeste pour ...*arfait*) vers la *fin* et la *cause* de tout ... vers l'**AMOUR INFINI**, vers la **VIE**

... *avant de naître* et tu seras *après la mort*. ...tais-tu? *que* seras-tu? *où* seras-tu? ...u me répondras que tu *étais* et que tu ... tu voudrais *avoir été*, et ce que et où ... *un jour*. DIEU, diras-tu, ne nous donne ... **AFFECTIONS** pour le *passé* et pour l'*ave-* ... **PRÉSENT**; il nous révèle ainsi notre *origine* ... telle est la condition de notre **PROGRÈS cons-** ... Tout cela est vrai; mais n'oublie pas qu'il veut ...*guions* le germe du fruit, la terre du grain ...erme, le père du fils, l'époux de l'épouse, ...atient, le produit du producteur. Tu te rap- ... furent les premiers cavaliers espagnols pour

les Américains, des Centaures; prends garde de faire comme les Américains.

Oui, je le sens, on peut désirer, par un effort d'exaltation morale, *avoir été* SAINT PAUL, et, de plus, *être encore un jour* SAINT PAUL; de même, dans un moment d'extase, tu pourrais me dire : Mon père, *vous* ÊTES *moi-même;* et à JULES : Cher fils, *tu* ES *moi*. Mais avec une pareille langue ultra-poétique, l'humanité ne marcherait pas. C'est peut-être la seule qu'elle parlera un jour, le jour où elle aura accompli sa *destination;* mais, certainement, jusque-là cette langue ne lui suffirait pas. Remarque bien que ce ne peut être que dans un moment d'oubli complet de *moi-même* (oubli qui, s'il durait, serait une impiété) que je voudrais AVOIR ÉTÉ SAINT PAUL; car je voudrais aussi l'AVOIR AIMÉ, l'avoir *vu*, l'avoir *écouté*, et, pour cela, il n'aurait pas fallu avoir été *lui;* de même, je ne voudrais pas être la femme que j'aimerais, quoique je désirasse m'UNIR à elle *d'un seul* AMOUR; de même encore *je* ne veux pas être *toi*, cher enfant.

Ce que je veux croire, c'est que je suis le *descendant* direct de SAINT PAUL, c'est-à-dire que j'étais *en lui* en GERME, comme il est aujourd'hui RÉSUMÉ *en moi;* que je suis son GERME *développé* (un chrétien aurait dit seulement son *verbe*, et un juif sa *chair*), et que je renferme *en moi* le GERME d'un nouveau SAINT PAUL; que SAINT PAUL enfin VIT *en moi*, comme je VIVRAI dans le nouveau SAINT PAUL.

Maintenant je sais que tu feras l'objection suivante : tu diras que ma VIE *future* ressemble beaucoup à la *gloire* des époques critiques. Cela est vrai, et je m'en

vante. Elle y ressemble, car elle la contient ; elle y ressemble, car la *gloire* est une des faces de ma vie ; elle y ressemble, mais ma vie n'est pas seulement la *gloire.*

Tu ajouteras encore que cependant je ne parais vouloir VIVRE que dans la *mémoire* des hommes. Oui, sans doute, j'y veux VIVRE ; mais qu'est-ce que VIVRE *dans la mémoire des hommes,* si ce n'est VIVRE *spirituellement* en quelqu'un ; si ce n'est ce qui correspond à cette face de l'amour fini, ÊTRE AIMÉ, moitié de la vie de tout être ? Cet aspect n'aurait sans doute aucune valeur moralisante, s'il était seul ; il serait même démoralisant, puisqu'il ne serait qu'*excentrique,* et même, vivre dans la *mémoire* des autres n'est qu'un aspect de la VIE *spirituelle,* car je veux *penser* à eux, comme je veux qu'ils *pensent* à moi ; et c'est pourquoi je dis que je VIVRAI dans la *mémoire* des hommes, mais que j'aurai *conscience* de cette existence ; alors ma VIE *future spirituelle* sera complète.

Mais pourquoi m'accuser de ne rêver qu'une VIE *future* purement *spirituelle,* une vie qui consisterait à *penser* aux autres et à occuper l'*esprit* des autres (ceci au moins est un aspect indispensable de la vie), lorsque je veux évidemment *agir* sur les autres et SENTIR leur *action* sur moi ; lorsque je veux, en d'autres termes, que mes SENTIMENTS, que l'AMOUR qui m'anime, qui fait, qui est ma VIE, lorsque je veux, dis-je, que cet AMOUR serve toujours de LIEN à une *intelligence,* à des *actes* qui m'appartiendront réellement dans l'*avenir,* quoiqu'ils soient manifestés par un être qui comprendra plus que mon *intelligence* et mes *actes,* plus que mon *esprit* et

ma *chair?* En effet, il sera plus *savant* et plus *puissant* que moi, puisqu'il sera le RÉSUMÉ de ma *science* et de mes *forces,* et le GERME d'une *science* et d'une *force* plus AIMANTES et plus AIMABLES que les miennes et les siennes propres, puisqu'il sera fils *plus parfait* que son père, père *moins parfait* que son fils.

Je serai *en lui* comme un être qui, passant d'une société *barbare* dans une société plus *civilisée,* se perfectionne par les PROGRÈS de son nouveau *milieu,* et se compare sans cesse à ce qu'il ÉTAIT dans sa société primitive.

Assez, assez de métaphysique, CHARLES; grâce à DIEU, grâce à l'AMOUR que j'ai pour *toi,* pour *tes frères,* pour *tes fils,* pour tout ce qui VIT *autour de moi,* grâce à ce besoin que j'éprouve de me sentir VIVRE *hors de moi* comme *en moi,* je peux m'adresser à *toi,* et cependant *me* caresser, *me* glorifier, *me* sanctifier *en toi;* je peux m'aimer en t'aimant, non parce que *toi* et *moi* ne formons qu'un être indivisible (DIEU seul pourrait parler ainsi parce qu'il est INFINI), mais parce que, alternativement, *je te* SENS *en moi* et *je me* SENS *en toi,* et que c'est là vraiment *ma* VIE.

Eh bien, ma vie est ÉTERNELLE; la mort ne m'empêchera donc pas de *te* SENTIR *en moi,* de *me* SENTIR *en toi.* La *conscience* que j'aurai de cette vie éternelle sera toujours double; *je* jouirai plus que jamais de *tes* joies, *tu* jouiras plus que jamais de *mes* joies, et NOS douleurs NOUS seront plus que jamais COMMUNES.

Dis-moi, dans le jour où cette manifestation divine que tu as nommée *ton* PÈRE sera *transfigurée*, dans ce

vante. Elle y ressemble, car elle la conti-
semble, car la *gloire* est une des faces d
ressemble, mais ma vie n'est pas seulen
Tu ajouteras encore que cependant
loir VIVRE que dans la *mémoire* des h
doute, j'y veux VIVRE ; mais qu'est-
la mémoire des hommes, si ce n'est
en quelqu'un ; si ce n'est ce qui c
de l'amour fini, ÊTRE AIMÉ, moitié
Cet aspect n'aurait sans doute auc
s'il était seul; il serait même dé
serait qu'*excentrique*, et même
des autres n'est qu'un aspect
je veux *penser* à eux, comm
moi; et c'est pourquoi je dis
moire des hommes, mais qu
existence; alors MA VIE
plète.

Mais pourquoi m'accus
ture purement *spirituelle*
ser aux autres et à occu
moins est un aspect in
veux évidemment *agir*
tion sur moi; lorsqu
mes SENTIMENTS, qu
qui est MA VIE, lors
serve toujours de
qui m'appartiendr
qu'ils soient mani
que mon *intellige*

et
il *écrit*
content !
us écrier au
ENE était là, il
tait naguère *avec*
ous que pour être
urd'hui meilleurs de
meilleur par tous nos

s de VIE, d'ÊTRE, là où tu
bes, une tête ; tu ne sais
fais pas un argument de
qui est au-dessus du *temps*
mps et l'*espace* ne compren-
notre AMOUR a soif d'ÉTER-
ot d'IMMORTALITÉ.

Je SENS *en moi* un monde qui *va naître* et un monde qui *est venu* S'UNIR à *lui*. Je SENS *en moi*, et d'une manière *distincte*, toutes ces VIES du *passé* dont tu m'as fait la peinture. Chacune d'elles a dit *en moi*, à ta parole : Me voici! Elles me racontent les souffrances du prophète et son EXALTATION, les joies de l'apôtre et sa RÉSIGNATION ; et d'autres vies me révèlent la *gloire de l'avenir*. Tous mes enfants me demandent d'aller là, ici, porter mon amour, épancher ma vie ; ils brûlent de sortir de mon sein pour répandre sur le monde la divine semence de leur père ; et la vie est en effet donnée au monde ; et sur les bords de la Loire, et dans les murs de Toulouse des enfants *me* sont NÉS ; car bientôt tu n'entendras plus la mère dire à son époux : Mon ami, nous avons un fils, sans qu'ils se soient écriés auparavant, *l'un et l'autre* : Gloire à DIEU, le Père a un enfant de plus! Alors ils auront compris *ma* VIE ; ils sentiront que pour donner à *tous* une vie nouvelle, DIEU avait mis *en moi* la VIE de *tous ;* qu'en la répandant sur eux, ma vie s'est améliorée, s'est agrandie, s'est embellie; ils sentiront aussi que le chef de l'avenir, le Père n'ôtera jamais la vie à un de ses enfants : ce serait un *suicide*. Et ils auront des oreilles pour entendre, lorsque je leur dirai : Enfants, *je vous* AIME, car NOUS SOMMES EN DIEU, car *vous* ÊTES *en moi* et *je* SUIS *en vous;* je vous *connais*, car vous procédez de moi, car vous me *comprenez* et je vous *pénètre;* je vous SENS, car *je m'*INCARNE *en vous*, car *je vous* ATTIRE, et *vous* venez *à moi*.

J'ai dit dernièrement, par *ma bouche* ou par celle d'*un de mes enfants*, que SAINT-SIMON, au milieu d'un monde

de l'humanité, dès
nner une nouvelle VIE
tour avec moi le rôle
le réservoir de vie de
grand pour ne pas être
métaphore! Laisse cela
me qui ÉMEUT le COEUR
: laisse mépriser la méta-
un homme à *tous* les
Va, je ne dis pas une rê-
-SIMON nous a donné à tous
lui, que *notre* amour était
amour; et ne me demande
amour avait cinq pieds six
ré l'amour à la toise.
ne nous as-tu pas sentis *avant*
toi qui fus mon frère et mon
amour la première prêtresse
la prêtresse n'est pas en-
elle était en GERME *en toi*,
yeux ravis, dépouillant cha-
tale. Dis-moi, CHARLES, n'es-tu
cette prêtresse? Eh bien, *tu* ne
GÈNE le sait, il est déjà *en elle*, et
et EUGÈNE, entre le *vivant* et
de désordre où le héros est in-
gnorée.
que la vie est aussi *insaisissable*,
DIEU, toi qui n'as pas la préten-
DIEU, toi qui vois en lui

l'ÉTERNITÉ, l'IMMENSITÉ, songe donc que *la* VIE *de l'homme, c'est* DIEU *tel que l'homme* LE SENT, et que chaque manifestation de DIEU est *en* DIEU *même* et par conséquent *ne* MEURT *pas*. Ce qui vit n'a donc pas d'autre désir à former que de sentir croître sa vie, c'est-à-dire d'ajouter par un effort d'amour à une VIE qui *devient souvenir*, une vie qui *était espérance*. Voilà le mystère de la VIE ÉTERNELLE, comme le mystère de la vie *temporaire* est d'ajouter en les UNISSANT, à un jour qui *devient la veille*, un autre qui *était le lendemain*. Or, dis-moi, me promets-tu d'ajouter des jours toujours plus beaux à ma vie, *lorsque la mort viendra*, comme j'en ajoutais sans cesse *avant ma mort*, de manière que *ma* VIE *future* soit la continuation non interrompue de *ma* VIE PRÉSENTE ? Si tu ne me le promets point, je ne veux pas de ta vie future : c'est le néant.

Pour moi, je te l'ai dit : comme le païen, je m'UNIRAI, par ma mort, de plus en plus, au *passé* ; comme le chrétien, à l'*avenir*. Sans doute, par cette UNION, je ne serai plus *le même*, mais je ne serai pas *toi*. C'est UNI *à toi* que je veux ÊTRE, c'est aussi *distinct de toi* que je veux ÊTRE, et il faut que tout cela soit pour que *je* VIVE ; or ma révélation me le promet, j'y crois ; la tienne ne m'en parle pas, elle est donc incomplète ; je la repousse.

N'est-ce pas par toi que j'ai entendu citer ce rêve fantastique, épouvantable, de je ne sais quelle imagination allemande : *deux hommes identiques !* Conçois-tu rien d'horrible comme la situation de ces Sosie ? La réalité d'un pareil songe serait effroyable. Eh bien, ton rêve n'est pas autre chose : de deux êtres *distincts*, tu n'en

fais plus qu'*un*, et tu appelles cela donner la vie à l'un et à l'autre. Moi, de deux êtres *distincts* j'en fais bien *un* aussi, mais c'est à condition qu'alors il y en aura *trois*. Ainsi du père et de la mère je fais naître l'enfant ; mais j'ai alors le père, la mère et l'enfant ; je *distingue* par l'*esprit*, par la *pensée* (car c'est là un des attributs de mon être), ce qui, dans l'enfant, vient du père ou de la mère ; et si cette *analyse* n'est pas poussée par moi, être *imparfait*, jusqu'à la PERFECTION, si je ne peux pas dire, moi, être *fini* : voici le père, voici la mère, au moins puis-je m'écrier que le père et la mère sont là ; et l'enfant me remercie de ma foi, car il tressaille quand en posant les mains sur sa tête je lui dis : *Celle* qui t'aimait d'un amour de mère, *celui* que tu aimais d'un amour de fils, ces deux sources de *ton* ÊTRE, UNIES *en toi*, sont là ; *les morts n'ont pas d'autre tombe que le vivant*.

Ces trois êtres qui COEXISTENT *distincts* seront toujours *distincts* pour l'homme, car nous ne marchons pas plus vers l'*identité* que vers la *différence* ; et ces deux faces du PROGRÈS, qui paraissent, au premier abord, contradictoires (comme la *nécessité* et la *liberté*), ne sont que la double expression de notre qualité d'êtres *finis*, *imparfaits*, mais PROGRESSIFS. Cette expression est double, c'est-à-dire correspondante au point de vue de l'*unité* et à celui de la *multiplicité*, parce que l'*une et l'autre*, envisagées avec un *égal* AMOUR, nous font sentir notre PROGRÈS vers l'INFINI, vers la PERFECTION, vers DIEU, qui n'a pas plus d'*identique* que de *différent*, vers DIEU qui ne *diffère* de *rien*, puisqu'il est TOUT, et qui n'est *semblable* qu'à LUI-MÊME.

En te parlant des chrétiens, des magnétiseurs, des théurgiens, des croyants à la métempsycose, je t'ai dit que ma foi comprenait les leurs, que mes espérances renfermaient, justifiaient les leurs, non dans ce qu'elles avaient de *négatif* les unes par rapport aux autres (comme dit COUSIN, qui n'a d'autre malheur que de n'avoir pas de foi ou d'AMOUR, et qui, par cela seul, ne saurait réaliser ses prétentions à l'*éclectisme*, puisqu'il ne peut pas *choisir*), mais dans ce qu'elles avaient de *positif*, dans ce qu'elles *affirmaient*. Occupe-toi de méditer cette pensée. Mais disons de suite quelques mots des chrétiens et des magnétiseurs.

La véritable, je dirais presque la seule différence qui doit exister entre un chrétien et nous, c'est de mettre son *paradis* dans la terre *promise* ; et nous ne faisons cette transformation que parce que la *terre* ne nous paraît pas, comme au chrétien, de la *matière* seulement. De même, la différence qui nous sépare du païen, c'est que nous apportons *sur la terre* le *ciel* chrétien *(esprit pacifique)*, tandis que le païen tenait fort à la *terre*, parce qu'elle enfantait des *guerriers*, et la nourriture et le *fer* des *guerriers*.

Quant aux magnétiseurs, leur affaire est claire. Ils croient que la meilleure manière de *connaître les pensées* d'un homme, de lui imposer les ordres d'une puissante VOLONTÉ, c'est de le priver de son *individualité*, de le réduire à une *abstraction* de la VIE, de le condamner à n'être qu'un *organe passif du milieu qui l'entoure*.

J'admets, tant qu'on voudra, qu'ils produisent par ce moyen des phénomènes extraordinaires, car je ne

nie pas plus l'*extase* que l'*électricité;* mais, moi, je *te* regarde éveillé, et si *mon* œil triste rencontre le *tien*, je le vois se mouiller; si j'exprime un désir, tu te lèves, tu cours, tu te précipites; ce que j'AIME, je te le vois AIMER; ce que je *sais*, tu l'*apprends* et le *professes;* si je *travaille*, tu viens m'aider de toutes tes *forces*. Je dispose de ton CŒUR, de ton *intelligence* et de tes *bras;* j'en dispose, mais ce n'est pas à *ton insu;* tu ne *dors* pas, tu *veilles*, et nous en sommes *l'un et l'autre* doublement heureux. Je dis plus, nous ne le serions *ni l'un ni l'autre* sans nos deux *consciences distinctes*, réagissant l'une sur l'autre, non comme *maître* et *esclave*, non comme *agent* et *patient*, mais comme puissances d'*autorité* et d'*obéissance* par AMOUR RÉCIPROQUE. Chaque phénomène magnétique que je produis ainsi sur toi me délasse, tandis qu'ALFRED (Filassier) sue à grosses gouttes pour faire dire à un somnambule l'heure qu'il est. Je parle à un converti sur cette matière : aussi mon but n'est-il pas de te faire sentir combien mon MAGNÉTISME NORMAL l'emporte sur celui des *extatiques;* je veux simplement t'expliquer pourquoi j'ai dit que je voulais tenir compte des rêves des magnétiseurs.

Dans les époques critiques, les hommes qui cherchent le LIEN des ÊTRES peuvent bien rendre un culte à l'*électricité*, au *magnétisme*, à l'*attraction* moléculaire, aux *affinités* chimiques, etc..., rien de mieux ; cela prouve que si l'AMOUR n'est plus entre les hommes, ils éprouvent une surexcitation d'amour à l'égard de *ce qui n'est pas l'homme* : ainsi les vieilles femmes aiment beaucoup les chiens et les chats, lorsqu'elles n'aiment plus personne, et

ces estimables quadrupèdes sont généralement adorés en raison directe de la désunion qui se manifeste entre les hommes; l'humanité retourne en effet alors au *fétichisme*. Le magnétisme arrive toujours au moment où l'AMOUR des hommes va paraître; il est l'expression des efforts que font les *matérialistes* AIMANTS pour redevenir *hommes*. Dès que la *friction* se change en *imposition des mains*, le monde est sauvé, l'ordre est né.

Or que disent nos magnétiseurs?

Que le *patient pense* avec l'*agent*; qu'il assiste, comme lui-même, aux opérations de son *esprit*, aux plus secrètes émotions de son CŒUR; en un mot, que l'un et l'autre sont tellement UNIS DE VOLONTÉ, qu'il n'y a pas de métaphore pour le magnétiseur, lorsqu'il dit : Mon *sujet* est tout entier *en moi*; il a complétement abandonné la place que son *corps* occupe; ce *corps* n'est plus rien pour lui; le *patient* VIT entièrement *hors de lui*, etc., etc. L'erreur n'est que dans ces mots, *complétement*, *entièrement*, *tout entier*; car il est vrai que l'on peut vivre *principalement* hors de soi comme *principalement* en soi. Nous connaissons des êtres à *résignation* poussée jusqu'à l'*abnégation* presque complète d'eux-mêmes, comme nous connaissons des *égoïstes* qui semblent presque être l'*abstraction contraire* réalisée. Mais, même dans les cas d'*extase* les plus maladifs, même dans la *catalepsie*, l'existence du *moi* et celle du *non-moi* ne sauraient jamais être conçues comme *complétement isolées l'une de l'autre*.

Les magnétiseurs constatent donc un fait, c'est que l'homme peut *s'abstraire presque complétement* dans l'un ou l'autre *sens*, et pousser cette *abstraction* si loin, qu'il

croie, dans son *exaltation* purement *individuelle*, l'avoir réalisée. Or, dire qu'il le *croit*, c'est dire qu'il le VEUT, qu'il l'AIME, car il aime ce qui est une condition de son ÊTRE; il faut donc lui donner une satisfaction sur ces deux points, pourvu que l'un ne soit pas satisfait aux dépens de l'autre, et que tous deux ne soient jamais pour lui que l'une ou l'autre des expressions imparfaites de son AMOUR, de sa VIE; il faut que sa foi religieuse dans la vie lui promette une VIE *en lui* et une VIE *hors de lui*, comme conditions indispensables de *sa* VIE *en* DIEU. Mais rappelons sans cesse à celui qui préfère la première à la seconde, qu'il faut aimer celle-ci pour sentir plus vivement encore celle qui a un attrait particulier pour lui; faisons-lui sentir, par les joies de l'une et par celles de l'autre, le PROGRÈS NORMAL de son ÊTRE. Ainsi il aura une VIE *propre*, toujours de plus en plus grande, une vie qui ne se *confondra* jamais avec *une autre*; il aura également une VIE *participant à la vie de tous*, de manière à ce qu'il puisse alternativement se reposer (*passivité*) dans l'une du mouvement (*activité*) de l'autre; réfléchir (*posteriori*) dans l'une la contemplation (*priori*) de l'autre. L'une sera sa vie *individuelle* (*petit monde*), l'autre sera sa vie *collective* (*grand monde*); l'une lui révèlera ses *intérêts* (*égoïsme*), l'autre lui rappellera ses *devoirs* (*abnégation*); toutes deux UNIES constitueront ce que nous appelons LA VIE D'UN HOMME, car la vie d'un homme consiste toujours dans l'UNION de deux manifestations diverses, mais harmoniques, de LA VIE UNIVERSELLE.

J'ai dit que ces deux vies étaient des conditions indis-

pensables de notre VIE *en* DIEU, et, sans doute, tu as saisi cette dernière parole, et tu t'es écrié : Ah ! voici la vie que j'aime, que je désire, que je veux. PRÊTRE ! tu as oublié qu'il existe des *théologiens* et des *diacres*. POËTE ! tu crois donc que tu ne *réfléchis* pas, que tu n'*agis* pas. ÊTRE *limité* par le *temps* et l'*espace*, tu veux SENTIR l'ÉTERNITÉ, l'IMMENSITÉ, en un mot l'IMMORTALITÉ, *hors du temps et de l'espace*, sans être soumis à cette double condition de ton ÊTRE *fini*. PRÊTRE, POËTE, HOMME, tu n'es pas DIEU ; AIME le *temps* et l'*espace*, si tu veux l'IMMORTALITÉ ; AIME-*toi dans les autres*, AIME *les autres en toi*, si tu prétends AIMER DIEU, car la vie de l'homme, je le répète, ne sera jamais que l'UNION de deux manifestations de la VIE UNIVERSELLE ; c'est seulement ainsi qu'on peut concevoir le PROGRÈS vers la VIE UNIVERSELLE. Or, de même que l'homme n'est pas DIEU, mais PROGRESSE vers DIEU, de même aussi notre VIE n'est pas la VIE UNIVERSELLE ; elle est un progrès constant vers cette VIE DIVINE, qu'il nous est permis de DÉSIRER sans pouvoir la *définir*, et dont nous ne pouvons nous rapprocher qu'en AIMANT de plus en plus, dans le *temps* et dans l'*espace*, *spirituellement* et *matériellement*, NOTRE PROCHAIN COMME NOUS-MÊMES, le *grand monde* comme le *petit monde*, la *science* comme l'*industrie*, notre *devoir* comme notre *intérêt*, l'*obéissance* comme l'*autorité*, la *théorie* comme la *pratique*, la *réflexion* comme l'*action*. Dis donc avec moi que c'est par l'UNION de plus en plus AMOUREUSE de ces deux aspects de la vie (l'un et l'autre indispensables) ; que c'est par le PROGRÈS constant de la VIE *en soi et hors de soi*, que l'homme s'avance vers

sa VIE en DIEU ne veut rien
immédiatement sous ces deux
PROCHAIN ET EN NOUS-MÊMES.
mais VIVRE *dans mon prochain,*
ma VIE *future* et quelle a été ma
vue *spirituel* ou *collectif;* je t'ai
désirais que *mon prochain* VÉCÛT *en*
a été ma VIE *passée* et quelle
point de vue *matériel* ou *indivi-*
c'est dans mes pères et mes en-
que j'ai aimé; ce sont eux-mêmes
et me développeront : je me fais
que c'est un des aspects de ma vie
là); dans la seconde, c'est *moi,*
moi *actif,* ce *petit monde* qui atti-
poussera *ses enfants* vers DIEU. Je
moment, d'une VIE COMPLÈTE, *active*
complète du moins qu'il est donné à
sentir. DIEU se manifeste à moi dans
les *traces de passé* et les *germes d'a-*
monde actuel renferme, que moi-même,
renferme aussi; j'AIME les unes qui
je viens; j'AIME les autres qui m'*an-*
vais; je les aime toutes deux, non d'*un*
mais d'*un égal* AMOUR ; j'*obéis* aux unes,
aux autres : je me sens *logiquement enchaîné*
virtuellement libre pour mon *avenir :*
VIE SAINT-SIMONIENNE.

TABLE DES MATIÈRES DE LA I^RE PARTIE

—

la VIE UNIVERSELLE.
dire, s'il ne
faces: la vie
Je t'ai d
c'est-à-dire
VIE passi
dit aussi
moi, c'
sera
duel.
fan
qui
pas
PR

...ration. L'UNION du mâle et ... la base de la science de la ...ologie.

... génération dans les deux ...ce, VIRILITÉ, vieillesse.

...vité dans l'être entier et dans ...ganes. L'androgynéité est la loi ... de vie.

...ITRE III.

[illegible] de la génération.

...ve, vie passive, vie de RELATION, active ...ssive à la fois; vitalisme et organicisme.

...nération de L'ÊTRE, génération ration... génération corporelle.

...nc et les organes et systèmes qu'il renferme, considérés comme liens de l'organe ...ébral et de l'appareil de la génération.

...tions entre les organes cérébraux et ceux de ... génération. — Étude du tronc qui les ...lie. — Circulations générales et tissus généraux.

CHAPITRE IV.

Dogme philosophique.

. ...position et discussion des dogmes trinaires qui procèdent par inégalité ou par égalité des trois principes de vie.

2. ...ation du spiritualisme et du matérialisme

3. Caractère MORAL de la science.

CHAPITRE V.

Équilibre et solidarité des organes.

CHAPITRE VI

De la nutrition.

CHAPITRE VII.

Les sens.

CHAPITRE VIII.

Vie éternelle et vie universelle.

NOTES.

1813

—

DEUXIÈME PARTIE

PAR

H. SAINT-SIMON.

DIVISIONS DE LA DEUXIÈME PART

n'implique pas de notre part une adhésion absolue et aveugle à toutes les idées exprimées dans ces premières et intimes révélations de l'homme de génie. Ses travaux ont été et sont toujours pour nous le germe que nous avons mission de cultiver, de développer et même d'émonder, en un mot d'améliorer.

En conséquence, nous nous sommes permis quelques légères suppressions qui, nous le croyons fermement, auraient été effectuées par Saint-Simon, s'il avait publié lui-même ces prodigieux manuscrits.

P. ENFANTIN.

MÉMOIRE

SUR LA

SCIENCE DE L'HOMME

PAR

H. SAINT-SIMON.

1813

PRÉFACE.

Le pas le plus utile dans les sciences est toujours celui qui suit immédiatement les derniers qui ont été faits.

L'entreprise scientifique qui contribue le plus aux progrès des lumières est toujours celle que les travaux les plus récents des hommes de génie ont préparée; car les idées les plus justes, lorsqu'elles se trouvent trop en avant de l'état des lumières, ne sont presque d'aucune utilité ; on les oublie avant qu'on soit en état d'en faire d'importantes applications. Il est prouvé que Pythagore a enseigné que le soleil était au centre du monde ; il paraît certain que plusieurs philosophes grecs ont soupçonné l'existence de la gravitation et qu'ils ont même

énoncé ce principe à leurs élèves. Je demande quels avantages les anciens ont tirés de ces deux idées qui servent de base à notre système astronomique. Ptolémée n'en a pas moins placé la terre au centre du monde; Copernic n'en a pas moins été obligé de découvrir et de démontrer la véritable situation du soleil; Képler n'en a pas moins été inventeur de ses belles lois; enfin Newton n'a pas eu moins de mérite à les résumer et à les lier par sa profonde conception de la gravitation.

Animé du désir de faire la chose la plus utile pour le progrès de la *science de l'homme*, et convaincu de la justesse du principe que je viens de poser, j'ai commencé par examiner avec la plus scrupuleuse attention dans quelle situation se trouvait cette science. Voici quel a été le résultat de mon examen :

Les quatre ouvrages les plus marquants, relativement à cette science, m'ont paru être ceux de Vicq-d'Azyr, de Cabanis, de Bichat et de Condorcet. En comparant les ouvrages de ces quatre auteurs avec ceux de leurs devanciers, j'ai trouvé :

1° Que ces auteurs avaient fait faire un pas bien important à la science, en la traitant par la méthode employée dans les autres sciences d'observation, c'est-à-dire en basant leurs raisonnements sur des faits observés et discutés, au lieu de suivre la marche adoptée pour les sciences conjecturales, où on rapporte tous les faits à un raisonnement;

2° Que toutes les questions importantes, relatives à cette science, avaient été traitées par l'un ou l'autre de ces quatre auteurs.

Et j'ai conclu de cet examen que le pas le plus important à faire pour la science de l'homme, que celui qui suivrait immédiatement ceux faits par Vicq-d'Azyr, Cabanis, Bichat et Condorcet, était de traiter cette science dans un seul et même ouvrage, en complétant les matériaux que ces quatre grands hommes nous avaient laissés. Tel est l'objet que je me suis proposé dans le présent mémoire, qui sera divisé en deux parties, chacune desquelles sera partagée en deux sections.

La première partie traitera de l'individu-homme, et la seconde, de l'espèce humaine.

La première section de la première partie sera un résumé physiologique, la seconde, un résumé psychologique.

La première section de la seconde partie contiendra une esquisse de l'histoire des progrès de l'esprit humain, depuis son point de départ jusqu'à ce jour. Dans la seconde, je présenterai un aperçu sur la marche que suivra l'esprit humain après la génération actuelle.

Je donnerai à la première partie le titre d'examen des ouvrages de Vicq-d'Azyr, et à la seconde celui d'examen du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, par Condorcet. Je discuterai dans la première les idées de Vicq-d'Azyr, et dans la seconde, celles de Condorcet. Par la discussion, je rejetterai certaines idées émises par ces auteurs, j'en admettrai d'autres, et je compléterai celles que j'aurai admises, de manière à en former un tout systématiquement organisé.

Je préviens le lecteur que je reviendrai souvent sur les mêmes idées; que je réexaminerai des principes déjà

admis après discussion, en les considérant sous de nouveaux points de vue. C'est par de fréquents retours sur ses pensées qu'on parvient à les analyser complétement, qu'on se familiarise avec elles et qu'on leur donne une assiette solide. Je sais que cette manière de composer rend pénible la lecture d'un travail, et par conséquent peu agréable; qu'elle doit déplaire à la majeure partie des lecteurs; peu m'importe, puisque ce n'est pas pour elle que j'écris et que la gloire littéraire n'est pas l'objet de mon ambition. J'ai appris à penser laborieusement: tel a été pour moi le résultat de mes longs travaux, et je récuse le jugement de ceux pour qui l'exercice de la pensée est devenu d'autant plus facile qu'ils ont avancé davantage dans la carrière de la vie. Ces hommes ne s'occupent que de futilités, et leurs travaux contribuent plutôt à abâtardir l'esprit humain qu'à lui faire faire des progrès.

Dans le siècle dernier on s'est occupé de mettre les questions les plus abstraites à la portée de *tout le monde*, de les soumettre au jugement de *tout le monde*. Cette manière de faire était très-bonne pour amener une RÉVOLUTION, ce qui était le but que les savants se proposaient. Mais aujourd'hui, le seul objet que puisse se proposer un penseur, est de travailler à la RÉORGANISATION du système de *morale*, du système *religieux*, du système *politique*, en un mot, du système des IDÉES, sous quelque face qu'on les envisage. L'ancienne manière de procéder doit donc être abandonnée. Les personnes qui ont fait une étude particulière de ces grandes questions sont les seules qui puissent, sans inconvénient pour l'ordre général, et

au contraire, à son avantage, les examiner et les discuter. Pour agir conséquemment à cette manière de voir, je ne ferai pas imprimer mon travail.

Le travail que j'ai conçu ne se borne point au présent mémoire, il doit se composer de quatre mémoires, ayant pour titres : *Mémoire sur la science de l'homme ; Mémoire sur la philosophie ; Mémoire sur la réorganisation du clergé ; et Mémoire sur les réorganisations nationales des différents peuples*. Je suis poussé à l'exécution de ce plan de travail bien plus par la conviction du besoin que la société en a, que par le sentiment de ma capacité pour fournir une carrière aussi longue et aussi difficile. Je déclare en y entrant que je suis prêt à quitter la direction de l'entreprise, que mon plus grand désir est de voir une personne plus capable que moi s'en charger, et que je deviendrai dès ce moment pour elle un collaborateur qu'elle emploiera comme elle le jugera à propos. En attendant l'heureux jour où je me trouverai débarrassé de cette tâche (infiniment au-dessus de mes forces), voici la marche que je suivrai pour la remplir le moins mal qu'il me sera possible.

Je fais observer au lecteur que je dois, pour le moment, me regarder comme chef de l'entreprise et faire ma combinaison comme si je devais en diriger toute l'exécution.

Je prends douze ans, à partir du 1er janvier 1813 (1), pour l'exécution (c'est depuis cette époque, en effet, que j'y travaille). Mon mémoire sur la science de l'homme

(1) Saint-Simon est mort le 19 mai 1825. P. E.

admis après discussion, en les considé
veaux points de vue. C'est par de fré
ses pensées qu'on parvient à les analy
qu'on se familiarise avec elles et qu'o
assiette solide. Je sais que cette man
rend pénible la lecture d'un travail,
peu agréable; qu'elle doit déplaire à
des lecteurs; peu m'importe, puisque
elle que j'écris et que la gloire littérai
de mon ambition. J'ai appris à pense
tel a été pour moi le résultat de mes
je récuse le jugement de ceux pour q
pensée est devenu d'autant plus facil
davantage dans la carrière de la vi
s'occupent que de futilités, et leurs
plutôt à abâtardir l'esprit humain q
progrès.

Dans le siècle dernier on s'est
questions les plus abstraites à la
de les soumettre au jugement
manière de faire était très-bon
LUTION, ce qui était le but que
Mais aujourd'hui, le seul o
un penseur, est de travailler
tème de *morale*, du systèm
tique, en un mot, du systèn
qu'on les envisage. L'anc
donc être abandonnée.
étude particulière de ces
qui puissent, sans inco

aux progrès de la science et à l'amélioration du sort de l'espèce humaine ?

EXAMEN DE CETTE QUESTION.

Toutes les choses qui sont arrivées, toutes celles qui arriveront, forment une seule et même série dont les premiers termes constituent le passé, dont les derniers composent l'avenir. Ainsi l'étude de la marche suivie jusqu'à ce jour par l'esprit humain nous dévoilera les pas utiles qui lui restent à faire dans la carrière scientifique et dans la route du bonheur. Mais il serait inconvenant de remonter dans cet examen jusqu'au point de départ ; ce n'est pas ici que le lecteur doit trouver l'histoire entière des progrès de l'intelligence humaine. Cette manière de faire intervertirait l'ordre naturel des choses ; ce serait placer l'ouvrage dans la préface, qui ne doit contenir qu'un aperçu très-succinct de l'ouvrage. Je me bornerai donc pour le moment à examiner la dernière tranche du passé. Je ne remonterai pas plus haut que le xve siècle, et si je parle du grand passé, ce que j'en dirai se bornera à une récapitulation extrêmement rapide.

Au xve siècle, l'enseignement public était presque entièrement théologien. Depuis la réforme de Luther jusqu'à la brillante époque du siècle de Louis XIV, l'étude des auteurs profanes, grecs et latins, s'est introduite par degrés dans l'instruction publique, et cette étude, qui a continuellement pris de l'extension aux dépens de la théologie, est devenue exclusive, de manière que la

science dite sacrée a été reléguée dans des écoles spéciales, auxquelles on a donné le nom de séminaires, et qui n'ont été fréquentées que par ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Sous le règne de Louis XV, les sciences physiques et mathématiques ont commencé à faire partie de l'instruction publique; sous le règne de Louis XVI, elles y ont joué un rôle important; enfin les choses sont arrivées au point qu'elles forment aujourd'hui la partie essentielle de l'enseignement. L'étude de la littérature n'est plus considérée que comme un objet d'agrément. Telle est la différence à cet égard entre l'ancien ordre de choses et le nouveau, entre celui qui existait il y a cinquante ans, quarante ans, trente ans même, et celui actuel, que pour s'informer, à ces époques encore bien rapprochées de nous, si une personne avait reçu une éducation distinguée, on demandait : Possède-t-elle bien ses auteurs grecs et latins? et qu'on demande aujourd'hui : Est-elle forte en mathématiques? est-elle au courant des connaissances acquises en physique, en chimie, en histoire naturelle, en un mot dans les sciences positives et dans celles d'observation?

En se rappelant les notions générales que tous les hommes instruits ont reçues dans leur éducation, sur la marche que l'esprit humain a suivie depuis l'origine de son développement, en réfléchissant d'une manière particulière sur la marche qu'il suit depuis le xve siècle, on voit :

1° Que sa tendance, depuis cette époque, est de baser tous ses raisonnements sur des faits observés et discutés; que déjà, il a réorganisé sur cette base positive l'astro-

nomie, la physique, la chimie ; et que ces sciences font aujourd'hui partie de l'instruction publique, qu'elles en forment la base. On conclut de là nécessairement que la physiologie, dont la science de l'homme fait partie, sera traitée par la méthode adoptée pour les autres sciences physiques, et qu'elle sera introduite dans l'instruction publique quand elle aura été rendue *positive*.

2° On voit que les sciences particulières sont les éléments de la science générale; que la science générale, c'est-à-dire la philosophie, a dû être conjecturale, tant que les sciences particulières l'ont été; qu'elle a dû être mi-conjecturale et positive, quand une partie des sciences particulières est devenue positive, pendant que l'autre était encore conjecturale ; et qu'elle sera tout à fait positive quand toutes les sciences particulières le seront. Ce qui arrivera à l'époque où la physiologie et la psychologie seront basées sur des faits observés et discutés; car il n'existe pas de phénomène qui ne soit astronomique, chimique, physiologique ou psychologique. On a donc conscience d'une époque à laquelle la philosophie qui sera enseignée dans les écoles sera *positive*.

3° On voit que les systèmes de religion, de politique générale, de morale, d'instruction publique, ne sont autre chose que des applications du système des idées, ou, si on préfère, que c'est le système de la pensée, considéré sous différentes faces. Ainsi, il est évident qu'après la confection du nouveau système scientifique, il y aura réorganisation des systèmes de religion, de politique générale, de morale, d'instruction publique, et que, par conséquent, le clergé sera réorganisé.

science dite sacrée a été reléguée dans des écoles
ciales, auxquelles on a donné le nom de sémin
et qui n'ont été fréquentées que par ceux qui se
naient à l'état ecclésiastique. Sous le règne de Lo
les sciences physiques et mathématiques ont co
à faire partie de l'instruction publique; sous le
Louis XVI, elles y ont joué un rôle important;
choses sont arrivées au point qu'elles formen
d'hui la partie essentielle de l'enseignement.
la littérature n'est plus considérée que com
d'agrément. Telle est la différence à cet
l'ancien ordre de choses et le nouveau, en
existait il y a cinquante ans, quarante a
même, et celui actuel, que pour s'informer
encore bien rapprochées de nous, si une
reçu une éducation distinguée, on dema
t-elle bien ses auteurs grecs et latins? e
aujourd'hui : Est-elle forte en mathém
au courant des connaissances acquise
chimie, en histoire naturelle, en un m
positives et dans celles d'observation

En se rappelant les notions gé
hommes instruits ont reçues dans l
marche que l'esprit humain a suiv
son développement, en réfléchiss
ticulière sur la marche qu'il suit
voit :

1° Que sa tendance, depuis
tous ses raisonnements sur des
que déjà, il a réorganisé sur

dont le quatrième traite la question de la réorganisation des constitutions nationales, il est nécessaire d'examiner avec quelques détails ce qui s'est passé depuis le commencement du xve siècle ; c'est ce que je vais faire.

Pour dégrossir la question, je vais examiner les changements que le corps scientifique a éprouvés. Je considérerai successivement son organisation actuelle, celle qu'il avait au xve siècle, et celle qu'il a eue à l'époque intermédiaire la plus marquante.

Le corps scientifique est divisé aujourd'hui en deux parties bien distinctes, ou plutôt, il existe deux corps scientifiques ; les travaux de chacun d'eux embrassent la totalité du système de nos connaissances ; et cependant, leurs occupations sont essentiellement différentes. L'un a pour objet l'enseignement des connaissances acquises, c'est l'Université ; l'autre travaille à compléter le système scientifique, c'est l'Institut. Il est essentiel de remarquer que le clergé, qui est chargé du perfectionnement et de l'enseignement de l'ancien système scientifique, forme aujourd'hui une classe tout à fait distincte de celle des lettrés qui s'occupent du nouveau système scientifique, à l'étude duquel la jeunesse est exclusivement occupée dans les principales écoles.

Cette organisation de l'atelier scientifique est bien différente de celle qui existait au xve siècle, elle lui est bien supérieure ; il n'existait pas, à cette époque, d'autre corps scientifique que l'Université. Alors, comme aujourd'hui, ses occupations avaient pour unique objet l'enseignement public, de manière qu'à cette époque

4° On voit que les organisations
applications particulières des idées g
social, et que la réorganisation du s
la politique européenne amènera à s
nisations nationales des différents pe
réunion politique, forment cette gra

Dans son résumé le plus succinct,
dont mon ouvrage sera le développe

Tous les travaux de l'esprit humai
où il a commencé à baser ses rais
faits observés et discutés, doivent être
des travaux préliminaires;

La science générale ne pourra êtr
tive qu'à l'époque où les sciences
basées sur des observations;

La politique générale, qui comp
gieux et l'organisation du clergé.
positive qu'à l'époque où la phi
dans toutes ses parties une scien
politique générale est une ap
générale;

Les politiques nationales
sairement quand les institu
seront améliorées.

Pour prouver la justes
faire voir que le travail l
consiste en quatre mémo
la science de l'homme
second donne une bas
troisième contient un

plus sublime élévation. Il se trouvera, comme on voit, que dans la première partie, je traiterai de la science de l'homme relativement à la connaissance de *l'individu*, et dans la seconde relativement à celle de *l'espèce*. Je parlerai cependant de l'espèce dans la première et de l'individu dans la seconde, mais ce ne sera qu'accessoirement.

Dans toutes les parties de mon travail, je m'occuperai d'établir des *séries de faits*, persuadé que c'est la seule partie solide de nos connaissances.

Je préviens le lecteur qu'il y aura des choses, dans le mode de rédaction que j'ai adopté, qui lui paraîtront extraordinaires, qui le choqueront même au prime-abord. Par exemple, quand il verra Vicq-d'Azyr parler du Sauvage de l'Aveyron, dont il ne peut pas avoir eu connaissance, il me blâmera certainement; voici ma justification : il m'a paru, comme je viens de le dire, que le point le plus important dans un travail scientifique, était d'établir les séries de faits et de raisonnements les plus étendues possible. Vicq-d'Azyr ayant effectivement posé les premiers termes de la série, j'ai cru que la série entière devait porter son nom dans l'occasion dont je parle. J'ai cru que je ne devais pas introduire là, changement de l'orateur, là, division entre le passé et l'avenir scientifique de ce savant. Je développerai mes idées à cet égard dans le cours de ce mémoire. Elles seront d'une compréhension plus facile à la place où je les mettrai. Pour ce moment, je me bornerai à prier le lecteur, lorsqu'il en sera au passage en question, de suspendre son jugement. Quelques pages plus bas, je

aucun corps n'était chargé du perfect
tème des connaissances humaines, et

Je reviens au mémoire dont ceci e

Mes idées sur la science de l'homm
les ouvrages de Vicq-d'Azyr, de Bic
et de Cabanis, ou plutôt, je m'attac
moire à lier, combiner, organiser.
produites par Vicq-d'Azyr, Bichat.
cet, de manière à en former un t

Cabanis et Bichat ont certain
l'autre des questions du plus hau
comme cependant ils n'ont agit
tôt chacun d'eux, qu'une ques
ment à la science de l'homm
consacrer une des divisions
de leurs idées, je les ai con
dices de celles de Vicq-d'A

Ce mémoire sera, ainsi
visé en deux parties : da
idées de Vicq-d'Azyr, et
dorcet. Ces examens a
rents : je critiquerai
idées de détail m'on
m'occuperai seulem
compléter, de man
étendues qu'il me
absolument différ
tiquerai beaucoup
me paraissent n
la conception

sonnes qui ont le plus contribué à me faire acquérir des idées dont mon travail sera le développement. Trois personnes ont, plus qu'aucune autre, contribué à me faire acquérir les idées que je produirai et développerai dans le cours du travail que j'ai entrepris. Ces personnes sont MM. Burdin, Bougon et Œlsner; je vais parler de chacun d'eux séparément, et préciser l'opinion qu'on doit avoir des obligations que j'ai à chacun d'eux.

M. BURDIN.

C'est le docteur Burdin qui m'a fait connaître l'importance de la physiologie; voici à peu près le langage qu'il m'a tenu ;

Toutes les sciences ont commencé par être conjecturales; le grand ordre des choses les a appelées toutes à devenir positives. L'astronomie a commencé par être de l'astrologie; la chimie n'était à son origine que de l'alchimie; la physiologie qui, pendant longtemps, a nagé dans le charlatanisme, se base aujourd'hui sur des faits observés et discutés; la psychologie commence à se baser sur la physiologie et à se débarrasser des préjugés religieux sur lesquels elle était fondée.

Les sciences ont commencé par être conjecturales, parce qu'à l'origine des travaux scientifiques il n'y avait encore que peu d'observations faites, que le petit nombre de celles qui avaient été faites n'avaient pas eu le temps d'être examinées, discutées, vérifiées par une longue expérience, et que ce n'était que des faits présumés, des

conjectures. Elles ont dû, elles doivent devenir positives, parce que l'expérience journellement acquise par l'esprit humain lui fait acquérir la connaissance de nouveaux faits, et rectifier celle plus anciennement acquise de certains faits qui avaient été observés d'abord, mais à une époque où l'on n'était pas encore en état de les analyser. L'astronomie étant la science dans laquelle on envisage les faits sous les rapports les plus simples et les moins nombreux, est la première qui doit avoir acquis le caractère positif. La chimie doit avoir marché après l'astronomie et avant la physiologie, parce qu'elle considère l'action de la matière sous des rapports plus compliqués que l'astronomie, mais moins détaillés que la physiologie.

Par ce peu de mots, je crois vous avoir prouvé que ce qui est arrivé est ce qui devait arriver. C'est beaucoup de savoir la raison qui a amené successivement l'ordre des choses qui nous ont précédés, puisqu'elle donne le moyen de découvrir ce qui arrivera.

Une idée me reste à poser pour compléter la base sur laquelle se fondera ce que j'ai à vous dire; c'est que l'astronomie a été introduite dans l'instruction publique, ainsi que la chimie, dès l'instant qu'elles ont acquis le caractère positif. D'où je conclus, comme idée générale, que toute science qui acquerra le caractère positif sera introduite dans l'instruction publique.

Je vais maintenant vous exposer directement ce que je pense sur l'état actuel de la physiologie, sur ce qu'elle deviendra, sur les effets que ses progrès produiront dans le système général des idées, dans l'or-

ganisation du corps scientifique, dans le système religieux, dans le système politique, dans celui de la morale, etc.

La physiologie ne mérite pas encore d'être classée au nombre des sciences positives; mais elle n'a plus qu'un seul pas à faire pour s'élever complétement au-dessus de l'ordre des sciences conjecturales. Le premier homme de génie qui paraîtra dans cette direction scientifique, basera la théorie générale de cette science sur des faits observés; il n'y a presque que de l'ensemble à donner aux travaux de Vicq-d'Azyr, de Cabanis, de Bichat et de Condorcet, pour organiser la théorie générale de la physiologie; car ces quatre auteurs ont traité presque toutes les questions physiologiques importantes, et ils ont basé tous les raisonnements qu'ils ont produits sur des observations discutées.

Je vais énumérer les principaux effets qui résulteront de l'organisation positive de la théorie physiologique, science dont la sommité est la science de l'homme ou la connaissance du petit-monde. Je vous les présenterai méthodiquement, c'est-à-dire ils se déduiront les uns des autres, ils s'enchaîneront dans l'ordre de conséquence; en un mot, ils seront conséquence les uns des autres.

1° L'enseignement de la physiologie sera introduit dans l'instruction publique. — Je fonde ma conjecture à cet égard sur l'observation que chacune des sciences physiques a été introduite dans l'instruction publique, dès l'instant qu'elle est devenue positive.

2° La morale deviendra une science positive. — Le

physiologiste est le seul savant en état de démontrer que dans tous les cas la route de la vertu est en même temps celle du bonheur ; le moraliste qui n'est pas physiologiste ne peut montrer la récompense de la vertu que dans une autre vie, faute de pouvoir traiter avec assez de précision les questions de morale.

3° La politique deviendra une science positive. — Quand ceux qui cultivent cette branche importante des connaissances humaines auront appris la physiologie pendant le cours de leur éducation, ils ne considèreront plus les problèmes qu'ils auront à résoudre que comme des questions d'hygiène.

4° La philosophie deviendra une science positive. — La faiblesse de l'intelligence humaine a forcé l'homme à établir dans les sciences la division entre la science générale et les sciences particulières. La science générale ou philosophie a pour faits élémentaires les faits généraux des sciences particulières, ou, si l'on veut, les sciences particulières sont les éléments de la science générale. Cette science, qui n'a jamais pu être d'une autre nature que ses éléments, a été conjecturale tant que les sciences particulières l'ont été. Elle est devenue mi-conjecturale et positive, quand une partie des sciences particulières est devenue positive, l'autre restant encore conjecturale. Tel est l'état actuel des choses. Elle deviendra positive quand la physiologie sera basée dans son ensemble sur des faits observés, car il n'existe pas de phénomène qui ne puisse être observé du point de vue de la physique des corps bruts, ou de celui de la physique des corps organisés, qui est la physiologie.

5° Le système religieux sera perfectionné. — Dupuis a démontré jusqu'à l'évidence, dans son ouvrage sur l'origine des cultes, que toutes les religions connues ont été fondées sur le système scientifique, et que toute réorganisation du système scientifique entraînerait par conséquent réorganisation et amélioration du système religieux.

6° Le clergé sera réorganisé et reconstitué. — Le système religieux se divise en deux parties : l'une est la partie passive, l'autre la partie active, ou bien l'une est la partie théorique et l'autre la partie pratique. La coordination des principes constitue la première, l'organisation des applicateurs des principes forme la seconde. Ces deux parties sont essentiellement liées entre elles, sont dépendantes l'une de l'autre, de telle manière que l'amélioration dans les principes entraîne amélioration dans l'instruction du clergé, et qu'une meilleure composition du clergé produit un perfectionnement dans la valeur intrinsèque et dans la coordination des principes. Mais c'est toujours une amélioration dans les principes qui donne, qui redonne le mouvement, lequel, pour un temps plus ou moins long, se constitue ensuite alternatif et réciproque. Le clergé se réorganisera donc nécessairement quand le système des idées, des principes religieux sera réorganisé. Mais nous avons vu plus haut que le système religieux, passif, n'était (ainsi que l'a démontré Dupuis) autre chose que la matérialisation du système scientifique. Ainsi la réorganisation du clergé ne peut pas être autre chose que la réorganisation du corps scientifique, car le clergé doit être le corps scientifique. Il ne

peut être utile, il ne peut avoir de force qu'autant qu'il est composé des hommes les plus savants, qu'autant que les principes connus de lui sont encore ignorés du vulgaire.

J'abrége cette dissertation parce qu'elle a été trop longue pour la produire en totalité dans une préface et qu'elle sera développée dans le corps de mon travail. Je me borne à donner ses résultats.

L'organisation actuelle de la première classe de l'Institut entrave la marche de l'esprit humain ; son organisation changera quand la physiologie sera devenue une science positive. Elle se divisera alors en deux sections, dont l'une se composera des physiciens adonnés à l'étude des corps organisés, et dont l'autre renfermera ceux qui cultivent la science des phénomènes inorganiques. Chacune de ces deux sections aura sa police particulière, ses séances à part, et procédera séparément à la nomination des places qui viendront à vaquer dans son sein. Chacune aura son président, son secrétaire, ses fonds disponibles pour donner des prix à ceux qui auront présenté les meilleurs mémoires sur les questions qu'elle aura données à traiter, ou sur celles dont la discussion, le sujet ayant été choisi par l'auteur, lui paraîtra utile.

Les deux sections dont je viens de parler et qui se diviseront en autant de sous-sections qu'elles le jugeront à propos, ne seront elles-mêmes que des sections secondaires. Il y aura une première section qui sera composée des philosophes. Les membres de cette première section seront nommés par ceux des deux sections secondaires réunies en assemblée commune et ayant

chacune un nombre égal de voix, de manière que s'il y avait des malades ou absents d'une des sections, les derniers membres de l'autre section ne voteraient pas, jusqu'à concurrence des voix manquant à l'autre.

Ces trois *sections*, dont la réunion formera la CLASSE, auront des travaux particuliers et des travaux communs. La classe s'assemblera une fois par semaine. Son bureau sera toujours composé de membres pris dans la première section.

Par ce moyen, l'étude de l'univers sera régulièrement suivie ; la classe composée des physiciens adonnés à l'étude des corps bruts, étudiera l'univers dans le grand monde ; celle des physiologistes observera sa marche dans le petit monde ; et la première classe, composée de philosophes choisis parmi les membres réunis des classes secondaires, s'occupera d'organiser une théorie générale qui sera une combinaison des théories particulières des deux classes secondaires. Les philosophes s'occuperont essentiellement de présenter aux classes secondaires des aperçus et de former des résumés.

L'organisation actuelle de l'Université est monstrueuse. L'Université est le corps enseignant, de même que l'Institut est le corps perfectionnant. Le bon sens est choqué de voir le corps enseignant indépendant du corps perfectionnant; de voir ces deux corps rivaux, animés d'un esprit différent et ayant des constitutions contraires dans leur essence, puisque les littérateurs sont en tête de l'un et les savants à la tête de l'autre.

Le cardinal Farnèse avait bien raison de dire qu'il

ne connaissait rien de plus impertinent qu'un soldat poltron et un prêtre ignorant. C'est-à-dire, que la force du clergé, du pouvoir spirituel, était la science, comme celle du militaire, du pouvoir temporel, était la bravoure.

Les moments les plus heureux pour l'espèce humaine ont été ceux où les pouvoirs spirituel et temporel se sont le mieux équilibrés. Cet équilibre est surtout nécessaire dans le cas d'une société politique composée de plusieurs peuples, telle que la société européenne. Car le clergé est la seule force qui puisse s'opposer avec succès à l'ambition nationale des peuples les plus puissants, dont la tendance est nécessairement de soumettre tout le Continent. La guerre actuelle est évidemment causée par l'anéantissement du clergé. Ce corps, ayant négligé l'étude des sciences physiques, a abandonné aux savants laïques le sceptre de la science, il a perdu sa considération, et une fois avili, il a été dépouillé. La guerre durera nécessairement jusqu'à l'époque où le clergé sera réorganisé. Sa réorganisation sera un des effets qui suivront l'admission de la physiologie dans l'instruction publique. Dans un temps donné, le sacré collége sera réorganisé comme je vous ai dit que l'Institut le serait. A cette époque, tous les savants marquants seront membres du clergé, et toute personne qui se présentera à l'ordination ne sera faite prêtre qu'après avoir subi un examen qui constatera qu'elle est au courant des connaissances acquises sur la physique des corps bruts et sur celle des corps organisés.

Voilà les effets qui découleront de l'admission de la



roblème

préciser

pplication

ces séries
era que les
ette science
-t-il pas été
pas été su-
devons une
science, c'est
la comparaison
Enfin cet exa-
l'intelligence de
bruts contracté
les de l'applica-
omprend l'infinité-
tandis que les phy-
pations journalières,
susceptibles de faire
que transcendante, qui
générale des comparai-

on est l'attaque directe. Je
rement mes idées qu'en y
déjà mon sang bouillonne, la
is haranguer ces tristes calcu-

tribué à ses progrès, savoir, la physique des corps bruts, et celle des corps organisés. Elle fera voir que c'est alternativement que les *brutiers* (1) et les physiologistes ont occupé le poste d'avant-garde scientifique, pour pénétrer dans le pays des découvertes; elle fera voir enfin que les brutiers ne découvrant depuis assez longtemps rien d'important, le moment est arrivé où ils doivent laisser le poste d'avant-garde, qu'ils occupent depuis plus d'un siècle, aux physiologistes.

2° Il faut examiner comment les mathématiciens se sont mis à la place des brutiers, ou plutôt comment les brutiers ont prétendu que le poste d'avant-garde leur était dû, non à titre de physiciens étudiant l'univers dans le grand monde et s'étant élevés à la connaissance d'une loi unique susceptible d'analyse (la gravitation universelle); mais sous ce rapport que, comme calculateurs, ils étaient les métaphysiciens par excellence, les philosophes, les hommes généraux; en un mot, les seuls en état de cultiver avec succès la science générale. Cet examen fera voir que la mathématique qu'on peut effectivement considérer comme formant la seule partie utile et positive de la métaphysique, qu'on peut concevoir être la philosophie, se compose de quatre parties, savoir :

La science de la comparaison des idées, qui est la science de la pose des problèmes;

La science de la mathématique infinitésimale, qui est

(1) La désinence naturelle aurait donné brutaux; mais cette expression aurait entraîné une équivoque qui aurait pu me faire soupçonner d'avoir l'intention de dire une grossièreté.

à l'intelligence humaine, d'une manière rapide, le pas général dont je viens de parler. Cela exige la coalition des forces intellectuelles d'un physiologiste et d'un philosophe, la coordination de leurs efforts; leur travail commun consistera dans l'organisation des quatre séries suivantes :

1° Série de comparaisons entre la structure des corps bruts et celle des corps organisés; d'où il résulte la démonstration que les effets produits par les phénomènes de ces deux classes sont proportionnés à leur organisation;

2° Série de comparaisons entre les différents corps organisés; d'où il résulte la démonstration que les effets produits par chacun d'eux, pendant leur durée phénoménale, et que la quantité d'intelligence dont chacun d'eux est pourvu, sont proportionnés au plus ou moins de perfection de leur structure organique;

3° Série de comparaisons entre l'homme et les autres animaux, à différentes époques; d'où il résulte la démonstration que l'homme est le seul dont l'intelligence se soit perfectionnée; que celle des autres animaux a rétrogradé; que l'animal le mieux organisé est le seul, dans une réunion d'animaux quelconques, dont l'intelligence puisse se perfectionner; que celle des autres doit nécessairement rétrograder, par l'effet de l'action et de la réaction continue des animaux les uns sur les autres; que c'est un préjugé philosophique de croire que l'homme est le seul animal qui ait la propriété de se perfectionner; que la vérité est qu'il n'est pas le seul chez lequel cette faculté de se perfectionner existe; en un mot, que si

lateurs, enfermés derrière un rempart d'X et de Z; je vais leur donner l'assaut.

Brutiers, infinitésimaux, algébristes et arithméticiens, quels sont vos droits pour occuper dans ce moment le poste d'avant-garde scientifique ? L'espèce humaine se trouve engagée dans une des plus fortes crises qu'elle ait essuyées depuis l'origine de son existence ; quel effort faites-vous pour terminer cette crise ? Quels moyens avez-vous de rétablir l'ordre dans la société humaine ? Toute l'Europe s'égorge, que faites-vous pour arrêter cette boucherie ? Rien. Que dis-je ! c'est vous qui perfectionnez les moyens de destruction ; c'est vous qui dirigez leur emploi ; dans toutes les armées, on vous voit à la tête de l'artillerie ; c'est vous qui conduisez les travaux pour l'attaque des places! Que faites-vous, encore une fois, pour rétablir la paix ? Rien. Que pouvez-vous faire ? Rien. La connaissance de l'homme est la seule qui puisse conduire à la découverte des moyens de concilier les intérêts des peuples, et vous n'étudiez point cette science, vous n'en avez recueilli qu'une seule observation : c'est qu'en flattant ceux qui ont du pouvoir, on obtient leur faveur et on a part à leurs largesses. Quittez la direction de l'atelier scientifique ; laissez-nous réchauffer son cœur qui s'est glacé sous votre présidence, et reporter toute son attention vers les travaux qui peuvent ramener la paix générale, en réorganisant la société. Quittez la présidence, nous allons la remplir à votre place, etc.

Enfin, le docteur Burdin m'a dit : La réunion des travaux de deux personnes est nécessaire pour faire faire

à l'intelligence humaine, d'une manière rapide, le pas général dont je viens de parler. Cela exige la coalition des forces intellectuelles d'un physiologiste et d'un philosophe, la coordination de leurs efforts ; leur travail commun consistera dans l'organisation des quatre séries suivantes :

1° Série de comparaisons entre la structure des corps bruts et celle des corps organisés; d'où il résulte la démonstration que les effets produits par les phénomènes de ces deux classes sont proportionnés à leur organisation;

2° Série de comparaisons entre les différents corps organisés; d'où il résulte la démonstration que les effets produits par chacun d'eux, pendant leur durée phénoménale, et que la quantité d'intelligence dont chacun d'eux est pourvu, sont proportionnés au plus ou moins de perfection de leur structure organique ;

3° Série de comparaisons entre l'homme et les autres animaux, à différentes époques; d'où il résulte la démonstration que l'homme est le seul dont l'intelligence se soit perfectionnée; que celle des autres animaux a rétrogradé; que l'animal le mieux organisé est le seul, dans une réunion d'animaux quelconques, dont l'intelligence puisse se perfectionner ; que celle des autres doit nécessairement rétrograder, par l'effet de l'action et de la réaction continue des animaux les uns sur les autres ; que c'est un préjugé philosophique de croire que l'homme est le seul animal qui ait la propriété de se perfectionner ; que la vérité est qu'il n'est pas le seul chez lequel cette faculté de se perfectionner existe ; en un mot, que si

l'homme disparaissait du globe, l'animal le mieux organisé après lui se perfectionnerait.

4° Série des progrès de l'esprit humain. Cette série doit être partagée en deux parties, dont l'une contienne le passé et l'autre l'avenir ; ce qui sera dit sur l'avenir doit être une conséquence évidente de ce qui aura été constaté sur le passé. En exposant la marche suivie par l'esprit humain, on doit rendre les plus saillantes possible les observations suivantes : 1° Que l'homme, à l'origine de son existence, n'a joui sur les autres animaux que de la supériorité d'intelligence qui résultait directement de sa supériorité d'organisation, et que cette supériorité était très-petite ; 2° Que l'homme a employé bien du temps, c'est-à-dire beaucoup de générations pour faire une langue ; que le système de signes de convention n'a été complet qu'à l'instant où les idées générales, *causes* et *effets*, ont été bien distinctes et qu'elles ont été attachées à des signes différents ; que de ce moment, l'intelligence de l'homme s'est trouvée décidément d'un ordre supérieur à l'instinct des autres animaux ; que, dès cet instant, le système religieux a commencé à se former ; que ce système a été d'abord l'idolâtrie, c'est-à-dire : la croyance que les premières causes étaient visibles, et l'adoration de ces causes par ceux qui ne travaillaient pas à étudier la relation des causes et des effets et à en perfectionner la connaissance ; 3° Que de l'idée de causes visibles, l'homme s'est élevé à l'idée de plusieurs causes invisibles et animées, ce qui a constitué le polythéisme ; 4° Que de l'idée de plusieurs causes invisibles et animées, l'homme s'est

élevé à l'idée d'une seule cause invisible et animée, ce qui a constitué le déisme; 5° Que de l'idée d'une seule cause invisible et animée, l'homme s'est élevé à la conception de plusieurs lois régissant les diverses classes de phénomènes; 6° (ce qui constitue l'avenir) Que l'homme s'élèvera à la croyance d'une seule et unique loi régissant l'univers.

En rendant compte de l'avenir, il doit être procédé séparément, d'une part, à la démonstration que la réorganisation du corps scientifique, que celle du clergé et de la société politique, doit être telle que je l'ai indiquée, et qu'elle doit être fondée sur la croyance et sur la connaissance d'une seule et unique loi régissant l'univers; d'autre part, le plan d'organisation doit être détaillé. Cette division est nécessaire pour séparer le travail de l'observateur de celui de l'acteur, c'est-à-dire pour mettre le lecteur en état de distinguer ce que l'homme passif, qui est moins sujet à l'erreur, a entrepris de démontrer, de ce que l'homme actif, qui y est beaucoup plus sujet, a cherché à établir.

Ce travail doit être fait double, c'est-à-dire le physiologiste et le philosophe doivent le faire chacun de leur côté. Quand ils l'auront ébauché, ils se le communiqueront réciproquement et le refondront d'un commun accord, en observant entre eux que l'opinion du physiologiste doit avoir la prépondérance relativement à l'établissement des deux premières séries, ou plutôt, fractions de la série générale, et que celle du philosophe doit influencer davantage l'organisation des deux dernières et la coordination générale des quatre.

Soyez le philosophe dans ce travail, je serai le physiologiste.

Il y a quinze ans que M. Burdin m'a tenu ce discours et fait cette proposition, que j'ai acceptée.

Depuis quinze ans ce travail m'occupe, m'absorbe (1). Je suis enfin parvenu à l'ébaucher dans toutes ses parties. Je venais le communiquer au docteur Burdin, quand j'ai su qu'il avait pris le parti de se faire occuper dans les hôpitaux de l'armée, ce qui rend ma communication de travail avec lui, telle que j'en aurais besoin, absolument impraticable. J'ignore où en est son travail personnel. Je lui envoie ce commencement de mon travail. Je le soumets à quelques physiologistes, et, par cette communication à lui et à ses collègues, je fais appel d'un collaborateur dont j'ai grandement besoin. Je fais appel d'une personne qui soit plus capable que moi de remplir une tâche aussi importante pour le bonheur de l'espèce humaine, et qui est, je le reconnais, infiniment au-dessus de mes forces.

Voilà l'obligation que j'ai à M. Burdin et dont je fais déclaration authentique. M'a-t-il rendu un bon ou un mauvais service en me lançant dans une entreprise aussi étendue? C'est ce que le temps fera voir. A-t-il effectivement trouvé le moyen de faire cesser le terrible fléau de la guerre et de rendre le sort de l'espèce humaine plus heureux qu'il ne l'a été jusqu'à présent? C'est ce que le temps nous fera connaître. Avant toutefois de

(1) Ces quinze années font remonter à 1798 le commencement des travaux de Saint-Simon. P. E.

terminer cet article, je crois devoir exposer quelques réflexions que j'ai faites sur les idées que je ne devais pas perdre de vue dans ce travail, ou plutôt, sans autre commentaire, je vais énumérer ces idées dont je ne donnerai que l'énoncé.

PREMIÈRE IDÉE.

La série à établir doit remonter jusqu'à l'idée générale de la gravitation universelle ; elle doit s'élever à cette idée par des moyens physiologiques, c'est-à-dire par des considérations sur les corps organisés. Enfin, elle doit améliorer la conception générale en la précisant.

DEUXIÈME IDÉE.

Cette série doit descendre jusqu'à la considération des intérêts présents de l'espèce humaine, dévoiler les causes des maux qu'elle endure dans ce moment, en indiquer le remède.

TROISIÈME IDÉE.

Le terme général de la série doit être fréquemment indiqué, rappelé pendant le cours de l'exposition de ses termes particuliers, ou, pour m'exprimer d'une manière moins abstraite, la conception générale dont l'ouvrage est le développement, doit être souvent reproduite, elle doit être représentée sous le plus grand nombre de faces possible.

QUATRIÈME IDÉE.

Celui qui traite des corps organisés ne doit pas adopter le même mode d'exposition d'idées que celui qui écrit sur la physique des corps bruts. Il doit donner plus de vie à ses pensées. Pour atteindre ce but, il ne doit donner aucun accès dans ses écrits au froid *on;* il doit multiplier ses interlocuteurs le plus possible et placer ses idées dans la bouche de ceux de la part desquels elles doivent être le mieux accueillies. Il doit, etc... Dans ma préface définitive, je développerai davantage cette idée. Je me borne pour le moment à prévenir le lecteur que Vicq-d'Azyr ayant posé les premiers ter... de la série physiologique, j'ai cru devoir lui en attr... le premier développement.

M. BOUGON.

Je vais parler de l'obligation que j'ai... Bougon. Il n'y a pas, à cet égard, la ... ration.

Le hasard m'a fait rencontrer le d... a été ci-devant prévôt de M. Dubois ... maintenant la médecine en provin...

C'est un homme d'une saga... dans sa pensée un grand ave... lui avoir communiqué mon pl... que j'étais embarrassé relat... la série, où il se trouvait po...

dans les faits. Il a fait disparaître complétement la première de ces deux difficultés, M. Œlsner m'a aplani l'autre. Parlons d'abord du service que m'a rendu le docteur Bougon. Je lui ai dit : Un des points importants pour la physiologie, et par conséquent pour mon travail, est de démontrer que l'intelligence de chaque animal est proportionnée à son organisation ; que, par conséquent, elle en est une conséquence, un effet, et que l'échelle intellectuelle est la même que l'échelle organique. Or je vois que les physiologistes ont placé sur l'échelle organique le singe immédiatement après l'homme, tandis que le castor mérite évidemment d'être placé sur l'échelle d'intelligence avant le singe.

Après de longues réflexions et recherches, le docteur Bougon m'a dit : Les physiologistes se sont trompés en plaçant le singe après l'homme ; il ne doit occuper cette place ni sous le rapport du degré de perfection de son organisation, ni sous celui de sa capacité en intelligence, de son acquis dans ce genre et des résultats auxquels elle l'a fait parvenir. La vérité est que l'organisation du castor est supérieure à celle du singe, sous ce rapport : que le singe n'a dans la main que des moyens de préhension, et que le castor possède le muscle abducteur du pouce, ce qui lui constitue le sens du toucher (1). La vérité est également et constitutionnellement (puisque ces deux vérités sont organiquement unies), que l'intelli-

(1) A cette occasion, le docteur Bougon a fait une belle application du calcul. Il a dit : L'animal le mieux organisé, c'est-à-dire le plus organisé, est le plus intelligent. L'animal le plus organisé est celui dans la structure duquel il entre le plus grand nombre de tubes,

gence du castor est, ainsi que ses travaux l'ont prouvé, très-supérieure à celle du singe. Les travaux qui prouvent dans une espèce le plus haut degré d'intelligence sont les travaux de société. Le castor s'est distingué sous ce rapport essentiel, tandis que le singe ne s'est jamais élevé au-dessus des actes d'intelligence individuelle ; et, dans ce genre, il fait preuve de vivacité dans les conceptions, mais d'incapacité pour la tenue et la suite dans les combinaisons.

Le docteur Bougon m'a encore dit : Après avoir redressé l'erreur commise par les physiologistes dans la classification des animaux, relativement à la place qu'ils avaient donnée au singe, j'ai cherché quelle pouvait avoir été la cause de cette erreur qui est bien grossière, puis-

les plus variés en dimensions, placés respectivement dans un plus grand nombre de positions, et contenant en circulation des fluides qui diffèrent davantage de densité. Plus un animal est organisé, plus son organisation se compose d'appareils distincts, c'est-à-dire de viscères à l'intérieur et de sens à l'extérieur ; ainsi, on peut classifier les animaux d'après le nombre d'appareils distincts dont ils sont composés L'esprit, soulagé par cette division, pour établir la comparaison entre les espèces qui diffèrent peu d'organisation, cherche le degré de perfection d'organisation de chaque appareil. L'animal qui a un sens complet de plus qu'un autre n'a pas seulement une nuance de plus d'intelligence, il a une grande supériorité. La quantité de supériorité peut être déterminée par le calcul des combinaisons dont le binôme de Newton donne la formule. Ainsi l'homme, par exemple, qui a six sens et qui est le seul de tous les animaux possédant le sens du toucher d'une manière complète, est plus de sept cents fois plus intelligent que l'animal le plus élevé après lui sur l'échelle d'organisation. Cette manière d'envisager les choses vous sera fort utile quand vous serez occupé à établir que la faculté de se perfectionner n'est pas possédée par l'homme exclusivement ; que tous les animaux en jouissent en proportion du degré de perfection primitive

qu'elle porte sur une combinaison extrêmement facile de faits qui avaient été isolément bien observés dans le singe et dans le castor, savoir : que le premier n'a pas vestige du sens du toucher, et que le second en a une ébauche. Voici quelle m'a paru en être la cause, dont je crois que l'analyse est importante à faire avec soin.

Depuis l'établissement de la religion chrétienne, tous les hommes reçoivent une première instruction, qui est l'instruction religieuse. Cette instruction est fondée sur la croyance que le monde a été fait pour l'homme et que l'homme a été créé à l'image de Dieu ; ainsi, ce qui après l'homme lui ressemble le plus, est ce qui existe après lui de plus parfait. Les physiologistes, comme les autres, reçoivent cette première instruction. Leur seconde instruction, qui est l'instruction scientifique, détruit une

de leur organisation ; que si l'homme est le seul qui se soit perfectionné, c'est par la raison qu'il a mis obstacle au perfectionnement des autres. Car on vous fera l'objection suivante, on vous dira : Pourquoi ne trouvons-nous pas perfectionnés les animaux habitant depuis longtemps des lieux qui n'ont point été fréquentés par l'homme? A cela vous pourrez répondre, au moyen de la considération que je viens d'établir : L'homme est sept cent et tant de fois plus intelligent que l'animal le mieux organisé après lui. La faculté de perfectionnement est, dans chaque animal, en proportion de la perfection de son organisation primitive. Ainsi, l'animal le mieux organisé après lui doit se perfectionner sept cents fois plus lentement que lui, et ceux qui sont à des échelons plus bas, des milliers de fois plus lentement. Il n'est donc pas étonnant que les perfectionnements obtenus par ces animaux ne nous frappent pas ; mais dans le castor cependant, la dégradation de l'état d'intelligence à laquelle il était parvenu avant que l'homme eût troublé ses travaux est sensible, etc. Le développement de cette question constituera une partie importante de votre ouvrage ; je n'entreprends pas de le faire, je me borne seulement à l'indiquer.

partie de l'impression produite par les premières idées données, mais ne l'anéantit pas tout à fait, attendu surtout que cette seconde instruction n'est pas fondée, comme la première, sur une idée générale impérative. Les savants occupés d'anatomie comparée ont plutôt obéi à la croyance acquise dans leur première éducation qu'à l'impulsion de la raison, en plaçant le singe après l'homme sur l'échelle de l'organisation.

Le docteur Bougon m'a rendu un service bien plus important que ceux dont je viens de parler. C'est d'avoir conçu clairement en quoi consiste l'entreprise scientifique à l'exécution de laquelle je me livre. Personne plus que lui, peut-être autant que lui, n'est en état d'en exécuter la partie physiologique.

Il me vient à l'instant une idée que je vais mettre sur-le-champ à exécution. Je vais écrire au docteur Bougon et placer ma lettre dans cette préface. Dans les pensées les plus particulières du philosophe, il y a de la généralité. Si la nature m'a réellement donné l'organisation philosophique, ce que je vais dire au docteur Bougon doit être un langage convenable à tenir à plus d'un savant.

LETTRE A M. LE DOCTEUR BOUGON.

Mon cher Docteur, mon travail est loin d'être terminé, mais il est beaucoup plus avancé qu'à l'époque où vous avez eu la complaisance de recevoir communication de mes idées. A cette époque, ce n'était qu'un aperçu, c'est aujourd'hui une ébauche régulière, ainsi

que vous le verrez par le morceau que je vous envoie et par un second morceau que je vous ferai passer incessamment.

Ce travail serait bien plus avancé si vous aviez voulu, comme je vous y engageais, réunir vos efforts aux miens. Cette lettre a pour effet de solliciter de nouveau votre puissante coopération ; je l'insère ici, parce que ce n'est pas à vous directement que j'adresse cette demande ; je la fais également aux personnes qui, comme vous (elles sont en excessivement petit nombre), ont reçu de la nature la sagacité suffisante, et ont acquis les connaissances nécessaires pour traiter la question à l'éclaircissement de laquelle j'ai consacré ma vie.

En vous écrivant cette lettre, je ne perds pas de vue la question, je n'en détourne pas l'attention du lecteur ; car il s'agit d'une application de la science de l'homme, puisqu'elle a pour objet de vous démontrer que le meilleur usage que vous puissiez faire des forces de votre intelligence pour l'utilité de vos contemporains et de la postérité, pour la gloire de vos compatriotes, pour la satisfaction de vos collègues et pour votre bonheur personnel, est de les consacrer tout entières au travail dont j'ai l'honneur de vous offrir une ébauche, en vous priant d'agréer tous mes remerciements et l'assurance de ma sincère reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu, ainsi qu'à la science, et que j'ai relaté plus haut.

UTILITÉ POUR L'ESPÈCE HUMAINE.

Les nations, de même que les individus, ne se que-

m'abuse pas au point de croire que ce soit avec des littérateurs que nous puissions lutter contre des colosses scientifiques tels que Bacon, Newton et Locke. Voici exactement quelle est mon attitude : j'ai un œil fixé sur les progrès que les Anglais ont fait faire aux sciences ; l'autre est dirigé vers le pays des découvertes. Déjà j'y ai aperçu des vérités dont l'analyse nous placerait infiniment au-dessus des Anglais. Mais l'analyse d'idées du premier degré de généralité exige un travail auquel un homme ne peut pas suffire ; c'est pour cela que je vous convie de venir à mon secours. Dites-moi, mon cher Docteur, pensez-vous que si vous et moi, associés *ad hoc* avec quelques autres Français, nous parvenions 1° à élever la physiologie au rang des sciences d'observation dans toute son étendue ; 2° à la faire admettre dans l'instruction publique ; 3° à organiser la science générale, de manière à la rendre positive dans toutes ses parties ; 4° à réorganiser le corps scientifique européen, de manière à en faire le régulateur des prétentions des Français et des Anglais et à en former une digue assez forte pour contenir les ambitions nationales de ces deux peuples, nous aurions fait ce qu'il y aurait de plus glorieux pour notre patrie, en même temps que de plus utile pour l'espèce humaine ? Vous le pensez. Eh bien, vous êtes obligé de convenir que le travail auquel je vous propose d'employer toutes les forces de votre intelligence, est, en effet, celui par lequel vous pouvez contribuer le plus grandement et le plus directement à la gloire de vos compatriotes.

SATISFACTION POUR VOS COLLÈGUES.

Dans l'état actuel de la société, tout individu est attaché à une profession intellectuelle ou manuelle, excepté les mauvais sujets et les rentiers, classe encore plus sotte et plus méprisable, qui cherche dans la vie des jouissances obtenues sans travail. Accroître la considération de la corporation dont on est membre, est un des succès qui procurent le plus de jouissance, le plus de bonheur à celui qui l'obtient. Vous êtes médecin, monsieur Bougon, et le travail auquel je vous invite à vous livrer est celui qui peut accroître le plus rapidement la considération de la Faculté et la pousser aussi loin qu'elle est susceptible d'arriver. Pour raisonner sur ce sujet, je dois commencer par fixer nos idées sur la quantité de considération dont les médecins jouissent dans ce moment.

D'Alembert, dans son discours préliminaire de l'*Encyclopédie,* et Condorcet, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,* ont relaté le fait que l'astronomie et la médecine avaient été les premières sciences cultivées ; mais ils n'ont pas fixé l'attention du lecteur sur ce fait important, et ils auraient dû le faire. Ils auraient dû faire observer comment cette division scientifique, établie à l'origine de la science par l'instinct humain, a été depuis confirmée par le raisonnement. Une dissertation plus longue sur ce fait me ferait perdre de vue mon objet. Je me contente donc de dire : Il est de fait qu'à l'origine de la science, la considération des

médecins était égale à celle des astronomes. Il est également de fait que la considération obtenue par Hippocrate, a égalé et même surpassé celle dont les astronomes ont joui en Grèce, sans en excepter le fameux Hipparque. Il est encore de fait que, sous les califes, les médecins jouissaient d'une considération égale à celle des astronomes, et que les califes qui se sont distingués par leur passion pour les sciences, tels que le célèbre Almamoun, ont étudié la physiologie avec autant d'ardeur que l'astronomie. Il est enfin de fait que, jusqu'à ces derniers siècles, le premier médecin du Roi de France portait le titre d'archiâtre; qu'il présidait à tout ce qui concernait la santé publique, ce qui lui constituait une espèce de ministère, et qu'il fut décoré, sous le règne de Henri IV, du titre de comte, titre qui à cette époque était infiniment plus considéré et plus recherché qu'aujourd'hui, attendu qu'il n'était pas accordé à un aussi grand nombre d'individus et qu'on n'en décorait pas indifféremment des personnes de toutes les classes. Enfin il est de fait que, depuis environ deux siècles, la corporation des médecins a beaucoup perdu de la considération dont elle jouissait.

Ce dernier fait est celui qui doit fixer toute notre attention et que nous devons analyser sous ces trois rapports : 1° indiquer les causes de la déconsidération dans laquelle les médecins sont tombés; 2° préciser ce degré de déconsidération ; 3° faire voir comment ils peuvent recouvrer la considération qu'ils ont perdue et se replacer d'une manière honorable dans la société.

Trois causes ont amené la déconsidération des méde-

cins. La première: l'enseignement de la médecine a été le premier enseignement scientifique qui ait fait partie de l'instruction publique donnée par l'Université. Cela remonte jusque fort avant dans le moyen âge, à l'époque de l'établissement de l'école de Salerne. Quand la révolution de Luther a déconsidéré le clergé qui était à la tête de toutes les universités, la faculté de médecine faisant depuis longtemps partie essentielle et intégrante de ces corps, a partagé la déconsidération dans laquelle le clergé est tombé. Les écoles d'astronomie, émules et rivales par la nature des choses (ainsi que je l'ai établi plus haut) des écoles de médecine, ont pris dans le XVIe et le XVIIe siècle un grand essor. Ces écoles, fondées par des laïques, à cette époque, et ne faisant point partie des universités, ont acquis toute la considération qui a été perdue depuis le XVIe siècle par le clergé, les universités et la Faculté, qui, sous un certain rapport, ne formaient qu'un même corps.

Seconde cause : Dans le XVIIe siècle, la Faculté de médecine, poussée visiblement par le grand ordre des choses vers sa réorganisation (en même temps que le clergé et les universités, avec lesquels elle faisait corps), prêtait singulièrement au ridicule, sous le rapport de l'antiquité des formes et du langage, comme sous celui de la vétusté des idées et des principes, qui depuis longtemps n'avaient fait aucun progrès et qui étaient, par cette raison, visiblement en arrière des autres branches de la connaissance humaine. Poquelin de Molière, cet homme si spirituel aux yeux des savants, et si profond en comparaison des autres littérateurs, a répandu sur la

quer clairement la manière dont ils doivent s'y prendre, afin de reconstituer avantageusement leur existence dans la société.

Pour se soustraire au ridicule que Molière avait déversé sur la Faculté, les médecins ont changé leurs manières ; ils sont allés trop loin : c'est ce qui arrive presque toujours en pareil cas ; ils ont versé la charrette de l'autre côté. *In medio stat virtus ;* ce milieu est un point sur lequel il est bien difficile de se tenir en équilibre, c'est une ligne bien mince sur laquelle il est bien difficile de faire route, et quand on réussit à s'y placer, on n'y réussit jamais qu'en vertu de mouvements oscillatoires qui font alternativement et également dépasser le point vrai des deux côtés. Enfin, les médecins étaient pédants du temps de Molière ; ils sont devenus légers, petits-maîtres et habitués des salons et des boudoirs. On ne peut plus les mettre en scène aujourd'hui que comme Poinsinet l'a fait dans *le Cercle.* Beaux esprits, presque au niveau des petits abbés de boudoir, des ridicules desquels ils ont hérité en grande partie.

Il n'y a pas un seul médecin, pas un seul physiologiste dans le Sénat. Voilà un fait positif, voilà une preuve sans réplique de la déconsidération de cette corporation scientifique dans l'opinion publique. L'Empereur, qui en est un juste appréciateur, et qui a eu soin de lui donner satisfaction, eu égard à la composition du Sénat, l'a fourni de *brutistes* et n'y a pas, comme je viens de vous le dire, fait entrer un seul physiologiste.

Me voilà enfin arrivé à la fin de cette dissertation ;

elle a été longue, j'en conviens; mais convenez aussi, de votre côté, qu'il était bien difficile, peut-être impossible d'éclaircir une question aussi neuve et aussi importante en peu de mots. Il ne me reste plus, à cet égard, qu'à vous parler des moyens que les médecins me paraissent devoir employer pour relever leur considération et améliorer leur situation sociale. Je me bornerai à peu de lignes, attendu que j'ai déjà beaucoup discuté ces moyens dans le commencement de cette lettre et dans celui de la préface.

Les travaux de Vicq-d'Azyr, de Cabanis et de Bichat ont commencé à rendre de la considération aux médecins, parce que ces trois médecins ont abordé la question générale.

M. Cuvier, dont je parlerai et à qui j'adresserai la parole dans ce mémoire, marche glorieusement et avec rapidité dans la direction qu'ils ont donnée, dans la route qu'ils ont ouverte. Déjà il a mérité et obtenu les bonnes grâces du public et de l'Empereur. Il a annoncé dans son dernier cours, qu'après les vacances il traiterait la partie transcendante de la physiologie. J'attends ce moment avec bien de l'impatience.

Depuis plusieurs années, les cours de physiologie de M. Chaussier et d'hygiène de M. Hallé préparent la révolution scientifique à laquelle je vous engage de travailler.

VOTRE BONHEUR PERSONNEL.

Aucune jouissance n'égale celle de se sentir force virtuelle et de donner une impulsion harmonique aux dif-

férentes parties constituant la masse de la matière organisée. *Salut physiologique.*

M. ŒLSNER.

Relativement au compte à rendre des progrès de l'esprit humain, je me trouvais très-embarrassé; j'ai rencontré M. Œlsner qui m'a tiré de peine; voici le fait.

D'Alembert, dans son discours préliminaire de l'*Encyclopédie;* Condorcet, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, et à plus forte raison les auteurs subalternes, ont présenté le moyen âge comme une époque durant laquelle l'esprit humain a rétrogradé. Je ne voyais pas le moyen de faire disparaître cette idée de rétrogradation. Je cherchais inutilement la manière de présenter les faits pour établir une série de progrès continus. M. Œlsner, qui a remporté le premier prix donné par l'Institut au mémoire qui a le mieux analysé l'influence des travaux scientifiques des Arabes sur l'intelligence des Européens, m'a dit: Les Européens (formant l'avant-garde scientifique de l'espèce humaine) ont suivi la direction donnée par Socrate, jusqu'à l'époque où les Arabes ont imaginé de chercher les lois qui régissaient l'univers, en faisant abstraction de l'idée d'une cause animée le gouvernant. Les Arabes ont guidé l'esprit humain dans le pays des découvertes jusqu'au XV[e] siècle, époque à laquelle les Européens ont chassé les Arabes d'Espagne et les ont devancés en intelligence, par les efforts qu'ils ont faits pour découvrir une loi unique à laquelle l'univers fût soumis.

J'ai compris l'idée de M. Œlsner, mon travail le prouvera; mais avant de le produire il était de mon devoir d'honnête homme d'acquitter le tribut de reconnaissance que je dois à M. Œlsner. C'est ce que je fais avec plaisir de cœur (1).

Je terminerai cette ébauche de préface en priant le lecteur de ne pas perdre de vue, pendant la lecture de cette première portion de mon travail, ainsi que dans celles que je lui communiquerai successivement :

1° Que ce travail n'est qu'une esquisse sur laquelle je lui demande son avis ;

2° Que je suis convaincu qu'il existe des personnes infiniment plus en état que moi de mettre ce plan à exécution ; que je les invite à en prendre la direction, et que le plus beau jour de ma vie sera celui où ils primeront mes idées et où ils présenteront des conceptions plus claires que les miennes.

(1) Nous ne saurions trop engager le lecteur à apprécier la loyauté avec laquelle Saint-Simon reconnaît et proclame les services scientifiques qui lui auraient été rendus par MM. Burdin, Bougon et Œlsner. Personne au monde cependant n'a appris que les idées attribuées si libéralement par Saint-Simon à ces savants modestes aient été fécondées et mises au jour par eux.

On va voir bientôt, à l'égard de Vicq-d'Azyr, le même sentiment de reconnaissance se produire sous des formes plus excessives encore, Saint-Simon attribuant lui-même à Vicq-d'Azyr des idées dont cet illustre écrivain n'a jamais eu connaissance, et qui sont à peine en germe dans ses ouvrages.

Ces exemples sont de nature à faire réfléchir les hommes qui, au contraire, se sont emparés des idées de Saint-Simon et ont fait par elles leur fortune scientifique, politique ou industrielle, mais qui ont caché, troublé, sali la source de leurs propres succès, avec autant de déloyauté que d'ingratitude. P. E.

3° Qu'aucune des questions que je traite ne peut avoir ni entraîner aucun inconvénient, puisque mon ouvrage ne sera point imprimé;

4° Que les idées contenues dans cette préface, qui lui paraîtront obscures, seront éclaircies dans le cours de mon travail, consacré à leur développement.

J'entre en matière. C'est au nom de Vicq-d'Azyr que je parlerai dans cette première portion de mon travail. C'est lui qui a posé les premiers termes de la série; toute la série doit être en son nom.

PREMIÈRE PARTIE

Cette première partie se composera de l'examen des divers ouvrages de Vicq-d'Azyr.

INTRODUCTION

On a beaucoup loué et fort bien loué Vicq-d'Azyr, sous le rapport de sa capacité littéraire, et sous celui des services qu'il a rendus à l'anatomie de l'homme, à l'anatomie comparée et à la médecine; mais on n'a pas encore fait valoir convenablement son plus beau titre à la gloire; on ne l'a point considéré comme le fondateur des bases positives de la science de l'homme. C'est à ce point de vue que je vais me placer pour examiner ses œuvres.

Les œuvres de Vicq-d'Azyr sont une mine féconde qui n'a point encore été exploitée; elle enrichira tous ceux qui poursuivront un de ses innombrables filons. L'histoire des sciences nous offre plusieurs exemples d'ouvrages auxquels on n'a rendu toute la justice qu'ils méritaient, que longtemps après la mort de leurs auteurs; en compensation de ce fait, elle nous présente celui très-fréquemment répété d'ouvrages qui, à l'instant de leur publication, ont été estimés beaucoup au-dessus de leur valeur. Ceux dont nous allons rendre compte appartiennent bien certainement à la première de ces deux classes.

Je diviserai mon examen en deux parties, sous le nom de sections. Je m'occuperai dans la première des idées physiologiques de Vicq-d'Azyr. J'analyserai dans la seconde ses idées psychologiques, c'est-à-dire celles qui ont directement la science de l'homme pour objet.

TRAVAUX PHYSIOLOGIQUES DE VICQ-D'AZYR.

Voici la manière dont Vicq-d'Azyr s'exprime dans le discours préliminaire qu'il a placé en tête de son anatomie comparée. Je commence mon examen par ce passage, parce qu'il renferme le plan des travaux anatomiques et physiologiques de l'auteur; parce que c'est de tous ses ouvrages celui dans lequel les généralités physiologiques se trouvent en plus grand nombre et le plus rapprochées.

« Nulle science ne touche l'homme d'aussi près que l'anatomie, et cependant il n'en est aucune qui soit aussi négligée. Les médecins et les chirurgiens sont les seuls qui s'en occupent, parce qu'ils en ont indispensablement besoin pour leur instruction, et que le public les estime d'autant plus qu'ils l'ont étudiée plus longtemps et d'une manière plus approfondie. Mais elle n'est point, comme l'histoire naturelle et la chimie, cultivée par des amateurs qui consacrent à son avancement leur fortune et leurs veilles. Sans doute il répugne à l'homme de voir d'aussi près son néant; il fuit ce triste spectacle et il consent à s'ignorer lui-même plutôt que de s'affliger à la vue de tant de misères. Le premier dégoût une fois surmonté, cette étude offre cependant un champ vaste et fécond en merveilles; elle détruit des préjugés nombreux; elle donne une explication satisfaisante d'un grand nombre de phénomènes que chaque jour reproduit; elle rectifie les idées fausses qu'on peut avoir prises sur l'é-

conomie animale, et parmi les erreurs qu'elle dissipe, il n'en est aucune qui n'expose à quelque danger. Les philosophes devraient au moins prendre une teinture de cette science, sans laquelle, lorsqu'ils auront à parler de la nature de l'homme, de ses appétits et de ses besoins, ils demeureront toujours au-dessous de leur sujet.

» L'homme est, parmi les corps vivants, celui dont l'organisation est la mieux connue. On a aussi disséqué les autres animaux et les plantes, et on s'est enfin aperçu que c'est la comparaison des organes, considérés à différents intervalles dans le système des êtres, qui peut répandre le plus de jour sur le mécanisme et sur l'usage de leurs parties.

» Cette comparaison, au reste, est très-peu avancée; on a beaucoup recueilli et on a peu comparé. Jamais on n'a travaillé sur un plan convenu; chacun a décrit à sa manière et dans l'ordre qui convenait le mieux à son système ou à ses habitudes, quelquefois même sans aucun ordre déterminé. Il n'y a eu jusqu'ici rien d'arrêté dans la nomenclature; et parmi tant de morceaux si dissemblables, quel œil serait assez habile pour distinguer sans un long et pénible examen les différences et les rapports?

» Blasius et Valentin sont les anatomistes qui ont recueilli le plus grand nombre de descriptions d'animaux; mais ils les ont publiées telles qu'elles sont sorties des mains de leurs auteurs. Ils n'ont épargné à leurs lecteurs que la peine de chercher dans plusieurs volumes les différentes pièces qu'ils ont rassemblées en un, et ils n'ont rien fait pour rendre la comparaison plus facile. Collins,

dans son Système anatomique; Haller, dans sa Grande Physiologie, et Mouron, dans son Abrégé d'anatomie comparée, ont présenté quelques résultats; mais ces différents travaux n'offrent qu'une très-petite partie de la science qui n'existe encore nulle part dans son entier.

» Je divise tous les corps en deux classes; la première comprend les corps bruts; la seconde les corps vivants (1).

» Dans ceux-ci, les organes, par des mouvements propres, inhérents et spontanés, croissent dans toutes les dimensions à la fois, se nourrissent et se reproduisent.

» Dans ceux-là, l'attraction, soit qu'elle agisse seulement sur les masses, soit qu'elle donne aux parties similaires des corps diverses impulsions, d'où résultent des formes déterminées, est le grand agent qui les fait passer par plusieurs états successifs.

» C'est l'attraction qui règle les nombreuses variétés des cristaux dans la composition desquels entrent des parties intégrantes, homogènes et d'une combinaison parfaite (2).

» Ainsi, veut-on distinguer les corps bruts d'avec les corps vivants? Toutes les fois qu'on trouvera un corps naturel ayant une forme constante, mais qui peut être divisée mécaniquement en parties d'une nature différente et cependant essentielle à sa formation, on en pourra

(1) Les motifs qui ont déterminé Vicq-d'Azyr à adopter cette division seront déduits et développés dans la seconde citation.

(2) On trouvera dans ma critique de ce passage mon opinion sur la manière dont Vicq-d'Azyr envisage la loi de la gravitation.

conclure que c'est un corps végétal ou animal, c'est-à-dire un corps vivant.

Quelques naturalistes ont donc eu tort de regarder les *calculs* comme des cristallisations, puisque ces corps sont composés de parties très-différentes les unes des autres.

En général, les formes cristallines sont angulaires; tandis que les formes végétales et animales sont arrondies.

La forme organique des végétaux et des animaux est toujours disposée de la manière la plus avantageuse à la vie, à l'accroissement de l'individu et à la conservation de l'espèce : rien de semblable ne peut résulter de la forme constante des cristaux, dont la masse ne s'augmente que par juxta-position, et dont les diverses molécules n'ont rien de commun entre elles que la force qui les unit.

Les corps vivants sont toujours composés de parties solides et de parties fluides très-distinctes les unes des autres, tandis qu'on ne trouve dans les cristaux que des parties solidifiées.

La formation des cristaux qui croissent par l'application de lames successivement ajoutées à leur surface, offre quelque analogie avec celle des végétaux. Dans ceux-ci les couches se répandent sous l'écorce, c'est-à-dire sous un organe digestif qui prépare la matière avant qu'elle serve au développement de l'individu. Mais le cristal n'a pas besoin d'un tel organe, puisque la substance qui sert à son accroissement est déjà semblable à ses autres parties, la propriété d'attirer les principes homogènes et de

rejeter les principes hétérogènes est attachée à chacun de ses points, et elle ne dépend pas, ainsi que dans le règne vivant, de la mobilité d'un organe.

» Tous les cristaux qui appartiennent à une même espèce renferment comme cristal un polyèdre inscrit d'une figure constante. Quelque variées que soient les formes extérieures, ce polyèdre est la forme primitive, les autres ne donnent que des formes secondaires. Celles-ci sont produites par une superposition de lames appliquées sur le noyau et qui décroissent suivant des lois simples et régulières, par des soustractions d'une ou de plusieurs rangées de molécules intégrantes. L'existence de ces lois, prouvée par l'accord des calculs avec l'observation des angles, est le fondement de cette théorie. La plus légère réflexion fait voir combien ces principes sont loin de pouvoir être appliqués, soit à la composition, soit au développement des corps vivants.

» Nous reconnaissons neuf caractères ou propriétés générales de la vie, savoir : la digestion, la nutrition, la circulation, la respiration, les sécrétions, l'ossification, la génération, l'irritabilité, la sensibilité.

» Tout corps dans lequel on observe une ou plusieurs de ces fonctions, doit être considéré comme corps organisé et vivant.

» Il est hors de doute que les végétaux doivent être rangés dans cette division. Ils se nourrissent; quelques-unes au moins de leurs parties se meuvent ; ils croissent et se reproduisent; leurs humeurs circulent; il se fait en eux des sécrétions, et ils ont une sorte de respiration; mais la sensibilité est le grand caractère de la vie animale.

» Il y a deux manières de ranger les corps vivants dont on décrit la structure : la première, qui est la plus usitée, consiste à placer l'homme en tête, et à décrire successivement après lui ceux des corps vivants avec lesquels il a le plus d'analogie ; de sorte que dans cette série, le nombre des organes aille toujours en décroissant, comme il suit : l'homme, les quadrupèdes vivipares, les serpents, les poissons, les vers, les végétaux. La seconde méthode serait absolument l'inverse de celle-ci, en marchant du simple au composé, en arrivant des végétaux aux quadrupèdes et à l'homme. Soit qu'on monte, soit qu'on descende cette échelle, l'examen méthodique des faits constatera que la vie de l'animal à sang chaud n'est que celle de l'animal à sang froid, plus certaines propriétés; et que celle de ce dernier n'est que celle du végétal, plus certaines modifications. »

SÉRIE PLUS GÉNÉRALE ET PLUS COMPLÈTE DES IDÉES DE VICQ-D'AZIR.

Cette seconde citation ne sera pas, comme la première, une transcription pure et simple de passages des œuvres de Vicq-d'Azyr (1); ce sera un rapprochement, une combinaison, une organisation des plus importantes idées que ce

(1) La première citation n'est pas elle-même une *transcription pure et simple;* Saint-Simon, ainsi que je l'ai dit plus haut, attribue libéralement à Vicq-d'Azyr, comme il l'a fait pour MM. Burdin, Bougon et Œlsner, des idées qu'il a sans doute puisées dans les conversations ou dans les ouvrages de ces savants ; mais aussi celles qui lui ont été personnellement inspirées par ses propres méditations, résultant de ces communions intellectuelles. P. E.

grand homme a émises, tant dans ses leçons et ses conversations familières que dans les ouvrages qu'il a légués aux penseurs instruits. Je ne me bornerai point à ce travail; je compléterai les idées de Vicq-d'Azyr ; ainsi il se trouvera plusieurs, même beaucoup de termes tirés de mon propre fonds dans cette série, quoique Vicq-d'Azyr conserve la parole. Il en résultera qu'il parlera de choses qu'il n'a pas vues. Cela paraîtra d'abord bien ridicule au lecteur; mais quand il y aura réfléchi et qu'il aura pesé les réflexions que je lui présenterai plus bas, je crois être certain qu'il sera de mon avis et qu'il approuvera complétement le parti que j'ai pris et la marche que j'ai suivie dans l'exposition des idées. Le lecteur retrouvera, dans cette seconde citation, une grande partie des idées qui ont déjà passé sous ses yeux dans la première. La répétition d'idées neuves, ou de combinaisons neuves d'idées importantes, est très-utile à la science, quand on a soin de ne pas envisager les choses précisément du même point de vue.

INTRODUCTION.

L'anatomie est peut-être de toutes les sciences celle dont on a le plus célébré les avantages, et le moins favorisé les progrès; c'est peut-être aussi celle dont l'étude offre le plus de difficultés; ses recherches sont non-seulement dépourvues de cet intérêt qui attire, elles sont encore accompagnées de circonstances qui repoussent. Des membres déchirés et sanglants, des émanations infectes et malsaines, l'appareil affreux de la mort, sont les

objets qu'elle présente à ceux qui la cultivent. Tout à fait étrangère aux gens du monde, concentrée dans les amphithéâtres et dans les hôpitaux, elle n'a jamais reçu l'hommage de ces amateurs qu'il faut captiver par l'élégance et la mobilité du spectacle. Ce n'a été qu'en descendant dans les tombeaux et en bravant les lois des hommes, pour découvrir celles de la nature, que l'anatomie a jeté d'une manière pénible et dangereuse les fondements de ses connaissances utiles. Il n'y a point de siècle où des préjugés de divers genres n'aient mis les plus grands obstacles à ses travaux.

Abusé par les préjugés de la métempsycose, l'habitant de l'Inde est peint dans l'histoire comme respectant les corps des animaux, même les plus vils, et ne pouvant, sans paraître criminel, y porter le couteau. Esclave de ses coutumes, l'Égyptien n'a donné tous ses soins à l'embaumement des cadavres, que dans l'intention de conserver une demeure à laquelle l'âme devait, selon lui, rester longtemps unie. Tant d'efforts n'ont transmis à la postérité que des restes hideux, tristes débris d'un peuple qui fut le père des arts, mais parmi lequel l'anatomie était une science impraticable. Le culte que les Grecs rendaient à leurs morts n'était pas moins contraire à ses progrès. Ne les a-t-on pas vus condamner des généraux vainqueurs à perdre la vie, parce qu'ils avaient laissé sans sépulture des soldats tués dans une action? Quel supplice auraient-ils donc réservé à ceux qui auraient violé leurs tombeaux? Les Romains furent moins sévères à cet égard; mais l'anatomie ne leur dut aucun encouragement, puisque, au rapport de Galien, on faisait le

voyage d'Alexandrie pour y voir des os humains, qu'il aurait sans doute été plus facile de préparer à Rome, s'il n'y avait pas eu d'obstacle.

Plus de mille ans se passèrent depuis cette époque dans ce même aveuglement ; la religion de Mahomet, toute guerrière, adopta les préjugés de l'Inde et de l'Égypte. Des barbares démolirent les villes de la Grèce, mutilèrent les chefs-d'œuvre de ses arts et ne laissèrent subsister que ses erreurs. On continua de regarder comme impurs ceux qui avaient approché des cadavres ; ce ne fut qu'au commencement du XIVe siècle, qu'au grand étonnement du monde entier, trois corps humains furent disséqués dans l'amphithéâtre de Milan (1), et cet exemple, donné par l'Italie, ne fut suivi que longtemps après en France, et n'eut point, avant le XVIe siècle, d'imitateurs dans le reste de l'Europe.

Mais alors on cessa presque de disséquer des animaux. Toute l'activité des anatomistes se concentra dans l'examen du corps humain, et ce n'a été qu'après y avoir pour ainsi dire épuisé leurs efforts, qu'ils sont revenus

(1) Ce fait historique n'est point exact, car il a existé, dès le Xe siècle dans plusieurs parties de l'empire des Sarrasins, particulièrement en Sicile, des amphithéâtres de dissection où l'anatomie humaine était enseignée. La rectification de cette erreur ne m'ayant pas paru assez importante pour figurer dans ma critique, je me suis borné à la consigner dans cette note. C'est aux Arabes que l'école de Salerne doit sa célébrité, et, dès le commencement du XIIe siècle, cette école avait publié son fameux ouvrage contenant les nouveaux principes de la médecine. Vicq-d'Azyr, de même que d'Alembert, a été injuste à l'égard des Maures, en ne leur payant pas le juste tribut d'éloges qui leur était dû, à titre de fondateurs de l'algèbre, de la chimie et de l'anatomie.

par choix à l'objet de leurs premières études, cultivé s longtemps par nécessité.

Déjà plusieurs savants se sont illustrés dans cette carrière. L'Académie royale des Sciences s'en est occupée dès son origine; celle des *Curieux de la nature* y a contribué par des fragments nombreux. Blasius et Valentin ont publié des recueils où la plupart de ces observations sont consignées. Déjà les insectes et les polypes ont eu leurs historiens. Enfin, réunissant ce que le coup d'œil le plus vaste et en même temps le plus juste, le génie le plus fécond et le tact le plus délié, peuvent rassembler de qualités précieuses et rares, deux grands naturalistes ont élevé un de ces monuments qui honorent les nations dans le souvenir de la postérité. L'histoire des quadrupèdes a vu le jour, et l'on a un modèle dans ce genre.

J'ai dû placer en tête de cet examen, qui sera beaucoup plus approfondi que le premier, la récapitulation historique de la marche suivie par l'anatomie; je vais maintenant chercher, par voie d'analyse, la cause de la lenteur de ses progrès. Je prouverai ensuite qu'il ne faut pas conclure, de l'observation que ses progrès ont été jusqu'à présent fort lents, que le perfectionnement de cette science ne s'accélérera jamais. Enfin je ferai voir que les matériaux nécessaires pour l'organisation de cette branche importante de la connaissance humaine sont rassemblés, et que les faits sur lesquels on doit baser la théorie de la science des corps organisés sont aujourd'hui bien constatés. L'indication de la marche que les physiologistes me paraissent devoir suivre dans leurs travaux terminera cette esquisse.

Avant d'entrer en matière, je fais observer qu'en employant en tête de cet article l'expression d'anatomie, j'ai présenté la partie pour le tout, et que ce mot signifie dans cette occasion l'ensemble de la science des corps organisés.

CAUSE DE LA LENTEUR DES PROGRÈS DE L'ANATOMIE.

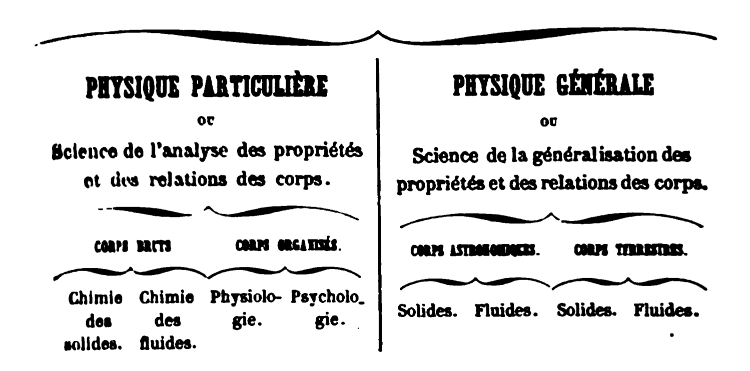
Notre intelligence est trop bornée pour que nous puissions suivre de front l'étude des diverses choses qu'il nous importe de connaître, et nous sommes, par cette raison, obligés d'établir des divisions scientifiques. Les premières divisions qu'on a adoptées ont été fort mauvaises; aujourd'hui encore, celle qui est le plus généralement suivie est fort mauvaise, elle est radicalement vicieuse. De manière que je me trouve obligé de la rectifier pour donner une base solide à mon raisonnement.

La classification des phénomènes la plus usitée est celle qui partage l'univers en trois règnes. Cette classification, qui a une multitude d'inconvénients, est décidément vicieuse sous les deux rapports les plus importants. D'abord elle est incomplète, puisqu'elle ne comprend pas les phénomènes célestes, car on ne peut pas considérer ces phénomènes comme faisant partie du règne minéral, du règne végétal ou du règne animal; ensuite elle est trinaire, et par conséquent mauvaise, puisque toute division scientifique doit se composer de deux parties seulement et non de trois. Ceci exige une explication que je vais donner en peu de mots.

Il a été démontré par plusieurs auteurs modernes, entre autres par Condillac, que tous nos travaux scientifiques étaient des comparaisons. De ce principe, je conclus que les classifications doivent être considérées comme des opérations préliminaires dont l'effet est d'énoncer, d'indiquer les comparaisons scientifiques dont il est le plus utile de s'occuper. Or les mathématiques, qui sont la science des comparaisons les plus exactes et les plus approfondies, fournissent la preuve que toute comparaison doit être réduite à deux termes. En effet, une équation ne se compose que de deux membres.

Je propose de remplacer la classification en trois règnes par la division suivante :

SCIENCES PHYSIQUES.



Il faut connaître l'ensemble d'une chose pour raisonner pertinemment sur une des parties qui la composent. J'ai donc dû présenter la division la plus générale des sciences physiques, avant de procéder à l'exa-

men particulier des corps bruts et des corps organisés terrestres.

La sous-division en corps bruts et corps organisés remplit la condition d'être binaire, et elle énonce une comparaison analytique entre les deux grands éléments de l'univers : la matière à l'état de solidité et celle à l'état de fluidité. En effet, dans les corps bruts, l'action des solides domine celle des fluides; tandis que dans les corps organisés, c'est l'action des fluides qui a la prépondérance sur celle des solides.

Je considérerai d'abord les corps bruts; j'examinerai ensuite les corps organisés; puis je comparerai l'organisation des uns avec celle des autres. De cette comparaison je déduirai la preuve que la science des corps bruts a dû devenir positive avant que celle des corps organisés ait été fondée sur des faits observés, et je terminerai cet article en faisant sentir la grande importance du pourquoi dont j'aurai donné l'explication.

Si l'on examine avec attention les corps bruts, si l'on pousse l'analyse de leur organisation aussi loin que possible, c'est-à-dire jusqu'au terme le plus éloigné que nos sens et notre intelligence puissent atteindre, dans l'état actuel de nos connaissances, on trouve que leurs parties les plus élémentaires sont des polyèdres d'un plus ou moins grand nombre de faces, que ces polyèdres sont juxta-posés les uns aux autres, et que, suivant leur nombre et leur position, le corps dont ils font partie se trouve d'une forme qui décèle au géomètre la figure de ses molécules intégrantes.

Si ensuite on observe l'action des fluides dans les corps bruts, on voit qu'ils s'insinuent entre les molécules constituantes de ces corps, qu'ils passent dans ces corps comme à travers un crible. Si l'on échauffe ces corps jusqu'à un degré convenable, on augmente leur volume, parce qu'on interpose une plus grande quantité de fluide entre leurs parties élémentaires; en augmentant encore la quantité de calorique introduite dans leur capacité, on les détruit, c'est-à-dire on désunit les molécules ou polyèdres solides qui les constituent.

Ce peu de mots me paraît suffisant pour donner ou plutôt pour rappeler aux savants l'idée que l'on doit avoir de la structure intime des corps bruts. Passons maintenant à l'examen des corps organisés.

Quand on a étudié d'une manière approfondie la structure intime des corps organisés, on reste convaincu :

1° Que les éléments de la partie la plus fixe de leur organisation sont de petits solides perforés, adhérents les uns aux autres, et disposés de manière que leur réunion forme des tubes, canaux, conduits ou vaisseaux, n'importe le nom qu'on leur donne, placés dans une multitude de directions différentes et s'entre-croisant les uns les autres; que ces canaux varient entre eux sous le rapport de la dimension, en longueur et en diamètre, ainsi que sous celui du degré de solidité et de perméabilité de leurs parois;

2° Que des fluides de différents degrés de ténuité moléculaire circulent continuellement dans ces canaux, et que c'est la circulation de ces fluides qui crée et entretient le phénomène de la vie; de manière que le

rps organisé devient corps brut quand cette circulation sse; de manière que l'action des fluides domine, comme n le voit, celle des solides dans les corps organisés.

Les végétaux sont de tous les corps organisés ceux ont l'organisation est la plus simple, ce sont donc ceux ans lesquels il est le plus facile de reconnaître l'existence des deux faits que je viens d'énoncer.

Si l'on examine avec attention le débris d'un végétal, on trouve qu'il est formé de fibres plus ou moins adhérentes les unes aux autres. Dans quelque sens qu'on divise ce fragment, à quelque état de ténuité (apercevable à notre vue naturelle ou même à l'aide d'un microscope) qu'on le réduise, le même fait se représente, sans autre différence que celle de la diminution des fragments : ils contiennent encore des fractions de tubes et en sont encore composés

Si l'on fait ensuite section majeure et complète d'un végétal en pleine végétation, on reconnaîtra : 1° que les fibres dont il est composé sont tubuleuses, puisqu'elles contiennent des liquides; 2° que les liquides qu'elles contiennent y sont en circulation, puisqu'ils en découlent, dans quelque position que l'on place la surface de la coupure opérée.

Quelques bonnes expériences sur les racines et sur les feuilles suffiront pour compléter la portion d'idées générales sur l'organisation vitale des végétaux, qu'il est nécessaire d'avoir pour bien saisir le raisonnement dont je pose les bases dans ces considérations préliminaires.

Que l'on plante un végétal dans la terre séchée au

four, il périra, quelque soin qu'on ait mis d'ailleurs pour rendre les circonstances les plus favorables possibles à sa végétation, parce que ses racines ne trouveront plus d'humidité à absorber, et que l'action des liquides circulants dans la capacité des corps organisés est indispensable pour le développement et l'entretien du phénomène de la vie.

Que l'on observe la végétation d'un oignon placé dans une carafe ; il sera très-facile de constater que ses racines absorbent une grande quantité du liquide dans lequel elles sont plongées.

La fonction des feuilles est celle de pomper les fluides gazeux, de même que celle des racines consiste à absorber les fluides à l'état de liquidité. Qu'on place un végétal feuillé sous le récipient d'une machine pneumatique, et qu'on fasse le vide, les feuilles s'affaisseront, se flétriront avant toutes les autres parties de ce corps ; et si l'on maintient le vide pendant un certain temps, le végétal, quelque moyen qu'on emploie ensuite, ne pourra plus être rappelé à la vie.

Ces expériences sont directement applicables aux graines ; si on les pousse au four, passé un certain degré de chaleur, toute l'humidité qu'elles contenaient étant soutirée, leur principe de vie se trouve détruit, elles ne sont plus susceptibles de germer. L'expérience de l'extraction complète des fluides gazeux qu'elles renferment, faite avec le soin nécessaire, sous une excellente machine pneumatique, donnerait les mêmes résultats.

En poursuivant cette série d'expériences, on constatera plusieurs faits secondaires fort intéressants. On re-

connaîtra que les végétaux, de même que les animaux, passent successivement de l'état de veille à celui de sommeil, *et vice versâ ;* c'est-à-dire qu'ils absorbent et qu'ils transpirent infiniment plus pendant une partie des vingt-quatre heures que pendant le surplus de la journée. Dans nos climats, indépendamment de ce sommeil diurne, les végétaux ont tous, de même que les animaux dormeurs, un grand sommeil annuel ; ils passent l'hiver dans un état de torpeur qui varie pour sa longueur dans les différentes espèces.

On constatera également que tous les fluides, tant liquides que gazeux, ne sont pas également propres à la nourriture de tous les végétaux ; ce qui sera facile pour les liquides, en arrosant différents végétaux avec des liquides ayant diverses propriétés chimiques; ce qui pourra se faire pour les fluides gazeux, en plaçant des végétaux de différentes espèces sous des cloches remplies de divers gaz. Dans la suite de cette série d'expériences, l'attention se fixera nécessairement sur la manière dont la nature a équilibré l'action des animaux et des végétaux relativement à l'atmosphère. Les premiers absorbent l'oxygène et rendent l'azote, tandis que les seconds s'identifient l'azote et restituent l'oxygène ; admirable compensation au moyen de laquelle la composition de l'atmosphère, dont les animaux et les végétaux tendent, par des efforts opposés, à changer la proportion, est toujours maintenue dans le même état, par l'effet de l'opposition des actions organiques exercées sur elle.

Je ne dois point dans cet aperçu m'appesantir sur les détails ; je dois marcher avec le plus de rapidité

possible et me borner à une récapitulation sommaire des principales observations. Je passe donc immédiatement à l'examen des animaux.

Les végétaux étant de tous les corps organisés ceux dont la structure est la plus simple, il est plus facile de reconnaître dans ces corps la similitude essentielle d'organisation de leurs diverses parties que dans les animaux. On peut cependant, au moyen de bonnes observations et d'expériences bien choisies, constater cette similitude de structure entre les différentes parties dont les animaux sont composés.

Au premier aspect, les cheveux ainsi que les autres poils présentent la même apparence que des brins de fil plus ou moins longs, plus ou moins déliés. On croirait qu'ils sont pleins ; mais en les regardant avec un microscope, on reconnaît facilement qu'ils sont tubuleux. Si l'on coupe, au foyer de cet instrument, un cheveu vivant, on voit les liquides qu'il renferme se répandre. Enfin, dans certaines maladies, on aperçoit, à la vue simple, le sang pénétrer et circuler dans la capacité des cheveux sans perdre sa couleur.

Au premier coup d'œil, les os paraissent appartenir au règne minéral ; on se figurerait que, de même que les pierres, ils sont composés de petits solides pleins et juxtaposés les uns aux autres. Mais un examen plus approfondi dissipe cette erreur. Les observations pathologiques contribuent beaucoup à nous faire bien connaître l'organisation des corps vivants. Dans certaines maladies les os se ramollissent; les vaisseaux dont ils sont composés se distendent, et le sang, ainsi que les autres liquides

qui existent dans les corps animaux, y circule d'une manière apercevable à la vue simple. Une autre observation dévoile l'organisation intime des os : qu'on donne de la garance à manger à des volailles, on trouvera leurs os teints, peu de temps après qu'on les aura mis à cette nourriture. Enfin, qu'on fasse fracture d'un ou de plusieurs os (en sacrifiant plusieurs animaux à la fois à cette expérience), qu'on mette à nu les os fracturés, qu'on observe directement la formation et les progrès des calus aux différentes époques de la guérison, on reconnaîtra que la structure fondamentale de ces parties est absolument la même que celle des organes ayant le moins de solidité. On reconnaîtra qu'une rupture, qu'une solution de continuité osseuse, se guérit absolument par le même procédé physique qu'une plaie cutanée. On peut encore faire des observations d'une autre nature sur les os. On remarquera que ces organes, qui sont insensibles dans l'état sain, se trouvant ramollis par la maladie, et la circulation du fluide nerveux s'y faisant plus librement, la sensibilité dont ils sont pourvus dépasse celle qui existe dans aucune autre partie de l'individu; ce qui s'explique facilement, en disant que ces parties n'ont point l'habitude de la sensibilité et qu'elle est pour elles, par conséquent, une sensation neuve.

Le cerveau est, de tous les organes, celui qui a le moins de consistance; à la première vue, il paraît une masse pulpeuse, on le prendrait même pour un amas de bouillie, pour un tas de matière inorganisée. L'étude de la physiologie change totalement cette opinion, uni-

quement fondée sur la première apparence. Quand on a observé la manière dont cet organe fonctionne ; quand on a comparé son action avec celle des autres organes ; quand on a remarqué et constaté l'innombrable variété et l'inconcevable délicatesse des fonctions qu'il exécute, le sentiment de dédain qu'on éprouvait pour lui se change en admiration, et la partie de nous qui paraissait la moins intéressante est celle que nous jugeons ensuite être la plus importante.

J'ai travaillé directement sur le cerveau, je me suis attaché dans ce travail à faire connaître la structure particulière de cet organe et à donner une idée de ses sublimes fonctions; mais ce n'est pas le moment de parler de ce qu'il y a de particulier dans la structure et l'action de cet organe, puisqu'il s'agit de constater ce qu'il a de commun avec les autres. Je dois donc me borner pour le moment à démontrer que le cerveau, de même que toutes les autres parties de notre corps, est composé de tubes dans lesquels circulent des fluides, et que la circulation de ces fluides est nécessaire à l'entretien de la vie du cerveau et à notre vie générale, parce que cet organe est un des plus essentiels, est le plus essentiel de tous ceux qui entrent dans notre composition. Cette démonstration est très-facile; il suffit pour cela de faire observer l'entrée des artères dans cet organe, et les veines qui en sortent. Pour que le sang versé dans l'organe cérébral ne se répande point et qu'il se trouve réengagé dans les veines qui y prennent naissance, il faut nécessairement qu'il soit contenu dans des vaisseaux ou tubes qui, par leur innombrable multiplication, sont réduits à une

petitesse telle qu'ils échappent à notre vue. La preuve que la présence des fluides dans les tubes dont notre cerveau se compose est nécessaire à l'entretien du phénomène de notre vie est que, si on lie les artères qui portent le sang au cerveau, la mort suit de près cette ligature.

La double ligature, d'une part, des artères portant le sang au cerveau, d'autre part, des veines évacuant le sang contenu dans cet organe, détermine également et encore plus promptement la mort. Ainsi la présence et la circulation des fluides, dans les tubes dont notre individu est composé, sont nécessaires à l'entretien de notre vie tant cérébrale que générale, comme nous avons commencé à le voir et comme nous allons continuer à le démontrer.

Le cerveau est bien, de toutes les parties de notre corps, celle dans laquelle la transfusion du sang des artères dans les veines est la plus abondante; mais ce n'est pas le seul point où ce phénomène ait lieu; il est général pour tout notre individu. Il n'y a pas une portion de notre être dans laquelle il n'existe des épanouissements artériels et des sources veineuses; il n'y a pas une seule partie de nous à laquelle la ligature des artères qui s'y ramifient et des veines qui en sortent ne cause la gangrène, c'est-à-dire un commencement de mort. Cette mort deviendrait complète pour la partie, elle se communiquerait aux autres parties, et finirait par être générale pour l'individu, si la nature ou l'art ne faisait pas amputation du membre qu'on a privé de circulation. Ce fait, très-facile à constater par des expériences sur des

animaux vivants, serait prouvé par les seules observations de ce qui se passe chez ceux auxquels on est obligé de faire l'opération de l'anévrisme ; ils en meurent presque toujours, et quand ils en guérissent, c'est que les ramifications artérielles secondaires se distendent suffisamment pour compenser la circulation qui se faisait par le tronc qu'on a lié.

Une bonne analyse de la circulation du sang suffirait pour prouver que nos parties élémentaires les plus fixes sont tubuleuses, qu'elles renferment des fluides, et que ces fluides y sont en circulation ; et que ces deux conditions, la présence et la circulation des fluides, sont nécessaires pour l'entretien du phénomène de la vie, qui n'a pu commencer qu'à l'époque où l'existence de ces conditions s'est manifestée ; car il n'existe pas une partie de notre être qui ne soit vivifiée par la circulation du sang. Mais cette manière de procéder serait trop abstraite. Continuons donc à envisager les différentes parties de notre individu de différents points de vue.

Dans les viscères, tels que le foie, la rate, le cœur et les poumons, l'organisation fondamentale, commune à toutes les parties des corps vivants, se reconnaît à la première inspection. Les vaisseaux qui en constituent les parties solides élémentaires s'aperçoivent à la vue simple, et on découvre avec la même facilité les liquides que ces vaisseaux renferment, ainsi que les mouvements circulatoires de ces liquides.

Les tubes élémentaires et les fluides circulants dans ces tubes, s'aperçoivent aussi facilement dans les reins et dans les parties génitales.

De tous les tubes qui entrent dans notre composition, le plus long et celui qui a le plus de capacité est notre canal alimentaire; l'enveloppe de ce canal se compose d'innombrables vaisseaux chylifères, accolés les uns aux autres.

Notre organe cutané, tant interne qu'externe, est percé comme un crible; à l'extérieur sont des milliards de trachées; à l'intérieur, existent les bouches de milliards de vaisseaux lymphatiques. La peau est bien curieuse à observer dans ces animaux d'une organisation si simple qu'ils ne consistent que dans un sac alimentaire. Ces sacs retournés, les vaisseaux chylifères deviennent des trachées, tandis que les trachées se convertissent en vaisseaux chylifères.

Nos trachées remplissent la double fonction d'absorber et d'excréter; elles sont aussi susceptibles de contenir des fluides en état de liquidité et en état gazeux. On les voit, suivant les circonstances, absorber des gaz et exhaler notre transpiration insensible, absorber de l'eau dans un bain, excréter de la sueur quand la chaleur les dilate, recevoir même le fluide mercuriel au moyen de frictions.

Il nous reste encore à examiner le fluide nerveux. Les nerfs sont de tous les tubes qui entrent dans notre composition, ceux dont les parois sont le plus imperméables; ce sont aussi ceux dans lesquels circulent les fluides de la plus grande ténuité moléculaire. C'est par conséquent le système tubuleux dans lequel la circulation est le plus difficile à constater; on peut cependant la prouver au moyen d'un petit nombre d'expériences.

Qu'on fasse une ligature à chacun des nerfs aboutissant à une partie quelconque de notre individu, et la sensibilité s'éteindra subitement dans cette partie. La ligature interrompt donc une circulation nécessaire à l'entretien de la sensibilité. Des expériences plus délicates prouvent qu'il existe, dans la capacité des tubes nerveux, des fluides du nombre de ceux que nous considérons comme composés des molécules les plus petites, et qu'on appelle impondérables. Que, dans une profonde obscurité, on se frotte le globe de l'œil en le comprimant, on aura la sensation de la lumière ; ce qui prouve qu'il se trouve du fluide lumineux engagé dans le nerf optique, et que la pression fait sortir ce fluide. Qu'on introduise le doigt dans l'oreille ; qu'on l'appuie en le tournant, on aura la sensation du bruit. Il existe donc dans la capacité du nerf auditif un fluide qui, par sa vibration, donne, en sortant comme en rentrant, la sensation du son. Qu'on mange une chose ou qu'on la flaire, on aura la même sensation par l'expiration que par l'inspiration, par la déjection que par la déglutition.

Examinons le système nerveux d'un point de vue général : cela éclaircira ce que nous venons de dire, qui pourrait ne pas paraître exact sans cet éclaircissement.

Le système nerveux est celui de la sensibilité, puisque toute partie, quand on coupe les nerfs qui y aboutissent, devient insensible. Il circule un fluide dans les nerfs, puisque la ligature des nerfs, de même que leur section, prive de la sensibilité la partie isolée du tronc. Les nerfs se ramifient dans toutes les parties de notre individu, puisque toutes les parties de notre individu jouissent de

la sensibilité à un degré plus ou moins éminent. Les parties de nous qui ont le moins de sensibilité dans l'état de santé, sont celles qui en acquièrent le plus dans l'état de maladie ; tels sont : les os, les parties cornées et les cheveux. Enfin, ce que j'ai dit de la similitude des sensations résultant de l'absorption ou de l'excrétion des fluides impondérables, exécutées par les nerfs optiques, auditifs, olfactiques et du goût, est applicable aux épanouissements nerveux qui constituent aux extrémités de nos doigts le sens du toucher, mais encore à tous ceux qui rendent notre organe cutané sensible dans toutes ses parties. Qu'on brûle ou qu'on gèle subitement une partie quelconque de l'organe cutané, la sensation sera la même pour le patient. Celui qui donne et celui qui reçoit l'étincelle électrique éprouvent la même sensation. Ainsi, l'entrée abondante et subite du calorique ou de l'électricité dans les tubes nerveux, ou leur sortie rapide, produisent le même effet sur notre faculté de sentir, et nos sensations, ainsi considérées, prouvent doublement l'existence et la circulation d'un fluide dans les tubes nerveux.

Je résumerai en quatre observations générales les observations et expériences particulières que je viens d'énoncer :

1° Qu'on coupe une partie quelconque d'un animal quelconque vivant; qu'on la dégorge; qu'on l'injecte ensuite avec un liquide coloré d'une manière tranchante par rapport aux enveloppes tubuleuses dans lesquelles il doit pénétrer, et la tubulosité sera rendue visible dans toutes ses parties ;

2° Qu'on donne à manger à un animal quelconque, un minéral quelconque, l'animal ne digérera point cet aliment; il faudrait, pour que l'assimilation pût avoir lieu, que ses forces digestives fussent suffisantes pour déterminer la perforation des polyèdres constituants du minéral, et pour anéantir l'angulosité de leurs faces; car il ne peut y avoir que des molécules tubuleuses et arrondies, capables de remplacer des éléments de cette nature, et il est reconnu que les molécules constituantes des parties les plus fixes de notre organisation sont remplacées au bout de sept ans. Ce que je viens de dire n'est point applicable aux fluides; leur ténuité moléculaire les rend susceptibles de tous les genres d'assimilation. En un mot, un animal quelconque, un végétal même, ne peuvent s'assimiler que les molécules solides qui sont entrées dans la composition d'autres corps organisés;

3° Qu'on chauffe un corps brut se trouvant à une température très-basse, on n'observera d'autre effet produit que celui d'un accroissement de volume de ce corps; qu'on chauffe avec les précautions convenables un corps organisé, asphyxié par un froid humide (un moineau, par exemple, le cas n'est pas rare), on verra la vie, qui était en quelque façon suspendue chez cet être, reprendre toute son activité, ce qui se manifeste d'abord par le rétablissement de la circulation des fluides. Disons à cette occasion que l'action des fluides dans les corps organisés est le principe et même le régulateur de la vie; car la fièvre est le symptôme le plus général des dérangements de santé;

4° Dans tout animal qui s'éteint par une mort sénile, l'anatomiste reconnaît, dans les derniers moments de la vie, une grande diminution d'activité dans la circulation, et après la mort, l'oblitération d'une grande quantité de vaisseaux qui ne sont plus susceptibles d'être injectés, ainsi que l'ossification plus ou moins avancée des viscères.

J'aurais pu produire un beaucoup plus grand nombre d'observations et d'expériences à l'appui de mon dire ; mais cela m'a paru inutile pour convaincre les personnes au courant de la science (qui sont les seules auxquelles cet écrit s'adresse), que les deux faits généraux annoncés sont exacts :

1° Les parties élémentaires des corps organisés sont tubuleuses ;

2° La présence et la circulation des fluides dans les tubes organiques sont nécessaires au développement et à l'entretien de la vie.

Plus les tubes que contient un corps organisé sont variés en dimension de longueur et de diamètre, plus ils forment de viscères et de sens distincts, et plus le corps est élevé sur l'échelle des êtres, c'est-à-dire plus ce phénomène a d'action sur ce qui lui est extérieur. Qu'on fasse un examen comparatif bien suivi, depuis les fungus jusqu'à l'homme, et ce fait sera complétement vérifié. L'homme, qui est le mieux organisé de tous les animaux, a cinq viscères et cinq sens bien distincts, savoir : la cervelle, le cœur, les poumons, le foie et la rate ; cinq sens, savoir : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Il existe encore de grands préjugés en anatomie

comparée ; le plus marquant de tous a fait placer le singe immédiatement après l'homme. C'est à cause de sa ressemblance avec l'homme que l'homme lui a accordé la seconde place ; la vérité est qu'il ne la mérite pas. Plusieurs animaux sont mieux organisés que lui et plus intelligents par conséquent. Ils doivent donc être classés comme intermédiaires entre le singe et l'homme. Le castor et le rat musqué ont tous les deux le muscle abducteur du pouce, ce qui leur constitue le sens du toucher qui manque complétement au singe, dont les facultés en ce genre se réduisent à la simple préhension. L'éléphant a une ébauche du sens du toucher, placée à l'extrémité de sa trompe. Les travaux très-connus du castor, ceux moins généralement connus, mais cependant bien constatés du rat musqué, l'étendue des combinaisons de l'éléphant, classent ces animaux comme bien supérieurs en intelligence au singe.

D'après ce que nous venons de dire, il est facile de s'élever aux idées générales suivantes :

1° Les deux états les plus opposés dans lesquels la matière puisse se trouver, sont, d'une part, l'état de solidité ; de l'autre, celui de fluidité ;

2° Les faits les plus extraordinaires qui puissent exister sont ceux qui résultent de l'action de la matière en état de solidité, et de celle de la matière en état de fluidité, dans l'opposition la plus complète ;

3° Un phénomène est d'autant plus important (proportion gardée de sa dimension), que l'opposition entre la matière à l'état de solidité et de fluidité est plus multipliée et mieux réglée dans toutes ses parties ;

4° Les corps organisés sont de tous les phénomènes ceux dans lesquels l'opposition entre la matière en état de solidité et de fluidité est la plus complète et la mieux réglée.

De ce point de vue, nous découvrirons maintenant avec beaucoup de facilité la grande cause, la vraie cause de la lenteur des progrès de la physiologie.

Les solides nous font éprouver des sensations plus claires, plus distinctes, plus faciles à percevoir, à apprécier, à comparer, à combiner et à calculer, que les fluides. Ainsi, l'esprit humain a dû s'occuper des premiers, avant de fixer son attention sur les autres. En effet, les Égyptiens, déjà assez avancés en astronomie, n'avaient qu'une connaissance très-vague de l'existence des fluides. Les Arabes sont les premiers qui en aient fait un objet d'études, et ils n'ont obtenu aucun résultat important. Ce n'est que dans le XVIIIe siècle que cette branche de nos connaissances a pris son essor, et, de nos jours seulement, l'atmosphère a été décomposée. On a fait des expériences sur les propriétés et les poids respectifs des gaz qui la constituent. De nos jours seulement, la légèreté du gaz hydrogène a été utilisée pour s'élever dans l'atmosphère; de nos jours seulement, on a su rendre la vapeur des liquides en ébullition une force disponible. Enfin, c'est tout récemment que Galvani nous a donné les moyens de démontrer que les fluides impondérables étaient les grands agents des phénomènes de la vie.

Les fluides impondérables étant les causes de la vie, la physiologie n'a pu faire que des progrès très-

[illegible] physique générale a cons[illegible] dans cet éminent état de [illegible] conclure de la lenteur [illegible] physiologie, jusqu'à ce jour, que le [illegible] de cette science ne s'accélèrera pas.

[illegible] encore un grand pourquoi à donner; [illegible] à remplir, un préjugé [illegible]. Nous avons établi la différence de [illegible] les corps organisés; nous [illegible] plus un corps était organisé [illegible] sur ce qui lui était extérieur. [illegible] concorder d'une ma[illegible] plus satisfaisante la série [illegible] depuis les fungus jusqu'à [illegible] avons point donné le pourquoi de [illegible] l'homme à l'égard de tous les [illegible] est le plus élevé [illegible]; c'est l'objet que [illegible] actuellement.

[illegible] sera fondée sur [illegible] outre celles que j'ai déjà [illegible].

PREMIÈRE OBSERVATION.

[illegible] un enfant nouveau-né avec les [illegible] d'autres mammifères, et l'on ne [illegible] dans le premier une supériorité décidée [illegible] les autres. En voyant la quantité de [illegible] qui l'entourent lui répètent les

mots : *papa, maman*, avant qu'il ait appris à les bien prononcer et à saisir les idées qu'il doit y attacher, on acquiert la certitude que le langage n'est pas un résultat direct de l'organisation de l'homme.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Qu'on lise Hérodote, Thucydide, le profond Tacite, le grand Hume, notre contemporain ; qu'on fouille dans les vieilles chroniques ; qu'on analyse les anciennes traditions, on verra que les peuples qui se sont élevés au plus haut degré de civilisation ont commencé par être anthropophages ; on verra que ceux chez lesquels le luxe s'est élevé jusqu'au point de satisfaire avec le plus de recherche à tous les besoins de la vie, ont commencé par se mettre à l'abri des injures du temps dans des cavernes, et par manger crus et sans aucun apprêt les animaux et les végétaux qu'ils consacraient à leur nourriture ; que ceux qui se sont distingués par les travaux d'intelligence les plus solides et les plus brillants, n'avaient à l'origine, sous les rapports de mémoire et de prévoyance, que des moyens fort peu supérieurs à l'animal le plus élevé après l'homme sur l'échelle d'organisation.

TROISIÈME OBSERVATION.

Depuis cinquante ans, l'esprit humain a pris un grand essor ; il a secoué ses vieilles habitudes ; il a fait les plus généreux efforts pour s'affranchir des préjugés

auxquels il était soumis; il s'est aperçu qu'à la sublime conception qui a servi de base à l'organisation sociale actuelle, plusieurs idées fausses s'étaient trouvées mêlées, amalgamées, et il a pris la ferme résolution de faire le départ de l'erreur et de la vérité. Les faits constituant la croyance qui, depuis dix-huit cents ans, se transmettait de confiance, de génération en génération, ont été passés au creuset le plus sévère. Ne perdons pas de vue qu'au nombre de ces faits, les deux suivants jouaient un rôle très-important. L'un, que les premiers hommes avaient eu des signes de convention au moyen desquels ils avaient pu fixer leurs sensations, les comparer et les combiner de même que nous. L'autre, qu'ils s'étaient élevés à l'idée éminemment abstraite *Dieu*, ou, si on le préfère, qu'ils avaient conçu la démonstration de l'existence de *Dieu*.

L'enthousiasme pour la recherche de la vérité est devenu, à cette époque, vraiment national chez les Anglais et les Français. Ces peuples ont fait l'un et l'autre des expéditions maritimes dispendieuses, ayant en grande partie pour objet l'apurement des principes servant de base à l'organisation sociale. Je veux parler des voyages de découvertes confiés à la direction de l'ingénieux Bougainville, du sage et intrépide Cook, et du malheureux La Peyrouse. Ces illustres navigateurs ont visité avec l'esprit le plus philosophique une grande quantité de peuplades diverses qui, jusqu'alors, nous avaient été totalement inconnues. Grâce à leurs recherches, à leurs observations et à leurs ingénieuses expériences, tous les états intermédiaires entre les hommes les plus ignorants,

les plus bruts (tels qu'ont dû être nos premiers pères) et les peuples qui sont parvenus au plus haut degré de civilisation, nous sont parfaitement connus. Ces renseignements sont bien précieux, car nous pouvons maintenant baser sur des faits observés ce que, sans cela, nous n'aurions pu fonder que sur des conjectures et des raisonnements. Nous pouvons maintenant monter par une série non interrompue de faits observés, depuis les premiers hommes, qui ont nécessairement été les plus ignorants de tous, jusqu'aux Européens actuels qui, sous le rapport de la civilisation ainsi que sous celui des sciences, ont infiniment dépassé les peuples qui les ont précédés.

Cook nous parle de peuplades ne reconnaissant point de chefs, n'ayant aucune idée religieuse, point de vêtements, aucune autre habitation que des cavernes ou des trous faits dans la terre, mangeant crus les aliments dont elles se nourrissent, étant anthropophages sans avoir besoin d'être excités par la vengeance, le goût de prédilection pour la chair humaine stimulant suffisamment leur cannibale appétit. Il nous parle d'autres peuplades un peu plus élevées sur l'échelle de la civilisation. Elles reconnaissent des chefs, elles ont quelques idées religieuses (constatées par des idoles révérées), elles font cuire leurs aliments, elles se couvrent de peaux de bêtes, elles ont des habitations construites et une langue si peu étendue que la numération ne s'élève pas au delà de trois. L'anthropophagie y est considérablement diminuée; elle y est presque réduite au cas résultant d'homicides commis par effet de vengeance individuelle ou nationale. Enfin, il nous parle des peuples d'Otaïti, des îles Sandwich et

de celles des Amis, qui ont un clergé établi, une hiérarchie politique, une langue complète, et chez lesquels les sacrifices humains sont presque les seuls restes de l'anthropophagie ; elle y est presque entièrement détruite sous le rapport de la manducation de la chair humaine, quoique le trop philanthrope Cook ait été en partie mangé par les insulaires de Sandwich.

Ce qui m'a surtout frappé dans les naïfs récits de Cook, c'est : 1° qu'il lui a été impossible de faire comprendre aux deux premières classes de peuplades l'idée d'une cause unique, ou, si l'on préfère, l'opinion de l'existence d'un Dieu tout-puissant ; qu'il lui a été par conséquent impossible de leur faire voir que l'homme était d'une autre nature que les autres animaux, chose qu'il a fait facilement concevoir aux habitants d'Otaïti, des îles Sandwich et de celles des Amis ; 2° que l'anatomie n'aurait éprouvé aucun obstacle pour se livrer à la dissection du corps humain chez les deux premières classes de peuplades, et qu'elle aurait été impraticable chez la troisième.

QUATRIÈME OBSERVATION.

A différentes époques et dans différents pays, des enfants, par des malheurs quelconques, se sont trouvés sequestrés de la société, livrés à eux-mêmes, obligés de pourvoir à tous leurs besoins par leur seule industrie, et cela, avant d'avoir participé, par l'effet d'une éducation suffisamment soignée et prolongée, au trésor des connaissances acquises par les travaux successifs et cumulés de toutes les générations qui nous ont précédés. Plusieurs

de ces individus ont été pris après avoir enduré un isolement plus ou moins long. Nous avons des mémoires sur de pareils sauvages, entre autres sur un qui fut arrêté en Suède, sur un autre qu'on a saisi dans les forêts de la Lithuanie, sur une fille qui avait habité longtemps dans un état de séquestration absolu les bois de la Champagne. Enfin nous avons sous les yeux l'individu auquel on a donné le nom de Sauvage de l'Aveyron. Les observations faites sur ces sauvages prouvent que l'homme abandonné à lui-même avant d'avoir été mis au courant des connaissances acquises, est très-peu supérieur en intelligence aux animaux les plus élevés après lui sur l'échelle d'organisation. Sa supériorité intellectuelle correspond précisément et uniquement à celle qui résulte directement de sa supériorité d'organisation. Le Sauvage de l'Aveyron me paraît avoir été, pendant tout le temps qu'a duré sa séquestration de la société, dans un état d'intelligence très-rapproché de celui dans lequel ont dû se trouver les premières générations de l'espèce humaine. Il a dû cependant jouir de quelque supériorité à leur égard, parce qu'une partie du développement de l'intelligence se transmet par voie de génération.

L'histoire du Sauvage de l'Aveyron, depuis le moment qu'il a été pris et arraché à la vie isolée qu'il menait depuis son bas âge, et pour laquelle une longue habitude lui avait donné un grand attrait, mérite de fixer d'une manière particulière l'attention des personnes qui cultivent la science de l'homme et qui s'efforcent de hâter ses progrès. Cette histoire se divise naturellement en trois époques : la première comprend ce qui s'est

passé depuis qu'il a été saisi par des paysans qui l'ont trouvé mangeant des légumes dans leur champ, jusqu'à son arrivée à Paris, où le gouvernement l'a fait venir. La seconde se compose de la narration des soins donnés à son éducation par l'abbé Sicard, à qui le gouvernement l'a confié. La série des observations faites sur lui par M. Itard, médecin de l'établissement des sourds-muets, constitue la troisième.

Première époque.

Ceux qui ont capturé le Sauvage de l'Aveyron l'ont conduit dans l'hôpital de quelque importance qui était le plus voisin. Les officiers de santé attachés à cet hôpital ont fait sur lui des observations qui, sans avoir beaucoup de profondeur, étaient très-judicieuses et fort exactes. Ils ont constaté son état d'ignorance absolue relativement à nos connaissances acquises, son goût pour les aliments crus, végétaux ou animaux, son extrême répugnance pour ceux qui étaient cuits, sa résistance opiniâtre à toute tentative pour lui faire porter des vêtements, le désir qu'il témoignait de retourner dans les bois, les efforts qu'il faisait pour y parvenir, son évasion, la peine qu'on avait eue à le reprendre, etc. D'après le compte très-sage qu'ils ont rendu au gouvernement de cet être extraordinaire, le ministre de l'intérieur l'a fait venir à Paris pour le placer sous les yeux des savants les plus distingués et leur procurer la facilité de l'observer à leur aise.

Seconde époque.

Le Sauvage de l'Aveyron, arrivé à Paris, a été remis entre les mains de l'abbé Sicard. Cet abbé, beaucoup plus instruit en théologie qu'en physiologie, beaucoup plus confiant dans ses principes religieux que dans ceux de la physique, profondément convaincu que l'homme n'avait aucun besoin des secours de l'éducation pour s'élever à la connaissance de l'existence de Dieu, ne s'est point occupé d'observer le Sauvage de l'Aveyron, mais bien d'en faire un moyen de démonstration publique de la justesse de ses idées théologico-physiologiques. L'abbé Sicard, se trouvant en lutte directe avec la vérité, a, comme de raison, eu le dessous. L'élève, armé de son impassible ignorance en fait de choses abstraites, a déjoué toutes les combinaisons de ce subtil métaphysicien, qui, à son grand regret, s'est vu forcé de renoncer aux brillantes espérances qu'il avait conçues. Il est facile de se faire une idée du château en Espagne que la fantastique imagination de l'instituteur des sourds-muets avait construit, à l'occasion du Sauvage de l'Aveyron. Il comptait, après l'avoir bien apprivoisé, bien dressé, le faire figurer en séance publique. Là, il lui aurait fait raconter des anecdotes si touchantes, si déchirantes, sur les dangers qu'il avait courus pendant sa vie solitaire au fond des forêts, qu'il aurait arraché des larmes de tout l'auditoire. Il lui aurait fait produire de si brillants élans d'âme vers l'Être suprême, qu'il aurait proclamé du fond de son cœur, que les spectateurs les plus incrédules

auraient été convertis. Rien de tout cela n'ayant pu se réaliser, ce premier instituteur de Victor (c'est le nom qu'on a donné au Sauvage de l'Aveyron) a déclaré l'élève né imbécile, il a cessé de s'en occuper et l'a relégué dans un coin obscur de l'établissement, comptant ainsi le consacrer à l'oubli total de la société et même des savants.

Troisième époque.

Le Sauvage de l'Aveyron était dans un état pitoyable quand l'abbé Sicard a renoncé à en tirer parti ; il avait été tant et si fort battu qu'il était couvert de plaies ; il en avait, entre autres, une au ventre qui était fort dangereuse ; elle provenait des coups de pied dans le ventre qu'il avait reçus, et dont plusieurs avaient porté sur la boucle d'une ceinture de cuir qu'on lui mettait pour l'empêcher de se débarrasser d'une houppelande dont on le couvrait malgré lui. Tel était le malheureux état dans lequel se trouvait Victor, quand il est passé des mains de l'abbé Sicard dans celles de M. Itard, médecin de l'établissement des sourds-muets. Les premiers soins de M. Itard eurent pour objet de guérir les blessures de Victor. Il s'occupa ensuite d'observer et d'éduquer ce jeune homme. Ce physiologiste a constaté : 1° que Victor n'était point né imbécile, qu'il ne l'était pas même devenu après les mauvais traitements qu'il avait endurés, et qui auraient infailliblement produit cet effet s'il y avait eu faiblesse constitutive dans l'organe de la pensée ; 2° que Victor n'était pas né sourd et qu'il ne l'était pas

devenu, qu'ainsi il n'existait pas sous ce rapport d'obstacles à ce qu'il apprît à parler; 3° il a également constaté que les organes de la parole étaient en bon état chez ce jeune homme, et il a poussé à cet égard la démonstration jusqu'à l'évidence, en lui faisant prononcer distinctement le nom de plusieurs aliments, entre autres du lait, qu'il aimait beaucoup. Enfin, il a très-clairement prouvé que les véritables, que les seuls obstacles qui s'opposaient aux progrès de Victor, provenaient de ce que son éducation avait été commencée trop tard; que son larynx, que son organe élaborateur de la pensée étant restés longtemps dans l'inaction, avaient perdu la souplesse nécessaire pour être employés à la combinaison et à la prononciation des signes de convention.

M. Itard a publié un mémoire dans lequel il a rendu compte des observations et des expériences qu'il a faites sur le Sauvage de l'Aveyron, ainsi que des procédés qu'il a employés pour faire fonctionner le mieux possible ses organes élaborateurs de la pensée et producteurs de la parole. Il a dit avec beaucoup de franchise les succès plus ou moins importants qu'il a obtenus. Ce mémoire a été rédigé avec beaucoup de clarté et de sagesse, et cependant il a fait peu de sensation, il a obtenu peu de succès. J'ai cherché pendant longtemps quelle pouvait être la cause de l'indifférence de l'École pour cette production scientifique utile. Je me suis enfin aperçu que cette indifférence avait pour cause la trop grande réserve de l'auteur, qui, n'ayant point généralisé les faits qu'il avait observés, n'a pas fait sentir le parti qu'on pouvait en tirer pour l'organisation de la physio-

logie en particulier, et même du système général de la science.

Résumé de l'histoire du Sauvage de l'Aveyron et des faits démontrés par les observations précédentes.

L'homme est si enclin à systématiser, c'est-à-dire à coordonner les idées qu'il produit et les faits qu'il observe, il a un si vif désir de connaître la liaison qui existe entre l'objet qui l'occupe et l'ensemble des choses, qu'une idée, qu'un fait isolé (quelque intéressant qu'il soit) est très-froidement accueilli s'il n'est pas généralisé, en cas que son essence soit la particularité. Je terminerai donc cet article en coordonnant les faits observés sur le Sauvage de l'Aveyron avec ceux énoncés dans les observations précédentes.

Avant les observations faites sur le Sauvage de l'Aveyron, plusieurs hommes instruits et d'un esprit solide n'étaient pas encore convaincus de la nécessité des signes de convention pour former et combiner les idées de quelque importance, ni de l'impossibilité de s'élever à la conception d'une cause unique sans le secours de ces signes; mais depuis les observations faites sur lui, il n'y a plus à cet égard d'incrédules que ceux qui sont intéressés par esprit de corps (comme l'abbé Sicard) à soutenir des principes théologiques arriérés, et à maintenir la croyance que l'idée de l'existence de Dieu est chez nous une idée innée. Les observations faites sur le Sauvage de l'Aveyron ont été les plus probantes qui puissent exister, puisqu'il a été d'abord soumis à des expériences

ayant pour objet de prouver que l'idée d'une cause unique n'était pas une idée acquise (expériences qui n'ont eu aucun succès), et qu'il a été ensuite mis en expérience avec des intentions tout à fait opposées, avec celles de prouver que nous n'étions susceptibles de combiner aucune idée de quelque importance, ni de nous élever à une grande hauteur d'abstraction sans le secours des signes de convention, expériences qui ont complétement réussi.

Pour la vingtième fois, je le répète, et je ne crois pas l'avoir dit trop souvent, tant il me paraît important de fixer l'attention du lecteur sur cet objet : depuis les expériences faites sur le Sauvage de l'Aveyron, la démonstration de la nécessité des signes de convention pour former et combiner des idées de quelque importance est complète. Ainsi, il est certain que les premiers hommes ont été les plus ignorants de tous, et ceux dont les combinaisons ont été les plus bornées.

Sans plus long préambule, établissons la série des différentes nuances observées dans le développement de l'intelligence humaine.

PREMIER TERME.

Les premiers hommes n'ont eu d'autre supériorité d'intelligence sur les autres animaux que celle qui résultait directement de leur supériorité d'organisation ; leur mémoire n'était guère plus étendue que celle du castor ou de l'éléphant. Ce fait doit être classé au

nombre des faits observés, parce qu'il a été observé et bien observé dans le Sauvage de l'Aveyron.

SECOND TERME.

L'espèce humaine, dans l'état où le capitaine Cook l'a trouvée au détroit de Magellan, vivant dans des cavernes, ne sachant point se construire d'habitation, n'ayant point de chefs, ne sachant point faire du feu.

TROISIÈME TERME.

L'espèce humaine, dans l'état où le capitaine Cook l'a trouvée dans les parties septentrionales de la côte nord-ouest d'Amérique, ayant des habitations construites, ayant un commencement d'organisation politique, puisqu'ils reconnaissent des chefs, ayant un commencement de langue encore fort bornée, puisque leur numération ne s'étend pas au delà de trois.

QUATRIÈME TERME.

L'espèce humaine, dans l'état où le capitaine Cook et les autres navigateurs l'ont trouvée à la côte nord-ouest d'Amérique, vers le cinquantième degré de latitude septentrionale, ayant une langue assez complète, étant totalement soumis à des chefs, étant ardents anthropophages. Cette nuance est encore mieux marquée et plus caractérisée à la Nouvelle-Zélande. *Nota.* Il est

essentiel de remarquer que l'homme ne commence pas par être anthropophage, qu'il ne le devient qu'après avoir déjà acquis un certain développement d'intelligence; la raison en est simple : un homme n'entreprend d'en tuer un autre qu'à l'époque où des armes offensives bien meurtrières sont inventées.

CINQUIÈME TERME.

Les habitants des îles des Amis, de celles de la Société et de Sandwich; la civilisation est déjà poussée très-loin dans ce pays, la langue parlée n'est pas pauvre; l'anthropophagie y est presque entièrement détruite. Les habitants sont partagés en deux classes, les Cares et les Toutous; il y a un culte religieux, un clergé organisé et respecté par toutes les classes de la société.

SIXIÈME TERME.

Les Péruviens et les Mexicains, dans l'état où les Espagnols les ont trouvés lorsqu'ils ont fait la découverte et la conquête de leurs pays, époque à laquelle ils formaient deux sociétés politiques, très-nombreuses et fort distinctes; époque à laquelle les arts et métiers, ainsi que les beaux-arts, avaient déjà fait chez eux des progrès assez marquants, puisqu'ils avaient trouvé le moyen d'extraire les métaux, de les travailler et de les employer à la décoration de vastes édifices.

SEPTIÈME TERME (1).

Les Égyptiens, chez lesquels les arts et les beaux-arts avaient fait plus de progrès que chez les Péruviens, et qui, sous le rapport des sciences morales et de celles d'observation, leur étaient supérieurs.

Les Égyptiens ont franchi un des pas les plus difficiles que l'intelligence humaine eût à passer dans la longue carrière de son développement, c'était celui de l'invention des signes de convention écrits. Attribuons-leur nettement l'invention de l'écriture, qu'ils l'aient effectivement inventée ou qu'ils ne l'aient que

(1) Rien de ce qui a été dit ou écrit jusqu'à présent sur l'état de l'intelligence humaine, antérieurement aux Égyptiens, n'a été fondé sur des faits observés. Cela n'a été basé que sur des conjectures, que sur des raisonnements, de manière que la science de l'homme n'a été jusqu'à présent qu'une science conjecturale. L'objet que je me suis proposé dans ce mémoire a été de lui imprimer fortement le cachet de science d'observation. Il s'agissait d'abord de déterminer d'une manière précise le point de départ de l'intelligence humaine; ensuite d'établir quelques échelons intermédiaires entre ce point de départ et celui auquel les Égyptiens se sont trouvés. Ai-je pris le bon moyen? C'est au lecteur à le juger, à me juger. Si le moyen que j'ai pris lui paraît bon, que son âme s'exalte en ma faveur, et qu'il manifeste dès ce moment l'intention de me soutenir de toute sa capacité, de tous ses moyens, pour m'aider à fournir la longue carrière dans laquelle je me suis lancé, et à atteindre le glorieux et utile but d'améliorer le sort de l'espèce humaine.

J'ajouterai à cette note deux réflexions qui seront amplement développées dans la suite de ce travail, et que je me bornerai pour le moment à énoncer très-laconiquement:

1° Le développement de l'intelligence humaine a été certainement plusieurs fois troublé, on pourrait dire abâtardi par de grandes catastrophes du globe, entre autres par le déluge, dont l'existence

réinventée ; peu importe à la chose, car notre objet est d'établir clairement la série de développement des progrès de l'esprit humain, et avec des idées tâtonnées, il nous serait impossible d'atteindre ce but.

Je considère l'époque des Égyptiens comme ayant été celle d'un second point de départ pour l'intelligence humaine, et l'examen de ses progrès depuis cette époque me paraît, à ce titre, exiger plus de détails. Il s'établit alors une division entre l'opinion de la classe des hommes qui, étant adonnés aux sciences, travaillent à découvrir les causes et à coordonner les idées sur les causes avec celles sur les effets, et la croyance de la masse du peuple qui a, jusqu'à présent, toujours corporifié les abstractions.

Mais avant d'établir cette division et d'exposer pa-

a été bien constatée par des observations géologiques. Si l'on voulait entreprendre de rendre compte du mélange de quelques idées scientifiques échappées à ces catastrophes, avec les idées réinventées par les générations postérieures, on tenterait une entreprise d'une exécution impraticable; c'est la marche de ce développement, tel qu'il aurait eu lieu s'il n'y avait eu ni déluge ni autre catastrophe quelconque, qu'on doit s'attacher à présenter.

2° La différence n'était pas encore trop grande au XVIII[e] siècle entre l'opinion des philosophes et celle des théologiens, relativement aux premiers pas faits par l'intelligence humaine. Les théologiens disaient, ils disent encore : Adam et Ève étaient heureux dans le paradis terrestre, avant d'avoir mangé la pomme ; et les philosophes disaient : dans l'état sauvage, l'homme était heureux, ce n'est que depuis l'invention des institutions politiques, civiles et religieuses, que l'homme a connu le malheur. Telle a été la profession de foi éloquemment rédigée par Rousseau, celle froidement exprimée par d'Alembert. Condorcet lui-même ne s'en est pas si éloigné qu'on l'imagine dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

Les Égyptiens, chez les
arts avaient fait plus de
viens, et qui, sous le ra
de celles d'observation.

Les Égyptiens ont
difficiles que l'intellig
la longue carrière de
de l'invention des
buons-leur netteme
l'aient effectivemen

res
premier
premier pas
ensuite à l'idée de
passions, nos goûts, nos
agréables ou désagréa-
comme causes premières; ce
nom de polythéisme.
senti plus tard que le désordre
univers si plusieurs causes indépen-
on l'avait imaginé jusque-là, étaient
le monde, et ils se sont élevés à l'idée
première unique. Mais cette cause pre-
à leurs yeux que la réunion dans un seul
de toutes les divinités secondaires dont
constitué le polythéisme. Ce troisième
le théisme.

(1) Rien de ce qui
l'intelligence humai
sur des faits obser
que sur des raison
n'a été jusqu'à pr
me suis proposé
le cachet de scie
d'une manière ne
ensuite d'établi
départ et celu
bon moyen?
que j'ai pris
qu'il manif
capacité, d
rière dans
utile but
J'ajout
veloppées
moment
1° T
plusieu
cata

Enfin, les savants se sont aperçus que la conception d'un univers composé d'éléments de natures absolument distinctes ne présentait que l'idée d'un chaos; que les tentatives pour expliquer un pareil ordre de choses ne pouvaient être que des rêveries, et ils travaillent depuis longtemps à organiser un système scientifique dans lequel les divisions et sous-divisions ne soient considérées que comme des moyens pour faciliter les opérations de l'esprit, et qui, dans son ensemble, puisse être considéré comme une masse d'idées homogènes, c'est-à-dire combinables toutes les unes avec les autres.

Je reviens à la division des Égyptiens en deux classes : celle des savants et celle du peuple.

Le corps des savants égyptiens remplissait les fonctions sacerdotales; c'était le premier, l'unique pouvoir politique dans le pays, il y exerçait un pouvoir absolu. Ce corps avait deux doctrines : l'une qu'il enseignait au peuple, l'autre qu'il réservait pour lui et pour un petit nombre d'initiés auxquels il la communiquait.

La doctrine qu'il enseignait au peuple était l'idolâtrie, le matérialisme, la croyance aux causes visibles considérées comme premières causes; il lui faisait adorer le Nil, le dieu Apis, c'est-à-dire le bœuf, le crocodile, l'oignon, sans compter le soleil, la lune, les diverses constellations, etc.

La doctrine qu'il se réservait était d'un ordre bien plus relevé, elle était bien plus métaphysique que celle qu'il enseignait au peuple. Les causes visibles ne lui

... secondaires ; il ne les con-
... effets de causes d'un ordre
... devoir être invisibles.

... avaient recueilli avec le plus
... observations faites par leurs pré-
... des astres, sur les crues du
... objets de physique ; ils travail-
... augmenter ces précieuses con-

... l'histoire ne nous présente une
... aussi clairement tracée entre les
... *...ants* que chez les Égyptiens. C'est
... de ce peuple qu'on acquiert la
... pouvoir sacerdotal et la capacité scien-
... tiques dans leur essence. Je veux dire
... gé d'une religion quelconque doit être
... instruit ; qu'à l'instant où il cesse d'être
... instruit, il perd successivement la con-
... qu'il tombe dans l'avilissement, qu'il finit
... et remplacé par la réunion des hommes
... ants ; que ce changement arrive quand il y
... dans l'idée générale. Ne prématurons
... une idée qui paraîtra très-claire, quand
... qu'elle n'est autre chose que le résultat d'une
... sur la marche de l'esprit humain. Il suffit
... moment d'indiquer que c'est aux Égyptiens que
... l'observation que j'indique.

HUITIÈME TERME

... cette seconde partie de la série des progrès de

l'esprit humain, nous n'aurons jamais à considérer à la fois qu'un peuple, ou au moins qu'une société politique à la fois, attendu qu'il y a eu successivement, à toutes les grandes époques, une société politique qui a pris d'une manière décidée le dessus sur toutes les autres, et qui leur a été à la fois supérieure dans les sciences comme dans la guerre ; de sorte que c'est à cette société exclusivement que doivent être rapportés les progrès accomplis par l'esprit humain depuis l'époque où elle a brillé.

C'est en parlant des Égyptiens que nous avons commencé cette seconde partie de la série; nous allons parler des Grecs, nous parlerons ensuite des Romains, après eux des Sarrasins, et enfin des Européens modernes.

On peut embrasser dans une seule conception tous les termes de la série des progrès de l'esprit humain, et cela d'une manière piquante, en établissant une comparaison entre le développement moral de l'intelligence générale et celui de l'intelligence individuelle. Dans l'enfance, je veux dire dans la première enfance, manger est le plus grand plaisir. Toutes les petites combinaisons de l'homme dans le bas âge ont pour objet de se procurer une nourriture plus ou moins friande, et il est facile de remarquer que c'est la principale occupation des peuples qui se trouvent dans le premier degré de civilisation, et sur lesquels les observations rapportées ci-dessus ont composé la première partie de la série. Dans une enfance plus avancée (ici nous entrons dans la seconde partie de la série et nous allons, puisque nous y

paraissaient que des [illegible] une enfance plus
sidérait que comme [illegible] métiers est le goût
supérieur, et qu'il [illegible] sorti de bas âge des

Les savants égypt[illegible] marteaux, etc., et de
grand soin toutes les [illegible] certainement les jou-
décesseurs sur la [illegible] enfants de cet âge tra-
Nil et sur divers [illegible] jeux à élever des tas de
laient avec [illegible] maux, à construire des di-
naissances. [illegible] ens ont manifesté en grand

A aucune [illegible] laissé, dans ces différents
ligne de [illegible] mportants qu'aucun de ceux
pensants [illegible] mais eu des lacs faits de main
en état [illegible] ceux que les Égyptiens ont
conv[illegible] ides immenses, superbes inuti-
tili[illegible] nsidérer toutes les constructions
par [illegible] ces colifichets?
l[illegible] l'âge de la puberté; voyons les
l[illegible] ns l'individu; elle y crée le goût
[illegible] un jeune homme qui ne se soit
[illegible] en musique, en peinture? Les
[illegible] les beaux-arts; dans ce genre,
[illegible] de modèles.

[illegible] force et de la vigueur, l'homme
[illegible] à employer ses forces, dont le
[illegible] vigueur l'empêche de connaître les
[illegible] lutte avec la nature entière, avec lui-
[illegible] dessus tout, la vocation militaire. C'est
[illegible] que les Romains se sont principale-
[illegible] Les Sarrasins ont encore cueilli de
[illegible] après eux; mais depuis, aucun peuple ne

[illegible]lés, ni pour la rapidité des conquêtes, ni surtout la permanence de passion générale pour la direc- [illegible] militaire.

Les Sarrasins, qui ont été le dernier peuple éminemment conquérant, ont été aussi les fondateurs des sciences d'observation. Ainsi, ils ont fait la clôture des grands travaux militaires de l'espèce humaine, et ils ont commencé ceux de l'âge mûr, où l'action est plus lente, mais mieux réglée ; où l'imagination est moins vigoureuse, mais où la faculté de raisonner a acquis beaucoup de développement, etc.

Ne poussons pas plus loin l'anticipation sur ce que nous avons à dire dans les termes suivants, et faisons tous nos efforts pour bien caractériser l'état de la civilisation à l'époque des Grecs, afin de faire comprendre les améliorations qui ont été opérées par eux, pendant la durée de leur supériorité sur le reste de l'espèce humaine.

C'est chez Homère que s'est d'abord le plus clairement manifestée la force intellectuelle vive qui a uni les Grecs et les a constitués, pendant plusieurs siècles, l'avant-garde scientifique de l'espèce humaine. Homère, le plus ancien des Grecs dont l'histoire nous ait conservé le souvenir et dont les écrits nous soient parvenus, est le fondateur du polythéisme, dans ce sens que c'est lui qui en a été l'organisateur.

Je ne chercherai point à lier entre elles le petit nombre d'observations que je vais présenter sur les Grecs, je les numéroterai même, pour individualiser le plus possible chacune d'elles.

grand pas fait par l'esprit humain … qu'une idée trouvée par les *penseurs* est … *croyants*. Les savants égyptiens s'étaient … ception de causes invisibles; le peuple … à cet égard d'autre idée que celle de … es; la masse entière de la population grec… l'opinion de l'existence de causes invisibles. … on servait de base à la religion du poly… qui était la religion commune à tous les peuples … rece.

… chez les Grecs que l'esprit humain a com… s'occuper sérieusement de l'organisation sociale. … eux qui ont posé les principes de la politique. … sont occupés de cette science, sous le rapport pra… comme sous celui de la théorie. Ils ont donné le … de grands législateurs, tels que Lycurgue, Dracon … Solon, et ce ne sont pas seulement chez eux un petit … mbre de têtes fortes qui se sont occupées de cette … ence; elle était l'objet des conversations familières … re plusieurs milliers de citoyens; on en discutait … uvent les principes et les applications dans les assem… ées publiques.

La société grecque a été la première société politi… que connue, composée de plusieurs peuples, d'un grand nombre de peuples, ayant chacun un gouvernement bien distinct, et même souvent assez différent de celui du plus grand nombre.

Je vais présenter, sur la société politique des Grecs, des remarques qui me paraissent mériter toute l'atten… tion du lecteur; je le prie d'abord d'observer que

la religion était le lien général de la société grecque. Le temple de Delphes était commun à tous les peuples grecs et indépendant de chacun d'eux; car ce temple avait été bâti sur un terrain réputé sacré qui lui appartenait, sur lequel les peuples limitrophes n'avaient aucun droit, et qui était respecté par les voisins dans leurs guerres les plus acharnées. Les prêtres de Delphes avaient soin, par les oracles qu'ils rendaient, de maintenir l'union entre les peuples grecs et d'exalter leur énergie pour s'opposer aux entreprises des Perses sur leur liberté. Dès le moment que le temple de Delphes fut violé, l'adroit Philippe s'immisça dans la Société grecque, s'en fit nommer le généralissime et s'en rendit le maître. Son successeur Alexandre appesantit sur la Grèce le pouvoir macédonien, encore plus que Philippe son père. Après lui, son général Antipater ne garda aucune mesure, et la société politique des Grecs, ayant à cette époque perdu toute sa force, qui consistait dans son union, n'opposa qu'une faible résistance aux Romains ; alors ceux-ci en firent la conquête et la réduisirent tout à fait en esclavage.

L'autre remarque qui tend également à prouver l'influence énorme des idées religieuses sur les idées politiques, est que le système religieux et le système politique avaient chez les Grecs absolument la même base, ou plutôt, que le système religieux avait servi de base au système politique, que le second avait été fait à l'imitation du premier, qu'il avait été calqué sur lui. En effet, l'Olympe des Grecs était une assemblée républicaine, et les constitutions nationales de tous les peuples

1° C'est un grand pas
toutes les fois qu'une idée
adoptée par les *croyants*.
élevés à la conception
égyptien n'avait à cet
causes visibles; la mas
que a adopté l'opinion
Cette opinion serv
théisme, qui était
de la Grèce.

2° C'est chez
mencé à s'occu
Ce sont eux
Ils se
tique
jour
et s
me

avaient toutes cela
aines.
Grecs ont été les
ient si généralement
une multitude d'autres
par leurs successeurs,
ce sujet. Je me bornerai
pour objet de faire voir,
est vrai, mais cependant
dans laquelle les artistes
er les anciens. Les poëtes,
beaucoup de rapports lé-
ne sont classés qu'au nombre
ables qui contribuent au plaisir
sont plus appelés à diriger ses
dans le corps des savants, ils ne
seconde ligne. Or, les hommes
arts, se lançant toujours de pré-
qui procure le plus de considé-
hui d'hommes qui se vouent à la
peuvent pas réussir dans des tra-
auxquels l'opinion publique accorde
estime. Un peintre ou un sculpteur
célébrité pouvait choisir dans toute
es qu'il préférait, pour telle partie du
Les familles les plus considérables
de voir leurs filles préférées pour
aujourd'hui dans la dernière classe
les artistes sont obligés de prendre
s éprouvent même des refus de toutes

mœurs ne sont pas dépravées.
dans le terme suivant qu'on trouve
de la conception en science générale
le terme précédent. Ce sont les prêtres
qui ont inventé le polythéisme, ce sont les
ont été polythéistes, c'est-à-dire qui ont cru
de plusieurs causes invisibles et qui les ont
Il en a été de même pour le théisme : c'est
qui en a été l'inventeur, et ce sont les Romains
ont été théistes, cinq cents ans après la mort de
Socrate.

Socrate est le plus grand homme qui ait jamais existé. Aucun des hommes qui existeront ne pourra égaler Socrate, parce que ce génie par excellence a produit la plus forte conception que l'esprit humain puisse enfanter. La réputation dont jouit Socrate, quoique très-grande, quoique la plus grande de toutes celles qui existent, n'est pas encore ce qu'elle doit être; elle a encore quelque chose de vague : préciser cette réputation est l'objet que je me propose en ce moment.

En analysant la conception produite par Socrate, j'ai trouvé qu'elle se composait de deux idées générales et élémentaires; l'une, qu'un système devait être un tout, organisé de telle manière que les principes secondaires se déduisissent d'un principe général unique; les principes tertiaires des principes secondaires; et qu'on pût descendre par une échelle morale dont les échelons fussent également espacés, depuis le principe général unique jusqu'aux idées les plus particulières. L'autre idée entrant dans la composition de sa conception avait été

grecs, quoique différentes entre [illegible]
de commun qu'elles étaient ré[illegible]
3° On a tant et tant dit q[illegible]
inventeurs des beaux-arts, o[illegible]
qu'Homère, Phidias, Apell[illegible]
artistes, n'ont jamais été [illegible]
qu'il est inutile de s'arrêt[illegible] attention
à présenter une remarq[illegible] même point
sous un rapport secon[illegible] ses progrès est
assez piquant, l'impo[illegible] après avoir fait
modernes se trouven[illegible] de la cause unique
chez les anciens, ét[illegible] les plus particuliers,
gislateurs; aujourd[illegible] qu'il ne trouve plus rien
des hommes lég[illegible]ites et concrètes sont
de la société, n[illegible] Il ne peut plus les dé-
intérêts impor[illegible] à faire est de changer sa
sont plus pl[illegible] absolument opposée; c'est-
qui se senten[illegible] de la considération des faits
férence dan[illegible] plus généraux, et de se ren-
ration, il n'[illegible]gulière, au fait général. En
poésie que[illegible]nteur de la *méthode*, et depuis
vaux d'i[illegible]cepter Bacon, n'est parvenu à
mainten[illegible]ception. L'esprit d'aucun des
gre[illegible]mbrassé un aussi vaste champ
la [illegible]nière que l'École s'est divisée,
ce[illegible]ort du chef et fondateur.
[illegible] les deux hommes qui se
[illegible] l'école socratique, qu'ils divi-
[illegible] distinctes, ayant des noms
[illegible]pposée dans la marche de

leurs travaux. On a appelé Ecole des académiciens une des deux, et l'autre, École des péripatéticiens. Les noms École des prioriciens et École des postérioriciens auraient été bien préférables, puisqu'ils auraient rappelé la doctrine enseignée par chacun des deux philosophes. Je ne prétends pas dire que Platon ait été entièrement prioriste, ni Aristote exclusivement postérioriste, mais seulement que le premier a cru et enseigné que les considérations *à priori* méritaient la préférence sur celles *à postériori,* tandis que le second a enseigné le contraire et que, je le répète, ni l'un ni l'autre n'a remplacé ni égalé Socrate, qui, dans sa philosophie impartiale et transcendante, a considéré les routes *à priori* et *à postériori* comme également bonnes à suivre, comme devant donner autant de découvertes l'une que l'autre, mais comme devant être suivies alternativement.

Une observation à mon gré bien piquante est de voir que l'esprit humain a suivi par instinct la marche que Socrate (qui n'a pas réussi à se faire bien comprendre de ses disciples) avait dit qu'il devait suivre. En effet, l'histoire nous prouve que les idées de Platon ont été préférées à celles d'Aristote pendant les onze cents ans qui se sont écoulés depuis leur émission à l'Académie, jusqu'aux règnes des califes Al-Raschid et Almamoun ; qu'à cette époque Aristote avait été traduit par les Arabes, et que l'École a donné à ses ouvrages la préférence sur ceux de Platon, ce qui a duré également onze cents ans. Cette idée exige des développements que je donnerai plus tard, attendu qu'ils seraient déplacés, ceci n'étant qu'une esquisse.

[illegible] ne puis cependant me déterminer à clore ce [illegible] avoir dit encore deux mots de la capacité [illegible] sans avoir fait remarquer la sagacité ex[illegible] qu'il a montrée sur un point important, et [illegible] le parti qu'il a pris à cet égard. Pour expo[illegible] cette idée, qui est très-importante, il faut [illegible] les travaux de Socrate ; ils sont composés [illegible] parties bien distinctes : les uns ont eu pour [illegible] l'organisation *de la méthode*, les autres ont été [illegible] *de la méthode*. J'ai déjà dit en quoi a consisté [illegible] établie par Socrate, je ne m'étendrai pas davantage pour le moment sur ce sujet ; je vais parler de ses travaux scientifiques directs, et faire voir qu'il les a [illegible] d'après un raisonnement sur sa méthode, plein de sagacité et en même temps d'une grande profondeur. Ses travaux scientifiques directs ont été de deux espèces. Les premiers ont eu pour objet l'anéantissement de la croyance à plusieurs dieux et, pour m'expliquer avec plus de généralité, à plusieurs causes. Dans toutes ses discussions avec les sophistes et les prêtres, c'est toujours *à postériori* qu'il les a combattus, et il les a si complétement vaincus, ridiculisés, que, las du sot rôle qu'il leur faisait jouer, ils l'ont rendu victime de la superstition qu'ils ont armée contre lui. L'autre travail auquel Socrate s'est livré a été celui de l'organisation du système scientifique. C'est alors *à priori* qu'il a considéré les choses. Socrate, comme on voit, a nettement conçu que c'était *à postériori* qu'il fallait critiquer et *à priori* qu'il fallait organiser.

Nous allons nous élever à la considération du rai-

sonnement le plus général que Socrate ait fait ; ce raisonnement étant en même temps le plus général que l'esprit humain puisse faire, le lecteur sentira sûrement que le plus haut degré d'attention est nécessaire pour juger les idées que je vais lui soumettre.

Je vais faire parler Socrate, il adressera la parole à ses élèves ; je déduirai et je développerai à la suite de son discours les raisons qui m'ont engagé à donner cette forme de rédaction à cette partie de mon travail.

SOCRATE A SES ÉLÈVES.

(Ce discours étant épisodique, peut sans inconvénient être séparé. J'aurai l'honneur de vous l'envoyer incessamment. Il fixera de cette manière davantage votre attention) (1).

NEUVIÈME TERME.

Ce sont les Romains qui ont fait faire à l'esprit humain le pas dont je vais rendre compte. Mais avant de préciser en quoi a consisté le progrès qui leur est dû, je présenterai deux idées qui ne sont pas plus relatives à ce terme qu'aux autres, leur étant communes à tous. Ce sont deux observations générales.

Première Observation.

Il y a entre les Égyptiens, les Grecs, les Romains et les Sarrasins cela de commun, que ces quatre peuples,

(1) Voir le *discours de Socrate*, page 437.

—

Je ne puis … nt-garde scientifique
sujet, sans av… des pays isolés.
de Socrate, … de voisins : le pays
traordinaire … d'un côté par la mer, et
la sagesse d… …ées inhabitables.
ser claireme… …tres les Lacédémoniens.
que j'ai … …ment général des forces de
de deux … une presqu'île, réunie au
objet … …e terre extrêmement étroite.
l'emp… …ar la mer de trois côtés ; du
la m… …es la séparent du continent ;
dan… …bité une presqu'île.
se… …es villes de Médine et de la
d… …ds de la mer Rouge et de tous
… par d'immenses déserts du reste
… la considère en totalité, est éga-
… …tant entourée par la mer de trois
… l'Asie par des déserts.
… sont insulaires et méritent, il faut
…mière place parmi les modernes :
… ont donné le jour à Bacon, à
… à Cavendish et à Priestley ;
… sont ceux chez lesquels le peuple
… le mieux vêtu, le mieux nourri et le

… proportion gardée de leur popula-
… peuple qui exerce la plus grande in-
… …res :
… ont trouvé le type de l'organisation
… successivement chez tous les peuples

[illegible]ns le régime féodal, et qu'ils se montrent fidèles [illegible]vateurs de cette constitution qui procure à chacun [illegible] la plus grande liberté individuelle dont il soit possible de jouir dans un pays surchargé de population.

Ce fait commun, comme on voit, à tous les peuples qui ont joué le premier rôle, prouve que l'isolement est nécessaire pour acquérir l'individualité, sans laquelle une société politique ne peut pas conserver longtemps une existence décidément prépondérante.

Si je voulais m'étendre, je trouverais à faire des rapprochements entre la position géographique des Lacédémoniens et des Athéniens chez les anciens; entre celle des Anglais et des Français chez les modernes. D'une part, la sévérité dans les mœurs et le sérieux dans les manières des Lacédémoniens, et la légèreté et le courage brillant des Athéniens ; d'autre part, le patriotisme des Anglais, le soin continuel qu'ils ont d'entretenir chez eux la liberté individuelle et celle de la presse, et l'amabilité des Français, leurs brillants succès en littérature et leur héroïsme dans la carrière militaire.

Deuxième Observation.

Montesquieu a dit que le caractère des peuples était en grande partie un résultat, un effet du climat qu'ils habitaient. Montesquieu s'est trompé, car le sérieux, la sévérité dans les mœurs et dans les formes, a constitué à toutes les époques le caractère du peuple qui a joué le premier rôle, et ce caractère a existé suc-

. n Grèce, en Italie, etc., etc.
… le tropique jusqu'au cinquan-
… me nord. Les peuples qui l'ont
… s se sont trouvés en tête de l'es-
… nt dépouillés depuis. C'est à Rome,
… tait la résidence des Pères Conscrits.
… er aujourd'hui les Pantalons, les Arle-
… autres baladins. Les habitants de la
… polis, sont devenus le peuple le plus
… abitants de Bagdad, si instruits du temps
… sont aujourd'hui dans le plus grand état
…

…SIDERATIONS DIRECTES SUR LES ROMAINS.

… ont les Romains qui ont organisé le théisme. … eux qui ont été les fondateurs du droit public, … ont fait faire les plus grands progrès à cette … Voilà les deux rapports sous lesquels ce peuple … ribué au développement de l'intelligence géné- … voilà les deux travaux qui ont constitué l'indivi- … alité morale de ce peuple. La production de ces deux … d'intelligence lui a donné un caractère qui le … ingue des peuples qui l'ont précédé et de ceux qui … ont suivi.

Une réflexion piquante se présente certainement dans … moment à l'esprit du lecteur : c'est que la grande … réputation que les Romains ont acquise et dont ils jouis- … ent encore aujourd'hui dans l'École, est fondée sur ce

qu'ils ont fait pendant les cinq cents années qu'ils ont vécu sous le régime républicain ; tandis que c'est sous le régime impérial qu'ils ont fait des pas en avant de ceux des Grecs ; ces pas ou progrès ont été l'établissement du théisme et la fondation du droit civil. Ces deux progrès étaient bien importants, car il était impossible de fonder sur le polythéisme, religion qui n'avait pas le caractère unitaire, une société politique nombreuse, composée de peuples ayant des langues et des coutumes différentes, et obtenant de leurs sols des produits qui n'étaient pas les mêmes. Les Grecs, qui étaient polythéistes, ont beau avoir été grandis par leurs historiens, ils n'étaient cependant qu'une population peu nombreuse, parlant tous la même langue, et habitant un pays d'une très-petite population ; tandis que les Européens modernes, qui sont réunis en société politique, sont très-nombreux, habitent un vaste pays, parlent dix langues différentes, et usent, suivant la latitude qu'ils habitent, de nourritures très-variées. Il n'y avait en Grèce que très-peu d'hommes libres. Dans l'Europe moderne, cent cinquante millions d'hommes jouissent de leurs droits civils ; c'est l'institution du droit civil, inconnue aux Grecs, qui a amené cet heureux changement.

Les deux choses qui me restent pour le moment à dire sur les Romains ne concernent pas d'une manière très-directe les progrès de l'esprit humain, elles ne sont donc pas du premier degré d'importance ; mais le lecteur les trouvera, je crois, fort intéressantes, parce qu'elles sont relatives aux événements du jour, qu'elles ont un

... grands événements qui se pas-
...ne est l'esquisse d'une compa-
...ains et les Anglais, sous le rapport
...es deux peuples à la domination
...e est l'esquisse d'une autre compa-
... ...au entre la crise dans laquelle l'espèce
...ouvée sous les premiers empereurs, et
...uelle nous sommes engagés.

...AISON ENTRE LES ROMAINS ET LES ANGLAIS.

...eux pas établir cette comparaison d'une
... ...irecte ; mon intention est seulement de con-
...imilitude, jusqu'à un certain point et sous un
... ...apport, des relations que les Romains ont eues
... ...s Grecs et de celles que les Anglais ont entrepris
...voir avec les peuples du continent de l'Europe.
...ome, située au centre de la grande Grèce, était
... ...lonie grecque, ou au moins elle était entourée de
...onies qui avaient été envoyées par les Grecs. Ses
...gislateurs, Romulus, Numa, et peut-être d'autres dont
...s noms ne nous sont point parvenus, ont donné à la
...opulation élémentaire de la nation romaine une consti-
...ution radicalement différente de celle de tous les autres
...euples grecs. Ils ont donné à cette constitution des
...bases religieuses et politiques essentiellement différentes.
Le polythéisme était bien la religion commune aux
Grecs et aux Romains, mais il y avait cette différence
que les temples de Delphes et d'Olympie étaient pour

les Grecs, de quelque nation particulière qu'ils fussent, les plus respectés, tandis que pour les Romains, les dieux lares étaient les premières divinités. La confiance que les Grecs avaient dans les oracles de Delphes et de Jupiter olympien donnait le moyen aux prêtres attachés au culte de ces temples, de rappeler chacun des membres de cette société politique aux intérêts généraux, de fixer leur attention sur ces intérêts généraux, de les rendre prépondérants sur le sentiment de patriotisme national. Si les Romains avaient eu pour objet de premier respect religieux un temple commun à eux et à leurs voisins Sabins, Volsques, Véiens, etc., ces différents peuples se seraient trouvés former une confédération dans la grande Grèce, comme les Grecs dans l'ancienne Grèce; mais l'attachement de prédilection qu'on leur avait inspiré pour leurs dieux lares enflammait leur patriotisme et éteignait en eux tout sentiment d'intérêt commun avec leurs voisins.

L'institution religieuse, sous quelque aspect qu'on l'envisage, est la principale institution politique. Sous son rapport passif, c'est la croyance. Eh bien, des peuples qui sont voisins et qui ont des croyances différentes sont presque nécessairement en guerre sous le rapport actif, qui est l'interprétation des volontés divines par les prêtres. Quand des nations voisines n'ont pas des prêtres formant un même corps sacerdotal, les prêtres de chacune d'elles embrassent les intérêts de chacune d'elles, et, n'ayant pas d'intérêts plus généraux, ne s'opposent point à une ambition qu'ils partagent.

Les Romains, par l'effet de l'exaltation de leur pa-

[illegible] parvenus à dominer tous leurs voisins, [illegible] comme je l'ai dit, n'aurait pas eu lieu s'ils [illegible] été unis par un lien religieux. Il sera facile [illegible] d'apercevoir le trait de ressemblance entre [illegible]tique des Romains et celle des Anglais.

Depuis l'origine de la Société européenne jusqu'à l'époque de la révolution de Luther, les Anglais ont été unis aux peuples du continent par un lien religieux; aussi leur ambition nationale s'est-elle renfermée, jusqu'à cette époque, dans de certaines bornes; mais à l'époque de la révolution de Luther, leur politique a complétement changé, ils ont tout à fait brisé les liens religieux qui les unissaient aux peuples du continent. La religion qu'ils ont adoptée est une religion nationale, elle n'existe que chez eux, elle est la religion anglicane. De ce moment, ils ont conçu le projet de subalterniser à leur égard la masse entière de la population européenne, et ils finiront par y parvenir, si les Européens ne les forcent pas de se rattacher à eux par une institution générale commune.

Ceci n'est qu'un aperçu que je ne pousserai pas plus loin pour le moment; je reviendrai sur ce sujet quand je parlerai des modernes. Je passe à l'esquisse que j'ai annoncée, d'une comparaison entre la crise politique dans laquelle nous nous trouvons engagés, et celle dans laquelle les Romains ont été plongés lors de la chute de la république.

L'idée d'une loi générale régissant l'univers est à celle de plusieurs lois particulières réglant les phénomènes des diverses branches de la physique, comme

celle d'un seul Dieu à celle du polythéisme. Il y avait mille ans environ que le polythéisme était établi quand les Romains, qui l'avaient adopté en se l'appropriant au moyen de quelques modifications, se sont trouvés plongés dans la crise politique la plus forte dont l'histoire fasse mention, à l'occasion du passage de l'idée de plusieurs dieux à celle d'un seul. C'est ce changement dans l'idée générale qui a été la grande cause du désordre épouvantable dans lequel le vaste empire des Romains s'est trouvé, pendant plusieurs siècles, état de désordre qu'on n'a jusqu'à présent attribué qu'à des causes secondaires. Je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de remarquer que bien peu de personnes sont en état de raisonner sur les grands faits ; que beaucoup de personnes doivent aimer la lecture de l'ouvrage qui a pour titre : *Les grands événements par les petites causes*, et que cependant cet ouvrage n'a été, n'a pu être que le développement d'une conception essentiellement vicieuse, puisque tout effet est nécessairement proportionné à sa cause ; ce dont il résulte, pour en faire l'application au cas présent, que le plus grand désordre dans lequel la société se soit trouvée, depuis qu'elle s'est élevée à une certaine hauteur de civilisation, a nécessairement été occasionné par la plus grande cause morale qui puisse agir sur des hommes éclairés. Or cette cause est évidemment le changement de l'idée la plus importante de toutes, de celle qui est la plus générale, et qui, par conséquent, sert de lien à toutes les autres. En un mot, le passage du polythéisme au théisme a dû occasionner la plus grande crise dans laquelle l'espèce humaine se soit trouvée.

Je vais parler maintenant de l'état de crise dans lequel nous nous trouvons, et je dis que cette crise (qui est extrêmement violente, puisque toute l'Europe est en guerre et que les armées se composent aujourd'hui, en comprenant les combattants des deux côtés, de plusieurs millions d'hommes) est nécessairement déterminée par la plus grande cause qui puisse agir. Or la cause qui peut agir le plus fortement sur la société est un changement, un perfectionnement dans l'idée, dans la croyance générale. C'est effectivement celle qui agit; c'est, pour la classe instruite, le passage de plusieurs lois particulières, réglant les phénomènes des diverses branches de la physique, à celle d'une seule et unique loi les réglant tous. Il est piquant d'observer, d'une part, qu'il y a maintenant mille ans que les savants arabes, sous le calife Almamoun, ont fondé les sciences d'observation, et qu'ils ont, par conséquent, conçu des lois particulières régissant les phénomènes des différentes branches de la physique, et que c'est précisément ce même temps qui s'est écoulé entre l'époque à laquelle le polythéisme était enseigné par les prêtres égyptiens à leurs initiés, et celle où la masse entière de la population passa à la croyance de l'existence d'une seule cause. Je me sers de l'expression *cause*, et non de celle *Dieu*, parce qu'elle me conduit naturellement à une explication importante, ce que l'autre expression n'avait pas fait.

La croyance à une seule cause a été fondée, bien solidement fondée par Socrate; mais cette croyance était susceptible d'un perfectionnement que l'esprit hu-

main n'a, comme on voit, obtenu qu'après des travaux qui ont duré des siècles. Il y avait deux manières de concevoir cette idée : *une seule cause*. Dans l'une, c'était l'imagination qui jouait le rôle capital; dans l'autre, c'était l'observation et le jugement. L'esprit humain a nécessairement commencé par imprimer à l'idée *une seule cause,* le cachet de l'imagination; car l'imagination est une faculté qui s'est développée, dans l'espèce comme dans l'individu, avant celle du raisonnement. J'ai dit plus haut que le développement de l'intelligence générale avait suivi la même marche que celui de l'intelligence individuelle, et cette observation ne doit pas être perdue de vue, puisqu'elle tend à éclairer la question qui nous occupe. Un enfant qui se heurte contre une pierre se fâche contre elle, il lui dit : Méchante pierre ! Sa vive imagination lui adresse des reproches; il la regarde comme un être animé. A cet âge, il y a surabondance de vie, on est porté à la considérer comme abondamment répandue dans la nature. Enfin, et sans pousser la comparaison plus loin, il est tout naturel que les hommes aient commencé par animer la cause de tous les effets produits dans l'univers; il est également naturel qu'ils envisagent aujourd'hui cette cause comme étant une loi, et cela par un grand nombre de raisons dont je vais énumérer les plus importantes.

1° La croyance à un Dieu ne fait que reculer la difficulté, car cette croyance ne dispense pas de l'étude de la nature, puisqu'elle n'éclaire aucunement l'esprit sur les lois auxquelles l'univers est assujetti.

2° La croyance à un Dieu, sans la croyance à la

révélation, ne serait d'aucune utilité, comme l'a fort bien prouvé le chancelier d'Aguesseau, puisque cette croyance ne donne par elle-même aucune règle de conduite. Or la croyance à la révélation a dû être altérée dès le moment que les connaissances acquises se trouvèrent en avant de celles des hommes qui parlaient au nom de Dieu, et que les erreurs contenues dans les écritures réputées divines ont été mises en évidence.

3° Le bon sens est choqué de la quantité de contradictions qui se trouvent dans le système théologique. Dieu est présenté comme tout-puissant ; on dit qu'il a eu en créant l'homme l'intention de le rendre heureux, et il n'en vient point à bout. Dieu est parfait, dit-on, et, la page d'après, on parle de sa colère contre l'homme. Dieu est d'une prévoyance sans bornes, et cependant l'homme jouit du libre arbitre. L'homme doit être puni de ce qu'il fait de mal et récompensé de ce qu'il fait de bien. Ces récompenses et ces châtiments n'ayant lieu que dans une autre vie, les bons ne sont point encouragés ni les mauvais contenus par l'exemple. Quand on réfléchit sur le système théologique, on ne peut s'empêcher, d'une part, d'admirer cette conception pour l'époque où elle a été produite ; d'autre part, d'être frappé de la distance énorme à laquelle elle se trouve de l'état actuel des lumières, et, par conséquent, de la nécessité de la perfectionner, surtout sous ce rapport : *produire la démonstration physiologique que celui qui cherche son bonheur dans une direction qu'il sait être nuisible à la Société, est toujours puni par un effet inévitable des lois de l'organisation.*

Revenons maintenant à la comparaison principale. Je veux parler de celle entre la crise dans laquelle l'esprit humain s'est trouvé lors de l'établissement du théisme, et celle dans laquelle il est engagé dans ce moment.

Cicéron, un des plus grands politiques de cette époque, a dit dans son ouvrage *Sur la nature des Dieux :*

« Ego vero eas defendam semperque defendi, nec me » ex ea opinione quam a majoribus accepi de cultu » deorum immortalium, alius unquam oratio aut docti » aut indocti movebit. Sed cum de religione agitur, » T. Cornucanium, P. Scipionem, P. Scœvolam, ponti- » fices maximos, non Zenonem, aut Elianthem, aut » Chrysippum sequor, habeoque O. Lelium augurem, » eumdem sapientem quem potiùs audiam de religione, » dicentem in illa oratione nobili, quam quemquam prin- » cipem stoïcorum. Cùmque omnis populi Romani reli- » gio in sacra et in auspicia divisa sit, tertium adjunc- » tum sit, si quid prædictionis causa exportentis et » monstris Sybillæ interpretes aruspicesve monuerant. » Harum ego religionum nullam unquam contemnendam » putavi, mihique ita persuasi Romulum auspiciis, Nu- » mam sacris constitutis fundamenta jecisse nostræ ci- » vitatis quæ unquam profecto sine summa placatione » deorum immortalium tanta esse potuisset (1). »

(1) *De natura deorum.* — Panckoucke, 1830, Bibliothèque Latine-Française. (Traduction de Matter.) — « Je la défendrai toujours, je l'ai toujours défendue, et jamais discours, ni de savant ni d'ignorant, ne me fera écarter de la doctrine que j'ai reçue de nos pères sur le culte

Cicéron aurait dû s'apercevoir que le polythéisme était usé; que cette croyance, qui était très en arrière de l'état des lumières, était devenue tellement ridicule, que lui-même disait souvent qu'il ne concevait pas comment deux augures pouvaient se regarder sans rire; qu'on ne pouvait rendre la vigueur à cette religion, et qu'elle serait inévitablement remplacée par une autre plus proportionnée à l'état des lumières.

Aujourd'hui beaucoup de personnes très-instruites et très-capables commettent la même faute que Cicéron; elles voudraient rendre à une religion usée sa vigueur; comme lui, elles font des plaisanteries sur le paradis, l'enfer, la maternité de la Vierge, le paradis terrestre, l'infaillibilité du pape, de même qu'il en faisait sur les aruspices, et, comme lui, elles voudraient que ces idées, qui sont l'objet de leurs plaisanteries, fussent respectées.

Une comparaison secondaire découle de celle que nous venons d'établir. Cicéron ne croyait pas à la pos-

des dieux. Quand il s'agit de religion, je suis Cornucanius, Scipion, Scévola, les grands prêtres, et non pas Zénon, Cléanthe ou Chrysippe, et j'ai devant moi Lélius l'augure, l'un de nos hommes les plus sages, que, sur ce sujet, j'aime mieux écouter (dans son célèbre discours) que le plus grand des stoïciens. Et puisque toute la religion du peuple romain se distingue en sacrifices et en auspices, pratiques auxquelles se joignent, à l'occasion de quelque phénomène extraordinaire ou de quelque prodige, les avertissements des interprètes de la Sybille, ou les aruspices, j'ai toujours cru qu'il fallait respecter chacun de ces points de notre religion, et je me suis persuadé que Romulus, en instituant les auspices, et Numa en établissant les sacrifices, ont jeté les fondements de notre république, qui jamais ne se fût élevée, si elle ne s'était rendu les dieux favorables par ses hommages. »

sibilité de l'établissement d'un nouveau système religieux; beaucoup de personnes aujourd'hui regardent comme impossible un nouveau système de croyance. Une religion bien supérieure par sa morale au polythéisme s'est néanmoins établie peu de temps après les assurances données par Cicéron et par une multitude d'autres penseurs de cette époque. On peut avec confiance dire de même aujourd'hui, qu'un système de croyance dont la morale sera très-supérieure à celle du christianisme, s'établira nécessairement avant peu de temps, et que le seul moyen pour nous de sortir du bourbier est d'aller en avant : tout pas rétrograde ne peut nous être utile, heureusement il nous est impossible.

DIXIÈME TERME.

Ce sont les Sarrasins, c'est-à-dire les Arabes, qui ont fait faire à l'esprit humain son dixième progrès ; ce sont eux qui ont inventé l'algèbre, et qui ont fondé les sciences d'observation.

Les Sarrasins ont eu cela de commun avec les Égyptiens, les Grecs et les Romains, qu'ils ont occupé le poste d'avant-garde dans la marche de l'intelligence humaine, et qu'ils ont habité un pays séparé des autres par des obstacles naturels, savoir : la mer pour une grande partie, et le sable pour le surplus. Mais ils ont, sous beaucoup de rapports, été différenciés des Grecs, des Romains et des Égyptiens, et même de tous les autres peuples connus, leur pays n'étant susceptible de culture que dans une très-petite partie : il en est résulté que le fond de la population est resté nomade. Le

.. .. .. a acquis aucun développement, ...: ce peuple a vécu en tribus dis- ......es les unes des autres. Le despo- .. s'établir chez elles ; mais une orga- . . cette nature, transportée dans des .. . se trouvaient des villes populeuses, où . .uvernement était établi, devait prompte- . ..rer en despotisme. C'est ce qui est arrivé .. ·ies Arabes qui s'est établie hors de l'en- Arabie, lorsque ce peuple est devenu conqué- . irconstances particulières se sont opposées à . . .ation du gouvernement paternel en gouver- .spotique, pour les Maures qui se sont établis ... ..ne.

. léveloppperai pas davantage, dans ce moment, . ..es relatives à la politique des Arabes, tant .. .x que dans les pays qu'ils ont conquis et dans ... ils ont formé des établissements. Deux raisons ..agent à ajourner ce développement : l'une, que . . dées à cet égard ont encore besoin d'être éclair- . . , l'autre, que la série exposée par moi dans ce mo- ... est épisodique pour le lieu où elle est placée, .que, par conséquent, je dois éviter de lui donner ..e trop grande extension; elle concerne l'histoire de l'espèce, à laquelle la seconde partie de ce mémoire .a consacrée. Elle figure donc ici par anticipation. ' aurais peut-être dû, par cette raison, abréger davantage . xposé des premiers termes. J'éviterai de tomber dans . même inconvénient pour celui qui me reste à pro- .duire.

ONZIÈME TERME.

C'est Charlemagne qui a été le fondateur de la Société européenne. C'est lui qui a solidement uni les différents peuples qui la composent, en les attachant tous à Rome par le lien religieux, et rendant cette ville indépendante de toute puissance temporelle. Depuis Charlemagne jusqu'à ce jour, la Société européenne a été constamment la plus forte sous le rapport matériel ; mais sous celui de l'intelligence, elle ne s'est placée en première ligne que depuis l'époque où les Maures ont été expulsés de l'Espagne, et elle n'a fait faire encore aucun pas général à l'esprit humain; tous les progrès que cette Société a faits dans les sciences ont été des progrès partiels, c'est-à-dire qu'elle n'a encore perfectionné que les sciences particulières. Ses travaux jusqu'à ce jour ne peuvent donc être considérés que comme des travaux préparatoires, pour la réalisation d'une amélioration générale dans le système des idées. L'analyse de ses travaux, depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, donne pour résultat la désorganisation achevée du système scientifique organisé il y a deux mille ans, et l'organisation très-avancée du système scientifique dont les Arabes ont posé les bases pendant le califat d'Almamoun; mais ce résultat, je le répète, n'est point un pas général.

Les Européens modernes, c'est-à-dire nous, n'avons point encore mérité d'être placés par l'historien impartial, par celui qui ne veut point flatter ses contempo-

gouvernement général n'a acquis ... Romains
aucun perfectionnement; ce peup... ...ision entre
tinctes et indépendantes les ... ...nisé le système
tisme ne pouvait pas s'établir ... organisé le poly-
nisation sociale de cette ... le théisme, et les der-
pays cultivés, où se trouv... ...urs lois régissant l'uni-
le siége du gouvernem... qui constitue le théisme.
ment dégénérer en ... ...s avons fait. Nous avons,
à la portion des ... ...aux des Sarrasins, et nous
ceinte de l'Arabie ... ...ais nous n'avons pas encore
rant. Des circ... plusieurs lois vers celle d'une
la dégénérati... ...s n'avons pas encore réorga-
nement d... ...que et le système d'application,
en Esp... ...'une loi unique. Cette opération
Je ... ...faite, elle appartient à l'avenir;
les ... ...ablir un douzième terme pour en

...ur de se rappeler cette phrase de la
... se compose des derniers termes d'une
...emiers constituent le passé. Ainsi, l'é-
...che que l'esprit humain a suivie nous
...qu'il suivra. Je le prie d'examiner si cet
...plication du principe n'est pas une preuve
...ustesse. Je le prie de quitter un moment
...manuscrit et de réfléchir sur ce qui doit
...erra que ce qu'il pensera sera la chose qu'il
...cette dans le terme suivant.

DOUZIÈME TERME.

...ystème général de nos connaissances sera réor-

ganisé ; son organisation sera basée sur la croyance que l'univers est régi par une seule loi immuable. Tous les systèmes d'application, tels que les systèmes de religion, de politique, de morale, de législation civile, seront mis en accord avec le système de nos connaissances.

Je n'entrerai pas pour le moment dans de plus grands détails, relativement à la marche passée et future des progrès de l'esprit humain. Si j'en ai parlé dans cette première partie, c'est épisodiquement, c'est par anticipation, par conséquent cela n'a dû être que par aperçu. Ce qui m'a engagé à le faire, c'est que j'ai observé que l'esprit humain avait besoin de prendre connaissance de l'ensemble d'une conception pour s'intéresser au développement des détails, et son attention étant très-bornée, il a besoin que, dans le cours d'un travail, l'ensemble lui soit souvent remis sous les yeux ; c'est ce que je ferai.

L'objet que je me propose dans ce travail est d'établir une série de comparaisons dont le premier terme soit la comparaison entre les corps bruts et les corps organisés, dont les termes suivants soient les comparaisons entre les structures des différents corps organisés, depuis celui qui est le moins organisé jusques et y compris l'homme, qui est le plus organisé de tous, et de faire voir que l'homme n'a joui d'abord que de la supériorité d'intelligence qui résultait directement de sa supériorité d'organisation.

Le développement de cette première partie de la série est l'objet direct de la première partie de ce mémoire. Je développerai dans la seconde partie la

deuxième portion de la série qui est la comparaison progressive des différents états de l'intelligence, aux différentes époques de l'existence de l'Espèce humaine, et qui donne pour résultat les conjectures les plus solidement fondées qu'il soit possible d'établir sur l'avenir de l'Espèce humaine. Je parlerai de l'ensemble de la série; je la passerai en totalité en revue dans la première et dans la seconde partie de ce mémoire, avec cette différence que, dans cette première partie, je pèserai davantage sur les premiers termes que sur les derniers, et que ce sera le contraire dans la seconde (1). Je termine ici ce long épisode, et je reviens à la question que je vais rappeler au lecteur, qui serait bien excusable de l'avoir perdue de vue.

J'ai annoncé que je prouverais par six observations que l'homme n'était point d'une nature différente de

(1) Vous qui prenez la peine de lire mon travail, et à qui je demande des conseils, dites-moi ce que vous pensez sur la question suivante. Mettez votre opinion par écrit sur le verso que j'ai laissé en blanc pour vous faciliter les moyens de me donner vos avis. Vous me rendrez un véritable service; car je n'ai aucune idée arrêtée sur le parti que je dois prendre.

Les idées que je présente sont partie de Vicq-d'Azyr, partie de moi. C'est lui qui a posé les principes; c'est moi qui ai tiré les conséquences. C'est lui qui a trouvé les premiers termes de la série; c'est moi qui ai posé les derniers. Trois modes de rédaction se présentaient à moi : l'un de faire l'honneur de la série entière à Vicq-d'Azyr, en lui faisant poser tous les termes; l'autre, de me l'attribuer, le troisième, de le partager. J'ai trouvé que chacun des trois modes avait des inconvénients, mais que le premier en avait moins que les deux autres. Me suis-je trompé? Dans ce cas, comment aurais-je dû faire. Quel est le mode que je devrai adopter lors de la mise au net de ce mémoire, pour le présenter aux sociétés savantes? Dites-moi, je vous prie, votre opinion à cet égard; mais ne perdez pas

celle des autres animaux; que la faculté de se perfectionner était commune à tous les animaux; que si l'homme était le seul qui se fût perfectionné, c'était par la raison qu'il avait arrêté et même fait rétrograder l'intelligence des animaux moins bien organisés que lui; que si l'homme disparaissait du globe, l'animal le mieux organisé après lui se perfectionnerait. J'ai présenté quatre de ces observations, je vais exposer les deux autres.

CINQUIÈME OBSERVATION.

A toutes les époques, l'homme a divisé les corps

de vue, je vous en conjure, que la rédaction n'est qu'un objet secondaire, et que, pour le bien de la science, votre critique doit porter principalement sur le fond des idées.

Il s'agit essentiellement de savoir si (après méditation suffisante, l'examen de ces idées en exige beaucoup, attendu qu'elles sont très-abstraites) votre esprit se trouve satisfait, c'est-à-dire :

1° Si la comparaison entre la structure des corps bruts et celle des corps organisés est bien établie, si elle l'est suffisamment pour qu'on voie, dans ce qui les différencie, des raisons suffisantes de distinction entre l'action des uns et celle des autres, pendant toute leur durée phénoménique;

2° S'il y a effectivement rectification dans l'échelle organique, en plaçant le castor et l'éléphant immédiatement après l'homme et avant le singe; si la démonstration que l'homme est absolument de la même nature que les autres animaux est solidement établie; s'il est vrai que l'animal le mieux organisé après l'homme se perfectionnerait si l'homme disparaissait du globe;

3° Si la marche des progrès de l'esprit humain est bien établie;

4° Si les conjectures formées sur la marche que l'esprit humain suivra sont bien correctement déduites de la marche qu'il a suivie jusqu'à ce jour;

5° Enfin, si toutes ces parties réunies forment bien une seule et même série, qui comprend, compose, constitue toute la science de l'homme.

deuxième portion de la
progressive des différen
différentes époques de
et qui donne pour ré ... tre ou du
dement fondées qu'i ... son habitation les
de l'Espèce humain ... urs en esclavage. A toutes
série; je la pass ... et, l'action qu'il a exercée sur
mière et dans la ... un obstacle au développement
cette différence ... génération en génération, de leur
pèserai davan ... . Cette action exercée par l'homme
derniers, et ... été très-faible à l'origine; car
Je termine ... primitivement sur les autres animaux
que je vais ... rité d'intelligence qui résultait directe-
ble de l'a ... riorité d'organisation, et cette supério-
J'ai ap ... etite; mais elle s'est accrue de génération
que l ... , de manière que les moyens d'action de
... les autres animaux se sont graduellement
... lement accrus.
... servation mérite toute l'attention des physio-
... à développer est un des meilleurs usages qu'ils
... aire des forces de leur intelligence.

SIXIÈME OBSERVATION.

...omme et le castor sont les animaux les mieux or-
...és; mais il existe entre eux des différences bien
...rtantes et bien tranchées, quoiqu'ils se suivent im-
...diatement sur l'échelle organique. Celle de ces diffé-
...ences sur laquelle je désire fixer dans ce moment toute
...ttention du lecteur, est, d'une part, que le castor n'a

point son égal dans les animaux pour être velu, poilu, épaissement et moelleusement fourré, et que l'homme est celui de tous les animaux qui a le moins de poils, et dont l'organe cutané est, par cette raison, exposé le plus directement au contact de l'air. De la structure externe du castor, il est résulté qu'il a été directement appelé à établir son domicile dans les pays froids. La structure externe de l'homme l'appelait à habiter les pays chauds ou tempérés. L'homme et le castor ont été, ont dû être pendant bien longtemps séparés, ignorés l'un de l'autre. Ils ne sont entrés en contact qu'à l'époque où l'intelligence de l'homme ayant fait de grands progrès, il a inventé les moyens de se vêtir, ce qui l'a rendu susceptible d'habiter les pays froids. Ce contact n'est devenu dangereux pour le castor qu'à l'époque où le luxe ayant fait de grands progrès, l'homme s'est trouvé attrait à se procurer du poil de castor.

La disposition primitive des choses, qui a rendu le castor à tout jamais domicilié des pays froids, et l'homme habitant d'abord des pays chauds, a été la plus favorable possible pour la question que je traite. Si elle avait été autre, si les animaux les mieux organisés avaient été appelés par leur similitude à vivre dans les mêmes climats, il n'y aurait eu que l'homme qui se serait organisé; il aurait arrêté, entravé le perfectionnement des autres; il aurait *nullité* leur intelligence, en s'opposant au développement de celles de leurs facultés qui, par leur perfectionnement, leur auraient donné le moyen de lutter avec lui, et en favorisant le perfectionnement de celles qui pourraient lui être utiles, dont il

pourrait disposer, et qui deviendraient des instruments pour lui. Alors le fait de la perfectibilité des animaux, dans la proportion du degré de perfection de leur organisation, aurait été difficile, peut-être même impossible à prouver. En effet, oublions pour un moment le castor, et cherchons les preuves qu'un animal autre que l'homme se soit sensiblement perfectionné, nous ne les trouverons pas. L'éléphant a une organisation très-avantageuse; il a une ébauche du sens du toucher; il montre beaucoup d'intelligence; mais le même degré d'intelligence a été observé à toutes les époques dans les individus de cette espèce; elle ne s'est point accrue, et plusieurs individus ne se sont jamais combinés, coalisés pour des travaux de société. Cela n'est point extraordinaire, puisque l'homme, qui est un animal infiniment mieux organisé que lui, s'est trouvé en contact avec lui, dès l'origine de l'existence de ce grand corps organisé sur cette planète, et qu'il a nécessairement fait avorter la disposition de cet animal à se perfectionner. Quelle immense supériorité l'homme a eue sur les autres animaux, dès l'instant qu'il a su faire du feu et l'entretenir, faire une corde et l'employer !

Je reviens à la question, et après m'être félicité de cette disposition primitive des choses, par laquelle l'homme et le castor se sont trouvés, d'une part, être les animaux les mieux organisés, et de l'autre, appelés à vivre dans des climats très-différents, ainsi qu'à n'avoir aucun intérêt commun à débattre, je rappellerai purement et simplement le fait que le castor s'est perfectionné; que des individus de cette espèce se sont

combinés pour des travaux communs; qu'ils en ont exécuté, dont un examen détaillé a fait à juste titre l'admiration des naturalistes les plus éclairés, et qu'à l'instant où l'homme a troublé ces travaux, l'intelligence du castor a rétrogradé, et s'est ravalée au point de ne pas être supérieure à celle du lapin.

Je terminerai cette dernière observation par une réflexion qui est à mes yeux de la plus grande importance.

Pour travailler utilement à la comparaison de l'intelligence des différents animaux; pour raisonner avec fruit sur les progrès que l'intelligence humaine a faits et sur ceux dont elle est encore susceptible, il faut attacher des idées bien claires au mot intelligence; il faut analyser ces idées et distinguer l'intelligence positive de celle qui n'est que relative. Les castors, lorsqu'ils vivaient en société, ont donné preuve d'intelligence positive, quand ils ont construit des digues, quand ils y ont fait plusieurs rangs de loges, ce qui leur donnait les moyens d'habiter toujours au niveau de l'eau à ses différents degrés de croissance ou de décroissance, et d'y entretenir leur queue dans un bain continu; quand ils plaçaient leur magasin de vivres de manière à le mettre à l'abri des inondations. Le chien de berger qui empêche un troupeau d'entrer dans un champ de blé; le caniche qui rapporte le mouchoir de son maître, ne prouvent par ces actes que de l'intelligence relative. La véritable intelligence, l'intelligence positive, consiste à prévoir la marche des phénomènes avec lesquels on est en relation; à savoir se garantir de ceux qui peuvent être nuisibles,

pourrait disposer, et qui deviendraient d
pour lui. Alors le fait de la perfectibilit
dans la proportion du degré de perfec
nisation, aurait été difficile, peut-êtr
à prouver. En effet, oublions pour
et cherchons les preuves qu'un ani
se soit sensiblement perfectionn
rons pas. L'éléphant a une
geuse; il a une ébauche du s
beaucoup d'intelligence; ma
gence a été observé à tou
vidus de cette espèce;
plusieurs individus ne s
pour des travaux de s
naire, puisque l'hon
mieux organisé qu
dès l'origine de l' [illegible] dignité
sur cette planète. [illegible] placé dans
la disposition de [illegible] où je me trouve,
immense supéri [illegible] emploi du temps. Quand
maux, dès l'in [illegible] situation calme, elle ne
faire une c [illegible] elle se livre avec passion
Je revi [illegible] les occupations les plus
cette di [illegible] saire de lui en rappeler l'uti-
l'homme [illegible] ation aux savants et encou-
les an [illegible] des sciences. Mais quand,
à [illegible] et de son imprévoyance, elle
n' [illegible] critique, le meilleur moyen
l [illegible] siste à lui tracer la route par
[illegible] dans le calme. Il y a dans ce

moment deux choses à faire: l'une, de se battre avec une activité et un acharnement tels, que le plus haut degré de lassitude arrive le plus promptement possible; car cette lassitude extrême peut seule imposer silence aux passions et ouvrir l'oreille à la raison; l'autre, dont une classe beaucoup moins nombreuse d'hommes peut et doit s'occuper exclusivement, est de caver les idées et de les approfondir, jusqu'à ce qu'on trouve une base solide pour reconstruire l'édifice scientifique, religieux, politique, en un mot, l'édifice intellectuel (et cette base ne peut être que l'intérêt commun des peuples qui composent la Société européenne), et de perfectionner le plus possible ce projet de réorganisation, afin qu'il soit de l'admission la plus facile possible, quand les malheureux Européens se seront convaincus que la guerre, quels que soient les vainqueurs, ne peut pas donner pour résultat un état de choses stable.

CONCLUSION DE CETTE PREMIÈRE LIVRAISON.

Je prie le lecteur de se rappeler que, dans la première partie de la préface qui se trouve en tête de cet ouvrage, j'ai dit :

Je suis poussé à l'exécution de ce plan de travail bien plus par la conviction du besoin que la société en a, que par le sentiment de ma capacité pour fournir une carrière aussi difficile. Je déclare en y entrant que je suis prêt à quitter la direction de l'entreprise; que mon plus grand désir est de voir une personne plus capable que moi s'en charger, et que je deviendrai pour elle un collabo-

et à profiter de ceux qui [illegible] ...pos. à influencer la marche [illegible] tourner à son avanta[illegible] ... travail le plus pour ses jolis [illegible] d'un collabora- s'il était abandonné [illegible] : je fais appel d'une per- intelligence positi[illegible] que moi de remplir une tâche

Je suis tout [illegible] ...pèce humaine, et qui est, je le naissances [illegible] ...us de mes forces. des acquisi[illegible] positive. [illegible] ...le résultat des efforts combinés des concept[illegible] ...s philosophes. genres. [illegible] ...ai que je l'ai projeté avec un physio- [illegible] ...st également vrai que j'ai travaillé seul ...ecours à son exécution.

...ai terminé cette préface en disant :

...nvaincu qu'il existe des personnes infini- ...état que moi de mettre ce plan à exécution. ...e à en prendre la direction ; le plus beau jour ...era celui où elles primeront mes idées, et où ...senteront des conceptions plus capitales, plus ...plus claires que les miennes.

...bien essentiel que ces idées soient présentes à ...du lecteur, quand il jugera cette première livrai- ...e mes pensées ; car s'il les perdait de vue, s'il ...sidérait l'ébauche que je lui présente comme un tra- ...définitif, le jugement qu'il porterait serait trop sé- ...et ne déciderait pas la question ; il s'agit seulement ...e savoir si ce brouillon renferme l'idée d'un bon ou- ...vrage ; quant à moi, j'en suis convaincu ; ma conviction ...cet égard se fortifie à mesure que mon travail avance.

A mesure qu'il avance, mes conceptions deviennent plus claires et elles se basent plus solidement. Je me bornerai dans cette seconde dissertation sur mes idées générales à réexposer celles qui sont directement relatives à la science de l'homme. Je réussirai, je l'espère, à les présenter avec plus de clarté que je ne l'ai fait dans la partie de cette préface qui se trouve en tête du mémoire : le premier exposé était un aperçu, celui-ci est un résumé, mais ce résumé n'est autre chose qu'une seconde esquisse, il est l'aperçu du travail définitif à faire sur la question.

Dans le moment actuel, le meilleur emploi que nous puissions faire des forces de notre intelligence est 1° d'imprimer à la science de l'homme le caractère positif, en la basant sur des observations et en la traitant par la méthode employée pour les autres branches de la physique; 2° d'introduire la science de l'homme (ainsi basée sur les connaissances physiologiques) dans l'instruction publique, et d'en faire le principal objet de l'enseignement.

Pour atteindre ce but, il faut organiser les séries suivantes :

PREMIÈRE SÉRIE.

Comparaison entre la structure des corps bruts et celle des corps organisés.

En résultat de cette comparaison, démonstration que les effets produits par les corps bruts et que l'action des corps organisés sur ce qui leur est extérieur, sont proportionnés au degré de perfection de structure des uns et des autres.

DEUXIÈME SÉRIE.

Comparaison des différents corps organisés, sous le rapport de leur degré d'organisation.

En résultat de cette comparaison, démonstration : 1° que l'homme est le mieux organisé, c'est-à-dire le plus organisé de tous les corps qui nous sont connus; 2° que plus un animal est organisé et plus il est intelligent.

TROISIÈME SÉRIE.

Comparaison entre l'intelligence des animaux, aux différentes époques de leur existence.

En résultat de cette comparaison, démonstration que tous les animaux sont susceptibles d'un perfectionnement proportionné au degré de perfection de leur organisation primitive, et que si l'homme est le seul animal qui se soit perfectionné, c'est par la raison qu'il a empêché l'intelligence des autres animaux de prendre le développement dont elle était susceptible.

QUATRIÈME SÉRIE.

Comparaison de l'état des connaissances de l'Espèce humaine, à différentes époques de sa durée.

En résultat de cette comparaison, démonstration que l'intelligence humaine n'a jamais cessé de faire des progrès ; qu'elle n'a jamais eu une marche rétrograde.

CINQUIÈME SÉRIE.

Tableau chronologique des principaux événements scientifiques et politiques, depuis le xve siècle jusqu'à ce jour.

En résultat de la discussion des faits consignés dans ce tableau, explication des causes de la crise dans laquelle l'Espèce humaine se trouve engagée. Analyse de cette crise; conjecture sur la manière dont elle se terminera; indication des moyens qui sont à la disposition des savants pour en abréger la durée, et pour la terminer d'une manière qui concilie les intérêts de tous les peuples européens.

Dans cette première livraison de mes pensées, j'ai esquissé quatre de ces séries, la livraison prochaine contiendra l'ébauche de la cinquième. En faisant ce travail, je me suis convaincu, j'ai acquis la certitude que si ces cinq séries étaient bien méthodiquement établies, 1° l'introduction de l'étude de la physiologie dans l'instruction publique n'éprouverait pas d'obstacles, et que, si elle en éprouvait, les physiologistes se trouveraient armés d'arguments assez vigoureux pour les renverser sans peine; 2° que la politique deviendrait une science d'observation, et que les questions politiques seraient un jour traitées par ceux qui auraient étudié la science positive de l'homme, par la même méthode et de la même manière qu'on traite aujourd'hui celles relatives aux autres phénomènes.

LETTRE AUX PHYSIOLOGISTES.

MESSIEURS,

Agréez, je vous prie, la dédicace de cette première partie de mon travail ; vous êtes directement intéressés au succès de mon entreprise, vous êtes parfaitement en mesure de l'accréditer, vous êtes de tous les savants ceux dont je puis recevoir les avis les plus utiles, et avec lesquels je puis combiner et coaliser mes forces de la manière la plus avantageuse pour l'amélioration du sort de l'Espèce humaine, qui est le but commun de nos travaux. Sans votre secours, il me serait impossible de réussir; si vous m'appuyez franchement, il s'opérera en peu d'années une grande et utile révolution scientifique.

L'histoire constate que les révolutions scientifiques et politiques ont alterné, qu'elles ont successivement été, à l'égard des unes et des autres, causes et effets. Récapitulons celles qui ont été les plus marquantes depuis le XVe siècle. Cette récapitulation vous prouvera que la plus prochaine révolution doit être une révolution scientifique, de même que mon travail vous démontrera, avec de plus en plus d'évidence, que c'est principalement vous qui devez opérer cette révolution, et que c'est particulièrement à vous qu'elle doit être utile.

RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE.

Copernic renverse l'ancien système du monde, il en établit un nouveau; il prouve que la terre n'est point

au centre du système solaire, et qu'elle est par conséquent encore moins au centre du monde ; il démontre que c'est le soleil qui est au centre du système dont nous faisons partie, et dans lequel nous ne jouons qu'un bien petit rôle. La démonstration de Copernic sape dans sa base tout l'échafaudage scientifique de la religion chrétienne.

RÉVOLUTION POLITIQUE.

Luther change le système politique de l'Europe, en soustrayant la population du Nord à la juridiction religieuse papale ; il affaiblit le lien politique qui unissait les peuples européens. Le succès de la révolution de Luther fait concevoir à Charles-Quint l'idée, le projet de soumettre toute la population européenne à sa juridiction laïque ; il en tente l'exécution, il échoue dans son entreprise.

RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE.

Bacon, par son ouvrage sur la dignité des sciences, et encore plus par la conception à laquelle il donne le titre de *Novum Organum,* culbute l'ancien système scientifique. Il prouve qu'on ne pourra organiser solidement le système de nos connaissances, qu'après lui avoir construit une base uniquement composée de faits observés.

Galilée démontre le mouvement journalier de rotation de la terre autour de son axe, ce qui complète le système de Copernic.

RÉVOLUTION POLITIQUE.

Charles Ier est jugé par ses sujets; il périt sur l'échafaud; la révolution politique la plus mémorable s'opère en Angleterre; un nouvel ordre d'organisation sociale, inconnu aux peuples de l'antiquité, s'y établit. La nation anglaise divise le pouvoir royal, qu'elle constitue en deux parties; elle rend l'une héréditaire, elle la compose de la jouissance de la liste civile et de tout ce qui est honorifique; elle imprime à l'autre, de la manière la plus forte, le cachet de l'éligibilité; elle place cette royauté entre les mains du chancelier de l'échiquier, qu'elle rend responsable et révocable à la volonté de la majorité du parlement.

Louis XIV entreprend, de même que Charles-Quint l'avait fait, de soumettre toute l'Europe à sa juridiction laïque; il débute assez heureusement dans cette entreprise, qui finit par conduire la France à deux doigts de sa perte.

RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE.

Newton et Locke paraissent, ils enfantent des idées capitales et neuves, qui font faire un grand pas à la science; leurs idées sont adoptées par les Français, qui les développent dans leur *Encyclopédie,* ouvrage auquel travaillent les savants les plus marquants de cette nation.

Tous les littérateurs français entrent en insurrection morale à l'égard du gouvernement; ils osent traiter les

questions politiques les plus importantes. Ils examinent l'origine des pouvoirs et présentent dans leurs innombrables écrits leurs idées sur la meilleure organisation à leur donner. Ils prêchent une réforme politique, c'est-à-dire une révolution.

RÉVOLUTION POLITIQUE.

La révolution française commence peu d'années après la publication de l'*Encyclopédie;* la lie s'élève jusqu'à la partie supérieure, elle y monte en écume; la classe ignorante s'empare de tous les pouvoirs, et par son ineptie vient à bout de constituer une famine au milieu de l'abondance. Un homme de génie réalise les souhaits de tous les gens instruits en réorganisant la monarchie, et en lui donnant le sénat et le corps législatif pour limites constitutionnelles.

Les Anglais et les Français renouvellent chacun pour leur compte la tentative faite par Charles-Quint et par Louis XIV, de soumettre toute la population européenne à leur joug laïque; la rivalité que cette prétention excite entre eux allume une guerre dans laquelle toutes les nations européennes sont entraînées.

RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE.

Ici nous sommes dans l'avenir, ce que je vais dire est une prédiction. Je pourrais lui donner beaucoup d'étendue. Je me borne pour le moment à ce qui concerne la science de l'homme.

La science de l'homme, basée sur les connaissances

physiologiques, sera introduite dans l'instruction publique, et ceux qui auront reçu cet allaitement scientifique traiteront, quand ils seront grands garçons, les questions de politique par la méthode employée pour les autres branches de la physique, relativement aux phénomènes qui en dépendent. Il y aura cette différence entre les travaux du XVIIIe et ceux du XIXe siècle, que toute la littérature du XVIIIe a tendu à désorganiser, et que toute celle du XIXe tendra à réorganiser la Société.

L'Empereur, dont le vaste génie embrasse à la fois toutes les directions intellectuelles, a prévu et pressenti cette révolution. Il l'a provoquée, en demandant à l'Institut la solution de cette question qui, par sa nature, s'est adressée à tous les habitants du globe, puisqu'ils sont tous intéressés à la résoudre : *Quels sont les moyens d'accélérer les progrès des sciences?* Question qui renferme celles-ci : *Quels sont les moyens de rétablir le calme en Europe? de réorganiser la Société générale des peuples européens, et d'améliorer le sort de l'Espèce humaine?*

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

HENRY DE SAINT-SIMON.

Chez M. Didot, imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne.

MÉMOIRE

SUR LA

SCIENCE DE L'HOMME

PAR

H. SAINT-SIMON.

1813.

DEUXIÈME LIVRAISON.

AVANT-PROPOS.

J'avais contracté, à la fin de ma première livraison, l'engagement de développer dans celle-ci ce que j'ai appelé la cinquième série. Trois raisons m'ont engagé à changer la marche que j'avais projetée et annoncée ; les voici :

1° L'ouverture des cours de physiologie approche. C'est à l'ouverture de leurs cours que les professeurs basent la science ; il m'est démontré qu'ils l'ont, jusqu'à présent, mal basée. Je consacre cette livraison à leur faire connaître mes idées à cet égard. Je crois qu'elles n'auraient pas suffisamment fixé leur attention, si je ne les avais pas isolées.

2° Le travail que j'ai commencé sur l'histoire scientifique et politique de l'espèce humaine, depuis le xve siècle jusqu'à ce jour, et qui devait composer ma seconde livraison, sera beaucoup mieux fait, si, avant d'y mettre la dernière main, je puis déterminer quelques-uns de nos physiologistes distingués à concourir à son exécution.

3° Dans la portion de travail dont j'ajourne l'émission, je dois traiter les questions politiques les plus importantes. Or je désire que ma conception ait acquis une bonne consistance scientifique, avant d'en tirer ces dernières et scabreuses conséquences. Je désire aussi avoir imprimé aux prémisses, de la manière la plus claire et la plus forte, le caractère hygiénique.

SUITE DE L'EXAMEN

DES

TRAVAUX PHYSIOLOGIQUES DE VICQ-D'AZYR.

Toute critique se compose d'approbation et d'improbation, car il n'existe pas d'ouvrage sans défauts, et on ne prendrait pas la peine de critiquer celui qui ne mériterait d'être loué sous aucun rapport. On peut, dans une critique, faire alterner le blâme et la louange; on peut aussi en former deux séries distinctes. Le premier mode donne plus de grâce et de mouvement aux idées; le second précise davantage les opinions et me paraît, par cette raison, préférable pour l'examen des ouvrages scientifiques. Je l'ai adopté, je l'ai suivi dans le compte que j'ai commencé à rendre du discours de Vicq-d'Azyr. Je suivrai la même marche dans cette seconde partie de mon travail, qui traitera encore de ce discours.

Dans la première partie, je me suis uniquement occupé d'exposer les idées justes de Vicq-d'Azyr, de les développer, de les compléter; dans cette seconde partie,

je vais parler d'une erreur capitale commise par ce père de la science positive de l'homme; je la développerai dans ce sens que je ferai voir les conséquences importantes et fâcheuses qui en sont résultées, et j'indiquerai les moyens de corriger cette erreur,

L'auteur que l'École a adopté pour guide devient responsable des travaux postérieurs à l'émission de ses idées. C'est à lui qu'on doit attribuer les erreurs qui se sont accréditées, de même que les vérités qui ont été développées. Les unes et les autres ont été des conséquences déduites des principes qu'il a fondés; en un mot, en analysant son livre avec soin, on y trouvera les germes des unes et des autres.

Vicq-d'Azyr a dit: *c'est l'attraction qui règle la formation des nombreuses variétés des cristaux*, et il n'a point parlé de l'influence qu'elle exerçait sur la formation des corps organisés. De son silence à cet égard, l'École a conclu que l'attraction ne réglait pas la formation des corps organisés, qu'elle n'était pas la cause des phénomènes vitaux ; et, aujourd'hui, les professeurs d'anatomie comparée (quelle que soit la partie de la science qu'ils traitent) débutent à peu près de cette manière :

« La physique se compose :

» 1° Des connaissances acquises sur l'attraction réciproque des masses (l'astronomie) ;

» 2° Des observations faites sur la composition et la décomposition des corps bruts (la chimie) ;

» 3° Des découvertes sur la manière dont fonctionnent les corps organisés pendant toute leur durée vitale (la physiologie).

« C'est l'attraction qui règle les mouvements des masses et qui préside à la formation des corps bruts, mais ce n'est point elle qui régit les phénomènes vitaux ; elle n'est point la cause de leur formation ; les forces vitales luttent contre cette grande force de la nature, et la vie cesse dès le moment que l'attraction leur devient supérieure ; alors les corps organisés se décomposent, et leurs éléments entrent dans la composition de nouveaux corps. »

Cela est évidemment absurde, car si les choses étaient ainsi, la nature serait en anarchie, l'univers serait un chaos. Concevoir les phénomènes comme n'étant pas tous des effets d'une cause générale et unique, en classer une partie, la partie la plus intéressante, comme ayant une cause distincte de la cause générale, indépendante d'elle et même en opposition avec elle, c'est manquer entièrement de philosophie.

Voyons ce qui a engagé Vicq-d'Azyr à concevoir et à produire cette erreur, et les physiologistes à l'adopter et à la développer. Je me bornerai, dans la présente livraison, à dégrossir la question.

Copernic constate que le soleil est placé au centre du système ; Képler proclame les lois qui règlent le mouvement des planètes ; Newton démontre que les trois lois de Képler dérivent d'une seule loi, d'après laquelle les astres agissent les uns sur les autres, en raison directe de leurs masses et inverse du carré de leurs distances ; il ne présente l'attraction que comme une hypothèse qui donne les moyens de calculer les mouvements des corps célestes avec une grande exactitude. Bien des années s'é-

coulent avant que l'attraction soit regardée comme un fait, et ce fait, pendant longtemps, n'est considéré que sous le rapport astronomique. Une expérience de Cavendish démontre enfin que l'attraction a lieu en physique terrestre comme en physique céleste, en faisant voir que les corps gravitant dans notre atmosphère sont déviés de la perpendiculaire d'une manière sensible, quand leur direction les fait passer près des grandes montagnes; de ce moment, l'attraction fixe l'attention d'un beaucoup plus grand nombre de savants. On n'en parle plus qu'en la désignant par le nom de gravitation universelle. Les chimistes se hâtent, sans trop savoir pourquoi, de déclarer que les affinités chimiques sont des effets de la gravitation (1). Les astronomes d'abord, les chimistes ensuite, tout fiers d'être enrôlés sous la bannière d'une loi générale de la nature, se croient des hommes universels; ils s'imaginent que l'astronomie sert de base à tout l'édifice scientifique, que c'est ensuite la chimie, que la philosophie n'arrive qu'en troisième ligne; ils s'imaginent qu'ils sont en état de donner des explications satisfaisantes des phénomènes de toutes catégories, et ils entreprennent avec confiance de traiter les questions de physiologie. Les premiers s'efforcent d'interpréter les détails de la vie, au moyen des connaissances acquises en hydraulique; les chimistes donnent à

(1) M. Berthollet est le premier chimiste qui ait dit pourquoi il regardait les phénomènes de l'affinité comme des effets de la gravitation. Il est le premier qui ait fait un ouvrage *ad hoc*, pour expliquer ces phénomènes d'après cette conception. La *Statique chimique* me paraît, de tous les ouvrages scientifiques modernes, celui qui fait le plus d'honneur à la France.

une partie de leurs travaux le titre de chimie végétale, chimie animale, et ils s'imaginent faire de la physiologie en analysant les débris des corps organisés. Ils perdent de vue que les corps organisés, à l'instant où la vie cesse, deviennent des corps bruts, et que, des expériences faites sur eux en cet état, on ne peut rien conclure de physiologique ; les physiologistes sont frappés d'une espèce de stupeur par les prétentions des astronomes, des chimistes et des mathématiciens. Leurs chefs écoutent avec une sorte de respect ce que disent ceux-ci sur les phénomènes de la vie, sur les causes de dérangement de la santé et sur les moyens de rétablir l'équilibre dans les fonctions ; mais ils ne tardent pas à s'apercevoir de l'incapacité de ces savants pour traiter les questions physiologiques. Alors, pour se débarrasser de la suprématie qu'ils leur avaient laissé exercer, ils déclarent que les phénomènes physiologiques ne sont pas des effets de l'attraction, et que la force vitale, tant que le phénomène de la vie dure, lutte contre les forces de la gravitation et les domine.

Ce n'était pas avec les choses, mais avec les hommes, qu'il fallait entrer en opposition. Il ne fallait pas nier la généralité de la loi de la gravitation, il fallait prouver que les connaissances des physiciens, des chimistes et des mathématiciens, leurs chefs, n'étaient point générales ; qu'elles étaient, au contraire, très-bornées ; qu'elles n'avaient point le caractère philosophique, et qu'elles ne pouvaient point, pour cette raison, être applicables à l'ordre des phénomènes le plus diamétralement opposés aux phénomènes astronomiques, puisque ceux-ci sont les

plus simples, tandis que les phénomènes physiologiques sont les plus compliqués de tous.

Les physiologistes sont partagés depuis longtemps en deux opinions, relativement à la cause des phénomènes vitaux : les uns les considèrent comme des effets de la circulation plus ou moins active des fluides de tous les degrés de ténuité moléculaire, tant dans les canaux nerveux que dans les linéaments fibrilles ; les autres disent que les phénomènes vitaux sont des effets de l'irritabilité, de la contractibilité, de la sensibilité. La première de ces deux opinions, qui n'est réellement pas en opposition avec la seconde, a le grand avantage de rallier les combinaisons et les observations des physiologistes à celles des physiciens adonnés à l'étude des corps bruts; elle est cependant aujourd'hui la moins en vogue. En voici la raison : les principaux physiologistes, les meneurs, n'ont vu d'autre moyen de se soustraire à la suprématie que les hydrauliciens et les chimistes voulaient exercer sur eux, que celui d'attribuer les phénomènes vitaux à une cause autre que celle de la circulation du fluide nerveux. Avec plus de vigueur dans la pensée et d'aplomb dans les idées scientifiques, avec plus de généralité dans les conceptions, en un mot, avec plus de capacité philosophique, ils auraient dit aux hydrauliciens : « Votre science est encore dans l'enfance ; jusqu'à présent les tentatives que vous avez faites pour résoudre certains problèmes très-intéressants pour la navigation, et qui étaient bien faciles, puisqu'ils ne concernaient que des fluides en état de liquidité, ont été sans succès. Quelle confiance voulez-vous que nous ayons dans vos

opinions sur la marche des fluides gazeux et même impondérables qui se trouvent engagés dans les canaux élémentaires, dont la réunion plus ou moins considérable constitue les différents corps organisés ? »

Les *Éléments de Physiologie* dont Richerand a été le rédacteur et qui sont aujourd'hui le livre classique de cette importante branche de la science, pour l'École de Paris, s'expliquent très-clairement et très-positivement dans le sens que je viens de critiquer. Voici la manière dont l'auteur débute :

« La physiologie est *la science de la vie.* On appelle du nom de vie une *collection* de phénomènes qui se *succèdent pendant un temps limité dans les corps organisés.* La combustion n'est aussi qu'un composé de phénomènes. L'oxygène se fixe dans le corps qui brûle, le calorique s'en dégage ; l'affinité est la cause de ces phénomènes chimiques, comme l'attraction est celle des phénomènes astronomiques, comme la sensibilité et la contractibilité dont les corps organisés et vivants jouissent, sont les causes premières de tous les phénomènes que ces corps présentent, phénomènes dont la réunion, l'ensemble et la succession constituent la vie. »

Page 49 de son ouvrage, il dit en parlant de la sensibilité et de la contractilité :

« Le principe de la sensibilité et de la contractilité se comporte à la manière d'un fluide qui naît d'une source quelconque, se consume, se répare, s'épuise, se distribue également ou se concentre sur certains organes. »

Il est évident que Richerand a manqué de logique,

car il a parlé de la cause seconde avant d'avoir parlé de la cause première.

Il est évident que c'est exprès et par les raisons que j'ai données ci-dessus qu'il a suivi cette marche.

Il est évident que la physiologie n'est pas encore assise sur des idées claires, et que la science de l'homme, qui est fondée sur la physiologie, n'est encore qu'une science conjecturale.

Il est évident que les physiologistes prolongent l'existence du système conjectural, en niant que la gravitation soit la cause première des phénomènes de la vie. Cette négation de leur part met un obstacle insurmontable à l'organisation du système scientifique positif, puisque ce système ne peut avoir d'autre base qu'une seule et unique loi régissant l'univers sous tous les rapports, dans ses détails comme dans son ensemble.

DEUXIÈME LETTRE AUX PHYSIOLOGISTES.

Messieurs,

Je sens bien profondément et bien vivement le besoin que j'ai de votre secours. Je me suis expliqué très-franchement à ce sujet dans ma première livraison. J'y ai sollicité votre appui avec le plus d'instance qu'il m'a été possible. Plusieurs de vous m'avez répondu des lettres très-obligeantes, mais aucun de vous n'a accepté clairement la proposition que je vous ai faite de combiner et

de coaliser toutes nos forces d'intelligence et tous nos moyens pour donner une base solide à la physiologie, ainsi qu'à la philosophie. Ce refus tacite de votre part m'a laissé dans un état d'isolement très-pénible pour moi, et m'a fait faire les plus sérieuses réflexions à ce sujet. En cavant cette idée, je suis resté convaincu que je n'avais d'autre moyen d'obtenir votre appui que de vous faire sentir que vous aviez besoin du mien. Pour atteindre ce but, je me suis borné dans cette livraison à vous démontrer que votre science était mal basée. J'attendrai pour vous communiquer mes idées sur les moyens d'améliorer sa théorie, que vous me manifestiez clairement le désir de les connaître.

Oui, Messieurs, c'est un fait certain que les philosophes ne peuvent pas donner une organisation satisfaisante à la philosophie sans le secours des physiologistes; mais il est également certain que les physiologistes ne parviendront pas à baser raisonnablement la physiologie sans le secours des philosophes.

Oui, Messieurs, c'est un fait certain que jusqu'à cette époque le trésor des connaissances humaines n'était pas assez bien fourni pour qu'il fût possible de donner une bonne organisation à la science de l'homme, et il est également certain que si les physiologistes et les philosophes veulent aujourd'hui réunir franchement leurs efforts, ils parviendront à ramener toutes les questions politiques à des considérations d'hygiène.

Oui, Messieurs, c'est un fait certain que nous pouvons, en combinant nos efforts, dévoiler les causes de la crise dans laquelle l'Espèce humaine se trouve engagée,

que nous pouvons indiquer les moyens de terminer cette crise, que nous pouvons ramener le calme en Europe, que nous pouvons réorganiser la Société européenne et lui donner une organisation qui concilie les intérêts des différents peuples dont elle est composée.

Messieurs, je n'ai qu'une passion, celle de pacifier l'Europe; qu'une idée, celle de réorganiser la Société européenne. Élevez vos cœurs à cette hauteur de sentiment; élevez vos esprits jusqu'à cette grande pensée; réunissons franchement nos efforts, et en peu de temps nous parviendrons à faire ce qu'il y aura de plus utile pour le bonheur des autres et pour notre satisfaction personnelle.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

HENRY DE SAINT-SIMON,

Imprimerie de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne.

TRAVAIL

SUR LA

GRAVITATION UNIVERSELLE

PAR

H. SAINT-SIMON.

1813.

MOYEN

DE

FORCER LES ANGLAIS

À RECONNAÎTRE

L'INDÉPENDANCE DES PAVILLONS.

Dédié à l'Empereur, et présenté au Sénat conservateur, au Conseil d'État et aux trois premières classes de l'Institut, par Henry de Saint-Simon, cousin du duc de Saint-Simon auteur des *Mémoires sur la Régence.*

Décembre 1813.

A SA MAJESTE L'EMPEREUR.

SIRE,

Voici le moyen de forcer les Anglais à reconnaître l'indépendance des Pavillons :

Que VOTRE MAJESTÉ rende le décret suivant :

L'Empereur décrète :

1° Il sera accordé une récompense de 25 millions (1)

(1) L'espérance de gagner une somme aussi énorme n'est certainement pas nécessaire pour déterminer les savants capables de traiter cette question, à en chercher la solution; mais il est nécessaire de frapper l'attention publique, de la fixer, de la diriger vers la recherche d'un moyen de conciliation générale; et la grande majorité des individus qui composent le public n'estime un travail qu'en proportion des bénéfices dont il offre la perspective.

à l'auteur du meilleur projet de réorganisation de la Société européenne;

2° Les mémoires de tous les Européens, de quelque nation qu'ils soient, et même de tous les habitants du globe, seront admis au concours;

3° Les mémoires seront remis avant le 1er décembre prochain;

4° Il sera remis trois copies de chaque mémoire, savoir : une à SA MAJESTÉ, une à l'Empereur d'Autriche, et la troisième au prince Régent d'Angleterre ;

5° SA MAJESTÉ invitera l'Empereur d'Autriche et le prince Régent d'Angleterre à juger avec Elle lesdits mémoires, et Elle prononcera seule, si ces deux souverains n'accueillent point sa proposition ;

6° Le nom de l'auteur qui aura remporté le prix sera proclamé le 1er janvier 1815.

SIRE,

Tous les mémoires s'accorderont sur ce point : que tous

les peuples du continent doivent réunir leurs efforts pour forcer les Anglais à reconnaître l'indépendance des pavillons ; mais ils s'accorderont encore plus positivement sur cet autre point : que VOTRE MAJESTÉ doit renoncer au protectorat de la confédération du Rhin; qu'Elle doit évacuer l'Italie; qu'Elle doit rendre la liberté à la Hollande; qu'Elle doit cesser de s'ingérer dans les affaires d'Espagne; en un mot, qu'Elle doit se renfermer dans ses limites naturelles.

Si VOTRE MAJESTÉ consent à renoncer à ses projets de conquêtes, Elle forcera les Anglais à rétablir la liberté des mers. Si Elle veut augmenter encore l'immense quantité de lauriers qu'Elle a recueillis, Elle fera écraser la France et se trouvera, en définitive, en opposition directe et absolue avec les intentions de ses sujets.

SIRE,

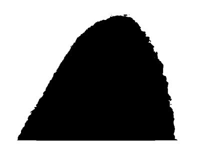
Ma conviction d'avoir réussi à me placer au point de vue d'intérêt commun de VOTRE MAJESTÉ et de ses sujets, est parvenue à ce degré où elle m'impose la loi de

prendre la parole et de publier le résultat de mes réflexions. Mes intentions sont pures. Je désire bien sincèrement la gloire de VOTRE MAJESTÉ et le bonheur de mes compatriotes. Le caractère généreux que VOTRE MAJESTÉ a constamment déployé dans toutes les circonstances, m'est un sûr garant de son indulgence pour les expressions hardies que le développement de mes idées pourra exiger.

Le moyen que je présente paraîtra au prime-abord une rêverie philosophique, semblable au projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre. Je vais en peu de mots prouver à VOTRE MAJESTÉ que ce n'est point une chimère, mais bien une réalité que je propose pour but.

J'ai dégrossi la question pour prouver qu'on peut en donner la solution. Je prie VOTRE MAJESTÉ de daigner agréer la dédicace de ce travail.

J'ai donné à cette première ébauche de mon projet de la réorganisation de la Société européenne, le titre de TRAVAIL SUR LA GRAVITATION UNIVERSELLE, parce



que c'est l'idée de la gravitation universelle qui doit servir de base à la nouvelle théorie philosophique, et que le nouveau système politique de l'Europe doit être une conséquence de la nouvelle philosophie. J'espère être parvenu à présenter mes idées d'une manière claire et même piquante, malgré la grande hauteur d'abstraction à laquelle j'ai dû m'élever. J'ose assurer VOTRE MAJESTÉ que mon travail l'intéressera, si Elle prend la peine de le lire. Il serait bien malheureux pour moi qu'Elle ne daignât pas s'en occuper, car personne autant qu'Elle n'est en état de le juger.

SIRE,

Les progrès de l'esprit humain sont arrivés à ce point où les raisonnements les plus importants sur la politique, peuvent et doivent être directement déduits des connaissances acquises dans les hautes sciences et dans les sciences physiques. Imprimer à la politique un ca-

ractère positif est l'objet de mon ambition. Si je réussis dans cette entreprise, ma plus grande satisfaction sera d'avoir contribué à la gloire du règne de VOTRE MAJESTÉ, dont je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

Le très-dévoué, très-soumis et fidèle sujet.

PRÉFACE.

Messieurs,

L'enfant appelé à devenir l'homme le plus fort a besoin pendant longtemps de la protection de tous ceux qui l'entourent. Il en est de même des idées. Les principes le plus généralement adoptés n'étaient à leur origine que des aperçus, dont l'appui des personnes qui jouissent de la confiance de l'École a favorisé le développement et auquel il a donné de la consistance. Nous vous prions, Messieurs, d'accueillir avec bienveillance l'essai que nous allons vous présenter.

C'est de la gravitation universelle que nous allons vous entretenir. Cette idée est pour les physiciens ce que l'idée de Dieu est pour les théologiens. Le plus grand recueillement est nécessaire pour examiner cette généralité des généralités et pour trouver le moyen d'en perfectionner la conception.

Nous partagerons en trois parties ce que nous avons à dire.

Dans la première, nous poserons les principes. Dans la seconde, nous ferons application des principes à la conception de la gravitation. Dans la troisième, nous en ferons application générale au système de nos connaissances.

Chacune de ces parties sera l'objet d'un mémoire séparé. Le sujet est trop important et la matière trop abondante pour que nous puissions traiter toute la question dans un seul discours; mais nous allons dès ce moment vous donner une idée générale de notre travail, en vous présentant les programmes des trois mémoires que nous soumettrons successivement au jugement de votre tribunal scientifique.

PROGRAMME DU PREMIER MÉMOIRE.

INTRODUCTION.

Le meilleur édifice est celui dans lequel il entre le moins de mortier. La machine de l'exécution la plus parfaite est celle dans laquelle il se trouve le moins de soudure. Il en est de même des productions de l'esprit. L'ouvrage le plus estimable est celui dans lequel il se trouve le moins de phrases destinées à opérer des liaisons. La collection des aphorismes d'Hippocrate est de tous les livres le mieux fait; c'est aussi celui qui a eu constamment le plus grand nombre d'admirateurs. Nous vous présenterons, Messieurs, nos idées dans leur état de nudité native. Il n'existera entre elles d'autre liaison que celle qui résultera de l'ordre dans lequel nous les rangerons.

PREMIÈRE PENSÉE.

Il y a deux natures d'idées bien distinctes, si distinctes, qu'on peut toujours reconnaître si une idée a l'origine A ou l'origine B, quelque effort qui ait été fait pour masquer sa véritable origine et pour lui imprimer le caractère de la nature qui n'est pas la sienne.

On conçoit une chose *à priori* ou *à postériori*.

Dans le premier cas, l'idée peut être employée utile-

ment pour lier les faits observés; mais c'est sans succès qu'on tenterait de s'en servir pour les préciser ou pour en découvrir de nouveaux.

L'effet diamétralement opposé arrive quand la conception s'est formée *à postériori*. Elle s'appuie alors sur un fait bien précisé et lance notre esprit dans une direction très-favorable à la découverte d'autres faits nouveaux.

Oui, Messieurs, nos idées sont de deux natures distinctes, et cependant elles ont une origine commune : *nos sensations*. C'est que toutes nos sensations ne sont pas des effets de la même cause. L'action des corps extérieurs sur notre individu, et particulièrement sur nos sens, donne naissance aux unes, tandis que c'est l'action de notre force vitale (considérée comme force virtuelle) qui, par les effets qu'elle produit sur nos organes et sur nos sens, détermine la formation des autres. Les unes partent des extrémités de notre être pour se rendre à son centre; les autres émanent de notre point central et rayonnent de notre centre à notre circonférence. Les premières sont donc constitutivement *à postériori*, tandis que les autres sont, par leur essence, *à priori*.

On sent aisément par la réflexion, comme on se démontre facilement par des expériences, que le caractère de généralité ou de particularité native d'une idée ne peut jamais être complétement effacé; la particularisation des unes ne pouvant pas égaler la particularité primitive des autres, et la généralisation des premières ne pouvant pas atteindre la généralité native des secondes, ce dont il résulte qu'une chose conçue *à postériori* a besoin

d'être repensée pour acquérir complétement le caractère *à priori, et vice versâ.*

DEUXIÈME PENSÉE.

Jusqu'à ce jour, la division des travaux scientifiques en études *à priori* et en études *à postériori*, n'a été considérée que sous son rapport métaphysique. Jusqu'à ce jour, on a cru que les phénomènes de toutes les classes pouvaient également être étudiés par l'une ou l'autre, par l'une et l'autre de ces deux méthodes. Nous allons nous placer à un autre point de vue; nous allons envisager cette division sous son rapport physique. Nous ferons voir qu'il est une classe entière de phénomènes qu'on ne peut étudier qu'*à postériori,* et que l'autre moitié de la science se présente toujours à nous *à priori.*

La physique, c'est-à-dire la science, se divise en deux branches principales, savoir : la physique des corps bruts et celle des corps organisés. Les témoignages de nos sens servent de base à l'étude de la physique des corps bruts. Or, les témoignages de nos sens étant évidemment un point de départ *à postériori,* il est clair que nous suivons, dans l'étude de cette branche de nos connaissances, la marche *à postériori.*

Dans la physique des corps organisés, l'action de notre force vitale (considérée comme force virtuelle) est le point de départ de toutes nos études; car c'est toujours par analogie que nous jugeons l'ensemble et les détails du phénomène de la vie, dans les autres corps organisés. Il arrive donc (chose qui n'avait jamais été remarquée) que quand on passe des considérations *à*

postériori aux conditions *à priori*, on passe réellement de l'étude de la physique des corps bruts à celle des corps organisés, *et vice versâ.*

Une bonne définition de la vie, sous le rapport physique, est le seul moyen, est un moyen sûr pour tracer d'une manière invariable la ligne de démarcation entre les sensations *à priori* et celles *à postériori.*

La vie, sous le rapport physique, est le point matériel où toutes nos forces vitales vont converger et d'où elles divergent. Les sensations *à postériori* sont les effets produits par les actions vitales, depuis les limites de notre être jusqu'au point de convergence; celles *à priori* sont les effets de l'action vitale divergente.

Si vous prenez, Messieurs, la peine de caver cette idée au point nécessaire pour vous l'approprier, elle deviendra dans vos mains, bien plus habiles que les nôtres, une mine scientifique de la plus grande richesse.

TROISIÈME PENSÉE.

Cette troisième pensée n'est pas un terme nécessaire pour constituer la série; elle est un appendice de la précédente. Notre objet, dans cet article, est de faire application du principe posé dans le précédent; il consiste à prouver l'utilité capitale de ce principe, en faisant voir qu'on peut en déduire une explication satisfaisante de faits de la plus haute importance et dont on ignore encore la cause.

D'Alembert, dans son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie;* Condorcet, dans son *Tableau historique des*

progrès de l'esprit humain, et tous les auteurs qui ont écrit sur l'origine des connaissances, ont dit que l'astronomie et la médecine étaient les premières sciences qui avaient été cultivées ; mais aucun d'eux n'a fait sentir l'importance de ce fait, aucun n'en a fait connaître la cause; il nous est maintenant bien facile de la dévoiler.

Nos idées ne sont autre chose que nos sensations élaborées et rendues reproductives à volonté, au moyen des signes de convention auxquels nous les avons attachées.

Nos connaissances ne sont autre chose que des séries d'idées.

Nos connaissances ayant donc pour origine nos idées, et nos idées dérivant directement de nos sensations, il en résulte que nos connaissances et nos idées doivent être physiquement partagées en deux classes bien distinctes, puisque nous avons constaté, dans l'article précédent, que nous avions deux espèces de sensations, les unes provenant de l'action convergente, et les autres, de l'action divergente de la vie.

Cela posé, on a l'explication, 1° du fait que la science, dès son origine, s'est trouvée partagée en deux branches bien distinctes; 2° que ces deux branches, auxquelles nous donnons aujourd'hui les noms de physique des corps bruts et de physique des corps organisés, n'ont été à leur origine que deux bourgeons, dont l'un a porté le nom d'astronomie et l'autre celui de médecine.

Un autre fait bien remarquable, qui est une conséquence de celui que nous venons d'examiner et qui n'avait pas jusqu'à présent fixé l'attention, c'est que les deux ordres de sensations, et par conséquent les deux

branches de la science, ont fait des progrès mémorables aux mêmes époques; c'est-à-dire que jamais il n'y a eu de découvertes faites dans la physique des corps bruts, sans que la physique des corps organisés n'ait fait aussi d'importants progrès.

Ainsi Hervey a été contemporain de Galilée, et Locke de Newton.

Nous ne voulons cependant pas dire pour cela que les progrès de nos connaissances dans les deux branches de la physique aient toujours été, aux époques marquantes, du même degré d'importance; nous aurons, au contraire, à faire remarquer dans un des articles suivants que, depuis Platon jusqu'aux califes, la science de l'homme a marché avec plus de rapidité que celle des corps bruts, tandis que depuis les Arabes des VIIe et VIIIe siècles jusqu'à nous, c'est dans la science des corps bruts que l'esprit humain a fait de plus rapides progrès; c'est-à-dire, pour combiner et résumer ces deux dernières pensées : l'action respiratoire du fluide vital par notre genre nerveux (qui est la cause générale de nos sensations) s'est toujours manifestée sous le rapport d'aspiration et sous celui d'inspiration qui ont été réellement, la première, la cause de nos sensations passives, de nos travaux *à postériori* et des connaissances que nous avons acquises dans la physique des corps bruts, et l'autre, c'est-à-dire l'inspiration, la cause de nos sensations actives, de nos progrès dans les travaux *à priori* et de l'avancement de la physique des corps organisés. L'action respiratoire du fluide vital s'est toujours manifestée, disons-nous, d'une manière notoire, mais pas

toujours d'une manière égale, puisque les produits scientifiques résultant de l'action convergente du fluide vital ont été plus marquants pendant onze cents ans, tandis que les produits de son action divergente ont été plus capitaux pendant les onze siècles suivants.

L'égalité, comme on voit, s'est rétablie, puisqu'il y a eu compensation.

Les bornes étroites de ce mémoire nous ont forcé à resserrer nos idées. Si nous nous étions adressé à des hommes d'une instruction ordinaire et d'un esprit médiocre, nous aurions donné beaucoup plus de développement aux conceptions que nous venons de vous présenter; mais, Messieurs, votre capacité scientifique, sous le rapport du génie comme sous celui des connaissances acquises, nous imposant la loi de supprimer les idées intermédiaires, pour ne vous présenter que les termes extrêmes des séries, il aurait été indiscret de notre part de chercher à fixer votre attention pendant longtemps sur nos travaux; votre préjugement à leur égard ne pouvait nous être favorable, puisque notre nom n'a encore acquis aucune célébrité dans l'École.

QUATRIÈME PENSÉE.

Nous avons dit, dans l'article ayant pour titre : *Deuxième pensée*, que jusqu'à ce jour on n'avait envisagé la division des travaux scientifiques en travaux *à priori* et en travaux *à postériori* que sous son rapport métaphysique. Nous allons prouver que, sous ce rapport même, l'idée est encore très-incomplète; cela exige que

nous remontions dans notre examen jusqu'au grand Bacon, puisqu'il est encore actuellement le chef philosophique des écoles anglaise et française, puisque depuis la mort de ce grand homme, aucun savant ne s'est élevé à des conceptions aussi générales que les siennes.

Bacon a sûrement rendu de grands services à la science, mais les services qu'il lui a rendus n'ont pas été aussi grands qu'on se l'est figuré; on les apprécie encore aujourd'hui beaucoup au-dessus de leur valeur. Il n'a pas été un homme aussi général, aussi complet qu'on se l'imagine; la preuve en est qu'au lieu d'éclaircir les idées sur la méthode, il les a embrouillées, ainsi que nous allons le démontrer.

En France, tout le monde parle de cet auteur, et très-peu de personnes ont lu ses ouvrages. Le véritable esprit n'en est connu que par ce qu'en a dit Condillac, qui a commenté ses idées sur la méthode. Ainsi notre démonstration, pour être généralement entendue, doit porter directement sur les principes développés par Condillac.

Démonstration.

Cette démonstration, qui concerne la plus importante de toutes les questions métaphysiques, sera la plus courte et la plus complète qui ait jamais été donnée, et la solution se présentera d'elle-même, quand une fois la question sera posée; mais cette pose de la question exige tous nos soins et toute notre attention; nous allons donc, par des considérations préliminaires, préciser le point que nous devons éclaircir.

Considérations préliminaires.

1° L'idée de remonter des faits particuliers au fait principal, s'exprime de deux manières. Pour la désigner sous son rapport passif, on emploie le signe *à postériori;* celui d'analyse indique la même idée sous son rapport actif; et le signe *à priori* a pour correspondant dans le mode actif synthèse;

2° Pour raisonner pertinemment sur la méthode, il faut concevoir d'une manière bien claire et bien précise les trois opérations suivantes : Celle qui consiste à établir entre les considérations les plus particulières et la considération la plus générale de la question qu'on traite, le plus grand nombre possible de considérations intermédiaires, rangées suivant le degré de généralité de chacune d'elles; celle qui consiste à remonter des considérations particulières à la considération générale; enfin, celle par laquelle on descend de la considération la plus générale aux considérations les plus particulières; ces deux dernières se servant réciproquement de preuves;

3° Condillac a démontré d'une manière complétement satisfaisante qu'il n'y avait qu'un moyen de rendre les idées bien distinctes; que c'était en les attachant à des signes différents et d'une valeur bien déterminée; que si la langue était bien faite, il ne serait pas difficile de bien raisonner, et qu'il serait même impossible de déraisonner.

Maintenant, quatre mots suffiront pour résoudre cette importante question et pour démontrer que nos idées ac-

nous remontions dans notre
Bacon, puisqu'il est encore ac
sophique des écoles anglaise
la mort de ce grand homm
à des conceptions aussi

Bacon a sûrement
science, mais les ser
été aussi grands qu
encore aujourd'hu
Il n'a pas été u
qu'on se l'imagi
les idées sur l ... qui va s'o
nous allons l ... métaphysiques les

En Fran ... orie quelconque puisse
très-peu
esprit

Solution.

qui
dé ... le signe d'*analyse* pour désig
p ... qui consiste à établir les consid
... qui a pour objet de les multip
... c'est-à-dire de considérer la questi
... sous le plus grand nombre de
... ses faces. C'est ce même signe *analys*
... pour désigner une des deux opératio
... qui a pour objet de remonter des
... considérations particulières aux faits, idées
... générales, le signe *synthèse* étant seu-
... pour indiquer l'autre opération secon-
... laquelle on descend de l'idée générale aux
... culières.

tuelles sur la méthode, qui ont été produites par Bacon, commentées, précisées et fixées par Condillac, sont dans un état de confusion épouvantable ; que c'est un véritable chaos, impossible à débrouiller sans créer un nouveau *mot*.

Vous allez éprouver, Messieurs, la sensation que les découvertes les plus capitales ont toujours causée à ceux auxquels elles ont été annoncées. Vous allez dire, cela était si aisé à trouver, qu'il est extraordinaire, incroyable que cela n'ait pas sauté aux yeux de tout le monde. Permettez-nous de nous arrêter un moment encore pour nous féliciter avec vous de la refonte qui va s'opérer sous vos yeux, des éléments métaphysiques les plus importants dont une théorie quelconque puisse se composer.

Solution.

Condillac a employé le signe d'*analyse* pour désigner l'opération générale qui consiste à établir les considérations intermédiaires, et qui a pour objet de les multiplier le plus possible, c'est-à-dire de considérer la question qu'on veut traiter sous le plus grand nombre de ses faces, sous toutes ses faces. C'est ce même signe *analyse* dont il s'est servi pour désigner une des deux opérations secondaires, celle qui a pour objet de remonter des faits, idées ou considérations particulières aux faits, idées ou considérations générales, le signe *synthèse* étant seulement employé pour indiquer l'autre opération secondaire, par laquelle on descend de l'idée générale aux idées particulières.

N'est-il pas évident, Messieurs, 1° Que Condillac a fait de la conception de la méthode un véritable imbroglio, en donnant au signe *analyse* deux significations extrêmement différentes, et qu'il est absolument essentiel de rendre bien distinctes, au moyen de signes bien différents, bien tranchés ;

2° Que Condillac, et par conséquent Bacon (véritable inventeur de cette prétendue méthode), ont fait jouer un rôle beaucoup plus important à la marche *à postériori* qu'à celle *à priori,* puisqu'en la désignant, ainsi que l'opération générale, par le mot *analyse*, ils ont associé, accolé ces deux opérations, ce qui ne pouvait avoir lieu sans déconsidérer la *synthèse,* dont ils doivent au contraire constater l'égalité de droit, c'est-à-dire d'importance et d'utilité, avec l'opération secondaire d'*analyse,* qui est son pendant ;

3° Enfin, que le seul moyen d'éclaircir les idées sur la méthode, est de désigner l'opération générale par un signe, et chacune des opérations secondaires par un autre.

Trouvez bon, Messieurs, qu'usant du droit que nous avons acquis de faire choix d'un mot, en faisant sentir l'utilité de sa création, nous appelions la *Descartes,* l'opération générale qui doit servir de base à toutes les théories ; vous approuverez sûrement l'élan de patriotisme qui nous porte à secouer dès ce moment le joug scientifique anglais, qui depuis trop longtemps pèse sur nos têtes.

CINQUIÈME PENSÉE.

Dans l'article précédent, nous avons mis en évidence

l'erreur commise par Bacon; dans celui-ci nous allons en dévoiler la cause. Les hommes, même les plus forts, sont les produits des circonstances ; ainsi, un bon exposé des circonstances dans lesquelles Bacon s'est trouvé, nous fera connaître l'influence qu'elles ont exercée sur la philosophie.

La religion chrétienne, qui avait civilisé les peuples du Nord, mis un frein à la débauche dans laquelle l'Italie était plongée, fait défricher le territoire européen, dessécher les marais dont son sol était couvert, assainir son climat; qui avait fait percer des routes, construire des ponts, établir des hôpitaux; qui avait répandu parmi le peuple l'importante science de la lecture et de l'écriture; qui avait partout ouvert des registres pour les actes civils; qui avait commencé à rassembler des matériaux pour l'histoire ; qui avait diminué et presque anéanti l'esclavage ; enfin, qui avait organisé la Société politique la plus nombreuse qui ait jamais existé ; la religion chrétienne, disons-nous, après avoir rendu tous ces importants services, était une institution qui avait rempli son temps, fourni toute la partie utile de sa carrière ; elle avait vieilli; et cette institution, sous le rapport des lois qu'elle avait données à la Société, comme sous celui des juges auxquels elle l'avait soumise, sous le rapport de la morale qu'elle enseignait, comme sous celui des prédicateurs qu'elle mettait en activité, était devenue à charge à la Société.

La religion n'était et ne pouvait être, aux yeux d'une tête aussi forte que celle de Bacon, que la théorie scientifique générale. Or une théorie n'a pour objet que de

lier des faits. Il y avait déjà 1500 ans que cette théorie était organisée ; il n'était pas étonnant qu'elle se trouvât insuffisante pour disposer dans le meilleur ordre les connaissances que l'esprit humain possédait 1500 ans après, et il était impossible qu'elle pût lier les faits qui n'avaient été découverts que postérieurement à son établissement.

Les Arabes avaient retravaillé la science dans ses éléments, puisqu'ils avaient fondé en même temps une nouvelle école astronomique et une nouvelle doctrine de médecine. Beaucoup de découvertes avaient déjà été faites dans la nouvelle direction qu'ils avaient donnée, mais il s'en fallait encore beaucoup que le nombre de matériaux nécessaires pour procéder à la construction du nouvel édifice scientifique fussent rassemblés. Bacon a senti vivement le besoin que l'esprit humain avait de continuer ses recherches, et il s'est attaché, par cette raison, à déconsidérer l'ancienne théorie qui avait acquis une force immense, en s'étant revêtue du caractère religieux; tandis que, d'une autre part, il a indiqué une multiplicité de moyens pour diriger les forces intellectuelles de manière à faire des découvertes dans toutes les directions scientifiques.

Ainsi, Bacon, en faisant ce qu'il y avait de mieux à faire, en disant ce qu'il y avait de mieux à dire, en écrivant ce qu'il y avait de mieux à écrire, pour l'époque à laquelle il a paru, a déconsidéré autant qu'il l'a pu la philosophie *à priori* et a favorisé de tout son pouvoir celle *à postériori*.

Croyez-vous, Messieurs, que si Bacon sortait aujour-

d'hui du tombeau, il tiendrait le même langage? Figurez-vous que ce grand homme, rendu à la vie, assiste à une séance de l'Institut; quel serait son étonnement en voyant que la philosophie n'est l'attribution d'aucune section de la première classe; qu'elle n'est l'attribution d'aucune classe de ce corps scientifique général; de manière que si lui, Bacon, qui lui sert de guide dans ses travaux de tous les genres, voulait y entrer, il ne pourrait être admis, sous aucun prétexte, dans la première classe; que la deuxième ne pourrait le recevoir que comme bel esprit, et la troisième, que comme érudit!

Figurez-vous que ce philosophe, sortant de l'Institut, entre à l'Université : quel serait son étonnement, en voyant que ce corps scientifique *enseignant* ne se rattache par aucun lien organique au corps scientifique *perfectionnant!*

Figurez-vous qu'en sortant de l'Université, il parcoure tous les cabinets politiques de l'Europe; quel serait son étonnement en voyant que dans tous on sente clairement et vivement qu'on se trouve dans la position la plus fâcheuse et la plus embarrassante, et que dans tous on ne présente que de petits moyens pour remédier à un grand mal! Quel serait son étonnement de voir qu'on n'y sente point la nécessité du rétablissement d'une institution politique commune à tous les peuples européens, pour les lier politiquement et mettre un frein à l'ambition nationale de chacun d'eux!

Nous voici arrivés épisodiquement si loin, qu'il ne nous reste plus qu'un pas à franchir pour nous trouver au point de vue général. Ce serait une lâcheté, dans

cette houzarderie scientifique, de revenir au corps de nos pensées, après avoir été si près du pic de l'intelligence, sans y avoir monté. Exaltez-vous, Messieurs, nous nous sentons inspirés, Bacon va parler par notre bouche..... C'est Bacon qui parle d'abord à l'Institut :

« Messieurs, vous êtes cent soixante, tous gens de beaucoup de mérite, sous le rapport du talent comme sous celui de l'érudition; vous avez des assemblées régulières; vous êtes partagés en classes et en sections ayant des attributs scientifiques distincts; vous avez des présidents, des secrétaires, et cependant vous ne formez point une corporation scientifique; vous n'êtes que des savants rassemblés, et vos travaux n'ont point d'ensemble; ils ne sont que des séries d'idées accolées, parce que vos idées ne se rattachent à aucune conception générale, parce que votre société n'est pas systématiquement organisée. C'est votre défaut d'organisation qui a été cause que vous n'avez fait que des réponses partielles, et par conséquent médiocres et insuffisantes, à la superbe question que l'Empereur vous a adressée, en vous demandant : *Quels étaient les moyens à employer pour accélérer les progrès des sciences?*

» Voulez-vous, Messieurs, vous organiser? Rien n'est plus facile : faites choix d'une idée à laquelle vous rapportiez toutes les autres, et de laquelle vous déduisiez tous les principes comme conséquences; alors vous aurez une philosophie; cette philosophie sera certainement basée sur l'idée de la GRAVITATION UNIVERSELLE, et tous vos travaux prendront dès ce moment un caractère systématique. Quant au moyen d'organiser votre

corporation, il est également simple ; il est le même. Donnez à une de vos classes la philosophie pour attribution ; chargez les membres que vous y admettrez, de DÉDUIRE ou de RATTACHER, suivant qu'ils procéderont *à priori* ou *à postériori*, DE ou A l'idée de la gravitation universelle, tous les phénomènes connus ; et vous vous trouverez systématiquement organisés sous le rapport *actif* et sous le rapport *passif*, c'est-à-dire sous le rapport des *idées* et sous celui de la *corporation;* et votre force, sous l'un et l'autre de ces rapports, deviendra incalculable. »

Ensuite à l'Université :

« Votre corporation n'a qu'une existence bâtarde et précaire ; elle sera nécessairement de très-courte durée, si vous ne prenez pas promptement des moyens pour la consolider. Les seuls moyens qui puissent atteindre ce but sont :

» 1° De vous rapprocher le plus possible de l'Institut, de vous lier intimement avec lui ; de vous lier si intimement que vous ne formiez ensemble qu'une corporation, la grande corporation scientifique française. Ce corps, alors, se trouvera divisé en deux parties ayant des attributions bien distinctes, savoir : l'Institut, celle de PERFECTIONNER la science, et vous celle de l'ENSEIGNER ;

» 2° De ne jamais perdre de vue que dans l'enseignement on doit presque toujours donner la préférence à la marche *à priori* sur celle *à postériori;*

» 3° De vous occuper le plus promptement possible d'organiser dans l'instruction publique (qui est confiée

à vos soins) un cours de philosophie, basé sur l'idée de la gravitation, et qui ait pour objet de déduire de ce principe, le plus directement possible, l'explication des phénomènes de toutes les classes. »

Enfin, au cabinet des Tuileries, en adressant la parole à l'Empereur :

Sire,

« Vos armées ont parcouru tout le continent, depuis Cadix jusqu'à Moscou, depuis Hambourg jusqu'aux extrêmités de l'Italie; ainsi, votre gloire militaire est à son comble, et les efforts que vous feriez pour l'augmenter ne pourraient que la diminuer. Votre jeunesse impériale a été la plus brillante dont l'histoire fasse mention. Vous êtes parvenu à la maturité de l'âge, et votre règne doit prendre le caractère de calme et de solidité qui est l'attribut honorable de cette période de la vie.

» Sire, vous avez pris Charlemagne pour modèle; sous le rapport militaire, vous l'avez de beaucoup dépassé; mais Charlemagne n'a pas seulement été militaire, il s'est aussi distingué dans la politique : il est le plus grand politique que l'Europe ait produit; votre grande âme peut-elle supporter l'idée de lui être inférieur sous ce rapport ?

» Charlemagne a été le véritable organisateur de la Société européenne; il a systématiquement uni les peuples qui la composent par un lien politique qui est resté intact, qui a parfaitement rempli sa destination, depuis le VIIIe siècle jusqu'au XVe; qui, depuis le XVe jusqu'à

présent, s'est rompu brin par brin, et que Votre Majesté a fini de détruire en retirant au Pape la souveraineté de Rome.

» Charlemagne a senti que l'immense population de toute une partie du monde et des îles adjacentes, composée de plusieurs nations, ayant des mœurs bien tranchées, des langues radicalement distinctes, qui étaient séparées par des obstacles naturels, qui habitaient des climats différents et ne se nourrissaient pas des mêmes aliments, ne pouvaient pas vivre sous le même gouvernement. Il a également senti que ces peuples divers, et dont les territoires étaient contigus, seraient nécessairement dans un état de guerre continue, s'ils n'étaient pas liés par des idées générales communes, et si une corporation composée des hommes les plus savants n'était pas chargée de faire application des principes généraux aux objets qui seraient pour eux d'un intérêt commun, et ne formait pas un tribunal du droit des gens. Il a senti que la religion était un code de morale qui devait être commun à tous les peuples européens, et que le corps administratif, composé des ministres de cette religion, devait également avoir le caractère d'institution générale. Enfin, il a senti qu'il fallait rendre la religion et les chefs du clergé indépendants, et, par conséquent, les soustraire à l'action directe de tout gouvernement national. Telles sont les raisons qui l'ont déterminé à donner au Pape la souveraineté de Rome et de son territoire.

» Sire, je diviserai en trois parties ce qui me reste à vous dire; dans la première, j'examinerai rapide-

ment ce qui s'est passé depuis Charlemagne jusqu'au xve siècle; dans la deuxième, je vous ferai remarquer, d'une part, la manière dont le lien politique, au moyen duquel Charlemagne avait uni les peuples européens, a été successivement rompu par l'action du progrès des lumières, et, d'une autre part, comment les sciences, par leurs progrès, ont donné les moyens de réorganiser la Société européenne et d'améliorer son système politique; dans la troisième partie, je dirai franchement à Votre Majesté la manière dont elle peut employer sa toute puissante force d'intelligence et son immense pouvoir politique pour le bonheur de l'Europe, pour la gloire de la nation française et pour sa satisfaction personnelle; travaux que la postérité exigera que vous ayez menés de front, pour vous accorder la prééminence sur Charlemagne, que vous avez pris pour modèle.

Première partie.

L'histoire est, dit-on, le bréviaire des rois; à la manière dont les rois gouvernent, on voit bien que leur bréviaire ne vaut rien; l'histoire, en effet, sous son rapport scientifique, n'est pas encore sortie des langes de l'enfance. Cette importante branche de nos connaissances n'a encore d'autre existence que celle d'une collection de faits plus ou moins bien constatés. Ces faits ne sont liés par aucune théorie, ils ne sont point enchaînés dans l'ordre de conséquences; ainsi, l'histoire est encore un guide insuffisant pour les rois aussi bien que pour leurs sujets; elle ne donne ni aux uns ni aux autres les moyens de conclure *ce qui arrivera de ce qui est arrivé.* Il

n'existe encore que des histoires nationales, dont les auteurs se sont proposé pour principal objet de faire valoir les qualités de leurs compatriotes, et de déprécier celles de leurs rivaux. Aucun historien ne s'est encore placé au point de vue général; aucun n'a fait encore l'histoire de l'Espèce; aucun, enfin, n'a dit aux rois : voilà ce qui résultera de ce qui est arrivé, voilà l'ordre de choses auquel les lumières conduiront, voilà le but vers lequel vous devez diriger l'action de l'immense pouvoir qui se trouve dans vos mains.

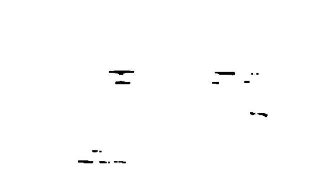
» Dire aux rois qu'ils doivent travailler au bonheur de leurs sujets, c'est leur dire une chose vague et qui n'est réellement d'aucune utilité pour la direction de leur conduite. Je pourrais beaucoup étendre ce préambule, sans qu'il cessât d'être intéressant; mais les moments de Votre Majesté sont trop précieux pour les employer à des choses de pur agrément. Je le terminerai donc par une seule observation : c'est que l'unique point important sur lequel les historiens modernes de toutes les nations se soient généralement accordés, est une erreur, ainsi que je vais le prouver. Ils ont tous appelé les siècles qui se sont écoulés depuis le IXe jusqu'au XVe, des siècles de barbarie, et la vérité est que ce sont ceux pendant lesquels se sont établies toutes les institutions de détail qui ont donné à la Société européenne une supériorité politique décidée sur toutes celles qui l'avaient précédée.

Voyons d'abord quelles ont été les principales institutions politiques, depuis le IXe jusqu'au XVe siècle; examinons quel a été l'esprit de chacune d'elles,

et de quelle manière, par leur opposition, elles ont pu concourir au maintien de l'ordre social et même à son amélioration.

» La division en pouvoir *spirituel* et pouvoirs *temporels*, est la première qui se présente à l'esprit ; cette division est bonne au point qu'elle n'est susceptible d'aucune amélioration ; elle dérive directement de la division de nos facultés, en faculté de considérer les choses *à priori*, et faculté de les envisager *à postériori*. Le pouvoir spirituel est l'application politique de notre faculté de considérer les choses *à priori*, de même que les pouvoirs temporels sont l'action politique résultant de notre faculté d'envisager les choses *à postériori*. Ces deux pouvoirs ont chacun leurs limites naturelles ; ils se bornent l'un l'autre, de même que les deux facultés de notre intelligence dont je viens de vous parler. Considère-t-on les choses *à priori*, c'est avec facilité qu'on descend les premiers échelons ; mais plus on s'éloigne du point de départ, et plus la marche est incertaine pour parcourir l'espace qui sépare le fait général des faits particuliers. L'inconvénient opposé arrive quand on part des faits particuliers pour remonter au fait général ; on monte facilement les premiers échelons, mais les pas suivants, pour s'élever jusqu'au fait général, deviennent très-incertains. En politique, le pouvoir spirituel peut bien juger des objets d'une utilité commune à toutes les nations, mais son action devient incertaine et même nuisible quand il s'agit de régler les intérêts particuliers de chacune d'elles. Les pouvoirs temporels, au contraire, sont bons régulateurs des intérêts particuliers de cha-





per, après que vous l'aurez lu, afin que vous puissiez porter toute votre attention sur la suite de la série dont ce mémoire a le développement pour objet. En un mot, nous vous prions d'oublier pour le moment ce qu'a dit Bacon ressuscité, pour ne penser qu'aux écrits du baron de Vérulam.

SIXIÈME PENSÉE.

Les circonstances, ainsi que nous l'avons prouvé dans l'article précédent, n'avaient point appelé Bacon à être un homme général. Il n'a donc pas pu se placer au point de vue scientifique le plus élevé, et il faut remonter jusqu'à Socrate pour trouver un philosophe qui ait envisagé la science dans sa plus grande généralité. Socrate est le premier, il est le seul qui ait constamment embrassé d'un seul coup d'œil tout l'horizon scientifique. On nous demandera sur quoi nous fondons cette opinion, puisque les écrits de Socrate ne nous sont point parvenus. A cela nous répondrons que nous la fondons sur un fait qui, pour être indirect à la question, n'en fournit pas moins une base très-solide à notre raisonnement. Ce fait est que l'école socratique s'est divisée en deux branches, c'est-à-dire en deux écoles secondaires; que l'une a adopté le mode des considérations *à priori*, tandis que l'autre a toujours procédé dans ses recherches scientifiques *à postériori*; or, ces deux écoles ayant, chacune de son côté, bien formellement déclaré qu'elles se basaient sur la doctrine de Socrate, il en résulte évidemment que ce philosophe procédait indifféremment dans ses leçons,

à priori ou *à postériori;* que ses élèves, suivant leur genre d'esprit, avaient adopté l'un ou l'autre de ces deux modes, et qu'après lui, aucun d'eux ne s'étant trouvé capable de les suivre tous les deux indifféremment, son école s'est divisée en deux écoles secondaires. Il en résulte la preuve que Socrate, comme nous l'avons dit plus haut, a exercé et professé la plus haute philosophie, la philosophie d'une généralité absolue.

SEPTIÈME PENSÉE.

Messieurs, Socrate est mort depuis environ deux mille trois cents ans. Pendant les premiers onze à douze cents ans, la Philosophie PLATONNIÈRE, c'est-à-dire la marche *à priori* a eu l'ascendant. Depuis onze à douze cents ans, ce sont les ouvrages d'ARISTOTE, c'est-à-dire la philosophie *à postériori*, qui est préférée. Ainsi l'esprit humain a parcouru une des grandes périodes philosophiques; ainsi les circonstances actuelles appellent le premier homme qui sera doué du génie philosophique à se placer moralement au point de vue socratique.

Cette pensée, Messieurs, constitue le dernier terme de la série que nous nous étions proposé de vous exposer dans le présent mémoire; nous allons maintenant, pour procéder à la manière de Socrate, vous présenter ces mêmes idées repensées et conçues *à priori*. Nous intitulerons cette seconde partie de notre mémoire : *Discours de Socrate à ses élèves;* nous lui ferons parler le langage qu'il leur aurait tenu, s'il avait prévu tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour.

SOCRATE A SES ÉLÈVES.

« La croyance à plusieurs causes animées, continuellement en guerre les unes avec les autres, agissant à l'insu de Jupiter, leur chef suprême, en lui faisant des niches, est absurde; si le monde était ainsi gouverné, il serait dans le chaos. Pour que le bel ordre que nous voyons établi existe dans l'univers, il faut qu'il soit régi par une seule cause.

» Les Grecs sont fiers des connaissances qu'ils possèdent; ils ont droit de l'être, en se bornant à la comparaison de ce qu'ils savent avec ce que savaient les peuples qui les ont précédés; mais ils seraient bien peu satisfaits de leurs lumières, s'ils comparaient ce qu'ils savent avec ce qui leur reste à apprendre. Ils se laissent dominer par leur imagination, leur attention est presque entièrement absorbée par les beaux-arts. Ils sont dans ce genre tellement forts, que je doute que leurs successeurs puissent les égaler. Mais ce genre est-il le premier? Je ne le pense pas, je ne le regarde que comme un amusement. La philosophie me paraît la plus importante de toutes les sciences.

» Le philosophe se place au sommet de la pensée; de là il envisage ce qu'a été le monde et ce qu'il doit devenir. Il n'est pas seulement observateur, il est acteur; il est acteur du premier genre dans le monde moral, car ce sont ses opinions sur ce que le monde doit devenir qui règlent la société humaine. Avant de vous entretenir

de ce que le monde doit devenir, avant de vous engager à réunir vos efforts aux miens pour organiser la Société humaine de la manière la plus avantageuse pour son bonheur, je vais récapituler le passé, car c'est toujours sur le passé qu'il faut baser les raisonnements sur l'avenir. Je rendrai cette récapitulation la plus rapide possible, parce que les idées qu'elle contient vous sont familières.

» Les premiers hommes n'ont eu sur les animaux les plus élevés après eux sur l'échelle d'organisation, que la supériorité d'intelligence qui résultait directement de leur supériorité d'organisation; et cette supériorité était si faible, qu'elle n'était qu'une nuance presque imperceptible. Il s'est écoulé bien du temps avant qu'ils soient parvenus à former une langue. Ce n'est que depuis la formation complète de la langue (époque qui a été signalée par la formation des signes abstractifs et par la division des idées générales, *causes*, *effets*), que l'intelligence humaine s'est trouvée décidément d'un rang supérieur à celle des autres animaux, c'est-à-dire qu'une forte ligne de démarcation a séparé l'intelligence humaine de l'instinct des animaux inférieurs. Je ne considère tous ces travaux que comme des travaux préliminaires préparatoires, que comme des travaux avant la confection desquels il n'était pas possible à l'esprit humain de concevoir un bon plan de travail, et d'établir la méthode d'après laquelle il devait diriger ses recherches et ses combinaisons.

» Je vais fixer les idées générales sur lesquelles le système scientifique sera à tout jamais basé.

vers se compose pour chacun de nous de deux l'une constitue le moi de chacun, l'autre se de ce qui lui est extérieur. J'appellerai la grande grand monde, et la petite, le petit monde. Il y et réaction continue du grand sur le petit et du r le grand monde.

petit et le grand monde sont deux phénomènes ment semblables, ils ne diffèrent que par la dion et la durée.

Nous avons donc deux manières d'étudier l'univers; pouvons l'étudier dans le grand ou dans le petit de. Ces deux manières diffèrent essentiellement. us connaissons principalement le grand monde par action de la circonférence au centre, et le petit onde par son action du centre à la circonférence, ce ui constitue l'étude de l'univers dans le grand monde, tude *à postériori*, et dans le petit monde, étude *à priori*.

» Tous les petits mondes se ressemblent sous les rapports les plus importants; ainsi, en m'étudiant moi-même, j'étudie à la fois tous les hommes, et en vous communiquant mes observations sur les actions que j'ai trouvées utiles et sur celles que j'ai trouvées nuisibles à mon bonheur, je tends à mettre tous les hommes en harmonie; ce qui est le principal objet que doit se proposer la philosophie.

» Je dis que le philosophe doit étudier l'univers de préférence dans le petit monde; mais je ne prétends pas qu'il doive négliger l'observation du grand monde, car ces deux études s'entr'aident et s'enlacent tellement,

position avec la vôtre, dans laquelle on suivra, d'après votre exemple, la méthode *à priori* (1).

» Avant de vous dire ce qui arrivera aux deux Ecoles qui s'établiront après moi et qui se diviseront les travaux qui sont concentrés dans la mienne, lesquelles seront, d'une part, celle que vous fonderez qui examinera les choses *à priori* et qui étudiera l'univers (aussi exclusivement que possible) dans le petit monde; d'autre part, celle qui sera fondée par le plus capable de vos élèves, qui étudiera l'univers principalement dans le grand monde, et qui examinera les choses en partant de la circonférence pour aller au centre, je vais vous entretenir un instant des avantages et des inconvénients qui résulteront de cette division.

» Les avantages de la concentration des travaux scientifiques en une seule École, sont que les considérations *à priori* et *à postériori* étant menées de front, ainsi que l'étude de l'univers dans le grand et le petit monde, les opérations d'un genre servent de preuve et de complément à celles de l'autre; mais par la division en deux Écoles, il sera établi des séries de faits infiniment plus étendues, et elles seront soumises à un examen infiniment plus approfondi, chacune des Écoles poursuivant par sa constitution ses études, autant que possible, dans le même mode de considérations.

(1) Cette prédiction de Socrate s'est vérifiée : Aristote est devenu émule et rival de Platon. Les Académiciens et les Péripatéticiens, qui n'ont pas cessé d'exister depuis et qui subsistent encore aujourd'hui, les premiers représentés par les philosophes allemands, et les seconds par l'École anglaise et française, sont émules et rivaux.

» Je vais vous parler maintenant du sort qui attend l'École que vous fonderez et celle qu'établira le plus éminemment intelligent de vos élèves. Pendant toute la durée de l'Espèce humaine, elles existeront l'une et l'autre, et la supériorité qu'elles obtiendront l'une sur l'autre sera alternative et jamais complète. Jamais l'une ne subalternisera complétement l'autre. La vôtre sera plus suivie que celle de votre élève pendant mille ou douze cents ans, et celle de votre élève sera préférée à la vôtre pendant un temps égal, c'est-à-dire pendant dix à douze siècles (1).

» Vous désirez sûrement connaître les principaux événements qui rempliront les dix ou douze siècles de succès que je prédis à l'École que vous fonderez. Je vais vous en instruire.

» Les idées philosophiques que je vous enseigne

(1) La prédiction de Socrate s'est complétement vérifiée, car c'est le platonicisme qui a servi de base à l'organisation de la religion; car les pères de l'Église, qui ont été les seuls savants pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, étaient platoniciens; car le platonicisme a été préféré à la doctrine d'Aristote, depuis sa fondation, qui remonte à quatre cents ans avant J.-C., jusqu'au VIIIe siècle, époque à laquelle les Arabes ont traduit les œuvres d'Aristote et les ont prises pour guide, ce qui fait bien 1,100 ans de prééminence, formant le terme moyen entre mille ou douze cents ans de succès que Socrate avait promis à son disciple ou à l'École qu'il constituerait.

L'École d'Aristote, qui a été remise en vigueur, en honneur, en position de prééminence par les Arabes, et dont l'esprit qui constitue *le laconisme* domine encore le platonisme auquel les Allemands ont fait jusqu'à présent d'inutiles efforts pour faire obtenir la préférence, a joué le premier rôle depuis le VIIIe jusqu'au XIXe siècle, ce qui lui a composé onze siècles de succès, conformément à la prédiction de Socrate.

sont certainement utiles à l'espèce humaine; mais il n'y a pas de grands biens qui ne soient accompagnés de maux importants. Ces idées amèneront le renversement de la Société grecque. Cette Société a pour lien général le respect que les peuples dont elle est composée ont pour le temple de Delphes et pour les oracles que rendent les prêtres de ce temple. Je renverse la considération dont vos divinités jouissent, ainsi que celle que les prêtres de ces divinités ont obtenue. Je brise donc le lien qui unit les peuples grecs. Leur force consiste dans leur union; une fois désunis, ils seront facilement vaincus et soumis. Ce sont les Romains qui les subjugueront. Les Romains, après avoir soumis toute la terre, seront à leur tour vaincus par les peuples barbares qui sortiront des déserts et des forêts, limites auxquelles leurs armes seront arrêtées. L'Espèce humaine sentira alors le besoin de baser l'organisation sociale sur des idées plus larges et plus philanthropiques que celles qui sont admises aujourd'hui; et les principes que vous enseignerez, PLATON, qui pendant les cinq ou six premiers siècles ne seront étudiés que par un petit nombre d'hommes, deviendront à cette époque des principes réputés religieux, c'est-à-dire révélés, ce sont eux qui civiliseront la masse entière de la Société européenne; ils seront alors professés par toutes les classes de la Société. Mais comme il est de la nature des choses que toute institution se vicie avec le temps, les prêtres qui auront eu une conduite énergique et pure, pendant qu'ils auront joué un rôle d'opposition, abuseront du pouvoir suprême, quand ils s'en seront emparés; c'est alors que votre École descendra du

premier au second rang, et que celle qui sera fondée par votre élève, et qui aura pour objet l'étude du grand monde, fixera l'attention des têtes fortes qui chercheront le remède aux abus que vos arrière-petits disciples auront introduits pour accroître leurs moyens de se procurer des jouissances très-peu philosophiques.

» Me voilà enfin arrivé, mes chers élèves, au moment le plus intéressant et le plus important pour l'esprit humain, qui puisse exister pendant toute la durée de l'Espèce, puisque c'est celui où, après avoir fourni en totalité sa carrière ascendante, elle restera quelque temps stationnaire avant de descendre sa vie; c'est sur ce moment que je désire principalement fixer votre attention, et c'est pour ne point la fatiguer par un emploi préliminaire de vos forces, que j'ai franchi rapidement l'espace immense qui sépare ce jour de l'époque dont je vais vous parler, et qui aura lieu dans deux mille cinq cents ans.

» Les travaux de nos devanciers n'ont été, n'ont pu être, comme je vous l'ai dit, que des travaux préliminaires, préparatoires; tous les instruments d'intelligence qu'ils ont fabriqués, toutes les idées qu'ils ont trouvées étaient nécessaires pour mettre l'esprit humain en état de commencer l'esquisse du système scientifique. Jusqu'à cette époque, il n'a pas été possible de donner l'ensemble aux connaissances acquises, de les coordonner, en un mot, de les systématiser. Placé sur un amas de matériaux moins volumineux, moins élevé, il n'était pas possible d'embrasser d'un seul coup d'œil tout l'horizon du domaine de la science.

» Les moyens de l'esprit humain sont si bornés, qu'il

lui faut beaucoup de temps pour terminer une opération quand elle est de quelque importance. Je commence l'esquisse du système scientifique, et cette esquisse ne sera pas terminée avant 2,000 à 2,500 ans. Oui, mes amis, des milliards d'hommes et des milliers d'années sont nécessaires pour construire l'édifice dont je pose la première pierre. Cela cessera de vous étonner, quand vous aurez réfléchi à la multitude d'opérations que ce travail exige; ce sont toutes les opérations intellectuelles possibles qu'il faudra faire; il s'en trouvera donc de tous les degrés de généralité et de tous ceux de particularité possible, et cela est innombrable.

» Ainsi voilà trois grandes époques : je donne à la première le nom d'époque des travaux préliminaires, elle renferme tout ce qui s'est passé, tout ce qui a été fait avant nous; à la seconde, qui est celle que nous commençons, je donne celui d'époque de l'organisation du système *conjectural*. La troisième, qui commencera dans vingt à vingt-cinq siècles, portera celui de l'époqne de l'organisation du système *positif*. L'époque actuelle et celle qui commencera dans vingt à vingt-cinq siècles se ressembleront, sous le rapport que c'est moi qui commence cette époque et que ce sera un seul individu qui commencera l'autre. Oui ce sera un seul individu et cela ne peut pas être autrement, car la combinaison des pensées de plusieurs personnes ne pourrait pas former une conception dont le caractère fût unitaire; or, unitaire et systématique étant une seule et même chose, dire qu'il existera une époque dans laquelle l'esprit humain organisera un système scien-

tifique positif, c'est dire que la coordination des principales parties de ce système sera faite par un même individu.

» C'est moi qui reparaîtrai à cette époque. Vous imaginez sûrement, d'après cette prédiction, que j'ajoute foi aux idées de Pythagore sur la métempsycose; vous vous trompez; mes idées à cet égard sont très-différentes des siennes. Je vais, à cette occasion, vous faire connaître mon opinion tout entière sur la doctrine générale de l'illustre philosophe de Samos. Je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que ce retour sur le passé reposera notre esprit, lui donnera de l'aplomb, et lui rendra la vigueur nécessaire pour continuer et terminer l'examen de l'avenir général de l'Espèce humaine.

» Pythagore disait : Je me souviens très-bien de m'être trouvé au siége de Troie; j'étais alors Euphorbe, Ménélas m'a blessé; j'ai ensuite été Hermotime, puis un pêcheur, et dans ce moment je suis Pythagore.

» Cela nous prouve jusqu'à quel point un homme de génie peut être égaré par son imagination, et prendre les idées les plus fantastiques pour des choses certaines. Cela nous prouve que ce philosophe envisageait les âmes comme des êtres dont l'existence était indépendante de celle des corps et dont la durée correspondait à celle de plusieurs enveloppes. Ma manière de considérer l'âme est très-différente ; c'est pour moi une conception métaphysique, c'est le point géométrique où toutes nos sensations convergent et d'où elles divergent. Quand je vous dis, je reparaîtrai dans 2,000 ans, j'entends que les circonstances morales devant se trouver, à cette

époque, à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, il se trouvera alors un homme dans lequel des sensations à peu près semblables à celles que j'éprouve convergeront, et duquel divergeront des idées de la même nature que celles dont je parlerai dans la deuxième partie de ce discours.

» Voilà la différence qui existe entre la manière dont Pythagore a conçu la métempsycose, et celle dont je l'envisage. Je vais maintenant vous parler de la doctrine de ce philosophe ou plutôt des conceptions qui ont servi de base à sa doctrine. Il l'a fondée, d'une part, sur son idée de la métempsycose, telle que je viens de l'exposer; de l'autre, sur cette considération : *La science des nombres est l'unique science.* L'accolement de ces deux idées est monstrueux, car l'une appartient au système conjectural et l'autre au système positif. Je dirai plus : la première est en arrière du système conjectural, et la deuxième en avant du système positif.

» Toutes les opérations de notre esprit sont des comparaisons; ainsi une idée générale ne peut être, d'une part, que le résultat des comparaisons que l'esprit a faites, de l'autre, que l'aperçu de celles qu'il doit faire. L'idée générale : *l'univers est régi par une cause unique, mais animée*, est celle qui servira de base au système conjectural dont je commence l'organisation.

» Cette idée se divise en deux parties qui constituent les termes de la comparaison la plus capitale que ce système renferme : 1° la cause qui met le grand monde en action; 2° les causes qui dirigent les actions des petits mondes. On ne peut établir de comparaison qu'entre

deux choses de même nature. Ainsi, il faut indispensablement concevoir le grand et le petit monde comme régis par des causes semblables. Le grand monde étant supposé régi par une cause unique, mais animée, le petit monde doit être envisagé comme gouverné par une cause semblable. La qualité d'éternité étant donnée à la cause qui régit le grand monde, doit l'être également à celle qui régit les petits. On peut seulement dire que la première n'a point eu de commencement et que l'autre a été créée, parce qu'il n'est pas nécessaire, pour le raisonnement, que le second membre de la comparaison ait existé avant le moment où commence cette opération logique. Pythagore considérait la durée de l'âme comme limitée, comme correspondant seulement à la durée de quelques enveloppes ; ses idées sont donc, sous ce rapport, en arrière du système dont je commence l'organisation.

» Je vais maintenant vous prouver que la conception : *La science des nombres est la science unique*, est très en avant du système positif auquel l'esprit humain ne sera en état de travailler que dans 2,000 à 2,500 ans.

» Établissons d'abord clairement la différence qui existera dans le système conjectural et dans le système positif.

» Dans le système conjectural, l'univers sera supposé régi par une cause unique, mais animée. Dans cet ordre de conception, on se dispensera d'établir les idées intermédiaires ; on prendra l'organisation de l'être moral comme une chose connue, et on se bornera à présenter les deux extrêmes, c'est-à-dire la volonté et l'action de

l'être général pour le grand monde, et des êtres particuliers pour les petits mondes. Dans le système positif, l'univers sera supposé régi par une loi, et les savants se trouveront alors forcés d'établir des idées intermédiaires entre la *cause* et *l'effet.*

» Je sens fréquemment le besoin de rebaser mes idées. Je vais récapituler la série des pas généraux de l'intelligence humaine jusqu'à ce jour :

» 1° Les hommes, à leur origine commune avec les autres animaux, ne jouissent que de la supériorité d'intelligence qui résulte directement de leur supériorité d'organisation, et cette supériorité est presque imperceptible.

» 2° Les hommes inventent des signes, ces signes leur donnent un ordre de moyens d'intelligence absolument supérieur à celui des autres animaux, dès le moment qu'ils arrivent à la division générale des idées en deux classes : *causes*, *effets*.

» 3° Les hommes considérant le soleil, la lune, les étoiles, la mer, les fleuves, les montagnes et les forêts, ainsi que toutes les autres grandes masses, et tous les êtres qui ont sur eux une influence bien prononcée, utile ou nuisible, comme les causes premières de tout ce qui arrive, il s'établit à cette époque une division dans la Société humaine. D'une part, quelques hommes travaillent à établir l'explication des *effets* par la connaissance des *causes*; de l'autre, la masse de l'Espèce humaine devient dévote : elle adresse aux *causes* qu'elle imagine être les premières, des prières pour obtenir d'elles les *effets* qu'elle désire.

» 4° Les hommes s'élèvent à l'idée des causes invisibles ; ils divinisent chacune de leurs passions, chacune de leurs facultés ; ils constituent idéalement un olympe, et chargent ce conseil des dieux du soin de régir l'univers.

» Voilà ce qu'ont fait nos devanciers, voilà l'état dans lequel j'ai trouvé les choses quand j'ai entrepris de systématiser les connaissances humaines, c'est-à-dire de considérer tout ce qui existe comme étant les effets d'une même cause.

» Dans le système positif, l'univers sera soumis à la loi : *toute molécule a constitutivement tendance à se mouvoir dans la direction qui lui offre le moins de résistance.* La comparaison générale sera établie, d'une part, entre l'action des molécules *adhérentes entre elles;* et, d'autre part, entre celle des molécules *en état de fluidité.* La physique se partagera en deux parties, savoir la physique des *corps bruts* et celle des *corps organisés.* On constatera que dans les corps bruts, l'action des *solides* domine celle des *fluides*, et que dans les corps organisés, l'action des *fluides* est plus forte que celle des *solides.* On cessera d'envisager l'univers comme un composé de deux natures distinctes, savoir, la nature *morale* et la nature *physique.* On considérera comme des effets de l'action des fluides impondérables, les phénomènes qu'on envisage aujourd'hui comme ayant des causes surnaturelles ou divines. Ce sera en astronomie seulement que la physique et la métaphysique ne formeront qu'une seule et même science.

» Ainsi, vous voyez que l'idée, *la science des nombres*

est la science unique, est très en avant de ce que sera le système *positif*. Cette idée serait celle qui servirait de base au système EXACT, si l'esprit humain pouvait s'élever jusqu'à cette hauteur; mais la dépendance dans laquelle l'Espèce humaine se trouve de la planète qu'elle habite, planète dont la durée est nécessairement limitée, mettra un terme au progrès de son intelligence.

» Ainsi Pythagore a donné, comme je vous l'ai dit, pour base à sa doctrine, deux idées dont l'accolement est monstrueux, puisqu'elles ont été placées, par le grand ordre de choses, dans la série de nos progrès, à des distances immenses. C'est à ce défaut de méthode qu'il faut attribuer le peu de succès des travaux philosophiques de ce sublime génie, inventeur à jamais célèbre de l'idée du carré de l'hypoténuse. Déjà une partie de sa doctrine est oubliée, et le souvenir de l'ensemble de ses idées s'effacera complétement.

» Mes chers Élèves, pour éviter la faute que Pythagore a commise; pour ne pas forcer votre esprit à franchir de trop grands intervalles; pour motiver suffisamment le langage que je tiendrai dans 2,000 ans; pour vous mettre en état de juger les raisonnements que j'emploierai quand je travaillerai à l'organisation du système positif, je vais établir quelques idées intermédiaires, je vais vous parler de la marche que l'esprit humain suivra pendant qu'il s'occupera du système conjectural; je vais vous faire connaître ce qui arrivera de plus marquant pendant vingt à vingt-cinq siècles, et vous dévoiler les causes déterminantes des principaux faits.

» La doctrine que je vous enseigne n'aura, pendant

les cinq à six premiers siècles, que le caractère *scientifique;* dans les cinq à six siècles suivants, elle acquerra le caractère *religieux;* pendant un laps de temps égal, elle endossera le caractère *politique;* elle tombera enfin dans l'avilissement, successivement sous les rapports scientifique, religieux et politique, et sa chute durera, sous ces trois rapports, cinq à six cents années, après lesquelles je reparaîtrai pour fonder le système positif (1). »

Nous donnerons la suite de ce discours dans le troisième mémoire.

(1) La prédiction de Socrate s'est complétement vérifiée, car il s'est écoulé cinq à six cents ans depuis sa mort jusqu'au moment où la religion chrétienne a commencé à s'établir en Europe, et pendant ce laps de temps sa doctrine n'a eu que le caractère scientifique; il s'en est écoulé cinq à six cents depuis le moment où la religion chrétienne s'établit en Europe jusqu'à Charlemagne, et pendant ce laps de temps, la doctrine de Socrate, qui était le théisme et qui a servi de base à la religion chrétienne, s'est évidemment revêtue du caractère religieux. Il s'en est écoulé cinq à six cents depuis Charlemagne, qui a imprimé au système d'idées de Socrate, lequel avait déjà douze cents ans de date, le caractère politique, d'une part, en donnant au Pape la souveraineté de Rome, et d'une autre part, en forçant les Saxons à reconnaître la juridiction papale, jusqu'au XIVe ou XVe siècle, époque où Wiclef et Luther ont paru. Enfin, depuis Wiclef jusqu'à ce jour, voilà près de cinq cents ans d'écoulés, et pendant ces cinq cents dernières années, la doctrine de Socrate a cessé d'abord d'être scientifique, puisque le nouveau système astronomique produit par Copernic a été préféré par les savants à celui dans lequel la terre était placée au centre du monde et où tout l'univers avait été créé pour elle, particulièrement pour l'homme qui l'habitait; elle s'est dépouillée ensuite du caractère religieux, car Bayle d'abord, ensuite Voltaire et les Encyclopédistes, l'ont complétement tournée en ridi-

Cette conception se présente *à priori* dans notre esprit : nous l'exposons dans ce mode actif, imaginant, Messieurs, que vous ne nous saurez pas mauvais gré de ce que nous ne prenons pas la peine de la repasser au passif.

Vous êtes sûrement étonnés, Messieurs, contrariés de voir la suite du discours de Socrate renvoyée au troisième mémoire ; nous allons vous faire connaître les raisons qui nous ont engagé à prendre ce parti, nous espérons que vous les approuverez.

C'est du sort de l'Espèce humaine, jusque dans l'avenir le plus reculé, que nous parlerons dans la deuxième

cule sous ce rapport, et ont donné le nom de *superstition* à la croyance qui, jusque-là, avait porté cclui de *dévotion*. Enfin elle a cessé d'avoir un caractère politique, quand l'empereur Napoléon a retiré au Pape la souveraineté que Charlemagne lui avait donnée.

Qu'elle est belle, simple, qu'elle sera riche dans ses résultats, cette division non point créée mais observée, non point métaphysique mais physique, qui partage le temps écoulé depuis Socrate jusqu'à nous, d'abord en deux parties égales, ayant chacune un caractère bien distinct, puisque pendant la première moitié l'esprit humain a principalement marché *à priori*, tandis que, pendant la deuxième, l'École s'est occupée de la recherche de toutes les petites sources dont la réunion forme le fleuve philosophique *à postériori*, fleuve par parenthèse qui prend le nom de *priori* quand il se divise en canaux qui vont vivifier toutes les parties du domaine scientifique et porter l'union, l'abondance et le bonheur dans tous les champs d'intelligence particulière !

Qu'elle est belle cette sous-division du temps qui s'est écoulé depuis Socrate jusqu'à nous, en quatre parties égales, ayant chacune un caractère bien marqué, bien tranché, ainsi que nous l'avons établi dans la présente note !

Que l'histoire va devenir intéressante et instructive, quand les historiens auront reclassé les faits d'après cette théorie !

partie du discours de Socrate ; nous présenterons l'influence de la conception de la gravitation, comme devant être la plus grande possible ; nous présenterons cette idée comme devant jouer le rôle d'idée générale absolue et remplacer l'idée Dieu. Or cette idée, dans l'état actuel des choses, est si loin d'avoir ce degré de généralité, que nous ne serions point compris dans ce que nous dirions, si, par un travail particulier, nous ne le lui imprimions pas, ou si nous ne démontrions pas, au moins, qu'elle est susceptible de l'acquérir, démonstration qui sera l'objet du mémoire suivant.

CONCLUSION DE CE PREMIER MÉMOIRE (1).

Nous concluons de tout ce que nous avons dit dans le présent mémoire : 1° que les signes *à priori*, synthèse, physiologie, mode actif, sont synonymes sous le rapport le plus important des idées qu'ils expriment ;

2° Que les signes, *à postériori*, physique des corps bruts, mode passif, sont également synonymes sous leurs rapports les plus importants ;

3° Que la philosophie générale consiste à présenter à volonté les idées dans un des modes ou dans l'autre.

(1) L'intelligence des idées contenues dans ce mémoire, ainsi que celle de sa conclusion, seront beaucoup plus faciles à ceux qui auront lu un travail que je viens de faire paraître sur la *Science de l'homme*. J'en ai distribué soixante copies qui se trouvent entre les mains des savants les plus marquants, particulièrement des physiologistes, des historiens et des métaphysiciens. Il m'en reste encore quelques-unes que je m'empresserai de communiquer à ceux qui me manifesteront le désir de les avoir.

PROGRAMME DU SECOND MÉMOIRE.

La rédaction de ce mémoire sera bientôt terminée, nous nous empresserons de vous la présenter, dès que nous y aurons mis la dernière main. Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à vous faire connaître la division que nous avons adoptée, et à vous énoncer les objets qui seront traités dans chacune de ses fractions; nous espérons que cela suffira pour vous mettre en état de juger la valeur de notre travail, dans ses rapports les plus importants.

Nous nous proposons deux objets dans ce second mémoire; l'un, de prouver que la découverte de la gravitation, ainsi que toutes les autres découvertes de Newton, ont été faites *à postériori;* l'autre, de présenter les idées trouvées par ce grand géomètre et physicien, repensées et conçues *à priori.* Ainsi le présent mémoire se divisera naturellement en deux parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous diviserons cette première partie en quatre sections.

PREMIÈRE SECTION.

Dans cette première section, nous ferons l'histoire des découvertes astronomiques, depuis le xve siècle jusqu'à Newton. Nous nous attacherons principalement à rendre compte de celles faites par Copernic, Képler, Galilée, Huyghens et le grand Descartes. Nous prouverons que

l'idée de la gravitation n'a été que le résumé des idées de ces cinq grands hommes, et que si Newton se présente à l'imagination comme d'une taille colossale, c'est qu'il se montre à nous monté sur les épaules de cinq géants chevauchés.

DEUXIÈME SECTION.

Nous analyserons dans cette deuxième section les travaux de Newton, d'abord son idée de la gravitation, ensuite celle qui a servi de base à l'invention du calcul infinitésimal, puis celle sur laquelle il a fondé son optique. Nous ferons remarquer : 1° que dans tous ses travaux il a suivi la marche *à postériori ;* 2° que ses idées sur l'optique se sont trouvées, sous leur rapport physique, en opposition avec celle du vide qu'il avait cru nécessaire d'établir pour mettre sa conception de la gravitation à l'abri de toute objection ; 3° que l'idée de la gravitation n'a été présentée par lui que comme une hypothèse ; qu'il n'a appliqué cette hypothèse qu'à l'astronomie, et même qu'à une partie de l'astronomie, c'est-à-dire aux *solides* célestes, sans avoir considéré les effets que cette force devait produire sur les *fluides.*

TROISIÈME SECTION.

Dans cette troisième section, nous ferons l'histoire des progrès de l'idée de la gravitation, depuis le moment de sa découverte jusqu'à ce jour ; nous remarquerons surtout la belle expérience de Cavendish, qui a constaté que la gravitation avait lieu dans l'atmosphère terrestre

comme dans les espaces célestes, puisque l'attraction des montagnes s'y faisait sentir d'une manière appréciable.

QUATRIÈME SECTION.

Nous nous attacherons principalement, dans cette quatrième section, à faire voir les inconvénients qui sont résultés de l'erreur que l'École a commise en considérant Newton comme un philosophe, et en envisageant la physique des corps bruts comme l'unique point de départ des travaux scientifiques, et la méthode *à postériori* comme la seule qui pouvait améliorer le sort de l'Espèce humaine, en perfectionnant ses connaissances acquises.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous diviserons également cette deuxième partie en quatre sections.

PREMIÈRE SECTION.

Nous présenterons dans cette première section les deux idées de Newton représentées et conçues *à priori.* Nous démontrerons : 1° que par cette opération on comprend, on lie entre elles toutes les vérités trouvées par Newton, et qu'on fait disparaître les erreurs qu'il avait commises, c'est-à-dire l'opposition dans laquelle il avait placé certaines de ses vues ; 2° que par cette marche on rallie toutes les découvertes en physique générale, faites depuis Newton, à celles que ce grand homme nous a laissées ; 3° que par ce moyen on organise une théorie qui conduira vraisemblablement à la découverte des faits néces-

saires pour soumettre au calcul l'obliquité et l'excentricité des orbes des astres dépendant du système solaire, en raison de leur densité et du degré de rareté des milieux dans lesquels ils parcourent leur carrière.

DEUXIÈME SECTION.

Nous ferons voir les avantages particuliers pour l'astronomie, et généraux pour la science, qui résulteront de la marche *à priori;* nous ferons sentir qu'il est important de donner à cette direction la même vogue que celle opposée a eue constamment et même de plus en plus depuis le calife Almamoun jusqu'à ce jour.

TROISIÈME SECTION.

Nous ferons voir dans cette troisième section qu'on donne aujourd'hui beaucoup trop d'importance à l'analyse algébrique, et qu'on fait trop peu de cas de l'analyse logique, ce qui est constaté par le fait que la mathématique se trouve en tête de toutes les sciences de l'Institut, tandis que la logique n'est pas même admise dans la première classe. Nous ferons remarquer que l'analyse logique est la seule qui puisse être employée dans la physiologie, et notamment dans la science de l'homme, qui forme la sommité de cette branche de nos connaissances. Nous ferons voir que la mathématique, dans ses parties transcendantes, ne peut être appliquée qu'à des phénomènes dépendant de la physique des corps bruts, qui sont d'un intérêt très-secondaire, en comparaison de ceux de la physique des corps organisés.

Enfin nous démontrerons qu'il est important pour le bonheur de la Société de diminuer un peu le degré de considération dont la mathématique jouit dans ce moment.

Ce ne sera pas la considération des mathématiciens que nous dirons qu'il est utile de diminuer, mais seulement de la mathématique, car les mathématiciens sont aptes à être bons logiciens, ils sont aptes à faire faire des progrès à la science de l'homme, ils sont même, en général, plus aptes que d'autres, 1° parce que la mathématique donne de bonnes habitudes logiques; 2° parce que la mathématique, dans ce moment et depuis assez longtemps, étant la science la plus considérée, les têtes les plus fortes se sont de préférence livrées à cette direction. Nous rappellerons que c'est à Condorcet, mathématicien distingué, que la science de l'homme doit le dernier pas important qu'elle a fait.

QUATRIÈME SECTION.

Nous développerons dans cette quatrième et dernière section les idées suivantes :

Si Descartes reparaissait aujourd'hui, il rendrait en peu de temps à l'École française la prééminence dont elle a joui. Les circonstances dans lesquelles Descartes a paru n'étaient point favorables à son génie, et cependant il a fait faire des pas de géant à la science. Que ferait-il donc aujourd'hui que les circonstances seraient les plus favorables possibles à la nature de son génie?

Nous développerons aussi cette autre idée :

L'observation prouve que les révolutions scientifiques et politiques sont successivement, à l'égard les unes des autres, *causes* et *effets*. Locke et Newton ont paru peu de temps après la révolution d'Angleterre. Nous devons nous attendre tous les jours à voir éclore des idées scientifiques neuves et de la plus grande importance. Dites-nous, Messieurs, celles que nous vous soumettons ne sont-elles pas de nature à produire une grande révolution scientifique ?

CONCLUSION DE CE SECOND MÉMOIRE.

De tout ce que nous aurons dit dans ce second mémoire, nous concluons :

1° Qu'on peut déduire d'une manière plus ou moins directe l'explication de tous les phénomènes de l'idée de la gravitation universelle ;

2° Que le seul moyen pour réorganiser le système de nos connaissances est de lui donner pour base l'idée de la gravitation, qu'on l'envisage sous le rapport scientifique, religieux ou politique ;

3° Que l'idée de la gravitation n'est point en opposition avec celle de Dieu, puisqu'elle n'est autre chose que l'idée de la loi immuable par laquelle Dieu gouverne l'univers.

4° Qu'en y mettant les ménagements convenables, la philosophie de la gravitation peut remplacer successivement et sans secousse, par des idées plus claires et plus précises, tous les principes de morale utile que la théologie enseigne.

PROGRAMME DU TROISIÈME MÉMOIRE.

Ce mémoire sera divisé en deux parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Notre objet dans cette première partie sera de faire l'histoire abrégée du passé, du futur et du présent de l'esprit humain ; ainsi cette première partie sera divisée en trois livres.

Arrêtons-nous un moment, Messieurs, pour examiner cette division ; elle est neuve, elle est du premier degré d'importance, elle aura pour résultat de faire disparaître la cause générale des erreurs qui se commettent dans les raisonnements sur la politique. Enfin c'est l'idée la plus heureuse qui se soit jamais présentée à notre esprit. Nous sommes enchanté de cette conception, et vous le serez de même quand vous aurez pris la peine de vous l'approprier.

La division qui s'est d'abord présentée à l'esprit et qu'on a jusqu'à présent employée, a été celle qui a rangé les raisonnements dans l'ordre de la succession des temps, c'est-à-dire d'abord le passé, ensuite le présent, et puis l'avenir ; à la fin qu'est-il arrivé, qu'arrivera-t-il tant que l'on conservera cette ancienne division et que l'on n'adoptera pas la nôtre? Les raisonnements sur l'avenir seront principalement basés sur les événements du jour ; or les événements du jour sont la base la moins solide que puisse avoir un raisonnement sur l'avenir, puisque l'influence des plus petites circonstances sur l'individu qui raisonne, modifie ses opinions, et qu'il n'a

d'autre moyen de se défendre de cette influence que d'avoir les yeux fixés sur le froid tableau du passé le plus reculé et de l'avenir le plus éloigné.

Messieurs, faites l'expérience suivante : quand quelqu'un vous entretiendra de son opinion en politique, exigez de lui qu'il la base sur des considérations puisées dans un passé et dans un avenir très-distants, et que le présent n'y joue d'autre rôle que celui d'être le point de réunion de ces deux séries; vous verrez qu'il sera forcé de raisonner juste, c'est-à-dire que son raisonnement aura au moins de la généralité, et se ressentira le moins possible de la position de faveur ou de fortune de celui qui le fera.

Vous nous direz que très-peu de personnes ont la capacité de tête et l'érudition suffisante pour baser aussi largement leur raisonnement, et qu'il en résulterait que le nombre de personnes qui raisonneraient sur la politique serait fort petit. Eh bien, Messieurs, c'est ce qui est désirable, c'est en grande partie le but que nous nous proposons. Certes, nous n'avons point l'intention d'empêcher les hommes les moins instruits de parler politique, puisque la politique de fait intéresse tout le monde; mais nous désirons préciser les conditions que tout homme doit remplir pour constater sa capacité dans la science politique.

Nous ferons dans ce mémoire application du principe que nous venons de poser, et nous allons dès ce moment, c'est-à-dire dans le présent programme, indiquer suffisamment cette application, pour vous mettre en état de juger si la conception au développement de laquelle nous travaillons, mérite encouragement.

LIVRE PREMIER.

Nous divisons ce Livre en trois sections.

PREMIÈRE SECTION.

De la planète avant qu'elle fût habitable.

L'existence de l'Espèce humaine est liée à celle de la planète; elle en est directement dépendante, de manière que des considérations géologiques doivent nécessairement servir d'introduction à l'histoire de cette Espèce. La très-grande majorité des auteurs en géologie s'accordent à conclure de leurs observations, que la terre a commencé par être couverte d'eau, et qu'elle a été par conséquent longtemps inhabitable pour les hommes, ainsi que pour les autres animaux terrestres. C'est à cette manière de voir que nous nous arrêterons, et nous l'appuierons des preuves qui ont été données par ceux qui l'ont établie.

DEUXIÈME SECTION.

Dans cette deuxième section, nous nous occuperons d'abord de donner une idée bien claire de ce qu'est le phénomène-homme, comparativement aux autres phénomènes, et nous ferons ensuite l'histoire des progrès de l'intelligence, depuis l'origine de l'Espèce humaine jusqu'à l'apparition de Socrate. Pour remplir ces deux objets, nous établirons les quatre séries suivantes.

Première Série.

Comparaison entre la structure des corps bruts et celle des corps organisés.

En résultat de cette comparaison : démonstration que les effets produits par les corps bruts, et que l'action des corps organisés sur ce qui leur est extérieur, sont proportionnés au degré de perfection de structure des uns et des autres.

Deuxième Série.

Comparaison des différents corps organisés sous le rapport de leur degré d'organisation.

En résultat de cette comparaison : démonstration 1° que l'homme est le mieux organisé, c'est-à-dire le plus organisé de tous les corps qui nous sont connus ; 2° que plus un animal est organisé, plus il est intelligent.

Troisième Série.

Comparaison entre l'intelligence des animaux à différentes époques de leur co-existence.

En résultat de cette comparaison : démonstration que tous les animaux sont susceptibles d'un perfectionnement proportionné au degré de perfection de leur organisation primitive, et que si l'homme est le seul animal qui se soit perfectionné, c'est par la raison qu'il a empêché l'intelligence des autres animaux de prendre le développement dont elle était susceptible.

Quatrième Série.

Comparaison de l'état des connaissances de l'Espèce humaine à différentes époques de sa durée, depuis son origine jusqu'à l'apparition de Socrate.

En résultat de cette comparaison : démonstration que l'intelligence humaine, depuis son origine jusqu'à l'apparition de Socrate, n'a jamais cessé de faire des progrès.

Voyez le développement de ces quatre séries dans la première livraison du *Mémoire sur la science de l'homme.*

TROISIÈME SECTION.

Nous descendrons deux fois les siècles qui se sont écoulés depuis Socrate jusqu'à ce jour ; la première fois nous ferons quatre poses, la seconde nous n'en ferons que deux.

Dans la première, nous présenterons la doctrine de Socrate ; d'abord, pendant les cinq à six siècles qui ont suivi la mort de son auteur, et nous prouverons que, pendant ce laps de temps, elle n'a eu que le caractère philosophique ; ensuite, pendant les cinq à six siècles suivants, et nous ferons voir que pendant ce laps de temps, elle s'est revêtue du caractère religieux ; après encore, pendant cinq à six autres siècles, et nous montrerons que pendant cette période elle a cumulé les caractères philosophique, religieux et politique. Enfin nous mettrons en évidence le fait important que, dans les derniers siècles, elle s'est successivement dépouillée du caractère philo-

sophique, religieux et politique, et qu'elle est aujourd'hui tombée dans l'avilissement, puisqu'elle est abandonnée par toute la classe instruite, et qu'elle ne sert plus de guide qu'à la classe ignorante.

Nous diviserons ensuite en deux parties égales le temps qui s'est écoulé depuis Socrate jusqu'à nous; nous ferons voir que pendant les onze à douze premiers siècles, l'esprit humain s'est uniquement occupé à faire l'application de la théorie donnée par ce philosophe, et qu'il n'a fait aucun effort pour améliorer cette théorie. Nous ferons voir après, que pendant les onze à douze derniers siècles, l'intelligence humaine a suivi de front deux ordres de travaux ; que, d'une part, elle a continué de faire application de la théorie de Socrate à des détails de plus en plus minutieux, tandis que, d'une autre, elle a travaillé à donner une base plus solide au système scientifique; nous ferons alors l'histoire des sciences d'observation, dès l'origine de leur culture sous les premiers califes; nous ferons voir comment les théories des différentes branches de la physique ont, par une tendance naturelle, marché vers un point de réunion ; nous ferons voir enfin que, dans le moment présent, elles n'ont plus qu'un pas à faire pour se rallier à l'idée de la gravitation.

LIVRE DEUXIÈME.

De l'avenir de l'Espèce humaine.

Nous placerons en tête de ce second livre une introduction dans laquelle nous établirons (ce qui ne sera pas difficile) que l'histoire de l'avenir ne peut pas être

aussi détaillée que celle du passé, et que les bornes étroites de notre intelligence nous forcent à nous renfermer dans une indication très-sommaire des masses.

Nous diviserons ensuite ce second livre en trois sections correspondant à celles établies dans l'histoire du passé.

PREMIÈRE SECTION.

De la planète quand elle ne sera plus habitable.

C'est par des considérations géologiques que l'on doit commencer l'histoire de l'espèce humaine; c'est également, et par les mêmes raisons, par des considérations géologiques qu'on doit la terminer.

Notre planète a tendance à la dessiccation. L'Afrique, qui a été la première partie du monde habitée et par conséquent habitable, est aujourd'hui presque entièrement desséchée. En Asie, les sables de l'Arabie font tous les jours des progrès sensibles, ainsi que ceux de la grande Tartarie. Ils tendent à se réunir et à recouvrir ensuite toute la couche de terre végétale qui est encore si productible, dans ce second berceau du genre humain. En Europe, l'Espagne, contrée qui était si fertile du temps des Romains, est déjà desséchée. Dans la Germanie, une grande partie des forêts ont disparu, et les eaux y sont beaucoup moins abondantes qu'à l'époque où Tacite nous en a donné la description. De ces observations les géologues ont nécessairement conclu qu'il arrivera une époque à laquelle la planète se trouvera entièrement desséchée. Or il est évident qu'à cette époque elle sera inhabitable, inhabitée, et que par consé-

quent, à dater d'une certaine époque, l'Espèce humaine s'éteindra successivement.

La considération de la planète entièrement desséchée et inhabitée terminera donc l'histoire de l'Espèce humaine.

DEUXIÈME SECTION.

En tête de cette deuxième section, nous ferons le tableau des sensations du dernier homme, mourant après avoir bu la dernière goutte d'eau du globe; nous ferons voir que la sensation de la mort sera pour lui bien plus pénible qu'elle ne l'est pour nous, puisque sa mort particulière sera en même temps la mort générale de l'Espèce. Nous remonterons ensuite de l'examen du moral de ce dernier homme à celui des restes de l'Espèce, jusqu'à l'époque à laquelle elle commencera à voir sa destruction s'opérer et où elle aura acquis la conviction qu'elle est inévitable, conviction qui lui ôtera toute énergie morale et qui la rendra semblable aux hommes dont nous avons parlé dans la deuxième section du livre sur le passé de l'Espèce, sous ce rapport important qu'ils n'auront d'autres désirs que ceux qui leur sont communs avec les autres animaux.

TROISIÈME SECTION.

Dans cette troisième section, nous présenterons l'intelligence de l'Espèce humaine débarrassée de toutes les idées superstitieuses, de toutes charlataneries scientifiques. Cette section sera partagée en deux chapitres. Dans le premier, nous ferons le tableau de l'Espèce humaine possédant un bon système scientifique, et dans

le second, nous la représenterons travaillant à l'organisation de ce système. Ce chapitre se terminera au moment où elle commencera à travailler à cette organisation; ce moment constitue la face du présent qui voit ce qui arrive par la route de l'avenir, de même qu'en y arrivant par le passé, la face que montre le présent est celle de la dernière action de la théorie scientifique dont Socrate avait commencé l'organisation.

LIVRE TROISIÈME.

Du présent de l'Espèce humaine.

Nous présenterons d'abord des considérations générales dont voici l'aperçu. L'Espèce humaine a fini de monter la vie, elle n'a pas encore commencé à la descendre. Le moment présent est donc celui dans lequel, se trouvant stationnaire au sommet de son existence, elle réunit à leur plus haut degré les jouissances morales de tous les genres : chez elle, la faculté de raisonner est complétement développée, et l'imagination n'est pas encore éteinte; si l'ancien monde lui présente le triste tableau de la vieillesse, le nouveau lui offre le riant spectacle d'une enfance qui approche de l'adolescence.

Entrant ensuite directement en matière, nous ferons voir que la théorie dont Socrate a commencé l'organisation est devenue inutile et même à charge à la science, et par conséquent à l'Espèce humaine ; et nous démontrerons, d'un autre côté, que tous les matériaux nécessaires pour organiser un nouveau système scientifique (le système positif) sont rassemblés. Après avoir ainsi

bien précisé la situation morale dans laquelle se trouve dans ce moment l'esprit humain, nous quitterons la direction des observations, qui est celle *à postériori*, qui est la direction passive, pour prendre la direction *à priori*, ou active, qui est celle dans laquelle l'homme produit.

Et noùs dirons : le travail d'organisation d'une nouvelle théorie de la science exige le concours des efforts de tous les savants, particulièrement de ceux adonnés à la culture de la philosophie (ou science générale). Les philosophes européens étant aujourd'hui divisés en deux sectes, c'est une opération préliminaire indispensable de les rallier au même principe, pour former un atelier scientifique capable d'exécuter l'immense travail de l'organisation d'une nouvelle théorie générale.

Nous nous adresserons d'abord à la secte philosophique anglo-française, et nous lui démontrerons que si, d'une part, elle a raison d'exclure de ses combinaisons l'idée d'une cause générale animée, d'une autre part, elle a complétement tort en continuant de s'occuper exclusivement de la recherche de nouveaux faits, sans travailler à coordonner d'une manière générale l'immense quantité de ceux qu'elle a réunis et constatés; en un mot, qu'il est temps pour elle de quitter la direction *à postériori* pour prendre celle *à priori*.

Nous nous adresserons ensuite à la secte allemande et nous lui dirons : vous avez bien raison d'enseigner qu'il est grand temps pour l'esprit humain de considérer les choses *à priori;* vous avez bien raison de tonner dans vos chaires philosophiques contre la manie scientifique anglo-

française de chasser continuellement, d'emplir le garde-manger de gibier et de ne jamais se mettre à table. Vous avez bien raison de prêcher qu'il faut une théorie générale, et que c'est seulement sous son rapport philosophique que la science est directement utile à la Société, et que les savants peuvent former la corporation politique générale qui est nécessaire pour lier entre elles les nations européennes et pour mettre un frein à l'ambition des peuples et des rois; mais vous avez grand tort quand vous voulez donner pour base à votre philosophie l'idée d'une cause animée : ce n'est plus l'idée Dieu qui doit lier les conceptions des savants, c'est l'idée de la gravitation considérée comme loi de Dieu. A cette occasion, nous éclaircirons une question qui n'est encore qu'un véritable imbroglio; nous prouverons qu'on a jusqu'à présent appelé spiritualistes ceux qu'on aurait dû appeler matérialistes, et matérialistes ceux qu'on aurait dû appeler spiritualistes; en effet, corporifier une abstraction, n'est-ce pas être matérialiste? De l'être Dieu extraire l'idée loi, n'est-ce pas être spiritualiste?

Nous terminerons cette première partie de notre troisième mémoire, en disant qu'elle ne doit être considérée que comme une introduction à la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE DU TROISIÈME MÉMOIRE.

Notre objet, dans cette seconde partie, sera d'esquisser une nouvelle théorie philosophique; nous présenterons d'abord nos idées sur le système du monde, et ensuite celles sur la science de l'homme; ainsi cette seconde partie se trouvera naturellement divisée en deux livres.

LIVRE PREMIER.

Du Système du Monde.

Tous les systèmes d'idées conçus jusqu'à ce jour ont été basés sur une cosmogonie, et on donnera à tous ceux qui seront produits la même base, car il est de la nature des choses qu'on décrive le contenant avant de parler du contenu. Jusqu'à présent, dans toutes les cosmogonies qui ont été produites, on a considéré le système solaire comme étant le système général. Dans l'état actuel de nos connaissances, une telle manière de voir n'aurait pas le degré de généralité suffisant. C'est donc réellement de l'organisation générale du système du monde que nous parlerons. Nous considérerons l'univers comme partagé en deux hémisphères, l'un qui est celui auquel nous appartenons, dans lequel la matière tend à la solidification ; l'autre, dans lequel elle tend à la fluidification.

LIVRE DEUXIÈME.

De la Science de l'homme.

Nous présenterons la science de l'homme basée sur des observations physiologiques. Voici le principe sur lequel nous fonderons le système de morale : L'expérience a prouvé que tout homme qui ne cherche pas le bonheur dans une direction utile à ses semblables est malheureux, quelle que soit son apparente prospérité.

Tout le monde n'est pas apte à travailler au bonheur de ses semblables, d'une manière également générale

et importante; il en résulte la nécessité de diviser la théorie de la morale en quatre parties adaptables :

La première, à ceux dont l'action de l'intelligence peut être utile aux progrès de la philosophie ;

La seconde, à ceux qui sont susceptibles d'utiliser le sentiment de patriotisme;

La troisième, à ceux que la nature a destinés à trouver leur bonheur dans l'intérieur d'une famille dont ils sont les dignes chefs;

La quatrième, à ceux qui n'ont reçu que les moyens de remplir leurs devoirs, et qui sont portés d'inclination à aider des gens plus capables.

CONCLUSION DE CE TROISIÈME MÉMOIRE.

Nous conclurons de ce que nous aurons dit dans ce troisième mémoire, qu'il est possible d'organiser une théorie générale des sciences, tant physiques que morales, basée sur l'idée de la gravitation considérée comme loi à laquelle Dieu a soumis l'univers, et par laquelle il le régit. Nous dirons quel est le plus prompt moyen par lequel on peut arriver à cette organisation; le voici : c'est que toutes les sociétés savantes mettent au concours la question à traiter, et nomment des commissaires chargés de décerner le prix à l'ouvrage qui aura le mieux atteint le but (c'est à Rome que ces commissaires doivent s'assembler). L'importance de ce travail est bien évidente, car la crise dans laquelle toute la population européenne est engagée n'a d'autre cause que l'incohérence des idées générales; aussitôt qu'il y aura

une théorie proportionnée à l'état des lumières, tout rentrera dans l'ordre, l'institution commune des peuples européens se rétablira d'elle-même, et un clergé d'une instruction proportionnée aux connaissances acquises rétablira promptement le calme en Europe, en mettant un frein à l'ambition des peuples et des rois.

Nous ferons voir qu'il ne faut point s'effrayer de la difficulté qu'offre l'organisation d'une nouvelle théorie ; qu'il ne faut point se laisser dominer par un trop vif désir d'atteindre un très-haut degré de perfection. Nous engagerons les philosophes qui entreprendront ce travail à considérer combien la théorie qui a servi de base à l'ancienne doctrine scientifique, religieuse et politique, était vicieuse et cependant combien elle a été utile. Nous leur prouverons que ce qui est important, c'est d'ébaucher ce travail le plus promptement possible, parce que, dès qu'une première ébauche en sera faite, il existera des moyens de faire cesser le terrible fléau d'une guerre générale, et de réorganiser la Société européenne, seul objet philosophique qui mérite dans ce moment de fixer l'attention des savants ; enfin nous dirons aux philosophes, nos contemporains, qu'après avoir rempli notre tâche de notre mieux, nous lèguerons à nos successeurs le soin de perfectionner nos travaux.

Dans la préface générale qui se trouve en tête du *Mémoire sur la science de l'homme*, on a dû remarquer le passage suivant :

« Le travail que j'ai conçu ne se borne point au pré-
» sent mémoire; il doit se composer de quatre mémoires
» ayant pour titres : *Mémoire sur la science de l'homme*,

» *Mémoire sur la philosophie*, *Mémoire sur la réorgani-
» sation du clergé*, *Réorganisations nationales des diffé-
» rents peuples*. Je suis poussé à l'exécution de ce plan
» de travail, bien plus par la conviction du besoin que
» la Société en a, que par le sentiment de ma capacité,
» pour fournir une carrière aussi longue et aussi pénible.
» Je déclare, en y entrant, que je suis prêt à quitter la
» direction de l'entreprise ; que mon plus grand désir
» est de voir une personne plus capable que moi s'en
» charger, et que je deviendrai dès ce moment pour
» elle un collaborateur qu'elle emploiera comme elle le
» jugera à propos. En attendant l'heureux jour où je
» me trouverai débarrassé de cette tâche infiniment au-
» dessus de mes forces, voici la marche que je suivrai
» pour la remplir le moins mal qu'il me sera possible.
» Je fais observer au lecteur que je dois, pour le moment,
» me regarder comme chef de l'entreprise et faire ma
» combinaison comme si je devais en diriger toute l'exé-
» cution.

» Je prends douze ans, à partir du 1er janvier 1813,
» pour l'exécution (c'est depuis cette époque, en effet, que
» j'y travaille). Mon *Mémoire sur la science de l'homme*
» sera présenté aux sociétés savantes de l'Europe le
» 1er janvier 1816 ; celui sur la philosophie, le 1er jan-
» vier 1819; celui sur la réorganisation du clergé, le
» 1er janvier 1822, et celui sur les réorganisations natio-
» nales des différents peuples, le 1er janvier 1825. » (1)

(1) Le *Nouveau Christianisme* a paru au commencement de 1825. Saint-Simon est mort le 19 mai, même année. P. E.

» La première section de mon *Mémoire sur la science*
» *de l'homme* est terminée ; j'en ferai faire plusieurs co-
» pies à mi-marge, et je les remettrai aux personnes les
» plus capables de juger un travail de cette nature. Je
» les prierai de m'aider de leurs conseils, en plaçant en
» marge leurs observations. Je leur remettrai copie de
» la seconde section quand elle sera terminée, en rece-
» vant d'eux leurs observations écrites sur la première ;
» je continuerai de cette manière à soumettre mon tra-
» vail, partie par partie, à la critique des penseurs ins-
» truits, ayant assez de chaleur d'âme pour s'occuper
» d'une manière suivie de l'intérêt général et des moyens
» de terminer la crise dans laquelle la masse entière
» de la population européenne est engagée. »

Ainsi, je ne devais attaquer que dans trois ans la question que je viens d'aborder ; je devais employer les trois années suivantes à la traiter, et n'en donner, par conséquent, la solution qu'au bout de six ans. Je m'étais donc ménagé six années pour préparer l'esprit du lecteur et pour caver mes idées ; et c'est, au lieu de cela, en quinze jours, qu'il m'a fallu gravir le pic de l'intelligence, et me placer à son sommet. C'est en cinquante pages que j'ai dû conduire le lecteur à cette immense hauteur d'abstraction. Qu'est-ce qui vous y a obligé ? me demandez-vous, Messieurs. C'est ce qui commande avec le plus de despotisme à l'homme de cœur : d'une part, le sentiment de faire une chose utile, et de l'autre, l'espérance d'acquérir de la gloire.

L'Empereur, à son retour à Paris, a manifesté l'inten-

tion de poursuivre son projet de forcer les Anglais à reconnaître la liberté des pavillons ; son attitude fière, on peut dire héroïque, après les revers que nos armées viennent d'essuyer, nous a enchanté ; elle nous a exalté ; mais l'Empereur, nous a-t-on dit, a annoncé le projet d'atteindre son but, en forçant, par la voie des armes, tout le continent à le seconder dans son projet de renverser le despotisme exercé par les Bretons sur l'empire des mers, et il nous est démontré qu'il lui est impossible de réussir par ce moyen : d'un autre côté, nos compatriotes de toutes les classes manifestent clairement le désir de se renfermer dans les limites que la nature a données à la France, qui sont les Pyrénées, les Alpes et le Rhin ; ils disent hautement que ce serait contre leur opinion que le chef du gouvernement ferait passer à nos armées ces limites naturelles pour tenter de nouvelles conquêtes ; cette opinion nous paraît juste et nous la partageons entièrement ; mais nous voyons avec un vif chagrin et même un profond sentiment d'humiliation, beaucoup de Français mollir dans l'intention qu'ils avaient eue de forcer les Anglais à reconnaître le droit des gens et à s'y soumettre. Convaincu qu'il est possible de concilier les vues héroïques de l'Empereur avec les intentions nationales, nous avons fait nos efforts pour produire une conception qui atteignît ce but, et nous nous sommes hâté de présenter, par aperçu, le moyen conciliatoire des intentions de l'Empereur et de celles de ses sujets. Nous ne regrettons pas le travail très-pénible que cela nous a fait faire, car nous avons conscience d'avoir, par cet effort, autant éclairci nos idées en

quinze jours que nous l'aurions pu faire, en suivant la marche que j'avais adoptée, en plusieurs mois, et même en plusieurs années.

Oui, Messieurs, nous sommes sûr qu'en lisant notre premier mémoire, vous aurez été frappés de la nouveauté, de la vigueur et de la justesse des idées qu'il contient; nous sommes également sûr de faire paraître d'ici à trois mois et peut-être beaucoup plus tôt notre second mémoire, et que ce second mémoire atteindra son but, celui de lier par une conception *à priori* les découvertes faites en astronomie par Newton et depuis lui. Enfin nous sommes certain de faire paraître avant un an notre troisième mémoire, qui sera une bonne ébauche d'une théorie scientifique générale, basée sur l'idée de la gravitation universelle, considérée comme loi générale, unique et immuable à laquelle Dieu a soumis l'univers, et par laquelle il le gouverne; ébauche suffisante pour donner à la corporation des savants les moyens de faire application de cette nouvelle théorie générale à la science politique.

La conséquence de ces travaux sera la réorganisation de la Société européenne, au moyen d'une institution générale commune à tous les peuples qui la composent, institution qui, suivant le degré de lumières de chacun, lui paraîtra scientifique ou religieuse, mais qui, dans tous les cas, exercera une action politique positive, celle de mettre un frein à l'ambition des peuples et des rois, action qu'elle exercera vraisemblablement d'abord contre l'Angleterre, mais qu'elle exercerait nécessairement dans toute sa vigueur contre les Français, s'ils ne rentraient

pas dans leurs limites naturelles et s'ils ne renonçaient pas constitutionnellement à n'en jamais sortir.

La force des savants de l'Europe, réunis en une corporation générale ayant pour lien une philosophie basée sur l'idée de la gravitation, sera incalculable.

LETTRE AUX SAVANTS EUROPÉENS.

MESSIEURS,

Il est de la nature des choses que le clergé soit le corps le plus savant, ou plutôt que le corps le plus savant remplisse les fonctions sacerdotales. Quand les laïques deviennent plus savants que les ecclésiastiques, le lien général qui unit la société se relâche, et il est tout à fait détruit quand les laïques sont devenus très-supérieurs en sciences aux ecclésiastiques. Ce que nous venons de vous dire est le résultat des observations faites sur ce qui s'est passé depuis le xve siècle jusqu'à ce jour. En effet, depuis cette époque, les laïques ont continuellement monté en sciences, et les ecclésiastiques étant restés attachés à leurs anciennes idées, à l'ancienne théorie, en un mot étant demeurés scientifiquement stationnaires, font aujourd'hui partie de la classe la moins éclairée. En effet, depuis le xve siècle jusqu'à ce jour, l'institution qui unissait les nations européennes, qui mettait un frein à l'ambition des peuples et des rois, s'est

successivement affaiblie ; elle est complétement détruite aujourd'hui, et une guerre générale, une guerre effroyable, une guerre qui s'annonce comme devant dévorer toute la population européenne, existe déjà depuis vingt ans et a moissonné plusieurs millions d'hommes qui ne doivent être considérés que comme l'avant-garde des armées que l'on va mettre sur pied.

Il est de la nature des choses, Messieurs, qu'une théories cientifique vieillisse, et que le clergé qui la professait soit anéanti quand elle est devenue insuffisante ; il est également de la nature des choses que les laïques qui ont organisé une nouvelle théorie scientifique générale, remplacent l'ancien clergé et se constituent en corps sacerdotal.

Votre tranquillité, Messieurs, ainsi que le bien général, exigent que vous preniez un parti. Vous seuls pouvez ramener le calme en Europe, vous seuls pouvez réorganiser la Société européenne ; le temps presse, le sang coule, hâtez-vous de vous prononcer ; la circonstance est si impérieuse, que c'est le cas de faire application du principe sur son simple aperçu ; dans cette occasion, il faut faire marcher la pratique avant la théorie. Les choses iront ainsi, si vous êtes gens de cœur et de tête, comme je me plais à le croire.

Que chaque société savante de l'Europe envoie un ou plusieurs députés à Rome, avec pouvoir et mission d'élire un Pape, et que le Pape, aussitôt sa nomination, fasse une proclamation à peu près de la teneur de celle dont voici l'aperçu.

PROCLAMATION

DU PREMIER PAPE DE LA NOUVELLE THÉORIE SCIENTIFIQUE.

L'Europe conserve encore un amer souvenir de la guerre de Trente ans. Les guerres de religion sont, dit-on, les plus cruelles ; elles sont bien cruelles sûrement, mais elles ne le sont pas autant que celle qui a pour cause l'anéantissement du lien religieux, puisque cet anéantissement replonge l'espèce humaine dans l'état de nature, qui est un état de guerre continue. Et en effet.

. . . .

TABLE DES MATIÈRES DE LA 2ME PARTIE

MÉMOIRE SUR LA SCIENCE DE L'HOMME

Par HENRY DE SAINT-SIMON

Janvier 1813.

MÉMOIRE SUR LA SCIENCE DE L'HOMME.

2e Partie.

TRAVAIL SUR LA GRAVITATION UNIVERSELLE

Par Henri de Saint-Simon.

Décembre 1813.



